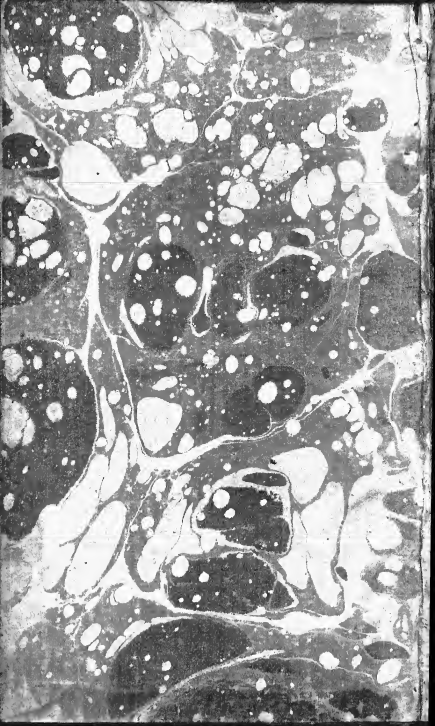
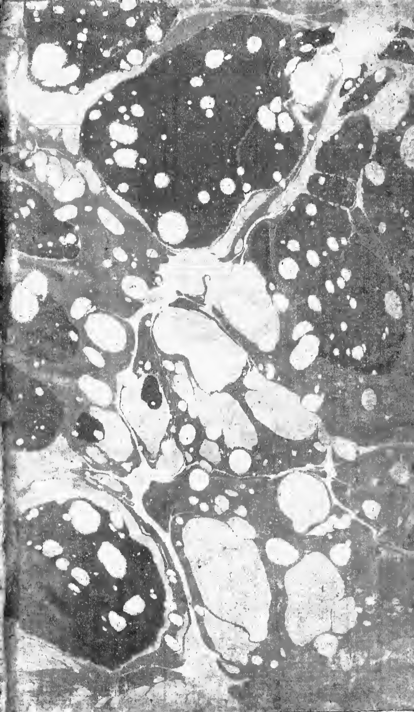






VOYAGES
AUTOUR
DU MONDE.

RELATION DES VOYAGES

ENTREPRIS PAR ORDRE

DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE,

ACTUELLEMENT REGNANTE;

POUR FAIRE DES DÉCOUVERTES DANS L'HÉMISPHÈRE MÉRIDIONAL,

Et successivement exécutés par le Commodore BYRON, le Capitaine CARTERET, le Capitaine WALLIS & le Capitaine COOK, dans les Vaisseaux le DAUPHIN, *le* SWALLOW *& l'*ENDEAVOUR:

RÉDIGÉE d'après les Journaux tenus par les différens Commandans & les Papiers de M. BANKS.

PAR

J. HAWKESWORTH,

Docteur en Droit.

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

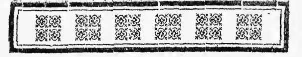
TOME PREMIER.



A LAUSANNE,

Chez LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXIV.



INTRODUCTION
GENERALE.

Le roi régnant, peu de tems après ſon avénement au trône, forma le projet d'équiper des vaiſſeaux pour aller découvrir des pays inconnus; & le royaume jouiſſant, en 1764, d'une paix profonde, ſa majeſté s'occupa à mettre ce projet à exécution. Le Dauphin & la Tamar furent expédiés ſous le commandement du commodore Byron. Pour faire connoître exactement les intentions & les motifs de ſa majeſté, il ſuffira de tranſcrire ici le préambule des inſtructions qui furent données au commodore, & qui ſont datées du 17 juin de la même année.

" Comme rien n'eſt plus propre à
" contribuer à la gloire de cette nation
" en qualité de puiſſance maritime,
" à la dignité de la couronne de la

„ Grande-Bretagne, & aux progrès de
„ ſon commerce & de ſa navigation,
„ que de faire des découvertes de ré-
„ gions nouvelles ; & comme il y a
„ lieu de croire que l'on peut trouver
„ dans la mer Atlantique, entre le cap
„ de Bonne-Eſpérance & le détroit de
„ Magellan, des terres & des iſles
„ fort conſidérables, inconnues juſ-
„ qu'ici aux puiſſances de l'Europe,
„ ſituées dans des latitudes commodes
„ pour la navigation & dans des cli-
„ mats propres à la production de dif-
„ férentes denrées utiles au commerce ;
„ enfin, comme les iſles de ſa majeſté,
„ appellées iſles de Pepys & iſles de
„ Falkland, ſituées dans l'eſpace qu'on
„ vient de déſigner, n'ont pas encore
„ été examinées avec aſſez de ſoin pour
„ qu'on puiſſe avoir une idée exacte
„ de leurs côtes & de leurs produc-
„ tions, quoiqu'elles aient été décou-
„ vertes & viſitées par des navigateurs
„ Anglois ; ſa majeſté ayant égard à ces
„ conſidérations, & n'imaginant au-
„ cune conjoncture auſſi favorable à

„ une entreprise de ce genre que l'état „ de paix profonde dont jouissent heureusement ses royaumes, a jugé à „ propos de la mettre à exécution, &c.

Le Dauphin étoit un vaisseau de guerre du sixieme rang, monté de vingt-quatre canons : son équipage étoit composé de cent cinquante matelots, avec trois lieutenans & trente-sept bas-officiers.

La Tamar étoit un sloup monté de seize canons & commandé par le capitaine Mouat : son équipage étoit composé de quatre-vingt-dix matelots, avec trois lieutenans & vingt-deux bas-officiers.

Le commodore Byron fut de retour en Angleterre au mois de mai 1766; & au mois d'août suivant, le Dauphin fut expédié de nouveau, sous le commandement du capitaine Wallis, avec le Swallow, commandé par le capitaine Carteret, avec les mêmes instructions générales, pour faire des découvertes dans l'hémisphere méridional. Le Dauphin fut équipé comme la

premiere fois. Le Swallow étoit un floup monté de quatorze canons, & ayant pour équipage quatre-vingt-dix matelots, avec un lieutenant & vingt-deux bas-officiers.

Ces deux vaiffeaux marcherent enfemble jufqu'à ce qu'ils fuffent arrivés à la vue de la mer du Sud, à l'entrée occidentale du détroit de Magellan; de là ils revinrent en Angleterre par des routes différentes.

Vers la fin de l'année 1767, il fut arrêté par la focieté royale, qu'il feroit convenable d'envoyer des aftronomes dans quelques parties de la mer duSud, pour y obferver le paffage de Vénus fur le difque du foleil, qui, felon les calculs aftronomiques, devoit fe faire en 1769; on jugea en même tems que les ifles appellées Marquefas de Mendoça, ou celles de Rotterdam & Amfterdam, étoient les endroits les plus propres que l'on connût alors pour faire cette obfervation.

En conféquence de ces délibérations, la fociété préfenta au roi un

mémoire, en date du mois de février 1768, par lequel elle fupplioit fa majefté de donner des ordres pour cette expédition. Sa majefté y ayant égard, fignifia aux commiffaires de l'amirauté que fon intention étoit de faire équiper un vaiffeau pour tranfporter des obfervateurs dans la partie des mers du Sud, que la fociété royale jugeroit la plus convenable à fon objet. Au commencement du mois d'avril fuivant, la fociété reçut une lettre du fecretaire de l'amirauté, qui lui donnoit avis qu'on avoit choifi une barque de trois cents foixante-dix tonneaux pour cette expédition : ce bâtiment étoit appellé l'Endeavour; le commandement en fut donné au lieutenant de vaiffeau Jacques Cook, officier dont les talens pour l'aftronomie & la navigation étoient connus, & qui fut en même tems nommé par la fociété royale pour obferver le paffage de Vénus, de concert avec M. Charles Green, aftronome, qui avoit été pendant long-tems aide du docteur Bradley

à l'obſervatoire royal de Greenwich.

Tandis qu'on travailloit à l'équipement de ce vaiſſeau, le capitaine Wallis revint en Angleterre; comme à ſon départ le lord Morton lui avoit recommandé de déterminer un lieu propre à l'obſervation du paſſage de Vénus, ce capitaine indiqua pour cet objet le havre de Port-royal, dans une iſle qu'il avoit découverte & qu'il avoit appellée iſle George, mais à laquelle on a donné depuis le nom d'Otahiti. En conſéquence, la ſociété royale fit choix de cet endroit, & en donna avis à l'amirauté dans une lettre écrite au commencement de juin, en réponſe à celle que ce bureau lui avoit adreſſée pour lui demander où elle deſiroit qu'on tranſportât ſes obſervateurs.

L'Endeavour avoit été conſtruit pour le commerce du charbon de terre: on avoit préféré un bâtiment de cette conſtruction pour pluſieurs raiſons; c'étoit ce que nos matelots appellent *a good ſea boat* (un bon bateau marin) qui étoit plus ſpacieux, plus propre

à s'approcher de terre, & qui pouvoit être manœuvré avec moins de monde que d'autres bâtimens de même charge.

Son équipage étoit composé du lieutenant Cook, qui avoit le commandement, avec deux lieutenans sous lui; d'un maître & d'un bosman, ayant chacun deux aides; d'un chirurgien & d'un charpentier, ayant chacun un aide; d'un canonnier, un cuisinier, un écrivain, deux quartier-maîtres, un armurier, un voilier, trois officiers de poupe, quarante-un bons matelots, douze soldats de marine, & neuf domestiques, formant en tout quatre-vingt-quatre personnes, outre le commandant. On lui donna des vivres pour dix-huit mois, & il prit à bord dix canons & douze pierriers, avec une quantité suffisante de munitions & d'autres choses nécessaires. Il fut réglé aussi, qu'après que l'observation du passage de Vénus seroit faite, l'Endeavour suivroit le projet général de faire des découvertes dans les mers du Sud. On

trouvera le réſultat des différentes expéditions de ces vaiſſeaux dans le cours de cet ouvrage, dont il eſt à préſent néceſſaire de donner quelque idée.

Il a été compoſé d'après les journaux tenus par les commandans des différens vaiſſeaux, leſquels ont été remis entre mes mains par les commiſſaires de l'amirauté. Quant au voyage de l'Endeavour, j'ai eu d'autres papiers également authentiques, & j'ai rendu compte des ſecours que j'en ai tirés, dans l'introduction qu'on trouvera à la tête de la relation de ce voyage.

Lorſque j'entrepris la rédaction de cet ouvrage, on mit en queſtion s'il devoit être écrit à la premiere ou à la troiſieme perſonne; mais après y avoir réfléchi, tout le monde convint qu'une narration faite à la premiere perſonne, en rapprochant davantage le lecteur du voyageur, ſans l'intervention d'un hiſtorien étranger, attacheroit plus fortement l'attention, & par conſéquent ſeroit plus intéreſſante &

plus agréable. On objectoit cependant qu'en écrivant au nom de différens commandans, je ferois obligé de me borner à une narration feche, où je ne pourrois ni joindre des réflexions quelque naturelles qu'elles fuffent ; ni obferver les reffemblances & les oppofitions qui fe trouvent entre les opinions, les mœurs & les ufages des peuples nouvellement découverts, & ceux des peuples connus; ni me permettre enfin aucunes remarques fur les faits & les circonftances les plus fingulieres de ces voyages : mais on répondit à cette objection, qu'en écrivant la narration à la premiere perfonne, le manufcrit feroit toujours foumis à l'examen des officiers au nom defquels j'écrirois; que rien ne feroit publié fans leur approbation; que dès-lors il importoit fort peu que les idées qui y feroient inférées euffent été conçues par eux-mêmes ou par moi, pourvu qu'ils les adoptaffent. Tous les avis fe réunirent pour ce dernier parti. Il fut

donc arrêté que la narration feroit à la premiere perfonne, & que je pourrois y joindre les idées & les réflexions que le fujet m'infpireroit ; mais je ne m'en fuis permis que rarement, & elles font courtes & rapides. Rien, en effet, n'auroit été plus abfurde que d'interrompre un récit intéreffant, ou des defcriptions d'objets nouveaux, par des differtations & des hypothefes. On trouvera cependant des réflexions plus fréquentes dans la relation du voyage de l'Endeavour; la raifon principale en eft, que quoiqu'il foit le dernier des quatre, il y en avoit une grande partie d'imprimé avant que les autres fuffent même rédigés ; de forte que les différentes remarques qu'auroient fait naître naturellement les incidens & les defcriptions des voyages précédens, fe trouvoient déja faites à l'occafion d'incidens & de defcriptions femblables inférés dans celui de l'Endeavour.

On obfervera peut-être que plufieurs particularités rapportées dans un des

voyages ſe trouvent répétées dans un autre; mais chaque commandant ayant écrit le journal de ſon propre voyage, cet inconvénient étoit inévitable, car il n'étoit pas poſſible de fondre le tout enſemble, ſans violer le droit qu'avoit chaque navigateur à s'approprier le récit de ce qu'il avoit vu : au reſte toutes ces répétitions priſes enſemble, n'occupent que quelques pages du livre.

Comme il étoit important de prévenir toute eſpece de doute ſur la fidélité avec laquelle j'ai rapporté les événemens inſérés dans les matériaux qui m'ont été fournis, la relation de chaque voyage a été lue en manuſcrit devant les commandans reſpectifs, au bureau de l'amirauté, de l'agrément de milord Sandwich, qui a aſſiſté à la plus grande partie de ces lectures. La relation du voyage de l'Endeavour a été lue auſſi à M. Banks & au docteur Solander, & le manuſcrit leur en a même été confié pendant aſſez long-tems, ainſi qu'au capitaine Cook. Les trois autres

commandans ont eu de même le manuſcrit de leur voyage entre leurs mains, après en avoir entendu la lecture à l'amirauté; & j'ai fait par-tout les changemens qu'ils ont demandés. C'étoit pour donner au voyage du capitaine Cook toute l'authenticité dont il étoit ſuſceptible, que la relation en avoit été écrite la premiere, parce que, lorſqu'on me remit ſon journal, il y avoit lieu de croire qu'un officier partiroit avant un mois pour l'expédition qu'il a entrepriſe depuis.

Je ne doute pas qu'un grand nombre de lecteurs ne me reprochent d'avoir rapporté trop minutieuſement les détails nautiques; mais il faut faire attention que ces détails même ſont l'objet principal de l'ouvrage. Il étoit particuliérement néceſſaire de décrire la ſituation des vaiſſeaux dans les différentes heures du jour, ainſi que les relevemens des différentes parties de la terre, tandis qu'ils parcouroient des mers & examinoient des côtes juſqu'alors inconnues; parce qu'il falloit dé-

terminer leur route avec plus de précifion qu'on ne pouvoit le faire dans une carte, quelque grande que fût l'échelle; il falloit de plus décrire avec une exactitude fcrupuleufe les baies, les caps, & les autres irrégularités de la côte, l'afpect du pays, les collines, les vallées, les montagnes & les bois, ainfi que la profondeur de l'eau, & toutes les autres particularités qui pouvoient mettre dans la fuite les navigateurs en état de trouver aifément & de reconnoître avec fûreté chaque partie indiquée. Moi-même je ne fentois pas d'abord affez toute l'importance de ces détails; de forte qu'après avoir rédigé mon ouvrage, j'ai été obligé d'y faire plufieurs additions. Il y a cependant lieu d'efpérer que ceux qui ne lifent que pour leur amufement, trouveront à s'en dédommager dans la defcription de plufieurs contrées qu'aucun Européen n'avoit encore vifitées, & dans la peinture de mœurs qui préfentent la nature humaine fous des afpects nouveaux. A cet égard,

la relation des petites circonſtances n'a pas beſoin d'apologie; car ce n'eſt que par les petites circonſtances que le récit même des grands événemens agit fortement ſur l'eſprit des hommes. Ecrivez ſimplement que dix mille hommes ont péri dans une bataille, que vingt mille ont été engloutis par un tremblement de terre, ou qu'une nation entiere a été détruite par la peſte; ce fait, dépourvu de circonſtances, n'excitera pas la moindre émotion dans l'ame de vos lecteurs, tandis que vous les verrez s'intéreſſer avec une vivacité extrême pour Paméla, cette héroïne imaginaire d'un roman, remarquable ſur-tout par l'énumération de circonſtances ſi frivoles en elles-mêmes, qu'on a peine à concevoir comment elles ont pu ſe préſenter à l'eſprit de l'auteur.

La méthode la plus ſûre pour prévenir l'obſcurité & la confuſion dans le récit des événemens, c'eſt de les diſpoſer par ordre de tems; on ne peut pas cependant toujours en former une

chaîne continue, lorſqu'on a des incidens divers & compliqués à rapporter; mais comme chacune des narrations qui compoſent cet ouvrage ne préſente qu'une ſucceſſion ſimple de faits, les événemens de chaque jour s'y trouvent rapportés dans leur ordre naturel.

Comme il n'y a que quelques années que l'exiſtence d'une race d'hommes au-deſſus de la taille ordinaire, habitant la côte des Patagons, a été le ſujet d'une diſpute très-vive, j'ai cru devoir recueillir ici les différens témoignages relatifs à cette queſtion, tels que je les trouve dans un ouvrage françois intitulé : *hiſtoire des navigations aux Terres auſtrales.* Voici ce qu'on y lit, *tome II*, *pag.* 324 *&* *ſuiv.*

"C'eſt une choſe bien étrange que cette totale contrariété de rapports de tant de témoins oculaires, ſur un point de fait ſi facile à connoître, & en même tems ſi ſingulier que l'eſt l'exiſtence de tout un peuple de géants. On a vu dans les relations ci-deſſus, que pendant cent ans de ſuite

presque tous les navigateurs, de quelque nation qu'ils soient, s'accordent pour attester la vérité de ce fait ; & que depuis un siecle aussi, le plus grand nombre s'accorde à le nier, traitant de mensonge le récit des précédens, & attribuant ce qu'ils en disent, soit à la frayeur que leur inspiroit la vue de ces hommes féroces, soit au penchant naturel qu'ont les hommes à débiter des choses extraordinaires. On ne peut nier que les hommes n'aient un étrange amour pour le merveilleux, & que l'effet de la peur ne soit aussi de grossir les objets. Je ne prétends pas dire que l'on n'ait pu exagérer sur cet article, & débiter plusieurs fables ; examinons cependant si tous ceux qui affirment le fait l'ont vu dans un moment d'effroi, & comment il seroit possible que des nations qui se haïssent & se contrarient, se fussent accordées sur un point d'une évidente fausseté. „

„ Je ne m'arrête pas à la vieille opinion répandue parmi les peuples d'Amérique, aussi-bien que dans notre

ancien monde, qu'il y avoit eu autrefois ſur la terre une race de géants fameuſe par ſes violences, ainſi que par ſes crimes. „

“ On me raconta, dit la Barbinais, „ que pendant un déluge dont le Pérou fut inondé, les Indiens ſe retirerent ſur les plus hautes montagnes, pour attendre que toutes „ les eaux fuſſent écoulées. Lorſqu'ils „ deſcendirent dans la plaine, ils y „ trouverent des hommes d'une taille „ démeſurée, qui leur firent une guerre cruelle. Ceux qui échapperent à „ leur barbarie, furent obligés de „ chercher un aſyle dans les cavernes „ des montagnes. Après s'être tenus „ cachés pendant pluſieurs années, „ ils virent paroître au milieu des airs „ un jeune homme qui foudroya les „ géants; & par la défaite de ces „ cruels ennemis, ils ſe retrouverent „ maîtres de leurs anciennes demeures. Mes guides me montrerent „ pluſieurs marques de la foudre imprimée ſur un rocher, & des os

„ d'une grandeur extraordinaire , „ qu'ils regardent comme les reftes „ de leurs géants. On ne fait en quel „ tems ce déluge eft arrivé. „

“ L'ynca Garcilaffo, dans fon hiftoire du Pérou, rapporte que, felon la tradition commune , on vit arriver dans des bateaux de joncs vers la pointe Sainte-Helene, une troupe de géants fi hauts que les naturels du pays ne leur alloient qu'aux genoux; leurs yeux étoient larges comme le fond d'une affiette , & les autres membres à proportion ; ils alloient nus , ou couverts de peaux de bêtes. Ils s'arrêterent en ce canton , où ils creuferent dans le roc un puits d'une étonnante profondeur. Chacun d'eux mangeoit autant que cinquante hommes : de forte qu'ayant bientôt épuifé les provifions que la terre pouvoit leur fournir, ils furent réduits à vivre de la pêche. Ils enlevoient les femmes du pays : mais comme ils les tuoient en voulant s'en fervir, ils s'adonnerent entr'eux à la fodomie, qui attira fur eux le feu du ciel, par lequel cette

horrible race fut enfin détruite; mais le feu ne consuma ni leurs os ni leurs crânes, afin qu'ils servissent de monument à la vengeance céleste. En effet, on trouve en cet endroit, à ce qu'on prétend, des os d'une grandeur prodigieuse, & des pieces de dents qui font conjecturer qu'une dent entiere devoit peser plus d'une demi-livre. „

„ Ceux qui seront curieux du détail des traditions de cette espece répandues chez les Américains; de celui des édifices autrefois construits par les géants, avec des pierres énormes, &c. le trouveront dans Torquemada, liv. I, ch. 13 & 14. Toutes ces fables sont à-peu-près semblables à ce qu'on raconte des géants de notre ancien monde. Les os des géants qu'on trouve quelquefois en Amérique, tels qu'on en montroit en 1550 à Mexico & ailleurs, ne sont probablement que des os de grands animaux peu connus. Ce n'est qu'à la vue même d'une telle race d'hom-

mes, qu'on doit ſe décider ſur leur exiſtence, ou du moins qu'à celle d'un ſquelette entier. Ainſi, quoique Turner rapporte qu'en 1610 il a fait voir à la cour de Londres l'os de la cuiſſe d'un de ces hommes, à la vue duquel on connoiſſoit par les proportions, que le géant étoit d'une grandeur démeſurée, je regarde encore la preuve donnée par ce naturaliſte, comme inſuffiſante; malgré ce qu'il ajoute, qu'il a lui-même vu ſur les côtes du Bréſil près de la riviere de Plata, des géants qui vont entiérement nus : la partie de leur crâne derriere la tête eſt applatie & ronde. Leurs femmes ont de longs cheveux noirs, auſſi rudes que le crin d'un cheval. Ils ſont excellens archers, & portent en outre pour armes deux boules maſſives, dont ils ſe ſervent également bien, ſoit à lancer, ſoit à frapper. Il dit en avoir vu un de douze pieds de haut, qui étoit à la vérité le plus grand de toute la contrée. „

Mais faudra-t-il nier aussi le témoignage de tant d'autres témoins oculaires : parmi les Espagnols, Magellan, Loise, Sarmiente, Nodal : parmi les Anglois, Candish, Hawkins, Knivet : parmi les Hollandois, Sebald, de Noort, le Maire, Spilberg : parmi les François, nos équipages des vaisseaux de Marseille & de Saint-Malo ? Ceux qui les démentent sont, Winter qui, après avoir vu de ses propres yeux ce qui en est, dit sans détour que c'est un mensonge inventé par les Espagnols; l'Hermite, amiral Hollandois, Froger dans la relation de M. de Gennes, & Narborough, dont il faut avouer que le témoignage en peut contre-balancer bien d'autres, étant celui de tous qui a le mieux vu la Magellanique. On doit mettre aussi dans la même classe les voyageurs qui gardent le silence sur ce point; tels que l'amiral Drake, puisque c'est une marque que la stature de ces peuples n'avoit rien de frappant pour eux. Mais observons

d'abord que la plupart de ceux qui tiennent pour l'affirmative, parlent des peuples Patagons habitant la côte déferte à l'eft & à l'oueft; & qu'au contraire la plupart de ceux qui foutiennent la négative, parlent des habitans du détroit à la pointe de l'Amérique fur les côtes du nord & du fud. Les nations de l'un & de l'autre canton ne font pas les mêmes. Si les premiers ont été vus quelquefois dans le détroit, cela n'a rien d'extraordinaire, à un fi médiocre éloignement du port Saint-Julien, où il paroît qu'eft leur habitation ordinaire. L'équipage de Magellan les y a vus plufieurs fois, a commercé avec eux, tant à bord des navires que dans leurs propres cabanes. Magellan en emmena deux prifonniers fur fes vaiffeaux, l'un defquels fut baptifé avant fa mort, & enfeigna plufieurs mots de fa langue à Pigafette, dont celui-ci dreffa un petit dictionnaire. Rien de plus pofitif que tous ces faits, & de moins fujet à l'illufion. „

" J'affirme, dit Knivet, qu'étant
,, au port Defiré, j'ai mefuré des ca-
,, davres trouvés dans des fépultu-
,, res, & des traces des habitans fur
,, le fable, dont la taille eft de qua-
,, torze, quinze & feize empans de
,, hauteur. J'ai fouvent vu au Bréfil
,, un de ces Patagons qu'on avoit
,, pris au port Saint-Julien : quoique
,, ce ne fût qu'un jeune homme, il
,, avoit déjà treize empans de haut.
,, Nos Anglois, prifonniers au Bréfil,
,, m'ont affuré qu'ils en avoient vu
,, de pareils fur la côte Magellani-
,, que. ,, Sebald de Wert raconte qu'il a vu dans le détroit même, de ces géants qui arrachoient des arbres d'un empan de diametre. Il y a vu des femmes de grande & de médiocre taille. Olivier de Noort apperçut au port Defiré des fauvages de haute ftature (il ne dit pas des géants) : il fe battit dans le détroit contre une troupe de géants de taille médiocre. Il en fit fix prifonniers, qu'il emmena à bord; l'un d'eux lui raconta dans la

ſuite, qu'il y avoit dans le pays diverſes nations, quatre deſquelles étoient de la grandeur ordinaire; mais qu'au-dedans du pays, dans un territoire nommé *Coin*, il y avoit un peuple de géants nommé *Tiremenen*, qui venoit faire la guerre aux autres races. Spilberg a vu dans la terre de Feu un homme de très-haute ſtature : les ſépultures qu'il y trouva n'étoient que de gens d'une moyenne taille. Aris-Claſz, commis ſur la flotte de le Maire, homme très-digne de foi, déclare qu'ayant viſité les ſépulcres ſur la côte des Patagons, on y vit la vérité de ce que les précédens navigateurs avoient raconté, & que les oſſemens enfermés dans ces tombeaux étoient d'hommes de dix ou onze pieds de haut. C'eſt ici un examen fait de ſang-froid, où l'épouvante n'a pu groſſir les objets. D'autres, comme Nodal & Richard Hawkins, ſe ſont contentés de dire que ces ſauvages ſont grands de toute la tête plus que les Européens, & de ſi haute ſtature que

les gens de l'équipage les appelloient des géants. Tous ces témoignages sont anciens : en voici quelques autres du siecle même où nous vivons, & de notre propre nation. En 1704, les capitaines Harington & Carman, commandant deux vaisseaux françois, l'un de Saint-Malo, l'autre de Marseille, virent une fois sept de ces géants dans la baie de Possession ; une autre fois six, & une troisieme fois une troupe de plus de deux cents hommes, mêlée de ceux-ci & de gens d'une taille ordinaire. Les François eurent une entrevue avec eux, & n'en reçurent aucun mal. Nous tenons ce fait de M. Frésier, directeur des fortifications de Bretagne, homme fort connu, & fort estimé. Il n'a pas vu lui-même ces sauvages ; mais il raconte qu'étant au Chili, dom Pedro Molina, gouverneur de l'isle Chiloë, & plusieurs autres témoins oculaires, lui ont dit qu'il y avoit dans l'intérieur des terres une nation d'Indiens nommés par leurs voisins *Caucohues*, qui

viennent quelquefois jusqu'aux habitations espagnoles, & qui ont presque jusqu'à neuf ou dix pieds de haut. Ce sont, disoient-ils, de ces Patagons qui habitent la côte déserte de l'est, dont les anciennes relations ont parlé. " Les Espagnols qui habitent l'Amé-
„ rique méridionale sur les côtes de la
„ mer du Sud, dit Raveneau de Lus-
„ san, ont pour ennemis certains In-
„ diens blancs qui habitent une par-
„ tie du Chili : ce sont des gens d'une
„ grandeur & d'une grosseur prodi-
„ gieuses. Ils leur font toujours la
„ guerre ; & quand ils en prennent
„ quelques-uns, ils leur levent l'es-
„ tomac comme on leve le plastron
„ d'une tortue, & ils leur arrachent le
„ cœur. „ Cependant Narborough, en même tems qu'il convient que les montagnards ennemis & voisins des Espagnols du Chili sont de haute stature, nie formellement que leur taille soit gigantesque. Après avoir mesuré la piste & les crânes de sauvages Magellans qui se trouverent comme ceux

des autres hommes, il rencontra plusieurs fois depuis des troupes d'habitans dans le détroit, même au port Saint-Julien. Il les trouva tous bien faits de corps, mais de la taille ordinaire à l'espece humaine. Son témoignage, de la vérité duquel on ne peut douter, est précis à cet égard, ainsi que celui de Jacques l'Hermite sur les naturels de la terre de Feu, qu'il dit être puissans, bien proportionnés, & à-peu-près de la même grandeur que les Européens. Enfin parmi ceux que M. de Gennes vit au port Famine, aucun n'avoit six pieds de haut. „

„ J'ai voulu rassembler ici sous un même coup-d'œil les principales dépositions pour & contre sur un fait si curieux. En les voyant, on ne peut guere se défendre de croire que tous ont dit vrai; c'est-à-dire, que chacun d'eux a rapporté les choses telles qu'il les a vues : d'où il faut conclure que l'existence de cette espece d'hommes particuliers est un fait réel, & que ce n'est pas assez pour les traiter d'apo-

chryphes, qu'une partie des marins n'ait pas apperçu ce que les autres ont for bien vu. C'eſt auſſi l'opinion de M. Fréſier, écrivain judicieux, qui a été à portée de raſſembler les témoignages ſur les lieux mêmes. On a lu dans mon quatrieme livre ſes réflexions ſur ce ſujet, auxquelles j'en ajouterai quelques-unes. „

„ Il paroît conſtant que les habitans des deux rives du détroit ſont de la taille ordinaire, & que l'eſpece particuliere faiſoit il y a deux ſiecles ſa demeure habituelle ſur les côtes déſertes, ſoit dans quelques miſérables cahutes au fond des bois, ſoit dans des cavernes de rochers preſque inacceſſibles, comme nous l'apprenons d'Olivier de Noort. Nous voyons par ſon récit, que dès ce tems, où les navires d'Europe commençoient à fréquenter ce paſſage, ils s'y tenoient cachés tant qu'ils appercevoient des vaiſſeaux en mer: raiſon pour laquelle on ne pouvoit les découvrir, quoiqu'on apperçût à tout moment des marques récentes

de leur féjour fur une côte que l'on voyoit déferte. Probablement la trop fréquente arrivée des vaiffeaux fur ce rivage les a déterminés depuis à l'abandonner tout-à-fait, ou à n'y venir qu'en certains tems de l'année, & à faire, comme on nous le dit, leur réfidence dans l'intérieur du pays. Anfon préfume qu'ils habitent dans les Cordilieres vers la côte d'occident, d'où ils ne viennent fur le bord oriental que par intervalles peu fréquens: tellement que, fi les vaiffeaux qui depuis plus de cent ans ont touché fur la côte des Patagons n'en ont vu que fi rarement, la raifon, felon les apparences, eft que ce peuple farouche & timide s'eft éloigné du rivage de la mer, depuis qu'il y voit venir fi fréquemment des vaiffeaux d'Europe, & qu'il s'eft, à l'exemple de tant d'autres nations Indiennes, retiré dans les montagnes pour fe dérober à la vue des étrangers. Voici du moins dans ce fiecle-ci deux vaiffeaux d'Europe qui les ont encore vus plufieurs fois, &

même en groſſe troupe: ce qui doit diſſiper les ſoupçons qu'on avoit ſur la fidélité de relations anciennes à cet égard. „

„ Le meilleur moyen de mettre la choſe hors d'incertitude, auroit été d'apporter en Europe le corps ou le ſquelette entier d'un de ces Patagons. Il eſt extraordinaire qu'on ne l'ait pas fait, puiſque les commandans des vaiſſeaux en ont enlevé pluſieurs fois qui ſont morts durant la traverſée en approchant des pays chauds. Peut-être en faut-il attribuer la cauſe à l'opinion ſuperſtitieuſe des matelots, qui, croyant que la bouſſole ne va pas bien quand il y a un corps mort ſur le vaiſſeau, ne veulent point ſouffrir de cadavre à bord; mais il eſt aiſé de ſe mettre au-deſſus de ce préjugé puérile, ſi jamais l'équipage d'un vaiſſeau trouve moyen d'avoir un homme de cette eſpece en ſon pouvoir; & l'occaſion mérite aſſurément d'être cherchée. „

Il y a lieu de croire que les témoignages

gnages réunis des derniers navigateurs, particuliérement du commodore Byron, du capitaine Wallis, & du capitaine Carteret, officiers qui ſont encore vivans, dont on ne peut attaquer la véracité, & qui non ſeulement ont vu les Patagons & converſé avec eux, mais qui les ont même meſurés, diſſiperont tous les doutes qui ont pu ſubſiſter juſqu'à préſent ſur leur exiſtence.

Après avoir mis ſous les yeux des lecteurs tous les témoignages connus, pour & contre un fait qui a été longtems un objet de curioſité pour le peuple comme pour les philoſophes, je ne préviendrai point les opinions qu'on peut ſe former ſur les navigations qu'on peut entreprendre dans la ſuite, en ſuivant la route décrite par les vaiſſeaux dont on raconte ici les voyages ; je dirai ſeulement que, quoique le commodore Byron, qui a mis ſept ſemaines & deux jours à traverſer le détroit de Magellan, ſoit d'avis qu'on pourroit le paſſer en trois

ſemaines, en choiſiſſant la ſaiſon convenable: cependant le capitaine Wallis a mis près de quatre mois à ce paſſage, quoiqu'il l'eût fait préciſément dans le tems indiqué par le commodore; car il étoit arrivé à l'entrée orientale du détroit vers le milieu du mois de décembre.

Je ne puis terminer ce diſcours ſans exprimer la peine que j'ai reſſentie en racontant le malheur de ces pauvres ſauvages qui, dans le cours des expéditions de nos navigateurs, ont péri par nos armes à feu, lorſqu'ils vouloient repouſſer par la force l'invaſion des étrangers dans leur pays; je ne doute pas que mes lecteurs ne partagent avec moi le même ſentiment: c'eſt cependant un mal qu'il me paroît impoſſible d'éviter toutes les fois qu'on cherchera à découvrir de nouveaux pays. Il faut s'attendre à trouver toujours de la réſiſtance; & dans ce cas, il faut ou vaincre ceux qui réſiſtent, ou abandonner l'entrepriſe. On dira peut-être qu'il n'étoit pas tou-

jours néceſſaire d'ôter la vie à ces Indiens, pour les convaincre que leur réſiſtance ſeroit impuiſſante. Je conviens que cela a pu être quelquefois; mais il faut conſidérer que, lorſque l'on entreprend de ſemblables expéditions, il faut bien les confier à des hommes qui ne ſont point exempts des foibleſſes humaines, à des hommes qu'une injure ſoudaine provoque à la vengeance, que la préſence d'un danger imprévu peut porter à un acte de violence pour s'y ſouſtraire, qu'un défaut de jugement ou une paſſion extrême peut égarer, & qui ſont toujours diſpoſés à étendre l'empire des loix auxquelles ils ſont ſoumis, ſur ceux qui ne connoiſſent même pas ces loix. Tous les excès commis par quelque effet de ces imperfections naturelles de l'homme, ſont des maux inévitables.

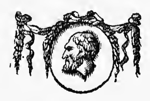
On dira peut-être encore que, ſi l'on ne peut éviter de ſemblables malheurs en allant découvrir des pays inconnus, il vaut mieux renoncer à ces découvertes; je répondrai que,

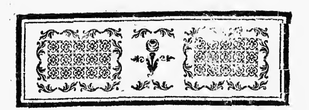
d'après les feuls principes fur lefquels cette opinion peut être fondée, il ne pourroit être permis en aucun cas d'expofer la vie des hommes pour des avantages de même efpece que ceux qu'on fe propofe en découvrant des terres nouvelles. S'il n'eft pas permis de s'expofer à tuer un Indien pour venir à bout d'examiner le pays qu'il habite, dans la vue d'étendre le commerce ou les connoiffances humaines, il ne le fera pas davantage d'expofer la vie de fes concitoyens pour étendre fon commerce avec des peuples déjà connus. Si l'on ajoute que le danger auquel ceux-ci fe foumettent eft volontaire, au lieu que l'Indien fe trouve malgré lui expofé au rifque de perdre la vie, la conféquence fera encore la même ; car il eft univerfellement convenu, d'après les principes du chriftianifme, que nous n'avons pas plus de droit fur notre propre vie que fur la vie des autres; & le fuicide étant regardé comme une efpece de meurtre très-cri-

minel, tout homme fera coupable d'expofer fa propre vie pour un motif qui ne lui permettoit pas d'attenter à celle d'un autre. Si l'on ne peut donc, fans crime, facrifier la vie des hommes dans des entreprifes qui n'ont pour but que de fatisfaire aux befoins artificiels, ou d'acquérir de nouvelles connoiffances, il n'y en aura pas non plus à employer la force pour defcendre fur un pays nouvellement découvert, dans la vue d'en examiner les productions. Si ce principe n'étoit pas reçu, toute profeffion où les hommes expofent leur vie pour des avantages de même genre, ne devroit pas être permife : & quelle eft la profeffion qui ne compromette pas la vie des hommes? Examinons cette multitude de peuple occupée aux arts, depuis le forgeron couvert de fueur devant un fourneau fans ceffe embrafé, jufqu'à l'ouvrier fédentaire qui pâlit fur un métier : on verra par-tout la vie des hommes facrifiée en partie aux befoins factices de la fociété. Dira-t-on que

la société civile, à qui on fait ce sacrifice, eſt par-là même une combinaiſon contraire aux grands principes de la morale, qui ſont la baſe de toute eſpece de devoir ? Dira-t-on qu'il eſt contre la nature d'exercer les facultés qui ſont les marques de diſtinction de notre nature même ; que l'homme étant doué de pouvoirs divers que la ſociété civile peut ſeule mettre en action, cette ſociété civile eſt contraire à la volonté du Créateur, & qu'il lui ſeroit plus agréable que nous ne fuſſions pas ſortis de l'état ſauvage où ces pouvoirs reſteroient engourdis dans notre ſein, comme la vie dans l'embrion, pendant toute la durée de notre exiſtence ? Cette conſéquence paroîtra certainement extravagante & abſurde ; car quoique le commerce & les arts nuiſent en quelques occaſions à la vie des hommes, en d'autres ils ſervent à la conſerver ; ils ſubviennent aux beſoins de la nature ſans rapine & ſans violence ; & en préſentant aux habitans d'un même pays un intérêt

commun, ils les empêchent de ſe diviſer en ces tribus particulieres qui, chez les peuples ſauvages, ſe font perpétuellement la guerre avec une férocité inconnue par-tout où le gouvernement civil, les connoiſſances & les arts ont adouci les mœurs des hommes. Il paroît donc raiſonnable de conclure que les progrès des ſciences & du commerce ſont en derniere analyſe un avantage pour tous les hommes, & que la perte de la vie, qui peut en réſulter pour quelques individus, eſt au nombre des maux particuliers qui concourent au bien général.





RELATION D'UN VOYAGE FAIT AUTOUR DU MONDE,

Dans les années 1764, 1765 & 1766,

Par le Commodore BYRON, commandant le vaiſſeau du Roi le Dauphin.



CHAPITRE PREMIER.

Navigation des Dunes à Rio-Janéiro.

LE 21 de juin 1764, je partis des Dunes avec le vaiſſeau de Sa Majeſté le Dauphin, & 1764.

* Dans ce voyage, la longitude ſe compte du méridien de Londres à l'oueſt juſqu'à 180 degres, & au-delà à l'eſt.

la frégate la Tamar, que j'avois eu ordre de
1764. prendre ſous mon commandement. En deſcendant la Tamiſe, le Dauphin toucha : cet accident m'obligea de relâcher à Plymouth, où ce vaiſſeau fut mis en carene ; mais on ne s'apperçut pas qu'il eût été endommagé.

Durant mon ſéjour à Plymouth, je fis quelque changement dans les gens de l'équipage ; je leur donnai d'avance deux mois de paie ; & le 3 de juillet je fis voile de cette rade, après avoir arboré la flamme de commandement.

Le 4, nous nous trouvâmes à la hauteur du cap Lizard. Un vent frais favoriſoit notre marche ; mais nous vîmes avec chagrin que la frégate portoit mal la voile.

Dans la nuit du 6, l'officier du premier quart vit un phénomene extraordinaire, aſſez reſſemblant à un vaiſſeau en feu : ce feu, qu'il diſtinguoit dans l'éloignement, dura près d'une heure, & enſuite diſparut.

Le ſoir du 12, nous découvrîmes les rochers qui ſont près de Madere, & que nos gens appellent les Déſerteurs, du nom françois de Déſerts ou Déſertes, qui leur a été donné à cauſe de leur aſpect ſauvage & ſtérile. Le jour ſuivant, nous arrivâmes à la rade de Fonchal, où nous mouillâmes vers les trois heures après-midi.

Le 14 au matin, je me rendis chez le gouverneur, qui me reçut avec politeſſe & me fit

saluer d'onze coups de canon, qui furent rendus de mon bord. Il vint le lendemain 15, me faire visite dans la maison du consul: je le fis saluer de onze coups de canon, que le fort rendit. 1764.

A notre arrivée à Madere, nous trouvâmes la Couronne, vaisseau du roi, & le sloop le Ferret, qui étoient à l'ancre : ces deux vaisseaux, voyant la flamme de commandement à bord du Dauphin, nous saluerent de leur artillerie.

Après avoir pris à bord divers rafraîchissemens, & particuliérement une grande quantité d'oignons, nous appareillâmes le 19, & poursuivîmes notre route. Le 21, nous eûmes connoissance de l'isle de Palme, une des Canaries.

Nous observâmes que depuis le cap Lizard aucun poisson n'avoit suivi notre vaisseau. J'en attribuai la cause à ce que sa carene étoit doublée de cuivre. Vers le 26, notre eau commença à se corrompre : nous la purifiâmes au moyen d'une machine que nous avions embarquée à ce sujet ; c'est une espece de ventilateur, par lequel on force l'air de passer à travers l'eau dans un courant continuel & aussi long-tems qu'il est nécessaire.

Le besoin d'eau nous fit songer à mouiller à une des isles du cap Verd. Le 27, nous découvrimes l'isle de Sel. Nous vîmes alors plusieurs tortues ; je fis mettre l'iole en mer pour

en prendre, mais elles s'échapperent avant
1764. qu'on pût les atteindre.

Dans la matinée du 28, nous nous trouvâmes très-près de l'isle de Buona-Vista; le lendemain, à la hauteur de l'isle de Mai, & le 30 nous jetâmes l'ancre dans la baie de Praïa à l'isle de Saint-Jago. On étoit déjà dans la saison pluvieuse, qui rend ce mouillage très-dangereux: les vents soufflant alors de la partie du sud, soulevent la mer en d'énormes lames, qui se brisant avec furie sur le rivage, semblent annoncer à chaque instant des tempêtes, dont les suites seroient funestes aux vaisseaux qui y seroient à l'ancre. La crainte d'échouer éloigne de cette côte tous les navires dans cette terrible saison qui dure depuis le commencement d'août jusqu'en novembre. Nous y fîmes notre eau avec toute la diligence possible. Nous y achetâmes trois jeunes bœufs, pour donner de la viande fraîche aux équipages; mais à peine furent-ils tués, que la grande chaleur les corrompit.

Le 2 d'août, nous remîmes à la voile, ayant avec nous une ample provision de volailles, de chevres maigres, & de singes que nos gens avoient achetés pour de vieilles chemises & de vieux habits. Les chaleurs accablantes & les pluies continuelles rendoient l'air si malsain, que la plupart de nos gens tomberent malades de la fievre, malgré mon extrême attention à les obliger de changer de linge avant

de s'endormir, lorsqu'ils étoient mouillés.

Le 8, la Tamar fit signal d'incommodité; 1764.
nous diminuâmes de voile pour l'attendre: cette frégate avoit eu sa vergue de hunier emportée, sans avoir éprouvé aucun autre dommage. Nous restâmes les voiles carguées, pour lui faciliter l'opération d'enverguer une autre voile de hunier; ce qui, joint au vent qui étoit dans la partie du sud, nous retarda considérablement dans notre route.

Nous continuâmes d'observer, à notre grande mortification, que notre carene doublée de cuivre écartoit les poissons de notre bord; & quoique dans ces latitudes les vaisseaux fournissent ordinairement une abondante pêche, nous ne parvînmes à prendre que l'espece connue sous le nom de goulu de mer.

Il ne nous arriva rien qui puisse intéresser la curiosité de nos navigateurs, jusqu'au 11 septembre, que, sur les trois heures après-midi, nous eûmes la vue du cap Frio sur la côte du Brésil. Le 13, vers midi, nous vînmes mouiller dans la grande rade de Rio-Janeiro, par 18 brasses de profondeur. Cette grande ville, qui présente un très-beau coup-d'œil, est gouvernée par le vice-roi du Brésil, dont l'autorité est illimitée. Lorsque je vins lui faire visite, j'en fus reçu avec le plus grand appareil: environ soixante officiers étoient rangés devant le palais; la garde étoit sous les armes; c'étoit de très-beaux hommes,

très-bien tenus. Son Excellence, accompagnée
1764. de la premiere noblesse, vint me recevoir sur l'escalier. Je fus salué par quinze coups de canon, tirés du fort le plus voisin. Nous entrâmes ensuite dans la salle d'audience, où, après une conversation d'un quart-d'heure, je pris congé, & fus reconduit avec les mêmes cérémonies. Le vice-roi m'offrit de me rendre visite à une maison que j'avois louée sur le rivage; mais je le priai de s'en dispenser, & bientôt après je revins à bord.

L'équipage du Dauphin, à qui on avoit donné tous les jours de la viande fraîche & des herbages, jouissoit d'une parfaite santé; mais plusieurs matelots s'étant trouvés malades à bord de la frégate, à notre arrivée, j'ordonnai qu'ils fussent mis à terre, logés & traités convenablement. Tous recouvrerent promptement la santé. Les coutures de nos deux vaisseaux étant ouvertes en plusieurs endroits, j'engageai un certain nombre de calfats Portugais; en très-peu de jours, les vaisseaux furent recalfatés.

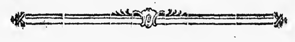
Tandis que nous étions à Rio-Janéiro, le Kent, vaisseau de notre compagnie des Indes, qui avoit à bord le lord Clive, vint relâcher dans cette rade. Ce bâtiment, dont le départ d'Angleterre avoit précédé le nôtre de près d'un mois, & qui n'avoit touché nulle part, n'arriva néanmoins qu'un mois après nous; de sorte qu'il mit environ soixante jours plus que nous à faire cette route, malgré le tems

que nous perdîmes à attendre la Tamar, sur laquelle le Dauphin, sans être un excellent voilier, avoit un tel avantage de marche, que nous employâmes rarement plus de la moitié de nos voiles. Plusieurs matelots de l'équipage du Kent étoient déjà attaqués du scorbut. 1764.

Les chaleurs insupportables que nous éprouvions à Rio-Janéiro nous rendoient impatiens de remettre en mer. Le 16 octobre, nous levâmes l'ancre ; mais nous restâmes quatre ou cinq jours au-dessus de la barre, à attendre un vent de terre qui favorisât notre sortie ; il n'y a pas moyen de tenter ce passage avec un vent de mer. L'entrée entre les deux forts est si étroite, & la mer y brise avec tant de force, que nous ne parvînmes à sortir de la rade qu'avec une extrême difficulté ; & si nous eussions suivi l'avis du pilote Portugais, nous nous serions infailliblement perdus.

La relation de ce voyage n'étant publiée que pour l'instruction des navigateurs, je crois devoir faire observer que les Portugais, qui font dans cette place un très-grand commerce, emploient tous les moyens possibles pour débaucher les matelots qui viennent à terre : si les voies de la persuasion ne leur réussissent point, ils les font boire & les enivrent ; dans cet état, ils les transportent dans les terres, & prennent les précautions les plus propres à empêcher leur retour, jusqu'après le départ de leur vaisseau. Ces manœuvres firent déserter

cinq hommes de mon équipage, que je ne pus
1764. recouvrer : la Tamar en avoit perdu neuf; mais le capitaine, informé du lieu de leur détention, y envoya de nuit un détachement qui les surprit & les ramena à bord.



CHAPITRE II.

Départ de Rio-Janéiro. *Navigation jusqu'au port* Desiré. *Description de ce lieu.*

Nous étions sous voile le 22. Je crus, avant de poursuivre notre route, devoir informer les équipages de la nature du voyage que nous allions entreprendre. Je fis signal au commandant de la Tamar de se rendre à mon bord, & je lui déclarai, en présence de tous les matelots assemblés sur le pont, que notre destination n'étoit pas, comme on avoit pu le croire, de nous rendre aux Indes Orientales, mais d'entrer dans la mer du Sud, pour y faire des découvertes qui pourroient devenir d'une grande importance à l'Angleterre; que dans cette vue, les lords de l'amirauté accordoient aux équipages une double paie, & d'autres gratifications, si, durant le voyage, ils remplissoient leur devoir avec le zele que doit naturellement inspirer l'amour de la patrie. Cette nouvelle fut reçue avec des ac-

clamations de joie : tous protesterent qu'ils étoient disposés à me suivre par-tout où je voudrois les conduire ; qu'il n'y avoit point de difficultés, ni même de périls, auxquels ils ne s'exposassent pour donner à leur patrie des marques de leur sincere attachement, & que je pouvois compter sur leur obéissance ponctuelle & sur leur entier dévouement. 1764.

Nous continuâmes de faire voile jusqu'au 29, que les vents fraîchirent & soufflerent par grains subits & par violentes raffales, propres à désemparer nos manœuvres. Je fis amener nos mâts de perroquet, & mettre nos bâtons d'hiver à poste ; mais bientôt la mer devint affreuse, & le vent en tourmente : le vaisseau fatiguoit si prodigieusement, que craignant de sombrer sous voiles, je fis jeter pardessus bord deux canons de l'avant & deux de l'arriere du vaisseau, pour le soulager. Ce tems orageux dura le reste du jour, & toute la nuit, que nous passâmes à capeyer sous la grande voile, deux ris dedans.

Dans la matinée du 30, les vents devinrent plus maniables, & varierent du N. O. au S. $\frac{1}{4}$ S. O. Nous en profitâmes pour faire de la voile, le cap à l'ouest. Nous étions alors par 35° 50′ de latitude S., & nous trouvions le tems tout aussi froid qu'il l'est en Angleterre dans cette même saison, quoique le mois de novembre répondît à notre mois de mai, & que nous fussions de 20° plus près de la ligne.

1764. Il étoit difficile que nous ne ressentissions pas vivement cette différence de température, nous qui, huit jours avant, éprouvions d'excessives chaleurs; & les matelots qui, dans la persuasion de n'avoir à voyager que dans des climats chauds, avoient non seulement vendu leurs hardes d'hiver, mais encore leurs couvertures, dans les différens ports où nous avions relâché, furent contraints, pour se garantir du froid qu'ils ne pouvoient supporter, d'acheter des vètemens qu'on avoit embarqués par précaution.

Le 2 de novembre, après avoir fait prêter le serment aux lieutenans des deux vaisseaux, je leur remis leurs brevets, qu'ils ne s'attendoient à recevoir qu'à notre atterrage aux Indes Orientales, qu'on avoit d'abord regardées comme notre destination. Nous commençâmes à voir un grand nombre d'oiseaux voltiger autour de nous : il y en avoit de très-gros, dont quelques-uns avoient le plumage noir, d'autres blanc; nous distinguâmes plusieurs compagnies de pintades; ces oiseaux, tachetés de blanc & de noir, paroissoient un peu plus gros que des pigeons.

Le 4, nous vîmes une quantité de ces mauvaises herbes que l'eau détache des rochers, & plusieurs veaux marins. Nous étions par les 38° 53′ de latitude S. & 51° de longitude O. La déclinaison de la boussole étoit de 13° à l'est. Les vents, qui se maintenoient dans

la partie de l'oueſt, nous pouſſoient continuellement vers l'eſt, & nous commençâmes à craindre qu'il ne nous fût très-difficile de ranger la côte des Patagons. 1764.

Le 10, nous obſervâmes un changement de couleur dans l'eau; mais une ligne de 140 braſſes ne nous donna point de fond: nous comptions 41° 16′ de latitude S., & 55° 17′ de longitude O.; l'aiguille aimantée déclinoit de 18° 20′ vers l'eſt. Le lendemain, nous nous rapprochâmes de la côte juſqu'à huit heures du ſoir, que la ſonde rapporta 45 braſſes, fond de ſable rouge. Nous gouvernâmes S. O. ¼ d'O. toute la nuit, & le matin nous eûmes 52 braſſes d'eau même fond. Notre poſition étoit par les 42° 34′ de latitude S., & les 58° 17′ de longitude O. La déclinaiſon de l'aiguille aimantée de 11° ¾ à l'eſt.

Le 12, ſur les trois heures après-midi, étant à me promener ſur le gaillard d'arriere, je ne fus pas peu ſurpris d'entendre ceux qui étoient ſur le gaillard d'avant, crier tous enſemble, terre droit à l'avant! Les nuages obſcurciſſoient preſque tout le tour de l'horizon, & nous avions eu beaucoup de tonnerre & des éclairs. Je regardai de l'avant par-deſſous la miſaine, & ſous le vent, & je crus remarquer que ce qui avoit d'abord paru être une iſle, préſentoit deux montagnes eſcarpées; mais en regardant du côté du vent, il me ſembla que la terre, qui ſe joignoit à

ces montagnes, s'étendoit au loin dans le S.E.:
1764. en conféquence nous gouvernâmes S. O. Je fis monter des officiers au haut des mâts, pour obferver au vent & vérifier cette découverte; tous affurerent qu'ils voyoient une grande étendue de terre. Je fis immédiatement mettre en panne, & fonder autour de nous; on trouva encore 52 braffes d'eau; mais je commençai à croire que nous étions peut-être engagés dans une baie; & je fouhaitois bien plus que je ne l'efpérois, que nous puffions en fortir avant la nuit.

Nous fîmes de la voile & portâmes à l'E. S. E. La terre fembloit fe montrer toujours fous la même apparence; les montagnes paroiffoient bleues, comme cela eft affez ordinaire dans un tems obfcur & pluvieux, lorfqu'on n'en eft pas éloigné. Bientôt quelques-uns crurent entendre & voir la mer brifer fur un rivage de fable; mais ayant gouverné encore environ une heure avec toute la circonfpection poffible, ce que nous avions pris pour la terre s'évanouit tout d'un coup, & nous fûmes convaincus, à notre grand étonnement, que ce n'avoit été qu'une terre de brume.

J'ai été prefque continuellement en mer depuis vingt-fept ans, & je n'avois point d'idée d'une illufion fi générale & fi foutenue. Néanmoins d'autres navigateurs ont été également trompés. Il n'y a pas long-tems qu'un maître de vaiffeau jura qu'il avoit vu une ifle entre

l'extrêmité occidentale de l'Irlande & Terre-Neuve, & qu'il avoit même diſtingué les arbres qui y croiſſent. Il eſt cependant certain que cette isle n'exiſte point, ou du moins qu'aucun vaiſſeau n'a pu la découvrir. Il n'eſt pas douteux que, ſi le tems ne ſe fût pas éclairci aſſez promptement pour faire diſparoître à nos yeux ce que nous avions pris pour la terre, tout ce qu'il y avoit à bord auroit fait ſerment qu'il avoit découvert la terre à cette hauteur. Nous nous trouvions alors par les 43° 46′ de latitude S., & 60° 5′ de longitude O., & la déclinaiſon de la bouſſole étoit de 19° 30′ vers l'eſt.

1764.

Le lendemain 13, ſur les quatre heures après-midi, le tems étant très-beau, les vents ſauterent tout d'un coup au S. O., d'où ils commencerent à ſouffler avec furie; le ciel de ce côté ſe couvrit de nuages noirs : dans l'inſtant tout l'équipage, qui s'étoit aſſemblé ſur le pont, fut alarmé d'un bruit ſubit & extraordinaire, ſemblable au mugiſſement des flots agités. J'ordonnai ſur le champ qu'on amenât les huniers; mais avant qu'on pût le faire, je vis la mer, ſoulevée en d'énormes lames, près de fondre ſur nous : je criai qu'on halât la miſaine, & qu'on larguât auſſi-tôt l'écoute de la grande voile; car j'étois perſuadé que, ſi nous avions quelques voiles dehors au moment où ce grain menaçant alloit nous atteindre, nous coulerions bas infailliblement, ou que nous aurions tous nos mâts rompus.

1764. Il fut cependant ſur nous, & coucha notre navire ſur le côté, avant que nous puſſions larguer la grande amure, qui fut alors coupée; & en même tems l'écoute de la grande voile renverſa le premier lieutenant, le meurtrit, & lui caſſa trois dents. La miſaine, qui n'étoit pas entiérement amenée, fut miſe en pieces. Si ce coup de vent qui vint à l'improviſte, & avec une violence dont il y a peu d'exemples, nous avoit ſurpris de nuit, il auroit eu pour nous des ſuites funeſtes. Il nous fut annoncé par les cris perçans de pluſieurs centaines d'oiſeaux qui fuyoient en avant; il dura environ 20 minutes, & calma par degrés.

La Tamar en fut quitte pour avoir ſa grande voile déchirée; mais elle étoit ſous le vent à nous, & elle avoit eu le tems de ſe mieux préparer. En très-peu de tems le vent refraîchit, & nous paſsâmes la nuit à la cape ſous la grande voile riſée.

Le 14 au matin, le vent devint plus modéré, mais la mer étoit houleuſe. Bientôt le vent paſſa au S. $\frac{1}{4}$ S. O. & nous gouvernâmes vers l'oueſt ſous nos voiles majeures.

Les premiers rayons du jour nous montrerent la mer auſſi rouge que du ſang, & couverte de coquillages de même couleur, aſſez reſſemblans à nos écreviſſes, mais plus petits. Nous en prîmes une grande quantité avec des corbeilles.

Le 15, vers les quatre heures & demie du matin, nous eûmes la vue de la terre, qui

avoit l'apparence d'une iſle d'environ huit ou neuf lieues de longueur. D'après les cartes, il étoit apparent que cette terre étoit le cap Sainte-Helene, qui s'avance dans la mer à une diſtance conſidérable de la côte, & forme deux baies, l'une au nord & l'autre au ſud. Le tems étant très-beau, je revirai de bord vent devant, & je gouvernai ſur la terre juſques vers les dix heures. Mais ſachant qu'à la diſtance de deux lieues environ de ce cap, il y a pluſieurs rochers à fleur d'eau, ſur leſquels la mer briſe avec force, & le vent paroiſſant devoir calmer inſenſiblement, je revirai de bord vent devant pour m'en écarter. La terre ſembloit n'être qu'une chaîne de rochers nuds, où l'on n'appercevoit ni arbres ni arbuſtes. Lorſque j'en fus plus près, je fis ſonder, & l'on trouva 45 braſſes d'eau, fond de vaſe noire. Dans ce même tems, j'eus le chagrin de voir mes trois lieutenans & le maître malades & hors d'état de faire aucun ſervice, quoique le reſte de l'équipage jouît d'une parfaite ſanté. Notre latitude étoit de 45° 21′ S., la longitude de 63° 2′ O., & la déclinaiſon de l'aiguille de 19° 41′ à l'eſt. 1764.

Le jour ſuivant, 16, je dirigeai ma route ſur le cap Blanc, d'après la carte que le lord Anſon a donnée dans la relation de ſon voyage. Sur le ſoir, le vent fraîchit & ſouffla de la partie du S. O. $\frac{1}{4}$ S. avec une telle force, que nous paſsâmes la nuit à capeyer ſous notre grande voile. Dans la matinée, le vent plus

maniable nous permit de faire route : mais la
1764. mer étoit très-grosse ; & quoique nous nous trouvassions presque au cœur de l'été dans ces parages, le tems étoit à tous égards beaucoup plus froid qu'il ne l'est ordinairement en plein hiver dans la baie de Biscaye.

Le 17, sur les six heures du soir, ayant fait de la voile autant qu'il nous fut possible, nous découvrîmes la terre dans le S. S. O. ; & comme nous avions eu hauteur à midi par un très-beau tems, nous reconnûmes que cette terre étoit le cap Blanc. Mais le vent recommença alors à souffler avec plus de violence que jamais ; la tempête dura toute la nuit, & la mer, qui brisoit continuellement autour de nous, fatiguoit prodigieusement le vaisseau.

Le 18, à quatre heures du matin, la sonde nous rapporta 40 brasses, fond de roche : ayant couru dans la nuit une bordée au large, nous virâmes de bord pour nous rapprocher de la terre ; le vent continuoit d'être en tourmente avec de la grêle & de la neige. Vers les six heures, nous revîmes la terre, qui nous restoit dans le S. O. $\frac{1}{4}$ O. Notre vaisseau étoit maintenant si peu calé, que sa dérive devenoit très-considérable dès qu'il ventoit bon frais. J'étois très-impatient de gagner le port Desiré, pour remédier à cet inconvénient : car dans l'état où se trouvoit le navire, il étoit dans un continuel danger de s'abattre. Nous gouvernâmes sur la terre avec un vent de N. E.,

&

& fur le foir nous mîmes à la cape ; mais le vent, ayant paffé dans la partie de l'oueft, nous écarta dans la nuit. A fept heures du matin du 19, nous courûmes de nouveau fur la terre, gouvernant au S. O. $\frac{1}{4}$ S. du compas, & bientôt nous apperçûmes la mer brifer de l'avant à nous; nous fondâmes immédiatement, & nous trouvâmes entre 13 & 7 braffes d'eau; un moment après nous augmentâmes de fond, & la fonde rapporta de 17 à 42 braffes ; de maniere que nous pafsâmes fur la queue d'un banc qui, étant plus au nord, nous eût peut-être été funefte. 1764.

Dans ce moment, le cap Blanc nous reftoit à l'O. S. O. 5° 37′ au fud, & à la diftance de quatre lieues; mais comme rien n'eft plus confus que la defcription que fir John Narborough a donnée de ce port, nous ne favions trop quelle direction fuivre pour nous y rendre. Je cherchai d'abord une baie qui, conformément aux inftructions de ce navigateur, doit être au fud du cap; mais je ne découvris rien de femblable, & en conféquence je prolongeai le rivage, gouvernant au fud. Nous avions un vent de terre très-frais; nous vîmes plufieurs colonnes de fumée s'élever en différens endroits ; mais nous n'appercevions ni arbre ni arbufte, & toute la contrée n'offroit à l'œil que des collines de fable, affez reffemblantes aux dunes ftériles d'Angleterre. Nous obfervâmes encore qu'à la diftance de

1764. ſept à huit milles du rivage, les eaux étoient fréquemment très-baſſes, & quelquefois nous n'avions pas plus de 10 braſſes.

Nous continuâmes tout le jour de côtoyer le rivage, en le ſerrant d'auſſi près qu'il nous étoit poſſible; & le ſoir, nous vîmes une iſle à la diſtance d'environ ſix lieues: dans la matinée du 20, nous courûmes deſſus, & nous nous aſſurâmes que c'étoit l'iſle des Pingoins, décrite par Narborough.

Le port Deſiré n'étant éloigné que d'environ trois lieues dans le N. O. de cette iſle, j'envoyai un de nos bâtimens à rames pour le découvrir; il revint après l'avoir reconnu, & je me diſpoſai à y entrer. Il y avoit en cet endroit des milliers de veaux marins & de pingoins autour du vaiſſeau. L'iſle des Pingoins nous parut bordée d'iſlots, qui ne ſont que des rochers. Sur le ſoir, nous vîmes un rocher qui, s'élevant au-deſſus de l'eau comme une pyramide, du côté méridional de l'entrée du port Deſiré, eſt très-propre à faire reconnoître ce port, qu'on ne trouveroit ſans cela que très-difficilement. A l'entrée de la nuit, le vent s'étant un peu calmé, nous laiſſâmes tomber l'ancre à la diſtance de quatre ou cinq milles du rivage.

Le 21 au matin, avec une briſe de terre nous parvînmes à l'entrée du port, que nous trouvâmes très-étroite, bordée de rochers & de bancs de ſable; & le flot y formoit un cou-

rant d'une rapidité que je n'avois pas encore vue. Je mouillai en-dehors du port; l'ouverture du canal nous reftoit à l'O. S. O.; l'ifle des Pingoins au S. E., 5° 30′ E., & à la diftance de trois lieues; la terre la plus feptentrionale au N. N. O.; deux rochers qui, à mi-flot, fe trouvent à fleur-d'eau, & font à la pointe la plus méridionale d'un récif qui part de la même terre, au N. E. ¼ N. Tel étoit le relevement de notre mouillage, dont je ne fais ici mention que parce que ces particularités peuvent être d'une grande importance pour les navigateurs qui voudroient relâcher dans ce port, & que les defcriptions qu'en ont données divers marins font très-fautives. 1764.

Le vent fut impétueux durant la plus grande partie de cette journée, & la mer étoit très-houleufe dans l'endroit où nous étions à l'ancre. Cependant je fis partir deux de nos bateaux pour fonder le port, & je les fuivis dans mon canot. Nous trouvâmes ce port très-étroit dans un efpace de près de deux milles: à la marée montante, la vîteffe du courant pouvoit être de huit milles par heure: nous reconnûmes auffi plufieurs rochers & brifans. Defcendus à terre, nous ne découvrîmes, en nous avançant dans la contrée, qu'une campagne déferte, des collines couvertes de fable; mais nous n'apperçûmes pas un feul arbre. Nous vîmes la fiente de quelques animaux, & nous en diftinguâmes quatre dans l'éloignement;

mais ils prirent la fuite à notre approche ;
1764. & il ne nous fut pas possible d'en reconnoître l'espece. Nous jugeâmes que c'étoit des guanaques. Ces animaux sont assez semblables à nos daims, mais beaucoup plus gros ; quelques-uns n'ont guere moins de quatre pieds quatre pouces de haut. Ils ne se laissent pas approcher, & sont très-légers à la course. De retour aux bateaux, je continuai à remonter le canal, & j'abordai à une isle qui étoit couverte de veaux marins : nous en tuâmes plus de cinquante. Dans ce nombre, il s'en trouva de plus gros que de jeunes bœufs. Nos bateaux, que nous avions déjà remplis d'oiseaux de différentes especes, étoient assez chargés pour pouvoir régaler toute une flotte.

Entre les différens oiseaux que nous tirâmes, il s'en trouva un qui mérite une description particuliere. Sa tête feroit parfaitement ressemblante à celle de l'aigle, si l'espece de huppe dont elle est ornée étoit un peu moins touffue ; un cercle de plumes d'une blancheur éclatante forme autour de son cou une palatine ou collier naturel de la plus grande beauté : sur le dos son plumage est d'un noir de jais, & non moins brillant que ce minéral que l'art a su polir ; ses jambes sont remarquables par leur grosseur & leur force, mais les serres en sont moins acérées que celles de l'aigle : cet oiseau a près de douze pieds d'envergure.

La Tamar profita de la marée montante pour entrer dans le port; mais je gardai mon poste, & je crus ne devoir risquer ce passage qu'avec un vent favorable; il passa bientôt à l'est. Je levai l'ancre vers les cinq heures après-midi, & je me proposai d'arriver au mouillage avec la marée du soir. Mais nous avions à peine appareillé, que le vent repassa au N. O. $\frac{1}{4}$ N.; & notre vaisseau étant déjà engagé dans l'embouchure du port avant que le flot eût commencé, nous nous vîmes forcés de laisser tomber l'ancre à très-peu de distance de la rive meridionale. Les vents étoient de terre & soufflоient par raffales si violentes, que bientôt le vaisseau chassa sur son ancre & vint échouer sur une grande pointe de gravier. 1764.

Le fond où nous avions mouillé étoit en effet d'une mauvaise tenue. En pareille situation, avec un vent forcé, on aura toujours lieu de craindre que le vaisseau ne soit jeté en côte, si l'on n'a pas eu le tems de l'établir sur ses ancres. Tandis que nous étions échoués, les vents fraîchirent; & la marée montant avec une extrême rapidité, ce ne fut qu'avec des peines infinies & après quatre heures du plus pénible travail, que nous parvînmes enfin à porter une seconde ancre pour nous relever, & que nous mîmes le vaisseau à flot. Comme il n'y avoit guere que le talon & une longueur de six ou sept pieds de sa quille qui

eussent touché, il étoit à présumer qu'il n'a-
1764. voit reçu aucun dommage : néanmoins je me déterminai à faire démonter le gouvernail pour le visiter.

Le vent ne calma point dans la nuit; le lendemain 22, dans la matinée, il parut se renforcer, & il ne nous avoit pas encore été possible de lever l'ancre que nous avions mouillée près de la rive méridionale, dans l'espoir qu'elle nous soutiendroit. Nous nous trouvions dans une situation fort critique; le vaisseau, n'étant plus tenu que par son ancre d'affourche, commençoit derechef à chasser en côte. La Tamar, qui étoit mouillée dans le canal, se hâta de nous envoyer une hansiere: aidés de ce secours, nous levâmes l'ancre d'affourche, nous sortîmes du péril qui nous menaçoit, & nous parvînmes à remouiller l'ancre sur un meilleur fond, dans l'attente d'un moment plus favorable pour amarrer convenablement notre vaisseau.

Le jour suivant 23, j'envoyai sonder le port à quelques milles plus haut; le fond ne s'en trouva pas à beaucoup près si dur qu'à l'entrée du canal, & il y avoit moins d'eau; mais le vent, qui continuoit de souffler avec furie, ne nous permit pas de chercher un autre mouillage. Nous avions découvert une petite source, à un demi-mille environ de la rive septentrionale du port : mais l'eau avoit un goût saumâtre. J'avois fait aussi une excursion de

plusieurs milles dans les terres, où d'aussi loin que la vue pouvoit s'étendre, je n'apperçus qu'une contrée stérile, nue & désolée. Nous vîmes dans l'éloignement plusieurs guanaques; mais nous ne pûmes jamais les approcher d'assez près pour les tirer. Autour d'un étang d'eau salée, nous distinguâmes sur le sable les traces de divers animaux, & particuliérement celles d'un gros tigre. Nous trouvâmes aussi un nid d'œufs d'autruche, que nous mangeâmes, & qui nous parurent un excellent mets. Il est probable que tous les animaux dont on voit les vestiges des pieds sur les bords de cet étang salé, viennent y boire, car nous n'apperçûmes aucune eau douce où ils puissent se désaltérer. La source d'eau saumâtre que nous avions d'abord trouvée, fut la seule qu'il fût possible de découvrir: ce qui nous obligea de creuser des puits, n'y ayant dans ce lieu d'autre apparence d'eau que la légere humidité de la terre. 1764.

Le 24, la mer étant plus tranquille, nous vînmes chercher un mouillage à quelques milles plus haut dans le port, où nous amarrâmes nos vaisseaux. Les pointes, qui ferment l'entrée du port, s'étendoient par rapport à nous de l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. 3° S. à l'est, & le rocher pyramidal au S. E. $\frac{1}{4}$ E. En cet endroit nous n'avions, à mer basse, que 6 brasses d'eau; mais dans le flot, l'eau montoit de 4 brasses & demie, ou de 27 pieds. La marée monte ici avec une

rapidité si prodigieuse, qu'un matelot, très-
1764. bon nageur, étant tombé du bord, le courant le porta presque hors de vue, avant qu'on pût aller à son secours, quoique tous nos canots fussent dehors ; nous eûmes néanmoins le bonheur de le sauver.

Ce même jour, je me fis reconduire à terre. Je m'avançai à environ six ou sept milles dans la contrée. Je vis plusieurs lievres aussi gros que de jeunes chevreuils ; j'en tirai un qui pesoit plus de vingt-six livres. Il est certain que, si j'eusse eu un bon levrier, on auroit pu donner du lievre aux équipages deux fois la semaine. Nos gens à bord étoient alors occupés à rouer les cables sur le pont, à parer la cale, pour y mettre le lest convenable, & à y descendre les canons, à l'exception de ceux qu'on crut nécessaire de garder sur le pont.

Le lendemain 25, je parcourus en canot une grande partie du port ; & étant descendus sur la rive septentrionale, nous trouvâmes un canot à deux rames d'une forme singuliere, & le canon d'une arme à feu, sur lequel étoient gravées les armes d'Angleterre. La rouille avoit fait sur ce canon de tels progrès, qu'il se réduisoit en poussiere entre les doigts : j'imaginai qu'il avoit été laissé sur ce rivage par quelqu'un de l'équipage du Wager, ou peut-être par sir John Narborough. Nous n'avions encore trouvé aucun genre de végé-

taux, à l'exception d'une efpece de pois fauvages ; & quoique nous n'ayions apperçu aucun habitant, nous vîmes plufieurs endroits où l'on avoit fait du feu ; mais les veftiges n'en étoient pas récens. 1764.

Nous tirâmes quelques canards fauvages & un lievre : cet animal courut, malgré fa bleffure, l'efpace de deux milles ; ce qui nous étonna beaucoup, lorfqu'après l'avoir pris, nous vîmes que la balle lui avoit paffé à travers le corps. Nous chaffâmes long-tems un guanaque qui étoit le plus gros que nous euffions vu : lorfqu'il nous avoit laiffés à une grande diftance derriere lui, il s'arrêtoit pour nous regarder, & pouffoit des cris affez reffemblans au henniffement d'un cheval ; mais fi-tôt que nous en approchions, il fuyoit avec une extrême légéreté ; mon chien étoit fi fatigué, qu'il ne put plus le pourfuivre : à la fin il nous échappa, & nous le perdîmes de vue. Dans cette chaffe, nous ne tuâmes qu'un lievre, & un vilain petit animal, dont l'odeur infecte ne permit à aucun de nous d'en approcher. Les lievres ont ici la chair très-blanche & d'un goût très-agréable. Un fergent de marine & quelques autres, qui étoient allés à terre d'un autre côté, avaient eu plus de fuccès que nous ; ils avoient tiré deux guanaques & un faon ; ils furent obligés de laiffer ces animaux où ils les avoient tués, ne pouvant fans fecours les tranfporter jufqu'au

1764. vaiſſeau, dont ils étoient éloignés de ſix milles. Ces guanaques ne peſoient guere que la moitié de ceux dont ſir John Narborough fait mention ; j'en ai cependant vu quelques-uns qui peſoient juſqu'à 37 & 38 *ſtones*, c'eſt-à-dire environ trois cents livres.

Lorſque ſur le ſoir nous revînmes à bord, le vent étoit très-frais ; & le pont ſe trouvant trop embarraſſé pour pouvoir embarquer nos bateaux, nous les amarrâmes ſur le derriere du navire. Vers le milieu de la nuit, le vent renforça ; notre canot à ſix rames ſe remplit d'eau, rompit ſes amarres, & fut jeté en mer ; celui qui étoit commis à ſa garde, & dont la négligence fut cauſe de cet accident, n'échappa au danger d'être noyé, qu'en ſe ſaiſiſſant de l'échelle de pouppe. Comme ce fut à la marée montante que ce canot fut chaſſé en mer, nous ne pouvions douter que le courant ne l'eût emporté au-deſſus de l'endroit où nous étions mouillés. La perte de ce canot eût été pour nous d'une très-fâcheuſe conſéquence ; je paſſai le reſte de la nuit dans de très-vives inquiétudes. Le 26, dès la pointe du jour, j'envoyai à ſa recherche, & il ſe paſſa quelques heures avant qu'on le ramenât à bord : le courant l'avoit emporté à pluſieurs milles au loin. J'envoyai en même tems à terre quelques perſonnes de l'équipage pour rapporter les guanaques qu'on avoit tués la veille ; mais ils n'en trouverent que les os ; les tigres en

avoient mangé la chair, & même ils en avoient caſſé les os pour en prendre la moëlle. Pluſieurs de nos gens s'étoient avancés à quinze milles dans les terres pour y chercher de l'eau douce, ſans en découvrir une ſeule ſource. Nous avions creuſé des puits à une profondeur conſidérable en différens endroits où la terre paroiſſoit humide ; mais ces puits, qui nous occaſionnoient de très-grands travaux, pouvoient à peine nous fournir trente gallons d'eau en vingt-quatre heures. Cette circonſtance étoit d'autant plus propre à nous décourager, que nos gens qui avoient épié les guanaques, les avoient vu boire dans les étangs d'eau ſalée. Je pris donc la réſolution de quitter cette place auſſi-tôt que le vaiſſeau ſeroit prêt à remettre en mer, & que notre canot à ſix rames ſeroit réparé. 1764.

Le 27, ceux que j'avois envoyés à la chaſſe des guanaques, trouverent le crâne & les os d'un homme. Ils réuſſirent à ſe ſaiſir d'un jeune guanaque qu'ils amenerent à bord ; c'étoit le plus bel animal que nous euſſions jamais vu ; nous parvînmes à l'apprivoiſer au point qu'il venoit nous lécher les mains, à peu près comme un veau ; mais malgré tous nos ſoins pour le nourrir, il mourut en peu de jours. Dans l'après-midi, le vent ayant conſidérablement fraîchi, j'ordonnai qu'on ſe tînt prêt à laiſſer tomber la grande ancre, dans l'appréhenſion où j'étois que nos cables ne rompiſſent : ce qui

cependant n'arriva pas. Ceux de l'équipage,
1764. qui étoient à terre avec les charpentiers pour radouber notre canot qu'on avoit pour cela transporté sur la rive méridionale, trouverent deux sources à la distance d'environ deux milles du rivage, & dont l'eau n'étoit pas absolument saumâtre : c'étoit là une découverte très-intéressante. Dès le matin du 28, j'y envoyai vingt hommes avec quelques petites futailles, & ils rapporterent bientôt à bord une tonne d'eau, dont le besoin commençoit à se faire sentir. Ce même jour, je remontai le canal dans mon bateau l'espace de près de douze milles. La mer devenant extrêmement houleuse, je me fis mettre à terre. Le canal dans cet endroit étoit d'une largeur à perte de vue : on y appercevoit un certain nombre d'isles, dont quelques-unes étoient considérables; je ne doute pas qu'il s'avance dans les terres à une centaine de milles Ce fut sur une de ces isles que je descendis. J'y trouvai un si grand nombre d'oiseaux, qu'au moment où ils s'envolerent, le ciel en fut obscurci; & il est certain que nous ne pouvions faire un pas sans marcher sur leurs œufs. Dans l'instant qu'ils s'élevoient au-dessus de nous, nous en tuâmes plusieurs à coups de pierre & de bâton. Je quittai ensuite l'isle & j'abordai le continent, où nos gens firent cuire les œufs dont ils s'étoient chargés, & les mangerent, quoique dans la plupart de ces œufs il y eût des

oiſeaux. Nous ne vîmes aucune trace d'homme ſur l'une & l'autre rive du canal, ni aucun 1764.
veſtige qui pût faire croire que ces côtes euſſent d'autres habitans que de nombreuſes compagnies d'oiſeaux, des troupeaux de guanaques, & quelques bêtes féroces. Les guanaques, qui marchent d'ordinaire par troupe de 60 ou 70, ne ſe laiſſoient jamais approcher ; ſouvent ils s'arrêtoient pour nous regarder du haut des collines. Dans cette tournée, notre chirurgien tira un chat-tigre : cet animal eſt petit, mais fier & intrépide : quoique mortellement bleſſé, il réſiſta encore long-tems aux rudes attaques de mon chien.

Le 29, nous achevâmes de leſter le vaiſſeau ; ouvrage que les vents frais qui régnent conſtamment, & la rapidité du flot nous rendirent très-pénible : nous prîmes auſſi à bord une autre tonne d'eau. Dans la matinée du 30, le mauvais tems ne permettant pas d'envoyer un canot à terre, j'employai les gens de l'équipage à préparer nos agrès, & à tout diſpoſer pour notre prochain départ. Le vent fut plus modéré dans l'après-midi, je détachai un canot pour nous procurer une plus grande quantité d'eau. Les deux matelots qui arriverent les premiers au puits, y trouverent un gros tigre couché par terre : l'animal les regarda pendant quelque tems l'un & l'autre avec beaucoup d'indifférence : ils furent offenſés de ſe voir traiter de cet air mépriſant qu'eut

le lion pour le chevalier de la Manche; &
1764. n'ayant point d'armes à feu, ils commencerent à lui jeter des pierres. Le tigre, sans daigner s'appercevoir de cette insulte, demeuroit tranquillement couché; mais voyant arriver le reste de la troupe, il se leva doucement & prit la fuite.

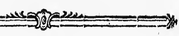
Le premier de décembre, notre canot à six rames se trouvant réparé, nous le prîmes à bord; mais toute cette journée la mer fut si houleuse, qu'il nous fut impossible de faire de l'eau. Le jour suivant nous abattîmes les tentes qu'on avoit dressées pour l'aiguade, & nous nous tînmes prêts à mettre en mer. Les deux puits que nous creusâmes pour faire de l'eau, sont à-peu-près au S. S. E., & à la distance de deux milles & demi du rocher pyramidal. Je fis planter près de ces puits un poteau, comme une marque plus propre à les faire découvrir, que leur relevement.

Durant le séjour que nous fîmes dans ce port, nous en prîmes les sondes avec un très-grand soin, & nous trouvâmes qu'aussi loin que les vaisseaux peuvent remonter le canal, il n'y a point de danger qu'on ne puisse aisément découvrir, à marée basse. Ce port, où l'on peut aujourd'hui se procurer de l'eau douce au moyen des puits que nous y avons creusés, offriroit aux vaisseaux qui voudroient y relâcher, un très-bon mouillage, sans la rapidité du courant qu'occasionne le flot. La

contrée abonde en guanaques & en oiſeaux d'eſpeces différentes, & particuliérement en canards & en oies ſauvages. Il s'y trouve auſſi d'excellentes moules, & en ſi grande quantité, qu'on peut toujours, à mer baſſe, en charger un bateau. Le bois ſeulement y eſt rare; cependant on trouve dans quelques endroits de la côte, des brouſſailles dont on peut ſe ſervir au beſoin pour faire du feu. 1764.

Le 5, je démarrai dans le deſſein de ſortir du port; mais notre ſeconde ancre ſe trouvant embarraſſée, nous perdîmes du tems pour la lever; & avant que nous puſſions virer à pic ſur notre ancre d'affourche, le juſant fut dans toute ſa force; car en cet endroit la mer n'eſt jamais étale plus de dix minutes de ſuite; nous fûmes donc obligés d'attendre la baſſe mer. Nous levâmes l'ancre vers les cinq ou ſix heures du ſoir, & nous gouvernâmes à l'E. N. E. avec un vent frais qui nous venoit du N. N. O.



1764. 

CHAPITRE III.

Départ du port Defiré. *Recherche de l'isle* Pepys. *Navigation jufqu'à la côte des Patagons. Defcription des habitans.*

En fortant du port Defiré, nous dirigeâmes notre route pour reconnoître l'ifle Pepys, qu'on dit être par 47° de latitude S. Nous étions alors par les 47° 22′ de latitude S., & 55° 49′ de longitude O. Le port Defiré nous reftoit au fud 66° O., à la diftance de vingt-trois lieues ; & l'ifle Pepys, conformément à la carte de Halley, à l'E. ¾ de rhumb vers le nord, à la diftance de trente lieues. La déclinaifon de l'aiguille étoit ici de 19° vers l'eft.

Le jour fuivant, 6, nous continuâmes notre route par un vent favorable, & nous jouîmes d'un fi beau ciel, que nous commençâmes à croire que cette partie du globe n'eft pas abfolument fans été. Le 7, je me trouvai beaucoup plus au nord que je ne m'y attendois; & je fuppofai que le vaiffeau y avoit été porté par les courans. J'avois déjà parcouru 80° à l'eft, ce qui eft la diftance du continent à l'ifle Pepys, au rapport de Halley; mais malheureufement la pofition de cette ifle eft très-incertaine : Cowley eft le feul qui pretende l'avoir

l'avoir vue : tout ce qu'il dit de sa situation, c'est qu'elle est par les 47° de latitude S.; & il ne détermine point sa longitude. Il parle bien de la beauté de son port, mais il ajoute qu'un vent contraire & violent ne lui permit pas d'y entrer, & qu'il fit route au sud. Dans ce même tems je gouvernai au sud ; car le ciel étant sans aucun nuage, je pouvois découvrir un grand espace de mer au nord de la position qu'on lui donne. Comme je supposai que cette isle, si elle existoit réellement, devoit nous rester à l'est, je fis signal à la Tamar de s'éloigner dans l'après-midi, pour rencontrer plus sûrement cette terre, en laissant entre nous un espace d'environ vingt lieues. Nous gouvernâmes au S. E. du compas, & le soir nous mîmes en panne, étant, suivant notre estime, par les 47° 18′ de latitude S. Le lendemain 8, nous eûmes un vent frais de la partie du N. O. $\frac{1}{4}$ N.; & je crus encore que l'isle pourroit bien être à l'est. En conséquence, je résolus de faire trente lieues dans cette direction, & en cas que je ne découvrisse rien, de revenir à la même latitude de 47°. Mais le vent étant devenu très-frais, & la mer extrêmement houleuse, sur les six heures du soir, je fus obligé de mettre à la cape sous la grande voile. Le jour suivant, 19, à six heures du matin, le vent ayant passé à l'O. S. O., nous fîmes route au nord sous nos basses voiles. Je jugeai alors que nous étions environ à seize lieues & à l'est du

1764.

point d'où nous étions partis ; le port Desiré
1764. nous restant au sud 80° 53′ O., à la distance de quatre-vingt-quinze lieues. Nous vîmes alors une grande quantité de goëmon, & plusieurs oiseaux. Le lendemain 10, nous continuâmes de porter le cap au nord sous nos voiles majeures, avec un vent forcé du S. O. au N. O., & la mer très-agitée. Le soir, étant par la latitude de 46° 50′ S., je virai de bord vent arriere, & je repris ma route à l'ouest; nos vaisseaux s'éloignant chaque jour l'un de l'autre, autant qu'il étoit possible sans nous perdre de vue. Persuadé enfin que l'isle mentionnée par Cowley & décrite par Halley sous le nom d'isle Pepys, n'existoit pas, je me déterminai, le 11 à midi, à me rapprocher du continent & à relâcher dans le premier port commode pour y faire de l'eau & du bois, dont nous avions un grand besoin ; la saison étant déjà très-avancée, il ne nous restoit plus de tems à perdre. Depuis ce moment nous continuâmes à porter vers le continent, cherchant à découvrir les Sebaldes, qui, d'après toutes les cartes que nous avions à bord, ne devoient pas être éloignées de la route que nous tenions. Chaque jour des compagnies d'oiseaux voltigeoient autour de notre vaisseau, que suivoient continuellement de grandes baleines. Le tems étoit généralement beau, mais froid ; & nous fûmes forcés de convenir, malgré les espérances que nous avions conçues, que

l'été de ces climats ne différoit de l'hiver en Angleterre que par la longueur des jours. 1764.

Le 15, étant par la latitude de 50° 33′ S., & par la longitude de 66° 59′ O., vers les six heures du soir les vents sauterent tout d'un coup au S. O., & soufflerent avec furie : la mer devint affreuse : les lames étoient si hautes & si terribles, que je n'avois rien vu de pareil en doublant le cap de Horn avec le lord Anson : notre vaisseau étoit trop élevé dans ses œuvres mortes pour ces sortes de voyages, à chaque instant je m'attendois à le voir submerger : notre plus grande sûreté eût été de ne pas lutter contre la tempête & de nous abandonner à la violence des flots à sec de voiles ; mais notre provision d'eau étoit trop peu considérable ; & nous devions craindre d'être emportés si loin du continent, qu'elle seroit entiérement consommée avant de pouvoir nous en approcher. Nous prîmes donc le parti de capeyer sous la voile d'artimon. Nous reçûmes de terribles coups de mer, qui nous auroient bien plus incommodés, sans le secours de nos cloisons.

Cette furieuse tempête dura toute la nuit ; mais sur les huit heures du matin du 16, le vent calma, & la mer tombant insensiblement, à dix heures nous remîmes le cap en route sous nos basses voiles, & nous continuâmes de gouverner sur le continent jusqu'au 18, que nous découvrîmes la terre, de la grande

hune. Nous étions alors par les 51° 8' de latitude S., & 71° 4' de longitude O.; & le cap des Vierges, qui forme au nord l'entrée du détroit de Magellan, nous restoit au sud 19° 50' O., à la distance de dix-neuf lieues. Dans ce même jour, le vent ayant presque entièrement calmé, il ne nous fut pas possible de gagner terre; mais le lendemain matin 19, il devint presque nord, & nous portâmes sur une large baie, au fond de laquelle parut être un port; mais je le trouvai fermé, la mer brisoit d'un bout à l'autre sur un récif qu'on découvroit à mer basse. On trouve très-peu d'eau à une certaine distance de ce récif, & j'étois sur six brasses avant de me retirer. La mer en cet endroit paroissoit très-poissonneuse. Nous vîmes plusieurs marsouins poursuivre d'autres poissons; ils étoient d'un blanc de neige, tachetés de noir, ce qui présentoit un coup-d'œil non moins agréable que rare. La terre avoit ici la même apparence qu'aux environs du port Desiré: on ne découvroit que des dunes, & pas un seul arbre.

1764.

Le 20, à la pointe du jour, nous étions à la hauteur du cap Beautems, qui nous restoit vers l'ouest à la distance de quatre lieues; & en sondant, nous ne trouvâmes que 13 brasses d'eau, ce qui annonce qu'il est nécessaire de ranger ce cap à une distance raisonnable. Après l'avoir doublé, nous longeâmes la côte de très-près jusqu'au cap des Vierges. Nous observâmes que cette côte court S. S. E.,

direction bien différente de celle que lui donne sir John Narborough. Sur le soir, nous rangeâmes un banc de sable qui s'étend au sud du cap, & à plus d'une lieue au large. Nous y laissâmes tomber l'ancre ; mais la Tamar étoit si loin sous le vent, qu'il lui fut impossible de mouiller, & elle louvoya toute la nuit. Nous vîmes, en prolongeant la côte, des guanaques paître dans les vallées ; & dans toute l'après-midi, on apperçut une fumée considérable sur la rive septentrionale, à quatre ou cinq lieues environ de l'entrée du détroit. 1764.

J'appareillai le lendemain 21, à la pointe du jour ; nous revîmes la même fumée que nous avions déjà vue la veille. Je gouvernai sur le lieu d'où elle paroissoit sortir, & je jetai l'ancre à deux milles du rivage : c'est dans ce même endroit que les gens du Wager, en passant le détroit dans leur chaloupe, après la perte de ce vaisseau, virent un certain nombre d'hommes à cheval, qui arborerent une espece de pavillon blanc, en les invitant par signes à descendre à terre, ce qu'auroient fort desiré les gens de la chaloupe ; mais le vent qui souffloit avec force, les obligea de s'éloigner de la côte & de gagner le large. Le canonnier du Wager, dans une relation qu'il a publiée de son voyage, dit qu'à la vue de cette troupe d'hommes, ils douterent si c'étoit des Européens qui avoient peut-être fait naufrage sur cette côte, ou des in-

1764. digenes de la contrée des environs de la riviere Gallagoes.

A notre arrivée à l'ancre, j'obſervai avec ma lunette le même ſpectacle qu'avoient eu les gens du Wager, une troupe d'hommes à cheval, qui arboroient une eſpece de pavillon ou de mouchoir blanc, & qui du rivage nous faiſoient ſigne d'aller à terre. Curieux de connoître ce peuple, je fis mettre en mer mon canot à douze rames; je m'y embarquai avec M. Marshall, mon ſecond lieutenant, & un détachement de ſoldats bien armés. Nous nous avançâmes vers le rivage, ſuivis du canot à ſix rames, ſous les ordres de M. Comming, mon premier lieutenant. Lorſque nous n'étions plus qu'à une petite diſtance de la greve, nous vîmes que cette troupe ſe montoit à environ 500 hommes, dont quelques-uns étoient à pied, & le plus grand nombre à cheval. Ils bordoient une pointe de roche qui s'avance dans la mer à une diſtance aſſez conſidérable, & continuoient de faire flotter leur pavillon, & de nous inviter, par des geſtes & par des cris, à nous rendre auprès d'eux; mais la deſcente n'étoit pas aiſée, parce qu'il y avoit peu d'eau & de très-groſſes pierres. Je n'apperçus entre leurs mains aucune eſpece d'armes : cependant je leur fis ſigne de ſe retirer en arriere, ce qu'ils firent ſur le champ : ils ne ceſſoient pas de nous appeller à grands cris; & bientôt nous prîmes terre, mais non ſans difficulté; la plupart de nos gens eurent de

l'eau jufqu'à la ceinture. Defcendus à terre, je fis ranger ma troupe fur le bord du rivage, & j'ordonnai aux officiers de garder leur pofte jufqu'à ce que je les appellaffe, ou que je leur fiffe figne de marcher. 1764.

Après avoir fait cette difpofition, j'allai feul vers les Indiens ; mais les voyant fe retirer à mefure que j'approchois, je leur fis figne que l'un d'eux devoit s'avancer. Ce figne fût entendu, & auffi-tôt un Patagon, que nous prîmes pour un des chefs, fe détacha pour venir à ma rencontre. Il étoit d'une taille gigantefque, & fembloit réalifer les contes des monftres à forme humaine. La peau d'un animal fauvage, d'une forme approchante des manteaux des montagnards Écoffais, lui couvroit les épaules : il avoit le corps peint de la maniere du monde la plus hideufe; l'un de fes yeux étoit entouré d'un cercle noir, l'autre d'un cercle blanc : le refte du vifage étoit bizarrement fillonné par des lignes de diverfes couleurs. Je ne le mefurai point; mais fi je puis juger de fa hauteur, par comparaifon de fa taille à la mienne, elle n'étoit guere au-deffous de fept pieds. A l'inftant où ce coloffe effrayant me joignit, nous prononçâmes l'un & l'autre quelques paroles en forme de falut; & j'allai avec lui trouver fes compagnons, à qui je fis figne de s'affeoir au moment de les aborder, & tous eurent cette complaifance. Il y avoit parmi eux plufieurs

1764. femmes d'une taille proportionnée à celle des hommes, qui étoient presque tous d'une stature égale à celle du chef qui étoit venu au-devant de moi. Le son de plusieurs voix réunies avoit frappé mes oreilles dans l'éloignement; & lorsque j'approchai, je vis un certain nombre de vieillards qui, d'un air grave, chantoient d'un ton si plaintif, que j'imaginai qu'ils célébroient quelque acte de religion: ils étoient tous peints & vêtus à peu près de la même maniere. Les cercles peints autour des yeux varioient pour la couleur; les uns les avoient blancs & rouges, les autres rouges & noirs; leurs dents, qui ont la blancheur de l'ivoire, sont unies & bien rangées; la plupart étoient nuds, à l'exception d'une peau jetée sur leurs épaules, le poil en dedans: quelques-uns portoient aussi des bottines, ayant à chaque talon une petite cheville de bois qui leur sert d'éperon. Je considérois avec étonnement cette troupe d'hommes extraordinaires, dont le nombre s'accrut encore de plusieurs autres qui arriverent au galop, & que je ne réussis qu'avec peine à faire asseoir à côté de leurs compagnons. Je leur distribuai des grains de rassade jaunes & blancs, qu'ils parurent recevoir avec un extrême plaisir. Je leur montrai ensuite une piece de ruban verd, j'en fis prendre le bout à l'un d'entr'eux, & je la développai dans toute sa longueur, en la faisant tenir par chacun de ceux qui se trou-

voient placés de ſuite : tous reſterent tranquillement aſſis. Aucun de ceux qui tenoient ce ruban ne tenta de l'arracher des mains des autres, quoiqu'il parût leur faire plus de plaiſir encore que les grains de raſſade. Tandis qu'ils tenoient ce ruban tendu, je le coupai par portions à-peu-près égales, de ſorte qu'il en reſta à chacun la longueur environ d'une verge; je la leur nouai enſuite autour de la tête, & ils la garderent, ſans y toucher, auſſi longtems que je fus avec eux. 1764.

Une conduite ſi paiſible & ſi docile leur fait en cette occaſion d'autant plus d'honneur, que mes préſens ne pouvoient s'étendre à tous. Cependant, ni l'impatience de partager ces brillantes bagatelles, ni la curioſité de me conſidérer de plus près, ne purent les porter à quitter la place que je leur avois aſſignée.

Il ſeroit naturel à ceux qui ont lu les fables de Gay, s'ils ſe forment une idée d'un Indien preſque nud, qui, paré de colifichets d'Europe, revient trouver ſes compagnons dans les bois, de ſe rappeller *le ſinge qui avoit vu le monde*; cependant, avant de mépriſer leur penchant pour des morceaux de verre, des grains de collier, des rubans & d'autres bagatelles, dont nous ne faiſons aucun cas, nous devrions conſidérer que les ornemens des ſauvages ſont au fond les mêmes que ceux des nations civiliſées; & qu'aux yeux de ceux qui vivent preſque dans l'état

de nature, la différence du verre au diamant
1764. eſt, pour ainſi dire, nulle; d'où il ſuit que la valeur que nous attachons au diamant eſt plus arbitraire que celle que les ſauvages mettent au verre.

L'amour de la parure eſt ſi général, qu'on ſeroit tenté de croire que ce penchant eſt inné dans l'homme; mais la brillante tranſparence du verre, la forme élégante & réguliere des grains de collier, ſont du nombre des choſes qui, d'après notre organiſation, ſont les plus propres à exciter en nous des idées agréables; & quoiqu'en cela le diamant l'emporte encore ſur le verre, le prix qu'on y attache n'eſt point du tout en proportion avec la différence qu'il peut y avoir de l'un à l'autre. Le plaiſir que la poſſeſſion du diamant nous fait éprouver, eſt bien moins fondé ſur l'éclat de ce minéral, que ſur une eſpece de diſtinction flatteuſe pour notre vanité: ce qui eſt abſolument indépendant du goût naturel, qu'affectent d'une maniere agréable certaines couleurs & certaines formes, auxquelles nous donnons, par cette raiſon, le nom de beauté. Nous devrions encore faire attention qu'un ſauvage eſt plus diſtingué par un bouton de verre ou un grain de collier, qu'on ne peut eſpérer de l'être au milieu d'une nation policée, par un diamant, quoiqu'on ne faſſe peut-être pas à ſa vanité le même ſacrifice: car la propriété de ſon ornement eſt bien plus une marque de ſa bonne

fortune, que de ſon influence ou de ſon pouvoir; & les Indiens ne voient point dans un morceau de verre ou de diamant façonné, le ſigne repréſentatif des autres biens terreſtres, mais ſimplement un objet de parure, qui ne peut conférer aucune eſpece de ſupériorité. 1764.

Néanmoins les Indiens, que je venois de décorer, n'étoient pas entiérement étrangers à ces bagatelles brillantes. En les conſidérant avec un peu plus d'attention, j'apperçus parmi eux une femme qui avoit des bracelets de cuivre ou d'or pâle, & quelques grains de collier de ver bleu, attachés ſur deux longues treſſes de cheveux qui lui pendoient ſur les épaules; elle avoit une taille énorme, & ſon viſage étoit peint d'une maniere plus effroyable encore que le reſte du corps. J'étois curieux d'apprendre d'où elle avoit eu ces bracelets & ces grains de raſſade; je fis, pour m'en inſtruire, tous les ſignes dont je pus m'aviſer; mais je ne réuſſis pas à me faire entendre. Un de ces Patagons me montra le fourneau d'une pipe qui étoit de terre rouge: je compris bientôt que la troupe manquoit de tabac, & qu'il ſouhaitoit que je puſſe en procurer; je fis un ſigne à mes gens qui étoient ſur la pointe du rivage, rangés dans le même ordre que je les avois laiſſés; & auſſi-tôt trois ou quatre d'entr'eux accoururent, dans la perſuaſion que j'avois beſoin de leur ſecours. Les Indiens qui, comme je l'avois obſervé, avoient preſque toujours eu

les yeux fixés ſur eux, n'en virent pas plutôt
1764. quelques-uns s'avancer, qu'ils ſe leverent tous en pouſſant un grand cri, & furent ſur le point de quitter la place pour aller ſans doute prendre leurs armes, que vraiſemblablement ils avoient laiſſées à très-peu de diſtance. Pour prévenir tout accident & diſſiper leurs craintes, je courus au-devant de mes gens, &, du plus loin que je pus me faire entendre, je leur criai de retourner, & d'envoyer un d'entr'eux avec tout le tabac qu'on pourroit lui donner. Les Patagons revinrent alors de leur frayeur, & reprirent leur place, à l'exception d'un vieillard qui s'approcha de moi, pour me chanter une longue chanſon : je regrettai beaucoup de ne pas l'entendre ; il n'avoit pas encore fini de chanter, que M. Cumming arriva avec le tabac. Je ne pus m'empêcher de ſourire de ſa ſurpriſe : cet officier, qui avoit ſix pieds, ſe voyoit, pour ainſi dire, transformé en pigmée à côté de ces géans : car on doit dire des Patagons, qu'ils ſont plutôt des géans que des hommes d'une haute taille. Dans le petit nombre des Européens qui ont ſix pieds de haut, il en eſt peu qui aient une carrure & une épaiſſeur de membres proportionnées à leur taille : ils reſſemblent à des hommes d'une ſtature ordinaire, dont le corps ſe trouveroit tout-à-coup élevé par haſard à cette hauteur extraordinaire : un homme de ſix pieds deux pouces ſeulement, qui ſurpaſ-

feroit autant en carrure qu'en grandeur un homme d'une taille commune, robuste & bien proportionné, nous paroîtroit bien plutôt être né de race de géans, qu'un individu anomale par accident. On peut donc aisément s'imaginer l'impression que dut faire sur nous la vue de cinq cents hommes, dont les plus petits étoient au moins de six pieds six pouces, & dont la carrure & la grosseur des membres répondoient parfaitement à cette hauteur gigantesque. 1764.

Après leur avoir distribué le tabac, les principaux d'entr'eux s'approcherent de moi, & autant que je pus interpréter leurs signes, ils me pressoient de monter à cheval & de les suivre à leurs habitations; mais il eût été imprudent de me rendre à leurs instances: je leur fis signe qu'il étoit nécessaire que je retournasse au vaisseau; ces chefs en parurent fâchés, & ils revinrent prendre leur place.

Durant cette conférence muette, un vieillard posoit souvent sa tète sur des pierres, fermoit les yeux pendant près d'une demi-minute, portait ensuite la main à sa bouche, & montroit le rivage. Je soupçonnai qu'il vouloit me faire entendre que, si je passois la nuit avec eux, ils me fourniroient quelques provisions; mais je crus devoir me refuser à ces offres obligeantes.

Lorsque je les quittai, aucun d'eux ne se présenta pour nous suivre, tous resterent tranquillement assis. J'observai qu'ils avoient avec

eux un grand nombre de chiens, dont ils se
1764. servent, je pense, pour la chasse des bêtes fauves, qui sont une grande partie de leur subsistance; ils ont de très-petits chevaux, & en fort mauvais état, mais très-vîtes à la course; les brides sont des courroies de cuir avec un petit bâton pour servir de mors; leurs selles ressemblent beaucoup aux coussinets dont nos paysans se servent en Angleterre. Les femmes montent à cheval comme les hommes & sans étriers, & tous allaient au galop sur la pointe de terre où nous descendimes, quoiqu'elle fût couverte d'une infinité de grosses pierres glissantes.



CHAPITRE IV.

Entrée dans le détroit de Magellan. *Navigation jusqu'au port* Famine. *Description de ce havre & de la côte adjacente.*

En arrivant à bord, je fis servir. Nous entrâmes dans le détroit avec le flot; sa largeur est d'environ neuf lieues; mon dessein n'étoit pas de le traverser, mais d'arriver à un mouillage commode pour y faire de l'eau & du bois: je préférai ce parti à celui de faire une route incertaine pour découvrir les isles Falkland, que je me proposois ensuite de chercher. La

marée commençant à nous être contraire, vers les huit heures du soir je laissai tomber l'ancre sur 25 brasses d'eau : le cap de Possession nous restoit au N. N. E., à environ trois milles de distance; & quelques mondrains remarquables sur la côte septentrionale, que Bulkeley, d'après l'apparence qu'ils présentent, a nommés les Oreilles d'Ane, à l'O. ½ rumb au N. 1764.

Nous levâmes l'ancre avec un vent d'est, le 22 à trois heures du matin, & nous gouvernâmes au S. O. ¼ O., l'espace d'environ douze milles. Dans cette route nous passâmes sur un banc, dont jusqu'à présent on n'a pas encore pris connoissance; la sonde ne rapporta une fois que 6 brasses & demie d'eau, & bientôt après elle en marqua 13. A l'endroit où le fond s'étoit élevé, nous avions les Oreilles d'Ane au N. O ¼ O. ½ rumb à l'O., à trois lieues; & la pointe septentrionale du premier goulet à l'O. ¼ S. O., dans un éloignement de cinq à six milles: nous portâmes alors au S. O. ¼ S., l'espace de six milles, vers l'entrée du premier goulet, & ensuite au S. S. O. six autres milles; nous donnâmes ainsi dans le premier goulet avec la marée montante, qui en rendoit le passage très-rapide. Durant cette course, nous ne vîmes, sur la rive méridionale du détroit, qu'un seul Indien: il ne cessa de nous faire des signes tant que nous fûmes à portée d'en être découverts. Nous apperçûmes quelques guanaques sur les collines,

quoique Wood, dans la relation de ſon voyage, prétende qu'on n'en trouve point ſur la
1764. Terre de Feu. Au ſortir du premier goulet, le canal s'élargit conſidérablement; & nous ne découvrîmes l'entrée du ſecond qu'après avoir couru deux lieues. La diſtance du premier goulet au ſecond eſt d'environ huit lieues, & la route eſt S. O. $\frac{1}{4}$ O. La côte ſeptentrionale s'éleve à une grande hauteur dans le ſecond goulet, dont la longueur eſt de cinq lieues. Dans ce paſſage, nous gouvernâmes S. O. $\frac{1}{2}$ rumb à l'O.; & les ſondes nous rapporterent de 20 à 25 braſſes. Nous parvînmes à l'extrêmité occidentale du ſecond goulet vers midi, & nous fîmes près de trois lieues le cap au ſud, pour gagner l'iſle Sainte-Elizabeth; mais le vent nous étant devenu contraire, nous laiſſâmes tomber l'ancre ſur 7 braſſes d'eau, à un mille environ de cette iſle qui nous reſtoit au S. S. E., & l'iſle Saint-Barthélemy à l'E. S. E.

Le ſoir, ſix Indiens, de l'iſle Sainte-Elizabeth, deſcendirent ſur le rivage, & nous firent des ſignes en nous appellant à grands cris; mais les matelots avoient beſoin de repos, & je ne voulus point les employer à mettre un canot dehors : les ſauvages voyant leurs peines inutiles, s'en retournerent.

Je dois faire obſerver que, lorſque nous fîmes voile du cap de Poſſeſſion au premier goulet, le flot portoit au ſud; mais auſſi-tôt que nous fûmes entrés dans le goulet, il porta

avec

avec force ſur la rive ſeptentrionale. Dans les ſyzygies, le flot commence ici vers les dix heures. Entre le premier & le ſecond goulet, le flot porte au S. O., & le juſant au N. E. Mais après avoir paſſé le ſecond goulet, la route, ſi le vent eſt favorable, eſt S. $\frac{1}{4}$ S. E, l'eſpace de trois lieues. Entre les iſles Sainte-Elizabeth & Saint-Barthelemy, où le canal a un demi-mille de largeur & où l'eau eſt très-profonde, le flot court impétueuſement au ſud; mais autour des iſles, on voit varier les directions de la marée. 1764.

Le 23, nous levâmes l'ancre avec un vent de S. O., & nous gouvernâmes entre les iſles Sainte-Elizabeth & Saint-Barthelemy; avant la fin du flot, nous parvînmes à ranger la côte ſeptentrionale, & nous mouillâmes ſur 10 braſſes. L'iſle Saint-George nous reſtoit alors au N. E. $\frac{1}{4}$ N., à la diſtance de trois lieues; une pointe de terre que j'ai nommée Porpois-Point, au N. $\frac{1}{4}$ N. O., & à près de cinq lieues. Dans l'après-midi, nous levâmes l'ancre & nous gouvernâmes S. $\frac{1}{4}$ S. E. l'eſpace d'environ cinq milles, en prolongeant la côte ſeptentrionale; à près d'un mille de diſtance, les ſondes régulieres nous donnerent 7 à 13 braſſes & par-tout un bon fond. A dix heures du ſoir, nous laiſſâmes tomber l'ancre par 13 braſſes: la pointe Sandy "ſablonneuſe" nous reſtoit au S. $\frac{1}{4}$ S. E. à la diſtance de quatre milles; la pointe Porpois à O. N. O. & à trois

lieues, & l'isle Saint-George au N. E., à quatre
1764. lieues de distance. Tout le long de cette côte, le flot porte au sud : dans les syzygies la marée commence à monter vers les onze heures, & l'eau s'éleve à quinze pieds environ.

Le lendemain 24, je m'embarquai dans mon canot pour tâcher de reconnoître la baie d'Eau-Douce. J'avois avec moi mon lieutenant, nous descendîmes sur la pointe Sandy; j'ordonnai aux matelots de prolonger la côte avec le canot, que nous suivîmes des yeux en nous promenant. Toute cette pointe est couverte de bois, nous y trouvâmes des sources d'eau douce, & les arbres & la verdure y offrent un coup-d'œil très-agréable, dans une étendue de quatre ou cinq milles. Au-dessus de la pointe, la contrée présente une plaine unie, dont le sol est en apparence fertile; la terre y étoit couverte de fleurs qui répandoient dans l'air un parfum délicieux. On distinguoit une prodigieuse quantité de graines d'especes différentes, dans les endroits où les fleurs étoient tombées, & nous y vîmes des pois dont les tiges étoient fleuries. Au milieu de cette riante prairie, émaillée d'une infinité de fleurs, paroissoient plusieurs centaines d'oiseaux, auxquels nous donnâmes le nom d'oies peintes, à cause de leur plumage nuancé des plus brillantes couleurs. Nous fîmes près de douze milles sur les bords de cette belle contrée, coupée par plusieurs ruisseaux, dont l'eau

étoit douce & transparente ; mais nous ne découvrîmes point la baie qui faisoit l'objet de nos recherches ; car dans toute notre promenade depuis la pointe Sandy, nous ne vîmes aucun endroit du rivage où un canot pût aborder, sans courir le plus grand hasard ; l'eau y étoit par-tout très-basse, & la mer y brisoit avec force. Nous trouvâmes un grand nombre de cabanes qui paroissoient récemment abandonnées ; car en quelques-unes, les feux qu'avoient allumés les sauvages, étoient à peine éteints ; elles étoient toutes dans le voisinage de quelques ruisseaux ou de quelques sources. En plusieurs endroits, on voit croître du céleri sauvage en abondance, & une variété de plantes qui probablement seroient d'un grand secours à des marins après un long voyage. Dans la soirée, nous revînmes sur nos pas jusqu'à la pointe Sandy, où nous trouvâmes nos vaisseaux à l'ancre dans la baie, & à la distance d'environ un demi mille du rivage. L'air vif qu'on y respire donnoit à nos gens un si violent appétit, qu'ils auroient mangé trois fois leur ration en un jour. Je fus fort aise d'en trouver quelques-uns occupés à jeter la seine, & d'autres sur le rivage avec leurs fusils. A mon arrivée, j'eus le plaisir de voir prendre dans la seine soixante gros surmulets, & les chasseurs firent une excellente chasse ; cet endroit abonde en oies, sarcelles, bécassines & beaucoup d'autres oiseaux d'un très-bon goût. 1764.

1764. Le 25, jour de noël, après deux obſervations de la hauteur du ſoleil, nous trouvâmes que la pointe Sandy étoit ſituée au 53° 10′ de latitude S. A huit heures du matin, nous levâmes l'ancre, & ayant couru cinq lieues dans la direction du S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ rumb à l'eſt, nous laiſſâmes tomber l'ancre par 32 braſſes, environ à un mille du rivage : la pointe méridionale de la baie d'Eau-Douce nous reſtoit alors N. N. O., à la diſtance d'environ quatre milles ; & la terre la plus méridionale au S. E. $\frac{1}{4}$ S. En côtoyant le rivage, nous ne trouvâmes point de fond avec une ligne de 60 braſſes, à deux milles environ de la côte; mais à la diſtance d'un mille, nous eûmes depuis 20 juſqu'à 30 braſſes. Dans les ſyzygies, à la hauteur de la baie d'Eau-Douce, le flot commença à midi; le courant eſt peu rapide, mais les eaux montent beaucoup.

Le 26, à huit heures du matin, nous levâmes l'ancre avec un vent E. N. E., & nous gouvernâmes au S. S. E. pour arriver au port Famine. A midi, la pointe Sainte-Anne, qui eſt la pointe la plus ſeptentrionale de ce port, nous reſtoit S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ rumb à l'eſt, à la diſtance de trois lieues. En prolongeant cette côte à deux ou trois milles de diſtance, nous eûmes une mer très-profonde, juſqu'à un mille près du rivage, où la ſonde nous donna 25 ou 30 braſſes. De la pointe Saint-Anne part une chaîne de rochers qui s'étend dans

le S. E. $\frac{1}{4}$ E. l'espace d'environ deux milles; & à la distance de deux encablures de ce récif, on 1764.
passe subitement de 65 brasses à 35 & à 20. La pointe Sainte-Anne est très-escarpée; la sonde ne trouve point de fond, que lorsqu'on en est très-près. Il convient d'user d'une grande circonspection en s'approchant du port Famine, sur-tout si l'on s'avance vers le sud jusqu'à la hauteur de la riviere de Sedger; parce que le fond s'éleve subitement de 30 brasses à 20, à 15 & jusqu'à 12 : & environ à deux encablures plus loin, quoiqu'à plus d'un mille du rivage, on n'a guere que neuf pieds d'eau à mer basse. Si en prolongeant la pointe Sainte-Anne on la serre de près, on trouve d'abord un fond suffisant; mais comme il s'éleve subitement, il seroit dangereux, lorsqu'on n'a plus que 7 brasses, de s'en approcher davantage. Le détroit n'a pas ici plus de quatre lieues de largeur.

Le lendemain 27, à midi, n'ayant eu que très-peu de vent & des calmes, nous vînmes jeter l'ancre dans la baie Famine, près du rivage, où nous nous trouvâmes dans une situation très-favorable & très-conforme à nos besoins. Nous étions à l'abri de tous les vents, à l'exception de celui de S. E. qui souffle rarement; & si un vaisseau venoit à chasser en côte dans l'intérieur de la baie, il ne recevroit aucun dommage, parce qu'il y regne un fond doux. Il flotte le long des côtes une

quantité de bois aſſez conſidérable pour en
1764. charger aiſément mille vaiſſeaux; de ſorte que nous n'étions point dans le cas d'en aller couper dans la forêt.

L'eau de la Sedger, qui ſe décharge dans la baie, eſt excellente; mais les bâtimens à rames ne peuvent guere la remonter que deux heures après le commencement du flot; parce qu'à marée baſſe, on trouve très-peu d'eau dans une étendue d'environ $\frac{3}{4}$ de mille. Je remontai cette riviere dans mon canot juſqu'à quatre milles au-deſſus de ſon embouchure; mais les arbres que la violence des vents y fait tomber, ne me permirent pas de paſſer plus haut: il ne ſeroit pas ſeulement difficile, mais encore très-dangereux de le tenter. Le flot occaſionne dans cette riviere un courant très-dangereux, & pluſieurs troncs d'arbres reſtent cachés ſous l'eau. Mon canot ayant donné dans un de ces troncs, fut percé du coup qu'il reçut, & en un inſtant il ſe remplit d'eau. Nous nous hâtâmes de gagner le rivage, où nous eûmes bien de la peine à l'échouer; là nous réuſsîmes à boucher ſa voie d'eau ſuffiſamment pour le mettre en état de regagner l'embouchure de la riviere, où il fut réparé par le charpentier.

Les bords de la Sedger ſont plantés de grands & ſuperbes arbres: je ne penſe pas qu'on en puiſſe jamais voir d'une plus belle élévation, & il eſt certain qu'ils ſeroient très-propres à

fournir nos plus gros vaisseaux d'excellens mâts. Dans le nombre de ces arbres, il y en a qui ont plus de huit pieds de diametre, ce qui fait en proportion plus de vingt-quatre pieds de circonférence : de maniere que quatre hommes en se joignant les mains, ne pourroient pas les embrasser. Le poivrier & l'écorce de Winter sont ici très-communs. Ces beaux arbres, malgré la rigueur du climat, sont encore embellis par la présence d'une foule innombrable de perroquets & d'autres oiseaux d'un magnifique plumage. Il n'y avoit point de jour que je ne tuasse plus d'oies & de canards qu'il n'en falloit pour servir ma table. Chacun à bord pouvoit en faire de même : nous avions de toutes les especes de poissons en abondance ; & l'on en prenoit journellement au-delà de ce qu'il étoit nécessaire pour nourrir les deux équipages. 1764.

Pendant notre séjour dans le port Famine, étant presque toujours à terre, j'ai souvent suivi les traces que les bêtes féroces avoient laissées sur le sable ; mais il ne m'est jamais arrivé d'en appercevoir : j'ai trouvé aussi plusieurs cabanes, & pas un seul Indien. Le pays entre ce port & le cap Forward, qui en est éloigné d'environ quatre lieues, est on ne peut pas plus agréable. La terre semble propre à produire toutes les plantes utiles ; elle est arrosée par trois belles rivieres & plusieurs ruisseaux.

Je vins un jour attérir au cap Forward;
1764. j'avois d'abord eu deſſein d'aller plus loin; mais le tems devint ſi mauvais & la pluie ſi violente, que nous nous tînmes très-heureux d'avoir gagné ce cap, où nous fimes un grand feu pour ſécher nos habits, qui étoient trempés. Les Indiens étoient partis ſi récemment de l'endroit où nous nous arrêtâmes, que le bois, qu'ils avoient laiſſé à demi brûlé où ils avoient fait leur feu, étoit encore chaud. Nous avions à peine allumé notre feu, que nous en vîmes briller un autre ſur la rive oppoſée de la Terre de Feu. C'étoit probablement un ſignal que nous aurions dû entendre, ſi nous euſſions été Américains. Après avoir ſéché nos habits & pris quelques rafraîchiſſemens, je traverſai le cap, pour reconnoître la direction du détroit, & je trouvai qu'elle étoit à peu près O. N. O. Les montagnes me parurent dans l'éloignement d'une hauteur immenſe, taillées à pic, & couvertes de neige, depuis leur ſommet juſqu'à leur baſe.

Je fis auſſi quelques incurſions le long de la côte du nord, & pendant pluſieurs milles le pays ſe préſentoit ſous un aſpect bien propre à intéreſſer la curioſité d'un voyageur: la terre, en quelques endroits, étoit couverte de fleurs, qui n'étoient inférieures à celles qu'on cultive communément dans nos jardins, ni par la variété & l'éclat de leurs couleurs, ni par le parfum qu'elles exhaloient. Je ne

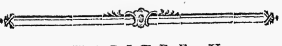
puis m'empêcher de croire que, ſans l'extrême rigueur des hivers, ce pays deviendroit, par 1764. la culture, une des plus belles contrées du monde. Lorſque nous vînmes mouiller dans cette baie, j'avois fait dreſſer à l'entrée d'un bois une petite tente ſur le bord d'un ruiſſeau, où trois lavandiers étoient occupés. Ils s'endormirent ſur les bords de ce ruiſſeau ; mais bientôt après le coucher du ſoleil, ils furent réveillés en ſurſaut par les rugiſſemens de quelques bêtes féroces, dont les ténebres de la nuit & l'eſpece d'abandon où ils ſe trouvoient dans ce lieu ſolitaire augmentoient encore l'horreur à leur imagination effrayée. Ces hurlemens, qui devenoient à chaque inſtant plus aigus, annonçoient que les bêtes approchoient de plus en plus, & que, quelle qu'en fût l'eſpece, elles devoient être d'une taille & d'une force bien capables d'inſpirer la terreur. Ils ſe leverent tout tremblans, allumerent un grand feu, qu'ils eurent ſoin d'entretenir. Cet expédient empêcha les terribles animaux de pénétrer juſqu'à la tente ; mais ils roderent tout autour tant que la nuit fut longue, & continuerent de rugir d'une maniere horrible juſqu'au point du jour qu'ils diſparurent, à la grande ſatisfaction de nos pauvres matelots tranſis de peur.

Dans ce port, non loin de l'endroit où le Dauphin étoit à l'ancre, il y a une montagne dont les bois ont été coupés ; & nous crûmes

que c'étoit dans ces environs que les Efpa-
1764. gnols avoient autrefois un établiffement (*a*). Quelqu'un de l'équipage, en paffant fur cette montagne, s'apperçut que la terre réfonnoit fous fes pieds, comme fi en cet endroit il y eût eu un fouterrein : il repaffa à différentes fois, & trouvant que l'effet étoit toujours le même, il foupçonna qu'il pourroit y avoir là quelque chofe d'enterré. A fon retour à bord, il m'informa de ce qu'il venoit d'obferver. Je me rendis fur le lieu, avec quelques gens de l'équipage, munis de beches & de pioches. Je fis ouvrir la terre à une profondeur confidérable ; mais nous ne trouvâmes rien, & il ne parut pas qu'il y eût jamais eu ni voûte ni fouterrein, ni même qu'on y eût encore fouillé la terre. Comme nous retournions à travers les bois, nous trouvâmes deux crânes d'une prodigieufe groffeur, qui, à l'infpection des dents, paroiffoient être de quelques bêtes de proie ; mais nous ne pûmes en deviner l'efpece.

Rien ne nous retenant plus dans le port Famine, où nous avions féjourné jufqu'au 4 janvier, & fait très-commodément le bois & l'eau pour les deux vaiffeaux, feul objet qui nous avoit fait entrer dans le détroit, je me déterminai à rentrer dans l'Océan pour reconnoître les ifles Falkland.

(*a*) Voyez la relation de cet établiffement dans le voyage du capitaine Wallis, chap. III.



CHAPITRE V.

Navigation depuis le port Famine *jusqu'aux isles* Falkland. *Description de ces isles.*

NOUS appareillâmes à quatre heures du matin du 5 janvier, & nous sortîmes de la baie avec un vent de N. N. E., qui nous étoit contraire : ce vent continua à souffler jusqu'à une heure après minuit, qu'il passa à l'E. S. O. & fraîchit considérablement. Nous gouvernâmes N. O. $\frac{1}{4}$ N. l'espace de quatre lieues, & fîmes ensuite trois lieues au nord, entre les isles Sainte-Elizabeth & Saint-Barthelemi : alors nous portâmes le cap au N. $\frac{1}{4}$ N. E., trois lieues jusqu'au second goulet, que nous passâmes en gouvernant N. E. $\frac{1}{2}$ rhumb E., & nous suivîmes cette même direction depuis le second goulet jusqu'au premier, distance d'environ huit lieues. Le vent se maintenant toujours très-frais, nous donnâmes dans le premier goulet en refoulant la marée dans la direction N. N. E. Mais sur les dix heures du soir, le vent calma, & alors la rapidité du flot nous fit culer jusqu'à l'entrée du premier goulet, où nous laissâmes tomber l'ancre par 40 brasses d'eau, à deux encablures du rivage. Dans les syzygies, le flot commence ici à 1764.

1764. deux heures, & sa vîtesse peut être estimée de six nœuds par heure.

Le jour suivant, 6, à une heure du matin, nous levâmes l'ancre avec une légere brise de la partie du nord; & en trois heures nous passâmes une seconde fois le premier goulet. Après avoir heureusement franchi les deux goulets, & me trouvant épuisé de fatigues, n'ayant point quitté le pont de toute la nuit & le jour précédent, je rentrai dans ma chambre pour y prendre quelque repos; mais je n'en jouis pas long-tems. En moins d'une heure je fus éveillé par le talonnement du vaisseau sur un banc. A l'instant je sautai de mon lit, & courus sur le pont. Je fus bientôt convaincu que le vaisseau avoit donné sur un banc fort dur. Heureusement pour nous, dans ce moment le tems étoit absolument calme. Je fis mettre les canots dehors pour porter une ancre en arriere, où il y avait plus d'eau: l'ancre prit fond; mais avant d'avoir le tems de virer dessus, le vaisseau, porté par le flot, vint à l'appel de l'ancre. C'étoit encore une circonstance avantageuse que nous eussions touché à marée basse. Il n'y avoit pas quinze pieds d'eau où nous touchions, & à une très-petite distance de l'arriere, il s'en trouvoit 6 brasses. Le maître me dit que la derniere sonde, avant de toucher, lui avoit rapporté 13 brasses; de sorte que le fond s'étoit tout d'un coup élevé de près de soixante-trois pieds.

Ce banc, dont aucun des navigateurs qui ont paſſé le détroit n'a fait mention, eſt d'autant plus dangereux, qu'il ſe trouve ſur la route entre le cap des Vierges & le premier goulet, préciſément à une égale diſtance des côtes ſeptentrionales & méridionales. Il a plus de deux lieues d'étendue ſur une largeur preſqu'égale. Lorſque nous étions ſur ce banc, le cap de Poſſeſſion nous reſtoit au N. E., à la diſtance de trois lieues, & l'embouchure du détroit à celle de deux lieues au S. O. Pluſieurs endroits de ce banc ſe découvrent à marée baſſe, & la mer briſe ſur quantité d'autres qui ſemblent à fleur d'eau. Un vaiſſeau qui toucheroit ſur cet écueil par un coup de vent, feroit infailliblement naufrage. 1764.

Vers les ſix heures du matin, nous mouillâmes ſur 15 braſſes d'eau, le banc nous reſtant au N. N. O., un $\frac{1}{2}$ rhumb O., à la diſtance d'environ un demi-mille. A midi, nous levâmes l'ancre, avec une légere briſe du N. E. & fîmes voile, aidés du juſant juſqu'à deux heures. Mais trouvant très-peu de fond, nous laiſſâmes tomber l'ancre ſur 6 $\frac{1}{2}$ braſſes, & à un demi-mille du méridional de l'écueil. Les Oreilles-d'Ane nous reſtoient alors au N. O. $\frac{1}{4}$ O., à la diſtance de quatre lieues; & la pointe ſeptentrionale de l'entrée du premier goulet O. S. O. & à environ trois lieues. Nous nous trouvions alors au-delà de l'ouverture du goulet; & nos chaloupes, envoyées pour ſonder,

découvrirent un chenal entre le banc & le
1764. rivage méridional du détroit. Cependant la Tamar, qui faisoit tous ses efforts pour se mettre dans nos eaux, était prête à s'affaler sur la côte, n'ayant eu une fois que trois brasses; mais bientôt après elle vint mouiller dans le chenal, entre le banc & le rivage septentrional.

Le lendemain 7, sur les huit heures, nous mîmes à la voile avec un léger vent d'O. S. O., & nous gouvernâmes l'espace d'un demi-mille S. $\frac{1}{4}$ S. E. : mais ayant passé à 13 brasses d'eau, nous portâmes le cap entre E. & E. N. E., en prolongeant le bord méridional du banc & à la distance d'environ sept milles de la côte méridionale; nos canots étoient en avant pour sonder. Les sondes étoient très-irrégulieres & varioient continuellement entre 9 & 15 brasses; & comme nous serrâmes d'un peu plus près la bâture, nous n'eûmes bientôt plus que 7 brasses. Les canots passerent sur un banc où ils ne trouverent que 6 $\frac{1}{2}$ brasses, la marée étant alors basse; mais en-deçà du banc ils eurent 13 brasses. A midi, nous étions à l'est du banc, & comme nous nous rapprochions de la côte septentrionale, notre fond augmenta bientôt jusqu'à 20 brasses. Alors le cap de Possession nous restoit au N. N. O., & à la distance d'environ quatre à cinq lieues; les Oreilles-d'Ane O. N. O. à six lieues; & le cap des Vierges au N. E. un demi-rhumb

à l'eſt, environ ſept lieues de diſtance. De ce point, nous gouvernâmes au N. E. $\frac{1}{4}$ E., pour éviter la pointe méridionale d'une bature qui s'étend au ſud du cap des Vierges, & nous n'eûmes point de fond avec une ligne de 25 braſſes. A quatre heures après-midi, le cap des Vierges nous reſtoit au N. E. & la pointe ſeptentrionale de la bâture au N. E. $\frac{1}{4}$ E, à la diſtance de trois lieues. A huit heures du matin du 8, le cap nous reſtoit au N. $\frac{1}{4}$ N. O., à la diſtanee de deux lieues. Nous étions par les 51° 50′ de latitude S., & nos ſondes étoient de 11 & de 12 braſſes. Nous mîmes alors en travers pour attendre la Tamar qui avoit ſuivi la direction du chenal, & ſe trouvoit à quelques lieues derriere nous. Tandis que nous attendions ſon arrivée, l'officier de quart vint me dire que notre grand mât étoit fendu par le haut. J'y montai ſur le ehamp pour voir par moi-même ce qui étoit arrivé, je le trouvai fendu dans une longueur conſidérable; mais je ne pus découvrir exactement juſqu'où alloit cette fente, à cauſe des jumelles. Nous ſoupçonuâmes qu'un violent eoup de vent, que nous avions eſſuyé quelques jours auparavant, avoit occaſionné ce dommage; mais comme il étoit d'une plus grande importance de le réparer que d'en eonnoître au juſte la cauſe, nous le fortifiâmes d'une jumelle, & les roſtures que nous y fîmes nous donnerent lieu d'eſpérer qu'il feroit le même ſer-

vice que s'il n'eût pas été endommagé. Le cap
1764. des Vierges nous reſtoit alors au S. 62° O., dans un éloignement de vingt-deux lieues; notre latitude étoit à 51° 50′ S.; & la longitude à 69° 56′ O. la déclinaiſon de l'aiguille de 20° E.

Le 9, ayant fait voile au S. 67° E., nous nous trouvâmes par les 52° 8′ de latitude S., & 68° 31′ de longitude O.; le cap des Vierges nous reſtant au S. 83° O. à la diſtance de trente-trois lieues.

Le 10, après avoir eu très-peu de vent entre le nord & l'eſt pendant les dernieres vingt-quatre heures, & un ciel très-embrumé, nous gouvernâmes au N. 18° O. l'eſpace de vingt-neuf milles. Notre latitude étoit de 51° 31′ ſud, la longitude de 68° 44′ O.; la variation de la bouſſole de 20° à l'eſt, & le cap des Vierges nous reſtoit au S. 60° à l'O. éloigné de trente-trois lieues.

Le 11, nous eûmes des vents très-frais de la partie du S. O., & une mer très-groſſe. Nous portâmes au N. 87° à l'eſt l'eſpace de dix-neuf milles. Notre latitude S. fut de 51° 24′, la longitude de 66° 10′ O.; le cap des Vierges nous reſta au S. 73° 8′ O., à la diſtance de ſoixante-cinq lieues, & le cap Fair-Wheater (Beautems) à l'O. 2° S., à ſoixante-dix lieues de diſtance; la déclinaiſon de l'aiguille ſe trouva alors de 19° à l'eſt. Sur les ſept heures du ſoir, je crus appercevoir la

terre de l'avant à nous; la Tamar étant à quelques lieues derriere nous, je revirai de bord & m'éloignai à petites voiles. 1765.

Le lendemain 12, à la pointe du jour, je remis le cap en route, le vent ayant passé dans la nuit au N. O.; & vers les quatre heures, je revis la terre de l'avant à nous; elle présentoit l'apparence de trois isles. J'imaginai que c'étoit celles qu'avoit découvertes Sebald de Wert; mais en approchant, je trouvai que les terres qui nous avoient paru séparées, étoient unies ensemble par une terre plus basse, dont la courbure formoit une profonde baie. Dès que j'eus fait cette découverte, je revirai de bord, & gouvernai sur la terre, je la vis en même tems s'étendre au loin dans le sud: je ne doutai plus que ce ne fût la même que celle qui est marquée dans les cartes sous le nom de Nouvelles-Isles (*New-Islands*). En gouvernant sur cette baie, je découvris une longue chaîne de rochers presqu'à fleur d'eau, qui s'étendoit à plus d'une lieue au nord de nous, & bientôt une autre qui se prolongeoit entre celle-ci & ce que j'avois d'abord pris pour la terre la plus septentrionale des isles de Wert. Cette terre, si l'on en excepte la partie basse, qu'on ne découvre que lorsqu'on est dans son voisinage, est composée de rochers escarpés, dont les cimes pelées s'élevent à une prodigieuse hauteur, ce qui lui

1765. donne beaucoup de ressemblance avec la Terre des Etats. Quand j'en fus assez près pour avoir une vue bien nette de la terre basse, je me trouvai engagé dans une baie; & si un vent de S. O. eût soufflé avec quelque violence, la mer y seroit devenue si houleuse, qu'il eût été impossible de s'approcher du rivage. Tous les vaisseaux qui dans la suite navigueront dans ces parages, doivent bien prendre garde de donner dans cette baie. Les loups marins & les oiseaux y sont innombrables; nous vîmes aussi plusieurs baleines nager autour de nous, il y en avoit plusieurs d'une grandeur énorme. Nous étions par la latitude de 51° 27′ S., & la longitude de 63° 54′ O.; la déclinaison de la boussole étoit de 23° 30′ vers l'est. Nous passâmes la nuit en panne.

Le lendemain 13, à la pointe du jour, nous vînmes attaquer la partie septentrionale de l'isle par la côte qui forme la baie où nous avions été engagés. Après avoir fait environ quatre milles à l'est, le calme survint, & la pluie tomba avec une extrême violence : quelques instans après, il s'éleva des lames telles que je n'en avois jamais vues; elles venoient de l'ouest, couroient en s'élevant avec une si grande vitesse, qu'à chaque moment je m'attendois à de violens coups de mer; elles nous porterent rapidement sur le rivage, & nous mirent dans une situation critique : heureusement pour nous, un vent frais du S. E. vint

à notre secours, pour nous aider à nous élever de la côte. Lorsque nous en fûmes à quelque distance, le ciel étant chargé d'épais nuages & la pluie continuant avec la même force, nous mîmes en travers. Nous nous trouvions alors par les 51^{d} de latitude S., & 63^{d} 22$'$ de longitude O. 1765.

Le lundi 14, le tems s'étant éclairci & le vent ayant passé au S. S. O.; nous gouvernâmes au S. E. $\frac{1}{4}$ E., & fîmes quatre milles en côtoyant le rivage; nous découvrîmes une petite isle basse & unie, couverte de hautes touffes d'herbes qui avoient l'apparence de buissons; elle nous restoit au sud, distante de deux ou trois lieues; & la terre la plus septentrionale à l'ouest; à la distance d'environ six lieues. Nous avions ici 38 brasses d'eau; fond de roche; nous prolongeâmes encore la côte six lieues plus loin; alors nous apperçûmes une isle basse, pierreuse dans le S. E. $\frac{1}{4}$ E., distante d'environ cinq milles: je fis en panne, & la sonde nous donna 40 brasses d'eau, fond de sable blanc; cette isle, éloignée d'environ trois lieues de la terre que nous prolongions & qui en cet endroit forme une baie très-profonde, est à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E. de l'autre isle sur laquelle nous avions vu ces longues touffes d'herbes. La mer brisoit à une grande distance du rivage; & nous passâmes la nuit à louvoyer. Le lendemain matin 15, à trois heures, nous fîmes de là voile,

1765. & nous gouvernâmes fur la terre pour reconnoître la baie. A fix heures, la pointe orientale de l'ifle pierreufe nous reftoit à l'O. S. O., éloignée d'environ trois milles. Nous eûmes alors 16 braffes d'eau, fond de roche; mais arrivés à la hauteur de cette ifle, nous en eûmes 20 braffes, fond d'un beau fable blanc. La côte depuis cette ifle gît E. $\frac{1}{4}$ S. E. dans un éloignement d'environ fept ou huit lieues, où font deux ifles baffes qui forment la terre la plus orientale qu'on apperçoive. A huit heures, nous vîmes une ouverture qui avoit l'apparence d'une baie, dans l'E. S. E. à la diftance de deux ou trois lieues. D'après cette découverte, nous mîmes en travers & nous envoyâmes un canot de chaque vaiffeau pour reconnoître cet enfoncement; mais le vent ayant fraîchi, le ciel enbrumé & une très-forte pluie nous obligerent de mettre le cap au large; & ce ne fut qu'avec une extrême difficulté que nous réufsîmes à éviter les deux ifles baffes que nous avions à l'eft. La mer étoit très-houleufe, & j'avois les plus vives appréhenfions que cette tempête ne nous devînt funefte, ainfi qu'à nos canots qui fe trouvoient à la merci des vagues. Cependant, fur les trois heures après-midi, le ciel s'éclaircit; je revirai de bord vent devant, & je gouvernai derechef fur l'ouverture dont nous nous étions forcément éloignés. Bientôt j'apperçus un des bateaux, quoiqu'il fût à

une très-grande diſtance & ſous le vent à nous. Je dérivai immédiatement vers lui ; 1765.
c'étoit le canot de la Tamar, commandé par M. Grudman, ſecond lieutenant, qui, après avoir reconnu l'ouverture & y avoir pris terre, s'étoit expoſé au mauvais tems & à l'impétuoſité des lames, pour venir m'informer que cette ouverture étoit une baie très-commode. Auſſi-tôt nous portâmes le cap ſur cette baie, & nous trouvâmes qu'elle ſurpaſſoit ce qu'il nous en avoit dit, & même nos eſpérances. L'entrée n'a pas moins d'un mille de largeur ; par-tout l'ancrage y eſt ſûr, & l'on a près du rivage depuis 10 juſqu'à 7 braſſes d'eau. Cette baie en renferme deux plus petites à bas-bord, où les vaiſſeaux peuvent mouiller dans une parfaite ſécurité : chacune de ces baies eſt embellie par un ruiſſeau qui vient s'y rendre, & dont les eaux ſont très-fraîches. Bientôt après nous entrâmes dans une baie d'une plus grande étendue, que nous nommâmes port Egmont, en honneur du comte d'Egmont, alors premier lord de l'amirauté. Je ne penſe pas qu'on puiſſe voir dans le monde un plus beau port : l'entrée eſt au S. E., diſtante de ſept lieues de l'iſle baſſe pierreuſe, qui peut ſervir de reconnoiſſance à ce port. En-dedans de l'iſle, à la diſtance de près de deux milles de la côte, on trouve entre 17 & 18 braſſes d'eau ; & environ à trois lieues à l'oueſt de la baie,

1765. il y a une pointe de terre remarquable par le sable blanc dont elle est couverte ; un vaisseau peut se tenir à l'ancre vis-à-vis de cette pointe, en attendant le moment favorable d'entrer dans la baie. En s'approchant de cette pointe sablonneuse, les deux isles basses où le roc se montre à nud, & qu'il nous fut si difficile d'éviter quand la tempête nous obligea de gagner le large, paroissent à l'est ; le port Egmont est éloigné de près de seize lieues de la pointe septentrionale de ces deux isles.

Nous mouillâmes par 10 brasses d'eau, avec un excellent fond. La pointe la plus septentrionale du rivage occidental étoit éloignée de 2 $\frac{1}{2}$ milles ; l'aiguade sur ce rivage nous restoit à l'O. N. O. $\frac{1}{2}$ rhumb à l'O., à la distance d'un demi-mille ; & les isles qui font sur le rivage oriental, à l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. distantes de quatre milles.

Aussi-tôt que nous fûmes à l'ancre, l'autre canot, qui étoit resté sur le rivage lorsque M. Hindman en étoit parti, revint à bord. Tous les vaisseaux d'Angleterre pourroient être mouillés dans cette baie à l'abri de tous les vents ; dans sa partie la plus septentrionale il y a plusieurs isles, mais il ne s'y trouve point de passage pour un vaisseau. J'allai néanmoins les reconnoître avec mon canot, jusqu'à sept lieues de l'ancrage du vaisseau ; & j'entrai dans un large passage, mais trop exposé aux vents d'ouest

pour qu'on puiffe y mouiller avec fûreté. Le maître de la Tamar, qui en avoit fait le tour en canot, me rapporta que ce paffage étoit parfemé d'écueils; & que, dans la fuppofition qu'on pût y mouiller à l'abri de tous les vents, il y auroit beaucoup d'imprudence à s'y expofer. Nombre de ruiffeaux qui fe déchargent dans cette baie, en rendent l'aiguade facile dans toutes les parties. Les oies, les canards, les farcelles & d'autres oifeaux s'y trouvent en fi grande quantité que nos gens étoient las d'en manger : il étoit affez ordinaire de voir un canot rapporter foixante ou foixante-dix belles oies, fans avoir tiré un coup de fufil; pour les tuer, il fuffifoit de fe fervir de pierres. Le défaut de bois eft ici général, à l'exception de quelques troncs d'arbres qui flottent le long des côtes, & qui y font portés vraifemblablement du détroit de Magellan. Entr'autres rafraîchiffemens efficaces contre le fcorbut, on a ici en abondance le céleri & l'ofeille fauvages, & on y trouve des coquillages de toute efpece. Les loups marins & les pingoins y font fi nombreux, qu'on ne fauroit marcher fans les voir fuir par troupe : on rencontre encore le long des côtes beaucoup de lions marins, dont plufieurs font d'une taille énorme; cet animal nous parut très-formidable. Je fus une fois attaqué inopinément par un de ces lions marins, & j'eus bien de la peine à pouvoir m'en dégager; nous leur donnâmes fouvent

1765.

la chasse, & un seul de ces terribles animaux
1765. se défendoit quelquefois plus d'une heure contre douze chasseurs avant qu'ils vinssent à bout de le tuer : j'avois avec moi un excellent chien très-vigoureux, mais une morsure d'un de ces lions le mit presqu'en pieces. Ce ne sont pas les seuls animaux redoutables sur ces côtes. Le maître, que j'avois un jour envoyé pour sonder le long de la côte méridionale, me dit à son retour, que quatre animaux assez ressemblans à des loups, & de la plus grande férocité, s'étoient avancés dans l'eau pour attaquer les gens du canot, & qu'étant sans armes à feu, ils avoient été obligés de gagner le large. J'allai moi-même le jour suivant descendre sur la rive méridionale, où nous apperçûmes en y arrivant un lion de mer d'une grosseur surprenante. Etant bien armés, nous ne balançâmes pas à l'attaquer; durant le combat, un de ces animaux qu'on avoit vus la veille accourut sur nous; mais il tomba mort au premier coup de feu qu'il reçut : ce dont je fus fâché; j'aurois mieux aimé qu'on l'eût pris vivant : j'ose dire que ce n'eût pas été une chose difficile, si nous eussions été prévenus de son attaque. A quelque distance que ces animaux apperçussent nos gens, ils couroient immédiatement sur eux; & dans ce même jour on en tua jusqu'à cinq. Ce quadrupede, auquel nos équipages donnerent le nom de loup, a beaucoup plus de ressemblance avec le renard, excepté dans sa

taille & dans la forme de sa queue; il est de la grosseur d'un chien ordinaire, ses dents sont longues & tranchantes : on en trouve un grand nombre sur cette côte; il ne seroit peut-être pas aisé de dire comment ils y sont venus, car ces isles sont éloignées du continent au moins de cent lieues. Ils se creusent des terriers comme font les renards. Autour de ces trous, nous avons souvent vu épars des membres de loups marins & des peaux de pingoins qu'ils dévorent. Nos gens, pour se défaire de ces animaux, mettoient le feu aux herbages, & la campagne en étoit embrasée pendant plusieurs jours : on voyoit alors ces animaux courir çà & là, pour chercher une autre retraite. En plusieurs endroits je fis creuser la terre à deux pieds de profondeur, pour en examiner le sol ; je trouvai une terre noire, friable, & sous cette premiere couche un lit de terre-glaise légere. 1765.

Pendant le séjour que nous fîmes ici, nous établîmes sur le rivage la forge de l'armurier, & nous y fîmes quantité d'ouvrages de fer qui nous devenoient nécessaires. On donnait tous les jours aux gens de l'équipage un excellent déjeûner; c'étoit une soupe de gruau & de céleri sauvage. Nous ne bornâmes pas notre attention à nos seuls besoins : le chirurgien de la Tamar choisit un terrein près de l'aiguade, l'environna d'une berge, & y planta divers légumes, qui pourront être utiles à ceux qui

1765. viendront relâcher dans ce port. Je pris possession de ce port & des isles adjacentes, appellées isles Falkland, au nom du roi de la Grande-Bretagne. On ne peut presque pas douter que ces isles ne soient la même terre à laquelle Cowley a donné le nom d'isle Pepys.

Dans la relation qu'on a publiée de son voyage, il dit: " Nous dirigeâmes notre route „ au S. O. jusqu'à ce que nous parvînmes à la „ latitude de 47 degrés, où nous vîmes la terre „ dans l'est. Cette terre, jusqu'alors inconnue, est une isle; elle étoit inhabitée, & „ je lui donnai le nom d'isle Pepys. Je la trouvai très-commode pour servir de relâche aux „ vaisseaux qui voudroient faire de l'eau & du „ bois; elle a une très-belle baie, où mille „ vaisseaux peuvent être à l'ancre en sûreté. „ On y voit un nombre prodigieux d'oiseaux, „ & nous jugeâmes que la côte devoit être „ très-poissonneuse, à l'inspection du fond „ qui est de roche & de sable. „

A cette relation est jointe une carte de l'isle Pepys, où l'on a donné des noms aux pointes & caps les plus remarquables. Cependant il paroît que Cowley n'a vu cette terre que dans l'éloignement; car il ajoute : " La violence du „ vent étoit telle, qu'il nous fut impossible „ d'y aborder pour y faire de l'eau; nous „ nous élevâmes dans le sud, dirigeant notre „ route au S. S. O. jusqu'à la latitude de 53°. „ Il est bien certain qu'il ne croît point de bois

ſur les iſles Falkland ; néanmoins l'isle Pepys & les isles Falkland peuvent fort bien être la même terre : car ſur les isles Falkland, il croît une immenſe quantité de glaieuls & de joncs, dont les tiges élevées & rapprochées préſentent dans l'éloignement l'apparence d'un bois. Ces grouppes de joncs furent pris de loin pour des arbres par les François qui y deſcendirent en 1764, comme on peut le voir dans la relation que l'abbé Pernetty a publiée de ce voyage. 1765.

On a ſoupçonné que, dans le manuſcrit d'après lequel on a imprimé la relation du voyage de Cowley, la latitude avoit pu être marquée par des chiffres, qui, faits avec négligence, peuvent être également pris pour quarante-ſept ou cinquante-un ; mais dans ces parages il n'y a point d'isle à la latitude de 47°, & les isles Falkland ſe trouvant preſqu'au 51°, il ſembloit naturel de conclure que cinquante-un eſt le nombre qu'on a voulu repréſenter dans le manuſcrit. On a eu recours au *Muſæum*, & l'on y a trouvé un journal manuſcrit de Cowley. Dans ce manuſcrit, il n'eſt fait aucune mention d'une isle qui fût encore inconnue, à laquelle il ait donné le nom de l'isle Pepys ; mais il y eſt parlé d'une terre qui eſt à la latitude de 47° 40′, exprimés en toutes lettres ; ce qui répond exactement à la deſcription de ce qui eſt appellé isle Pepys dans la relation imprimée, & que Cowley ſuppoſa être les isles de Sebald de Wert. Cette partie du manuſcrit

est conçue en ces termes : " Janvier 1683.
1765. „ Dans ce mois nous parvînmes à la latitude
„ de 47° 40', & nous apperçûmes une isle qui
„ nous restoit à l'O. ; ayant le vent à l'E. N.
„ E., nous portâmes dessus ; mais, comme il
„ étoit trop tard pour nous approcher du ri-
„ vage, nous passâmes la nuit en panne. L'isle
„ se montroit sous un aspect agréable, on y
„ appercevoit des bois ; je pourrois même dire
„ que toute l'isle étoit couverte de bois. A
„ l'est de l'isle est un rocher qui s'éleve au-
„ dessus de l'eau : sur ce rocher étoient des
„ compagnies innombrables d'oiseaux de la
„ grosseur de petites oies. Nos gens tirerent
„ sur ces oiseaux au moment où ils passerent
„ au-dessus du vaisseau ; nous en tuâmes plu-
„ sieurs qu'on servit sur ma table : c'étoit un
„ assez bon mêt, auquel seulement nous trou-
„ vâmes un goût de poisson. Je fis voile au
„ sud, en prolongeant l'isle, & je crus ap-
„ percevoir sur la côte du S. O. un port com-
„ mode pour le mouillage. J'aurois souhaité
„ pouvoir mettre un canot pour reconnoître
„ ce port ; mais le vent souffloit avec une telle
„ violence, que c'eût été s'exposer à un dan-
„ ger évident : continuant de faire voile le
„ long de la côte, la sonde à la main, nous
„ eûmes 26 & 27 brasses d'eau, jusqu'à ce que
„ nous arrivâmes à un endroit où nous vîmes
„ flotter de ces mauvaises herbes que l'eau dé-
„ tache des rochers, & la sonde alors ne rap-

„ porta que 7 braſſes. Nous craignîmes le „ danger de toucher, ſi nous reſtions plus „ long-tems dans un lieu où il y avoit ſi peu „ d'eau & un fond de roche; mais le port me „ parut d'une vaſte étendue, & capable de „ contenir cinq cents vaiſſeaux. L'ouverture „ en eſt étroite, &, autant que je pus le re- „ marquer, il y a peu de fond le long de la „ rive ſeptentrionale; mais je ne doute pas que „ les vaiſſeaux ne puiſſent côtoyer ſûrement „ la rive du ſud, car il eſt à préſumer que le „ fond augmente dans cette partie; mais il „ eſt néceſſaire de chercher un canal aſſez pro- „ fond pour que les vaiſſeaux puiſſent entrer „ à la mer baſſe. J'aurois bien voulu reſter „ ſous le vent de cette isle toute la nuit, mais „ on me repréſenta que l'objet de notre navi- „ gation ne nous permettoit pas de nous amu- „ ſer à faire des découvertes. Près de cette isle, „ nous en vîmes une autre dans la même „ nuit; & c'eſt ce qui me fit croire que ces „ isles étoient peut-être les Sebaldes. 1765.

„ Nous reprîmes notre route à l'O. S. O., „ qui n'étoit que le S. O. corrigé; l'aiguille „ aimantée déclinant vers l'E. de 22°, nous „ fîmes voile dans la même direction, juſqu'à „ ce que nous arrivâmes par la latitude de 53°.„

Dans le manuſcrit, comme dans la relation imprimée, il eſt dit que cette isle eſt par la latitude de 47°; qu'elle parut d'abord à l'O. du vaiſſeau; qu'elle ſembloit être couverte de

1765. bois; qu'on y découvrit un port où un grand nombre de vaiſſeaux pourroient être à l'ancre en ſûreté, & qu'elle étoit fréquentée par une quantité prodigieuſe d'oiſeaux. Il paroît encore par les deux relations, que le mauvais tems ne permit point à Cowley de deſcendre à terre; & qu'il gouverna O. S. O., juſqu'à ce qu'il fût arrivé à la latitude de 53°. Il eſt donc certain que Cowley, de retour en Angleterre, donna le nom d'isle Pepys à ce qu'il avait d'abord pris pour l'isle de Sebald de Wert, & il ſeroit facile d'en aſſigner pluſieurs raiſons : quoique la ſuppoſition d'une erreur de chiffres ne paroiſſe pas être fondée, cependant, comme il ne ſe trouve point de terre au 47°, on ne ſauroit s'empêcher de croire que la terre vue par Cowley, n'eſt autre que les isles Falkland. La deſcription du pays s'accorde avec preſque toutes les particularités; & la carte, jointe à la relation, préſente exactement la figure de ces isles, avec un détroit qui les diviſe dans le milieu. La carte des isles Falkland a été copiée ſur les journaux & les deſſins du capitaine Macbride, qui y fut envoyé après mon retour en Angleterre, & qui a pris les relevemens de toute la côte. Les deux principales isles furent appellées isles Falkland par Stroug, vers l'année 1689, puiſqu'il eſt connu pour avoir donné le nom de Falkland Sound à la partie du détroit qui les diviſe. On trouve encore dans le *Muſæum* le manuſcrit de ce navigateur.

On croit que le premier qui découvrit ces isles est le capitaine Davies, associé de Cavendish, en 1592. Sir Richard Hawkins vit en 1594, une terre qu'on suppose être la même, & en honneur de sa souveraine la reine Elisabeth, il lui donna le nom de Virginie d'Hawkins. Long-tems après elles furent apperçues par quelques vaisseaux François, qui étoient de Saint-Malo; & c'est probablement par cette raison que Frézier les appella les Malouines; ce nom leur a été depuis conservé par les Espagnols. 1765.

Après avoir séjourné dans la baie que j'avois nommée le port Egmont, jusqu'au dimanche 27 janvier, le vent étant à l'O. S. O., nous appareillâmes à huit heures du matin; mais nous étions à peine hors du port que le vent fraîchit considérablement, & il se forma une brume si épaisse, que nous ne pouvions appercevoir les isles pierreuses dont j'ai parlé. J'aurois souhaité d'être encore à l'ancre dans le port que je venois de quitter; mais à ma grande satisfaction, je vis en un moment le tems s'éclaircir; le vent resta très-frais tout le jour. A neuf heures, l'entrée de la baie du port Egmont nous restoit à l'E. S. E., à la distance de deux lieues; les deux isles basses au N. E. $\frac{1}{4}$ N., distantes de trois à quatre milles; & l'isle pierreuse à l'ouest 5° 30' N., éloignée de trois lieues. A dix heures, nous avions les deux isles basses au S. S. E., distantes de

quatre ou cinq milles, & alors nous prolon-
1765. geâmes la côte orientale : après avoir couru près de cinq lieues, nous eûmes la vue d'un cap remarquable, & d'un rocher qui en étoit voisin dans l'E. S. E. 3° E., & à la distance de trois lieues. Je donnai à ce cap le nom de cap Tamar. Après avoir encore couru cinq lieues du même rhumb, nous découvrîmes un rocher, éloigné de la terre d'environ cinq milles dans le N. E., à la distance de quatre à cinq lieues. Je le nommai Ediftone; alors je gouvernai entre ce rocher & un cap qui reçut le nom de cap Dauphin, & nous fîmes cinq lieues dans la direction de l'E. N. E. Depuis le cap Tamar jusqu'au cap Dauphin, distance d'environ huit lieues, la terre forme, à ce qu'il me parut, un grand enfoncement, que j'appellai canal de Carlisle; mais nous apperçûmes bientôt que cet enfoncement étoit l'entrée du détroit qui sépare les deux principales isles. Depuis le cap Dauphin nous prolongeâmes la côte en gouvernant à l'E. ¼ N. E. l'espace de six lieues, jusqu'à une pointe de terre basse & plate, & alors nous mîmes à la cape. Pendant toute cette navigation, la terre en grande partie ressembloit au rivage oriental de la côte des Patagons. Elle n'offre à l'œil que des dunes, sans un seul arbre, & çà & là de hautes touffes de joncs & de glaieuls, que nous avions déjà vues au port Egmont. J'ose répondre de l'exactitude de ce relevement; car j'ai presque toujours prolongé

prolongé le rivage à la distance de deux milles; & s'il y avoit eu un arbrisseau seulement de la grosseur d'un groselier, il ne m'auroit pas échappé. Cette nuit nous eûmes 40 brasses d'eau, fond de roche. 1765.

Le lundi 28, à quatre heures du matin, nous fîmes voile; la pointe de terre basse nous restoit au S. E. $\frac{1}{4}$ E. distante de cinq lieues, & à cinq heures & demie au S. S. E., éloignée de deux lieues; nous portâmes alors à l'E. S. E. l'espace de cinq lieues jusqu'à trois isles basses, distantes de la terre d'environ deux milles. De ces isles, nous gouvernâmes S. S. E. l'espace de quatre lieues, jusqu'à deux autres isles basses, éloignées d'environ un mille de la terre. Entre ces isles la terre forme un grand enfoncement que je nommerai canal de Berkeley. On apperçoit, dans la partie méridionale de cet enfoncement, une ouverture qui a l'apparence d'une baie; environ à trois ou quatre milles au sud de sa pointe méridionale, & à la distance d'à-peu-près quatre milles du continent, on voit s'élever quelques rochers au-dessus de l'eau, sur lesquels la mer brise avec fureur. Lorsque nous arrivâmes à la hauteur de ces brisans, nous gouvernâmes S. O. $\frac{1}{4}$ S. l'espace d'environ deux lieues; & alors la terre la plus méridionale que nous vissions, & que je pris pour la partie la plus méridionale des isles Falkland, nous restoit à l'O. S. O., distante de cinq lieues.

1765. La côte commençoit maintenant à devenir très-dangereuse. On trouva à cette hauteur des rochers & des brisans dans presque toutes les directions à une grande distance du rivage. Le pays aussi y prend un aspect plus sauvage, & ne montre qu'une côte aride & désolée; les terres les plus élevées ne sont que des rocs nuds & escarpés, dont le coup-d'œil est aussi affreux que celui que présente la Terre de Feu dans le voisinage du cap Horn. Comme la mer devenoit horriblement grosse, je craignis qu'elle ne nous affalât sur la côte que nous avions sous le vent, d'où nous aurions eu toutes les peines du monde à nous relever; en conséquence, je revirai de bord vent devant, le cap au nord, la latitude de la pointe la plus septentrionale que nous eussions en vue, étant de 52° 3′ S. Jusqu'alors nous avions prolongé la côte pendant près de soixante-dix lieues, étendue très-considérable. Vers midi, ayant serré le vent, je gouvernai au nord. A cinq heures, le canal de Berkeley nous restoit au S. O. ¼ O., distant d'environ six lieues. Sur les huit heures du soir, le vent ayant passé au S. O., je fis voile vers l'ouest.



1765.

CHAPITRE VI.

Relâche au port Desiré. *Seconde entrée dans le détroit de* Magellan. *Navigation jusqu'au cap* Monday. *Description des baies & ports qui se trouvent dans le détroit.*

NOUS continuâmes de faire voile pour le port Desiré jusqu'au 6 février, que nous eûmes la vue de la terre vers une heure après-midi, & gouvernâmes sur le port. Dans la traversée, depuis les isles Falkland jusqu'à cette place, le nombre des baleines autour du vaisseau fut si grand, qu'elles rendirent notre navigation dangereuse. Nous fûmes au moment de donner sur un de ces énormes poissons; un autre souffla une quantité d'eau sur notre pont. En approchant du port, j'apperçus la Floride, vaisseau que j'attendois d'Angleterre, destiné à m'apporter les vivres nécessaires à notre longue navigation. A quatre heures, nous vînmes mouiller à la hauteur de l'embouchure du port Desiré.

Le lendemain 7, dans la matinée, M. Dean, le maître du vaisseau d'approvisionnement, se rendit à mon bord. Informé que son mât de misaine étoit endommagé & que son vaisseau étoit en très-mauvais état, je me dé-

1765. terminai à entrer dans le port pour le décharger, quoique le peu de largeur du canal & la rapidité du flot rendissent ce mouillage très-périlleux. Nous entrâmes dans le port sur le soir, mais nous eûmes toute la nuit un vent forcé. La Tamar & la Floride ayant fait des signaux de détresse, je leur envoyai aussi-tôt mes canots : ces deux vaisseaux avoient chassé sur leurs ancres & couroient risque d'être jetés sur la côte. On parvint, mais avec beaucoup de difficulté, à les tirer de ce péril, & la même nuit ils chasserent une seconde fois, & furent sauvés par les mêmes secours. Le danger auquel la Floride étoit à chaque instant exposée dans cette baie, me mit dans la nécessité d'abandonner le dessein de la décharger, & je lui envoyai tous nos charpentiers pour jumeller son mât & faire toutes les réparations qu'ils jugeroient nécessaires. Je lui prêtai aussi ma forge pour lui faire les diverses ferrures dont elle avoit besoin; & je résolus, dès qu'elle seroit en état de tenir la mer, de gagner quelque port du détroit de Magellan, où nous pourrions prendre à bord les provisions dont elle étoit chargée. Dans cet intervalle, M. Mouat, capitaine de la Tamar, m'informa que son gouvernail étoit endommagé, & qu'il craignoit qu'en très-peu de tems il ne fût plus possible de le faire servir. J'envoyai le charpentier du Dauphin à bord de la Tamar, pour en examiner le gouvernail, & il me rapporta

qu'il l'avoit trouvé en si mauvais état, qu'il ne croyoit pas que ce vaisseau pût continuer 1765.
le voyage sans en avoir un autre. Mais il étoit impossible de le lui procurer. J'engageai donc M. Mouat à établir sa forge sur le rivage pour fortifier son gouvernail avec des cercles de fer, & l'assurer du mieux qu'il seroit possible, espérant qu'on pourroit trouver dans le détroit une piece de bois propre à lui en faire un meilleur.

Le 13, la Floride étant réparée, je fis passer à son bord un de mes bas-officiers, qui avoit une parfaite connoissance du détroit, avec trois ou quatre de mes matelots pour l'aider à manœuvrer; je lui prêtai encore deux de mes canots, & je pris les siens, qui furent réparés à bord. J'ordonnai alors au maître d'appareiller, & de faire de son mieux pour gagner le port Famine. Je ne doutai pas que je ne la rejoignisse long-tems avant qu'elle n'y arrivât, me proposant de la suivre aussi-tôt que la Tamar seroit prête. Je savois déjà du capitaine Mouat que le charpentier & le serrurier avoient travaillé avec tant de diligence à la réparation de son gouvernail, qu'il seroit prêt dans le jour.

Le lendemain 14, dans la matinée, nous appareillâmes du port Desiré, & quelques heures après, étant à la hauteur de l'isle des Pingoins, nous apperçûmes la Floride fort loin dans l'est.

1765. Le 16, ſur les ſix heures du matin, nous eûmes la vue du cap Beautems dans l'O. S. O., diſtant de cinq ou ſix lieues ; & à neuf heures, nous découvrîmes au N. O. un vaiſſeau.

Le 17, à ſix heures du matin, nous eûmes connoiſſance du cap des Vierges ; il nous reſtoit au ſud, à la diſtance de cinq lieues ; nous fîmes route pour le ranger, & le vaiſſeau apperçu fit la même route.

Le 18, nous donnâmes dans le détroit, & paſſâmes le premier goulet. Je commençai à m'appercevoir que ce vaiſſeau tenoit exactement notre même route, forçant & diminuant de voiles, pour ſe régler ſur notre marche, ce qui me le rendit ſuſpect. Après avoir paſſé le premier goulet, obligé de mettre en travers pour attendre la Floride qui étoit loin derriere nous, j'imaginai que peut-être ſon deſſein étoit de mettre obſtacle à notre navigation, & je me mis en état de défenſe : dès qu'il eut paſſé le goulet, nous voyant en travers, il s'y mit auſſi à la diſtance d'environ quatre milles, conſervant ſur nous l'avantage du vent. Nous reſtâmes dans cette ſituation juſqu'au ſoir, que le flot nous portant ſur le rivage méridional, nous laiſſâmes tomber l'ancre. Le vent changea dans la nuit, & les premiers rayons du jour nous montrerent notre ſatellite à l'ancre, & à environ trois lieues ſous le vent à nous : c'étoit le moment de la marée montante, & je voulus profiter du flot pour

passer le second goulet ; mais voyant le vaisseau inconnu mettre à la voile & nous suivre, je 1765.
rangeai aussi-tôt le cap Grégoire, où je mouillai, ayant une croupiere sur le cable. Je fis monter sur le pont huit canons que nous avions dans la cale, & j'ordonnai qu'on les plaçât d'un seul côté : nous le voyions cependant s'approcher sans arborer de pavillon, ainsi que nous, ce qui donnoit lieu à différentes conjectures. Dans ce même tems la Floride manœuvrant pour venir mouiller dans notre voisinage, donna sur un banc de sable, & y resta échouée. A la vue du danger que couroit ce bâtiment, l'étranger qui en étoit fort près jeta l'ancre, arbora pavillon François, & mit deux canots à la mer, qu'il envoya avec une ancre pour secourir la Floride. Sur le champ je détachai deux de mes canots & un de la Tamar, pour aller à son secours, avec ordre aux officiers de ne point permettre aux François de monter à bord, mais de les remercier d'une maniere honnête de leur bonne volonté. Ces ordres furent ponctuellement exécutés, & nos bateaux parvinrent bientôt à remettre à flot notre vaisseau d'approvisionnement. Au retour de nos canots, je fus informé qu'il paroissoit y avoir à bord du vaisseau François, un nombreux équipage & beaucoup d'officiers.

A six heures du soir je signalai l'appareillage ; nous traversâmes le second goulet, & à dix heures nous doublâmes la pointe occi-

1765. dentale de ſa ſortie : à onze heures nous jetâmes l'ancre ſur ſept braſſes d'eau, à la hauteur de l'iſle Sainte-Elizabeth. Le vaiſſeau François mouilloit en même tems dans un endroit peu ſûr, au ſud de l'iſle Saint-Barthelemy, ce qui me fit croire qu'il n'avoit pas une parfaite connoiſſance du canal.

Le jour ſuivant 19, à ſix heures du matin, nous levâmes l'ancre, & fimes voile entre les iſles Sainte-Elizabeth & Saint-Barthelemy, avec un vent de N. O. ; & gouvernant enſuite au S. S. O., l'eſpace de cinq ou ſix milles, nous paſsâmes ſur une bature couverte de goëmons, où nous eûmes ſept braſſes d'eau : cette bature gît O. S. O., avec le milieu de l'iſle George, d'où elle eſt éloignée de cinq ou ſix milles. Quelques navigateurs prétendent qu'en pluſieurs endroits on ne trouve que trois braſſes d'eau ſur ce banc, ce qui le rend très-dangereux ; pour l'éviter il convient de ranger de très-près la côte occidentale de l'iſle Sainte-Elizabeth, d'où l'on peut en toute ſûreté porter au ſud, juſqu'à ce qu'on découvre le récif qui eſt à quatre milles au nord de la pointe Sainte-Anne. A midi la pointe ſeptentrionale de la baie d'Eau-Douce nous reſtoit à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. ; & la pointe Sainte-Anne, au S. $\frac{1}{4}$ S. E., un $\frac{1}{2}$ rumb à l'E. Le vaiſſeau François paroiſſoit encore faire la même route, & nous imaginâmes qu'il venoit des iſles Falkland, où les François avoient alors un établiſſement,

pour faire un chargement de bois, ou pour reconnoître le détroit. Le reste de cette journée & le lendemain 20 dans la matinée, nous eûmes des vents variables, avec des intervalles de calme : ce qui dans l'après-midi me fit prendre le parti de nous touer autour de la pointe Sainte-Anne, jusques dans le port Famine : à six heures du soir nous laissâmes tomber l'ancre, & bientôt après le vaisseau François passa devant nous, dirigeant sa route au sud. 1765.

Nous séjournâmes jusqu'au 25 dans ce port, où après avoir transporté à bord de nos vaisseaux toutes les provisions que nous avoit apportées la Floride, je donnai ordre au maître de retourner en Angleterre, dès qu'il se trouveroit prêt à mettre en mer; je signalai alors l'appareillage, & je fis voile du port Famine, avec la Tamar, voulant sortir du détroit avant que la saison fût trop avancée : à midi nous étions à trois lieues de la pointe Sainte-Anne, qui nous restoit au N. O., & nous avions en même tems la pointe Shut-up à trois ou quatre milles de distance dans le S. S. O. La pointe Shut-up gît au S. ½ rumb à l'E. du compas, avec la pointe Sainte-Anne. La distance de l'une à l'autre est d'environ quatre ou cinq lieues : entre ces deux pointes est un rocher à fleur d'eau, qui court depuis le port Famine jusqu'à la riviere Sedger, & s'étend à trois ou quatre milles au sud.

1765. Nous fimes voile au S. S. O., le long de la côte depuis la pointe Shut-up, vers le cap Forward, n'ayant que très-peu de vent. Sur les trois heures après-midi nous passâmes près du vaisseau François, que nous vîmes dans une petite baie, au sud de la pointe Shut-up, où il étoit amarré de maniere que l'arriere du vaisseau touchoit presqu'à la forêt, & des deux côtés nous apperçûmes des piles de bois qu'il avoit coupées. Je ne doutai plus que son objet ne fût de prendre un chargement de bois pour la colonie naissante des isles Falkland, quoique je ne conçus pas pourquoi il s'étoit si fort avancé dans le détroit, s'il n'avoit pas d'autre dessein. J'appris à mon retour en Angleterre, que ce vaisseau étoit l'Aigle, commandé par M. de Bougainville, & que sa navigation dans le détroit avoit eu pour but d'y faire des coupes de bois nécessaire à la nouvelle colonie des isles Falkland. Depuis le cap Shut-up, jusqu'au cap Forward, nous gouvernâmes au S. O. $\frac{1}{4}$ de sud : la distance est de sept lieues : à huit heures du soir le cap Forward nous restoit au N. O., un $\frac{1}{2}$ rumb à l'O., distant d'environ un mille, & nous passâmes la nuit en panne.

Le détroit a ici près de huit milles de largeur ; à la hauteur du cap Forward nous eûmes 40 brasses d'eau à une demi-encablure du rivage. Le 26 vers les quatre heures du matin, nous fimes de là voile ; le vent étoit très-foible, & il fit presque le tour du compas. A huit

heures le cap Forward nous reſtoit au N. E. ¼ E., diſtant de quatre milles; & le cap Holland, à l'O. N. O., un ½ rumb à l'O. dans un éloignement de cinq lieues. A dix heures nous eûmes dans le O. N. O. des vents frais, & par intervalle des raffales ſubites & d'une telle violence, qu'à chaque fois nous fûmes obligés d'amener toutes nos voiles; nous nous ſoutînmes néanmoins contre le vent, cherchant des yeux un endroit où nous puſſions jeter l'ancre, & faiſant en même tems tous nos efforts pour arriver à une baie qui eſt environ à deux lieues & au ſud du cap Forward; à cinq heures j'envoyai un officier en canot pour ſonder cette baie : l'ayant trouvée très-propre au mouillage, nous y entrâmes, & vers les ſix heures nous y laiſſâmes tomber l'ancre ſur 9 braſſes d'eau : le cap Forward nous reſtoit à l'E. un ½ rumb au S., diſtant de quatre milles; un iſlot qui eſt dans le milieu de la baie, & à environ un mille du rivage, à l'O. ¼ S. O. un mille de diſtance, & un ruiſſeau d'eau fraîche au N. O. ¼ O., dans un éloignement de ¾ de mille. 1765.

Le jour ſuivant 27, à ſix heures du matin, nous levâmes l'ancre & pourſuivîmes notre route dans le détroit. Du cap Holland au cap Galant, diſtance d'environ cinq lieues, la côte court O. ½ rumb au ſud du compas. Le cap Galant eſt très-élevé & taillé à pic; entre ce cap & le cap Holland ſe trouve un détroit d'environ trois lieues de large, appellé Elizabeth-

1765. Réah ; à environ quatre milles au ſud du cap Galant, eſt une iſle connue ſous le nom de l'iſle Charles, au nord de laquelle il eſt néceſſaire de ſe maintenir. Nous fîmes voile en prolongeant la côte ſeptentrionale à la diſtance d'environ douze milles ; mais nous la ſerrâmes quelquefois de beaucoup plus près. Un peu à l'eſt du cap Galant, il y a une très-belle baie ſablonneuſe, qu'on nomme baie de Wood, où l'on trouve un très-bon ancrage ; les montagnes qui bordent le détroit des deux côtés ſont, je penſe, les plus hautes & les plus affreuſes qu'on puiſſe voir, à l'exception peut-être des Cordilieres ; elles ſont de part & d'autre eſcarpées, hériſées de pointes, & couvertes de neige depuis le ſommet juſqu'à leur baſe.

Depuis le cap Galant, la côte court O. $\frac{1}{4}$ N. O. pendant près de trois lieues, juſqu'à la pointe du Paſſage : cette pointe forme la pointe eſt de la baie Elizabeth ; c'eſt une terre baſſe, d'où part une bature qui s'étend au large. Entre cette pointe & le cap Galant, il y a pluſieurs iſles, dont quelques-unes ſont très-petites ; mais la plus orientale, qui eſt l'iſle Charles, déjà citée, a deux lieues de longueur ; la ſuivante eſt l'iſle de Montmouth, & la plus occidentale eſt l'iſle Rupert ; cette derniere gît S. $\frac{1}{4}$ S. E., avec la pointe du Paſſage. Ces iſles rendent le canal très-étroit ; car entre l'iſle Rupert & la pointe du Paſſage il n'a pas plus de

deux milles de largeur. Il nécessaire de gouverner au nord de toutes ces isles, sans s'éloigner du rivage septentrional : nous fîmes voile en le côtoyant à la distance de deux encablures, & nous n'eûmes point de fond avec une ligne de 40 brasses ; à six heures du soir le vent ayant passé à l'ouest, nous portâmes sur la baie Elizabeth, où nous mouillâmes sur 10 brasses d'eau d'un très-bon fond ; néanmoins le meilleur ancrage est par 13 brasses, car à environ une encablure autour de nous, on n'avoit guere que 3 & 4 brasses. Dans cette baie se décharge un ruisseau dont l'eau est parfaite. Nous observâmes ici que le flot porte très-fortement à l'est ; & conformément à notre calcul, il commence à midi dans les syzygies ; nous trouvâmes la déclinaison de l'aimant de deux rumbs vers l'est. 1765.

Le 28 à deux heures après midi, les vents étant entre le N. O. & l'O. grand frais, & soufflant par raffales violentes, je fis virer sur le cable, & au moment où nous nous trouvâmes à pic sur notre ancre, le vaisseau chassa ; il fut immédiatement porté sur une basse, à deux encablures du rivage : à l'instant nous laissâmes tomber notre ancre d'affourche par 4 brasses d'eau, n'en ayant que 3 à l'arriere : l'ancre de toue fut portée avec toute la célérité possible, & virant dessus, nous parvînmes à nous éloigner du rivage ; alors nous levâmes notre seconde ancre & celle d'af-

1765. fourche, filâmes le greflin, & avec le foc & la voile d'étai, nous gagnâmes le mouillage, laifsâmes tomber notre feconde ancre par 10 braffes d'eau, exactement dans la même pofition dont nous avions chaffé.

Le lendemain 1er mars, le tems parut plus modéré, & le vent ayant paffé vers le nord, nous levâmes l'ancre à cinq heures du matin, & à fept nous étions à la hauteur de la baie Mufele, qui eft fur la côte méridionale à l'oueft de la baie Elizabeth, diftante d'une lieue ; à huit heures nous nous trouvâmes par le travers de la riviere Batchelor, fituée fur le rivage du nord, à deux lieues & au N. O. ¼ N. de la baie Elizabeth : à neuf heures nous parvînmes à la hauteur du canal Saint-Jérôme, dont l'embouchure eft à une lieue environ de la riviere Batchelor ; arrivés en travers de l'embouchure de ce canal, il nous reftoit au N. O. ; nous gouvernâmes alors à l'O. S. O. du compas pour amener le cap Quad, éloigné de trois lieues de la pointe la plus méridionale du canal Saint-Jérôme. Entre la baie Elizabeth & le cap Quad, on voit un enfoncement d'environ quatre milles de largeur, appellé Crooked-Reach ; à l'oueft du canal Saint-Jérôme nous apperçûmes trois ou quatre feux fur le rivage feptentrional, & quelques inftans après nous vîmes deux ou trois pirogues qui ramoient vers nous.

A midi le cap Quad nous reftoit O. S. O., ½

1745.

rumb O., diftant de quatre ou cinq milles; le vent calma infenfiblement, & le flot nous porta à l'eft. En cet endroit les pirogues joignirent notre vaiffeau, tournerent autour pendant quelque tems; mais il n'y eut qu'une feule de ces pirogues, dont les fauvages eurent la réfolution de monter à bord. Les pirogues étoient d'écorce d'arbre, d'une conftruction très-mal entendue. Les Américains étoient au nombre de fept, quatre hommes, deux femmes & un enfant. Je n'avois pas encore vu de créatures fi miférables; ils étoient nuds, à l'exception d'une peau très-puante de loup de mer, jetée fur leurs épaules; ils étoient armés d'arcs & de fleches qu'ils me préfenterent pour quelques grains de collier & d'autres bagatelles; les fleches, longues de deux pieds, étoient faites de rofeaux, & armées d'une pierre verdâtre; les arcs, dont la corde étoit de boyau, avoient trois pieds de longueur.

Le foir nous vînmes mouiller dans le voifinage de la riviere Batchelor, fur 14 braffes; l'entrée de la riviere nous reftoit au N. $\frac{1}{4}$ N. E., à un mille, & la pointe la plus feptentrionale du canal Saint-Jérôme, O. N. O., diftante de trois milles. On trouve à près de $\frac{3}{4}$ de mille à l'eft de la riviere, une bature où il n'y a pas plus de fix pieds d'eau à mer baffe; cette bature eft à un demi-mille du rivage, & on peut la reconnoître aux goëmons dont elle eft couverte. Le flot commence ici à

une heure dans la nouvelle & pleine lune.

1765. Tandis que nous étions à l'ancre, nous eûmes la visite de plusieurs Américains; je leur fis à tous des présens de grains de rassade, de rubans & d'autres choses de peu de valeur, mais dont ils parurent enchantés. Je leur rendis cette visite à terre, où je vins descendre, n'ayant avec moi que quelques-uns de mes officiers, pour ne pas les alarmer par le nombre : ils nous reçurent avec toutes les expressions de l'amitié, & s'empresserent de nous apporter quelques fruits qu'ils avoient cueillis dans la vue de nous les offrir : ces fruits, avec quelques moules, nous parurent faire pour le moins la plus grande partie de leur subsistance.

Le 2, à cinq heures du matin, nous appareillâmes & fîmes route avec le secours de la marée montante; mais à dix heures, surpris par le calme, & le courant nous portant à l'est, nous mouillâmes une ancre à jet, par 10 brasses d'eau, sur un banc qui est à un demi mille du rivage septentrional : après avoir filé environ les deux tiers d'un cable, nous eûmes 45 brasses d'eau le long du bord, & le fond augmenta encore à très-peu de distance : la pointe méridionale du canal Saint-Jérôme nous restoit au N. N. E., distante de deux milles; & le cap Quad à O. S. O., à environ huit milles de distance. De la pointe méridionale du canal Saint-Jérôme au cap Quad, j'estime trois lieues

lieues de distance, dans la direction du S. O $\frac{1}{4}$ O.; dans cet endroit du canal les marées sont 1765.
extrêmement fortes, mais irrégulieres. Nous observâmes qu'elles portoient à l'est depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq du lendemain, & ensuite vers l'ouest depuis cinq jusqu'à neuf heures: à minuit les vents ayant passé à O. N. O., commencerent à fraîchir, & à deux heures du matin le vaisseau chassa; nous nous hâtâmes de lever l'ancre, dont les deux pattes se trouverent rompues; nous n'eûmes point de fond jusqu'à trois heures, que nous dérivâmes sur 16 brasses à l'entrée du canal Saint-Jérôme. Le vent s'étant encore renforcé, nous laissâmes tomber notre seconde ancre & filâmes la moitié d'un cable; le vaisseau prit une situation si critique, que nous nous trouvâmes sur 5 brasses d'eau, & environnés de brisans; nous laissâmes tomber à pic l'ancre d'affourche. A cinq heures voyant la marée courir à l'ouest, & le vent devenir plus maniable, nous relevâmes nos deux ancres, & nous gouvernâmes au plus près du vent; à 10 heures nous trouvâmes que la marée reversoit dans l'est, en conséquence nous envoyâmes un canot pour chercher un mouillage qu'il trouva dans une baie sur le rivage septentrional à l'est du cap Quad, dont elle est éloignée d'environ quatre milles, ayant dans son voisinage quelques islots. Nous fîmes tous nos efforts pour gagner cette baie; mais nous ne pûmes jamais vaincre

la marée qui en sortoit avec impétuosité; &
1765. à midi nous gouvernâmes sur la rade d'York, située à l'embouchure de la riviere Batchelor, où nous mîmes à l'ancre une heures après.

Le lendemain 14, à six heures du matin, nous appareillâmes & sortîmes de la baie avec le flot, dont la direction étoit la même que le jour précédent; mais n'ayant pu gagner un lieu propre au mouillage, nous vînmes à midi reprendre la position de la veille; je saisis cette occasion de reconnoître la riviere Batchelor. Je m'embarquai dans une ïole, & je remontai cette riviere l'espace de quatre milles; dans quelques endroits je la trouvai large & profonde, & l'eau en est bonne; mais près de son embouchure l'eau y est si basse avant le flot, qu'il seroit difficile au plus petit canot d'y passer sans toucher.

Le jour suivant 5, à six heures du matin, nous remîmes à la voile: à huit heures il fit si calme, que nous fûmes obligés de nous faire remorquer par nos bâtimens à rames. Cependant la marée commença sur les onze heures; elle portoit si fortement à l'ouest, que nous ne pûmes jamais gagner la baie que le canot avoit reconnue le jour précédent sur le rivage septentrional. C'est un excellent mouillage, où six vaisseaux peuvent être commodément à l'ancre. Nous fûmes donc obligés de mouiller sur un banc notre ancre de toue par 45 brasses, le cap Quad nous restant à O. S. O., à la dis-

tance de cinq ou six milles ; la pointe méridionale de l'isle, qui est à l'est du cap, dans la même direction, & une roche remarquable sur la côte septentrionale, au N. $\frac{1}{2}$ rumb à l'O., distante d'un demi-mille. On a en cet endroit jusqu'à 75 brasses d'eau, tout près même du rivage. Dès que nous fûmes à l'ancre, j'envoyai un officier à la recherche d'une baie dans la partie de l'ouest ; mais ce fut sans succès. 1765.

Nous fûmes en calme le reste du jour & toute la nuit. La marée porta vers l'est, depuis l'instant de notre mouillage jusqu'au lendemain six heures du matin que nous levâmes l'ancre, & tâchâmes de gagner à l'ouest, en nous laissant remorquer par nos bâtimens à rames ; à huit heures une forte brise se fit sentir O. S. O., & ensuite O. ; à midi le cap Quad nous restoit à l'E. $\frac{1}{4}$ S. E., à la distance d'environ cinq milles : dans cette situation j'envoyai une seconde fois nos bateaux à la recherche d'un mouillage. Bientôt nous les suivîmes pour venir jeter l'ancre dans une petite baie sur le rivage méridional, en face du cap Quad ; nous y mouillâmes sur 25 brasses d'eau, d'un très-bon fond. Une petite isle pierreuse nous restoit à O. $\frac{1}{4}$ N. O., à la distance d'environ deux encablures ; sa pointe la plus orientale à l'E. 5° 30′ S., & le cap Quad au N. O. $\frac{1}{4}$ N., éloigné d'environ trois milles. Dans cette baie, nous trouvâmes une grande abondance de co-

quillages de différentes especes. La Tamar qui
1765. n'avoit pu nous suivre de près, n'entra qu'à deux heures dans la baie, où elle mouilla sur le rivage septentrional, à environ six milles & à l'est du cap Quad. Durant toute cette nuit nous eûmes le calme le plus absolu; mais le matin 7, la fraîcheur vint de la partie de l'ouest. Nous levâmes l'ancre vers les huit heures, & nous fîmes route à l'aide de la marée. A midi le cap Quad nous restoit E. $\frac{1}{4}$ S. E., entre deux & trois lieues de distance; & le cap Monday, qui est la terre la plus occidentale en vue sur la côte du S., étoit O. $\frac{1}{4}$ N. O., distant de dix à onze lieues. Cette partie du détroit s'étend dans l'O. N. O. un $\frac{1}{2}$ rumb O. du compas, & la largeur est d'environ quatre milles. Des deux côtés le canal est bordé de montagnes qui ne font que des rochers nuds, escarpés, dont les cimes couvertes d'une neige éternelle, s'élevent au-dessus des nuages, & paroissent n'être qu'un amas de ruines: on ne peut rien imaginer de plus affreux.

Les marées sont ici très-fortes. L'ebbe reverse à l'ouest, mais avec une irrégularité dont il seroit difficile de rendre compte. Vers une heure après midi, la Tamar jeta l'ancre dans la baie sur le rivage méridional, opposé au cap Quad, que nous venions de quitter, & nous continuâmes à gouverner au vent jusqu'à sept heures du soir que nous vînmes mouiller dans une petite baie où le fond est très-bon, & qui

1765.

est à l'oueft & à cinq lieues environ du cap Quad. Cette baie eft reconnoiffable par deux gros rochers qui s'élevent au-deffus de l'eau, & une pointe de terre baffe qui fait la partie orientale de la baie. L'ancrage eft entre les deux rochers, le plus E. reftant N. O. $\frac{1}{2}$ rumb E., à la diftance de deux encablures, & le plus O. qui eft près de la pointe, à O. N. O. $\frac{1}{2}$ rumb O., & dans le même éloignement à peu près. A mer baffe on découvre encore un petit rocher parmi des goëmons, dans l'E. $\frac{1}{2}$ rumb N. à la diftance d'environ deux longueurs de cable. Cette baie ne peut guere recevoir qu'un feul vaiffeau; & s'il y en a plus d'un, on peut mouiller en-dehors un peu plus loin, où l'on trouve plus de fond. Le calme régna dans la nuit, & le tems devint très-brumeux; mais il s'éclaircit fur les dix heures du matin du 8, & j'allai à terre. Je trouvai beaucoup de coquillages, & pas une feule trace d'habitans. Dans l'après-midi, tandis que les gens de l'équipage s'occupoient à faire de l'eau, j'allai vifiter un lagon fitué autour du rocher le plus occidental; à l'entrée je vis une fuperbe cafcade, & du côté de l'eft plufieurs petites anfes, où des vaiffeaux du premier rang peuvent être à l'ancre dans une fécurité parfaite. Nous ne vîmes rien d'ailleurs qui mérite d'être remarqué, & après avoir rempli notre canot de très-groffes moules, nous retournâmes à bord.

Le lendemain 9, à fept heures, nous appa-

reillâmes & ſortîmes de la baie, en nous faiſant
1765. remorquer par un bateau. Nous apperçûmes la Tamar, fort loin à notre arriere, qui gouvernoit ſur nous. A midi, nous eûmes une légere briſe d'E. N. E.; mais à cinq heures, le vent paſſa à l'O. N. O. grand frais. A ſix heures nous avions amené le cap Monday; & à ſix heures du matin, le lendemain 10, le cap Upright nous reſtoit E. $\frac{1}{4}$ S. E., à la diſtance de trois lieues. Du cap Monday au cap Upright, l'un & l'autre ſur le rivage méridional & dans une diſtance d'environ cinq lieues, la route eſt à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. du compas; des deux côtés le rivage ne préſente qu'une chaîne de rochers hachée. Sur les ſept heures, nous eſſuyâmes un grain très-peſant, le ciel étoit chargé d'épais nuages, & une chaîne de briſans ſe montra tout d'un coup de l'avant à nous. Nous en étions ſi près que, pour les éviter, nous n'eûmes que le tems de revirer de bord, vent devant; & ſi le vaiſſeau eût manqué de virer, nous périſſions ſans qu'aucun de nous pût ſe ſauver du naufrage. Ces dangereux écueils ſont à une grande diſtance de la côté méridionale, environ à trois lieues & au nord du cap Upright. A neuf heures, dans une éclaircie, nous apperçûmes l'entrée de la longue rue; & nous portâmes le cap deſſus, ſerrant de très-près le rivage méridional, dans l'eſpérance d'y trouver un mouillage. A dix heures, une brume épaiſſe & des grains vio-

lens, accompagnés d'une très-forte pluie, nous firent dériver jusqu'au cap Monday, sans pouvoir trouver un mouillage, que nous continuâmes de chercher, en gouvernant toujours le long du rivage meridional; & bientôt la Tamar, qui toute la nuit avoit été à sept lieues sous le vent à nous, arriva dans nos eaux. A onze heures du soir, nous mouillâmes dans une baie profonde, à trois lieues environ à l'est du cap Monday. Nous laissâmes tomber l'ancre sur 25 brasses, près d'une isle dans le fond de la baie; mais nous chassâmes avant que le vaisseau eût fait tête à son ancre, qui prit ensuite fond sur 50 brasses. Les pointes qui forment l'entrée de la baie nous restoient N. E. O. & N. ¼ E., & l'isle à l'O. ½ rumb S. Nous filâmes tout un cable, & l'ancre étoit à près d'une encablure du rivage le plus voisin. 1765.

Dans la nuit, nous eûmes les vents d'ouest très-frais, accompagnés de grains violens & de pluies abondantes. Le 11 au matin, les vents furent plus modérés, mais le ciel resta couvert, & la pluie continua. La mer élevoit autour de nous de grosses lames, & brisoit avec furie sur des rochers voisins: cette circonstance m'obligea à lever l'ancre, & nous nous touâmes jusqu'à un banc, sur lequel la Tamar étoit à l'ancre. Nous mouillâmes de nouveau par 14 brasses, & nous affourchâmes avec une ancre à jet, mouillée dans l'est sur 45 brasses.

1765. Dans le fond de la baie est un bassin, à l'entrée duquel on n'a que trois brasses & demie, à mer basse, mais en-dedans on en trouve dix. Ce bassin contiendroit sept vaisseaux, qui y seroient à l'abri de tous les vents.

Nous y prolongeâmes notre séjour jusqu'au vendredi 15, & pendant tout ce tems nous eûmes un vent en tourmente : ce fut une continuelle tempête, des brumes impénétrables, & une pluie constante.

Le 12, j'envoyai un canot armé sous les ordres d'un officier, pour reconnoître les différens mouillages qui se trouvent sur la côte du sud. Le canot revint le 14 avec la nouvelle que, de l'endroit où nous étions mouillés jusqu'au cap Upright, il y avoit cinq baies où l'on pouvoit jeter l'ancre avec sûreté. L'officier m'informa que dans le voisinage du cap Upright, il avoit rencontré quelques Américains qui lui avoient donné un chien, & qu'une des femmes lui avoit offert un enfant qu'elle tenoit sur son sein. Il n'est pas nécessaire de dire que cette singuliere offre ne fut pas acceptée; mais elle prouve du moins, ou une dépravation qui a éteint dans le cœur de ces sauvages les sentimens les plus naturels, ou une extrême pauvreté qui fait violence à la nature.

Durant cet intervalle de mauvais tems, la neige couvrit toutes les montagnes, dont nous avions vu le roc nud à notre arrivée; & l'hi-

ver prit tout d'un coup possession de ces sauvages & tristes contrées. Les pauvres matelots se voyoient exposés aux rigueurs du froid, sans vêtemens, & presque continuellement percés de pluies. Je fis distribuer aux équipages, sans en excepter les officiers, deux balles d'un gros drap de laine : ce qui leur fut dans cette occasion, d'une grande ressource. 1765.

Le 15, à huit heures du matin, je signalai l'appareillage & nous mîmes à la voile. A trois heures après-midi, nous nous trouvâmes encore une fois à la hauteur du cap Monday, & à cinq nous vînmes jeter l'ancre dans une baie sur le bord oriental de ce cap : sa pointe nous restoit au N. O., distante d'un demi-mille ; & nous avions au N. $\frac{1}{4}$ N. O. les pointes qui forment l'entrée de la baie à l'E. ; nous n'étions guere qu'à une demi - encablure du rivage le plus voisin, qui étoit une isle basse entre le vaisseau & le cap.

A six heures du matin, du 16, nous appareillâmes, & nous nous apperçûmes qu'une patte de notre ancre d'affourche s'étoit rompue. Les vents étoient à l'O. N. O., & la pluie ne discontinuoit pas. A huit heures, un fort courant nous entraînoit vers l'est, & à midi le cap Monday nous restoit à l'O. N. O. à deux milles de distance. La Tamar, qui étoit sous le vent, regagna la baie & s'y remit à l'ancre. Pour nous, nous persistions inutilement à nous soutenir, toutes les bordées nous

étoient défavorables. A deux heures, nous
1765. laissâmes retomber l'ancre, par 18 brasses, sur le rivage du sud, à l'E. du cap Monday, & à cinq milles environ de distance. Cependant à trois heures nous remîmes à la voile, parce que nos canots, qui avoient sondé tout autour du vaisseau, n'avoient trouvé qu'un fond de roche. La pluie étoit toujours aussi forte, & nous continuâmes à lutter contre les vents de N. O. le reste du jour & toute la nuit; tout le monde étant sur le pont. Il n'y avoit personne de nous qui ne fût percé jusqu'aux os; car, outre la pluie, les lames venoient encore nous inonder.

Le 17, le jour vint, à notre grande mortification, nous convaincre que tous nos efforts n'avoient pu nous empêcher de rétrograder: à chaque bordée, nous avions perdu, à cause d'un courant dont la violence nous entraînoit continuellement vers l'est. A huit heures, nous prîmes le parti d'arriver, & nous gouvernâmes sur la baie d'où nous étions sortis le 15, & où à neuf heures nous revînmes à l'ancre.

Les vents restoient à l'O. & à l'O. N. O., sans que la marée portât un seul instant à l'ouest pendant le 18 & le 19. Le tems fut très mauvais, le vent en tourmente, de fréquentes raffales & des grains violens accompagnés de pluie. Cependant j'avois fait partir un canot armé aux ordres d'un officier, pour tâcher de découvrir une baie sur la côte septentrionale;

mais il revint ſans y avoir trouvé de mouillage. Le 20, nous eſſuyâmes un coup de vent terrible : notre vaiſſeau chaſſa ; ſon ancre, dégagée du banc, tomba ſur quarante braſſes ; nous nous hâtâmes de la relever, & au moyen d'un ancre à jet, nous ramenâmes notre vaiſſeau ſur le banc. 1765.

Le jour ſuivant, 21, à huit heures, le vent variant de l'O. N. O. au S. O., nous appareillâmes & ſortîmes encore une fois de la baie. Le courant portoit toujours à l'eſt avec la même force : cependant à midi nous trouvâmes que nous avions fait un mille & demi dans une direction oppoſée. Les vents commencerent alors à varier du S. O. au N. O., & à cinq heures le vaiſſeau avoit gagné au vent environ quatre milles ; mais il ne ſe préſentoit aucun mouillage que nous puſſions atteindre, & le vent s'étant calmé, nous fûmes entraînés à l'oueſt avec toute la rapidité du courant. Néanmoins, ſur les ſix heures, nous réuſsîmes à mouiller par 40 braſſes d'eau, ſur un très-bon fond, dans une baie ſituée à l'oueſt, & à deux milles environ de celle dont nous avions fait voile le matin. Nous paſsâmes une nuit fort déſagréable. La mer étoit ſi houleuſe, & nous nous trouvions tellement moleſtés, que, quoique le vent fût toujours O. S. O, nous levâmes l'ancre le jour ſuivant, 22, à huit heures du matin, & reprîmes notre route. Une pluie continuelle ſe joi-

1765. gnoit au courant & au vent contraires, pour aggraver nos fatigues. Tant de sujets de découragement ne rallentirent point l'ardeur de nos matelots qui étoient tout trempés. La gaîté ne les abandonna pas un instant, & ce qu'on n'auroit osé espérer, ils jouissoient tous de la meilleure santé.

Dans ce même jour, nous eûmes la satisfaction de voir le courant porter enfin à l'ouest, & nous nous hâtâmes d'en profiter. A six heures du soir nous mouillâmes dans la baie qui est sur la rive orientale du cap Monday, où la Tamar étoit à l'ancre sur 18 brasses, la pointe du cap nous restant à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O., distante d'un mille. Dans cette baie l'ancrage est très-sûr, le fond en est excellent, & deux ou trois vaisseaux de ligne peuvent trouver place pour s'y amarrer.



CHAPITRE VII.

Navigation depuis le cap Monday *jusqu'à la sortie du détroit de* Magellan. *Observations générales sur la navigation de ce détroit.*

NOUS appareillâmes le 23 à huit heures du matin, & nous fîmes voile pour nous ouvrir la mer du Sud, d'où nous venoient déjà des

lames auſſi groſſes que j'en euſſe jamais vues. À quatre heures après-midi, nous mouillâmes dans une baie très-ſûre, au fond de laquelle ſe trouve un profond canal qui peut ſervir à la faire reconnoître. Elle eſt à l'eſt du cap Upright, & à près d'une lieue de diſtance; nous y laiſſâmes tomber l'ancre ſur 14 braſſes: les deux pointes de l'entrée nous reſtoient, l'une au N. O., l'autre au N. E. $\frac{1}{4}$ E.; le cap Upright à l'O. N. O., environ à une encablure à l'eſt d'une iſle baſſe qui forme la baie. 1765.

Le 24, à trois heures du matin, j'envoyai un bateau armé, ſous les ordres d'un officier, pour trouver un mouillage à l'oueſt; mais il revint à quatre heures de l'après-midi, ſans avoir jamais pu doubler le cap Upright.

Le jour ſuivant 25, je fis encore partir les canots pour faire des recherches à l'oueſt; ils furent de retour ſur les quatre heures, avec la nouvelle qu'ayant fait près de quatre lieues, ils avoient trouvé deux baies où il étoit poſſible de ſe mettre à l'ancre, mais que ni l'une ni l'autre n'offroient un excellent mouillage. Néanmoins nous continuâmes notre route le jour ſuivant 26, à huit heures du matin, & à trois heures le cap Upright nous reſtoit au N. E. à la diſtance de quatre ou cinq milles. Ce cap, qui eſt très-élevé & taillé à pic, gît, par le compas, N. N. O., avec le cap Upright, dont il eſt éloigné de trois lieues. Le côté du ſud préſente ici un coup-d'œil effrayant; il

1765. est bordé à une distance considérable, de rochers à fleur d'eau, sur lesquels la mer brise avec un bruit horrible. Vers les quatre heures, le tems commença à s'embrumer, & en moins d'une demi-heure nous vîmes la côte du sud, à un mille environ de distance, mais sans découvrir un seul endroit où il nous fût possible de jeter l'ancre; nous revirâmes donc au large & gouvernâmes sur la côte du nord. A six heures & demie je fis signal à la Tamar de porter sur nous, & au moment où elle nous atteignit je lui donnai ordre de marcher de l'avant, d'allumer des feux & de tirer un coup de canon à chaque fois qu'elle vireroit de bord. A sept heures, dans une éclaircie, nous eûmes la vue de la côte du nord à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O., & à l'instant nous reprîmes la bordée du large. A huit heures le vent passa du N. N. O. à l'O. N. O., & souffla avec violence. Notre situation devenoit réellement alarmante; la tempête alloit toujours en croissant; le ciel étoit couvert des plus sombres nuages. La pluie sembloit annoncer un nouveau déluge, & nous allions nous trouver dans une nuit ténébreuse, au milieu d'un canal étroit, environnés d'écueils & de brisans. Nous voulûmes ferler la voile du perroquet de fougue; mais avant que cette manœuvre pût s'exécuter, la voile fut emportée sur ses cargues: alors nous mîmes à la cape sous la grande voile & la misaine risées, & gouvernâmes au

S. O. Mais la mer étoit prodigieusement grosse; ses lames brisoient sur notre vaisseau si fréquemment, que notre pont étoit continuellement sous les eaux. A neuf heures, dans une éclaircie, nous vîmes le haut cap sur la côte du nord, dont nous avons déjà fait mention, qui nous restoit à l'est, à près d'un mille de distance; mais nous avions entiérement perdu de vue la Tamar. A trois heures & demie du matin, nous nous trouvâmes tout près d'une terre très-élevée sur le rivage du sud; nous revirâmes au large, portant le cap au nord. La tempête, loin de diminuer, sembloit faire de nouveaux progrès; la pluie tomboit en torrens, & le ciel sembloit se confondre avec la mer. A chaque instant nous nous attendions à être brisés contre des écueils. Le 27, le jour, si ardemment desiré, commença enfin à poindre; mais le ciel étoit si chargé, & la brume si épaisse, qu'il nous fut impossible de découvrir la terre, dont nous savions n'être pas fort éloignés. A six heures nous vîmes le rivage méridional, à la distance d'environ deux milles; & bientôt après nous apperçûmes, avec une joie infinie, la Tamar. Dans ce moment le cap Monday nous restoit au S. E., distant d'environ quatre milles; & la violence du vent ne diminuant point, nous portâmes sur ce cap; sur les quatre heures les deux vaisseaux vinrent à l'ancre dans la baie qui est à l'est. La houle y étoit prodigieuse; mais nous nous

1765.

1765. croyions encore trop heureux d'avoir pu gagner un mouillage. Nous étions déjà parvenus deux fois à quatre lieues de la baie Tuesday (mardi), & deux fois nous en avions été jetés à dix & douze lieues, par des tempêtes telles que je n'en avois jamais éprouvées.

Je dois faire observer que, quand la saison est trop avancée, le passage du détroit devient une entreprise non moins difficile que hasardeuse. La violence des vents & des tempêtes, la rapidité des courans & l'impétuosité des lames, les plus fortes pluies & des brumes si épaisses qu'on ne voit pas les objets à deux longueurs de navire, rendent cette navigation impraticable.

Dans ce même jour, le cable de notre seconde ancre s'étant trouvé considérablement endommagé, nous le coupâmes à l'épissure, & nous en étalinguâmes un autre que nous fourrâmes avec du vieux cordage, à 8 brasses depuis l'étalingure.

Le lendemain 28, dans l'après-midi, le cable de la seconde ancre que la Tamar avoit mouillée, fut coupé sur le fond; le vaisseau chassa en côte, & fut porté à une très-petite distance de quelques rochers qui bordent le rivage oriental de la baie, contre lesquels il se seroit infailliblement brisé en touchant.

Le 29, à sept heures du matin, nous levâmes notre ancre d'affourche, dont le cable s'étoit fort endommagé sur le mauvais fond où

où nous étions mouillés. Nous fûmes obligés d'en couper près de 26 brasses, & de le retalinguer. Environ une heure après, la Tamar, qui étoit dans le voisinage des roches, & qui avoit fait d'inutiles efforts pour lever son ancre, fit signal d'incommodité. Je rentrai donc dans la baie, où m'étant remis à l'ancre, j'envoyai le bout d'une haussiere à bord de la Tamar, pour l'écarter des roches, tandis qu'elle relevoit son ancre. Nous parvînmes, à l'aide de cette manœuvre, à l'élever au vent; & à midi, s'étant trouvée dans un poste plus avantageux, elle y resta mouillée. 1765.

Nous passâmes la nuit dans cette situation, & le jour suivant 30 nous eûmes le matin un vent de O. N. O., plus violent encore que tous ceux qui avoient précédé. La mer grossit d'une maniere effrayante; les lames qui venoient nous assaillir de tous les côtés, s'élevoient plus haut que nos mâts. Comme nous avions un mauvais fond, nous étions dans une crainte continuelle de voir couper nos cables. Si cela fût arrivé, notre vaisseau auroit été mis en pieces sur des rochers qui étoient sous le vent à nous, & sur lesquels la mer brisoit avec une fureur inconcevable & un bruit semblable à celui du tonnerre. Nous amenâmes la grande vergue & celle de misaine, mouillâmes l'ancre d'affourche, filâmes un cable & demi sur notre seconde ancre, & après avoir paré le maître cable, nous de-

meurâmes ainſi affourchés le reſte du jour juſ-
1765. qu'à minuit, tandis que la mer ne ceſſoit de briſer autour de nous, & d'élever des lames juſqu'au haut de nos grands haubans. Vers une heure du 31, la tempête parut un peu s'adoucir; mais la pluie tomboit toujours avec une égale force, & le tems reſta embrumé & orageux juſqu'à minuit, que le vent ayant paſſé au S. O., l'orage ſe calma un peu & le ciel commença à s'éclaircir.

Le jour ſuivant, premier d'avril, nous eûmes un profond calme, qui ne fut interrompu que par quelques foibles briſes. Mais le tems s'embruma de nouveau; la pluie ne diſcontinuoit pas, & nous obſervâmes un courant qui portoit fortement vers l'eſt. A quatre heures, nous hiſsâmes nos baſſes vergues, remîmes en place le maître cable, relevâmes notre ancre d'affourche, & à huit heures la ſeconde ancre, dont nous trouvâmes le cable endommagé en pluſieurs endroits; ce qui étoit d'autant plus fâcheux, que c'étoit un très-beau cable tout neuf, & qu'on mouilloit pour la premiere fois. A onze heures, nous étions à pic ſur l'ancre de toue; mais l'inſtant d'après le vent calma, le ciel redevint brumeux & la pluie recommença. Alors nous filâmes le greſlin, prîmes une hanſiere de la Tamar, & nous nous touâmes juſques ſur le banc que nous avions quitté, où nous laiſsâmes tomber l'ancre d'affourche ſur 22 braſſes d'eau.

A six heures du soir, les vents furent O. N. O., grand frais, accompagnés de violentes raffales & d'une pluie continuelle; nous gardâmes notre poste jusqu'au 3, que j'envoyai un canot de la Tamar, avec un officier de chaque vaisseau, pour découvrir dans l'ouest un mouillage sur la côte méridionale; & j'en fis partir en même tems un du Dauphin, pour tâcher d'en reconnoître quelqu'autre sur la côte du nord. 1765.

Le lendemain 4, dans la matinée, le canot du Dauphin fut de retour à bord. Il avoit côtoyé à l'ouest le rivage du nord l'espace de cinq lieues, & reconnu deux places propres au mouillage. L'officier me dit, dans son rapport, qu'il avoit rencontré des Américains dont les pirogues étoient d'une construction bien différente de celles que nous avions déjà vues dans le détroit. Elles étoient faites de planches cousues ensemble, au lieu que les autres n'étoient que d'écorces d'arbre nouées aux deux bouts & traversées dans le milieu par un morceau de bois court, pour les tenir ouvertes, à-peu-près comme les bateaux que les enfans font avec des cosses de pois. Les Américains lui parurent plus stupides encore qu'aucun de ceux que nous avions vus. Ils étoient nuds, n'ayant, malgré la rigueur du froid, qu'une peau de loup de mer, jetée simplement sur leurs épaules; mais il n'y a guere que les cochons qui eussent voulu goûter de

leurs mêts : c'étoit un gros morceau de baleine,
1765. déjà en putréfaction, & dont l'odeur infectoit l'air au loin. L'un d'eux découpoit avec les dents cette charogne, & en présentoit les morceaux à ses compagnons qui les mangeoient avec la voracité des bêtes féroces. Cependant ils ne considéroient pas avec indifference ce que nos gens possédoient; car un matelot s'étant endormi, ils lui couperent le derriere de son habit, avec une pierre tranchante qui leur sert de couteau.

Vers les huit heures nous mîmes à la voile, & nous ne trouvâmes que peu ou point de courant. A midi, le cap Upright nous restoit à l'O. S. O., distant de trois lieues. A six heures du soir nous mouillâmes dans la baie, sur le rivage méridional; cette baie est à l'est, à la distance d'environ une lieue du cap, & l'on y trouve 15 brasses d'eau.

Tandis que nous y étions à l'ancre, & que nous nous occupions à faire du bois & de l'eau, sept ou huit Américains parurent en pirogue sur la pointe occidentale de la baie; ils descendirent à terre du côté opposé à notre vaisseau, & firent du feu. Nous les invitâmes à venir à bord, par tous les signes que nous jugions propres à les attirer, mais ce fut inutilement. Je m'embarquai dans mon ïole, & je me rendis auprès d'eux. Je m'introduisis en leur faisant des présens de peu de valeur, & dont ils parurent fort satisfaits. Nous ne tar-

dâmes pas à être bons amis ; j'envoyai l'iole chercher du pain, & je restai seul avec eux 1765.
sur le rivage. Dès que mes gens furent de retour avec le biscuit, je le partageai entre ces Américains ; & je remarquai avec autant de surprise que de plaisir, que s'il arrivoit qu'un morceau tombât à terre, aucun d'eux ne se présentoit pour le ramasser, que je ne l'eusse permis. Nos gens se mirent à couper des herbes pour quelques moutons que nous avions encore à bord. Les Américains s'en étant apperçus, coururent aussi-tôt en arracher, & les porter au bateau qui en fut bientôt rempli. J'étois touché de cette attention : mais je m'apperçus que le plaisir que j'exprimois en cette occasion, leur en faisoit beaucoup à eux-mêmes. Ils prirent bonne opinion de nous, & lorsque je retournai à bord, ils m'accompagnerent dans leur pirogue. Cependant, arrivés au vaisseau, ils s'arrèterent, & considérerent ce bâtiment avec une surprise mêlée de terreur. Je les invitai à monter à bord, mais ce ne fut pas sans peine que je déterminai quatre ou cinq d'entr'eux à s'y exposer. Je leur fis plusieurs petits présens, & bientôt ils furent entiérement rassurés. Voulant leur faire fête, un de mes bas-officiers joua du violon, & quelques matelots danserent. Ils furent enchantés de ce petit spectacle. Impatiens d'en marquer leur reconnoissance, l'un d'eux se hâta de descendre dans la pirogue ; il en rapporta un petit sac de peau de

1765. loup de mer, où étoit une graiſſe rouge, dont il frotta le viſage du joueur de violon : il auroit bien ſouhaité me faire le même honneur, auquel je me refuſai ; mais il fit tous ſes efforts pour vaincre ma modeſtie, & j'eus toutes les peines du monde à me défendre de recevoir la marque d'eſtime qu'il vouloit me donner. Après leur avoir procuré quelques heures de divertiſſement, je leur fis entendre qu'ils devoient retourner à terre ; mais ils avoient conçu pour nous un tel attachement, que ce ne fut pas une choſe aiſée que de les déterminer à rentrer dans leur pirogue.

Le dimanche 7, à ſix heures du matin, nous appareillâmes, avec un vent modéré de l'E. N. E., & par un très-beau tems. A ſept heures, nous avions doublé le cap Upright, & à neuf il nous reſtoit à l'E. S. E. à la diſtance de quatre lieues. Bientôt après nous ſentîmes que le courant nous portoit à l'eſt; ſa vîteſſe étoit d'un nœud & demi par heure. Le vent calma ſur les trois heures, & nous nous trouvâmes à la diſpoſition du courant, qui nous porta vers l'eſt. Nous laiſsâmes tomber une ancre, ſur laquelle nous filâmes juſqu'à 120 braſſes de cable avant qu'elle prît fond.

Ce ne fut que de ce jour, que le canot de la Tamar envoyé à la recherche des mouillages de la côte du ſud, revint à ſon bord. Il avoit été à trois lieues du cap Pillar, & il avoit découvert pluſieurs excellens ancrages le long de la côte.

Le jour ſuivant 8, à une heure du matin, les vents étant à l'oueſt très-frais, nous levâmes l'ancre, & nous fîmes de là voile au milieu d'une épaiſſe brume. A onze heures, les vents ſe renforcerent, accompagnés d'une grande pluie, & la mer groſſiſſoit horriblement. Nous nous apperçûmes bientôt que, loin d'avancer, nous rétrogradions : nous prîmes donc le parti de porter ſur une baie du rivage du ſud, diſtante de quatre lieues, à l'oueſt du cap Upright ; & nous y laiſsâmes tomber l'ancre ſur 20 braſſes d'eau. Le fond n'y étoit pas très-bon ; mais, à d'autres égards, c'étoit une des meilleures retraites que nous euſſions trouvées dans le détroit ; & les vaiſſeaux y ſont à l'abri de tous les vents. Dans l'après-midi, le vent ayant molli, & tournant un peu vers le ſud, nous déſaffourchâmes. A quatre heures, le vent ayant paſſé du S. au S. S. E. & étant devenu maniable, nous mîmes à la voile le cap à l'O. Nous fîmes environ deux lieues & demie : mais la nuit, qui tomboit, nous força de chercher un mouillage, que nous découvrîmes difficilement ſur le rivage du ſud, dans une très-bonne baie, où nous eûmes 20 braſſes d'eau. Une violente raffale, qui nous vint de terre, penſa nous chaſſer de cette baie avant que nous fuſſions à l'ancre ; & ſi nous n'euſſions pas réuſſi à mouiller, nous aurions paſſé une nuit très-critique dans le canal ; car dès l'inſtant de notre mouillage, juſqu'au lendemain matin, nous 1765.

1765. effuyâmes un véritable ouragan, avec une très forte pluie fouvent mêlée de neige.

A fix heures du 9, le vent étant au S. S. E., mais frais & orageux, nous levâmes l'ancre & gouvernâmes à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. en prolongeant la côte du fud. A onze heures nous avions amené le cap Pillar. Ce cap gît O. 5° 30′ N. avec le cap Upright, à la diftance d'environ quatre lieues. Le cap Pillar eft reconnoiffable par deux roches coupées en forme de tours, qui terminent fon fommet; & lorfqu'il refte a l'O. S. O., on découvre une ifle à la même hauteur, qui a en quelque maniere l'apparence d'une meule de foin, & qui eft bordée de plufieurs rochers.

A l'eft du cap Pillar, le détroit s'ouvre jufqu'à fept & huit lieues de largeur. La terre des deux côtés eft d'une médiocre hauteur; la côte du nord eft moins élevée, & celle du fud eft plus faine : on peut la ranger avec beaucoup moins de danger; mais l'une & l'autre font efcarpées & morcelées. L'ifle de Weftminfter eft plus près de la côte du nord que de celle du fud : elle gît N. E. & S. O. avec le cap Pillar. La côte du nord, près du débarquement du détroit, eft bordée d'iflots & de rochers, fur lefquels la mer brife d'une maniere terrible. La terre, aux environs du cap Victoire, s'éloigne du cap Pillar de dix à onze lieues dans la direction du N. O. $\frac{1}{4}$ N. Depuis le cap Pillar, la côte fe fait S. S. O. 5° 30′ O.

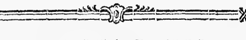
jufqu'au cap Defiré, qui eft une terre baffe bordée d'un nombre prodigieux d'iflots & 1765.
de brifans. A fept lieues environ à l'O. S. O. du cap Defiré fe trouvent quelques écueils dangereux, que fir John Narborough a nommés les Juges. Des lames s'élevent fur ces écueils comme des montagnes, & s'y brifent avec un bruit horrible. Quatre petites isles, qu'on nomme les isles de Direction, font éloignées du cap Pillar d'environ huit lieues dans la direction du N. O. $\frac{1}{4}$ O. Arrivés à la hauteur de ce cap, il fit tout calme; mais la mer fe trouvoit prodigieufement houleufe, & des lames terribles battoient les deux rives & ne permettoient pas d'en approcher. J'étois dans une continuelle crainte de voir les vents repaffer dans la partie de l'oueft, & de nous trouver forcés, s'il ne nous arrivoit rien de pis, de faire dans le canal une marche rétrograde de plufieurs lieues; mais heureufement pour nous, il s'éleva du S. E. un vent frais. Je mis auffi-tôt toutes les voiles dehors, & courant près de fept milles par heure, je m'éloignai enfin de ces côtes redoutables; à huit heures du foir, nous les avions laiffées à vingt lieues derriere nous. Alors, pour mieux faire porter la voile au vaiffeau, je fis abattre les cloifons de l'arriere, afin de pouvoir mettre deux de mes canots fous le gaillard, & je plaçai la chaloupe au pied du grand mât; de maniere que fur nos mâts de rechange,

il ne reſtoit que l'ïole. Ce léger changement
1765. produiſit un effet ſurprenant dans la marche du vaiſſeau ; car le poids de nos bâtimens à rames portés ſur nos potences, donnoit trop de bricole au vaiſſeau, & nous courions riſque de les perdre dans un gros tems.

Les difficultés & les dangers que nous avons eſſuyés dans le détroit de Magellan, pourroient faire croire qu'il n'eſt pas prudent de tenter ce paſſage, & que les vaiſſeaux qui partent d'Europe pour ſe rendre dans la mer du Sud, devroient tous doubler le cap Horn. Je ne ſuis point du tout de cette opinion, quoique j'aie doublé deux fois le cap Horn. Il eſt une ſaiſon de l'année, où non pas un ſeul vaiſſeau, mais toute une flotte peut en trois ſemaines traverſer le détroit ; & pour profiter de la ſaiſon la plus favorable, il convient d'y entrer dans le mois de décembre. Un avantage ineſtimable, qui doit toujours décider les navigateurs à prendre la route du détroit, eſt qu'on y trouve en abondance du céleri, du cochléaria, des fruits, & pluſieurs autres végétaux anti-ſcorbutiques. C'eſt à l'uſage de ces plantes que j'attribue la ſanté dont nos équipages ont joui durant cette navigation. Perſonne ne reſſentit la plus légere atteinte de ſcorbut, & nous n'eûmes perſonne ſur les cadres pour quelqu'autre maladie, malgré la rigueur du froid, & les travaux exceſſifs auxquels nous fûmes expoſés dans

ce passage, où nous entrâmes le dimanche 17 février, pour n'en sortir que le 9 avril. Dès qu'on a dépassé la baie (d'Eau-Douce), il n'y a presque pas un seul mouillage où l'on puisse faire commodément de l'eau & du bois. Les obstacles que nous avons eu à vaincre ne peuvent être imputés qu'à la saison de l'équinoxe, saison ordinairement orageuse, & qui plus d'une fois mit notre patience à l'épreuve.

1765.



CHAPITRE VIII.

Navigation depuis le détroit de Magellan *jusqu'aux isles de* Disappointment. *Détails nautiques sur cette navigation.*

SORTIS du détroit de Magellan, nous dirigeâmes notre route à l'ouest jusqu'au 26 avril, que nous eûmes connoissance de l'isle Masafuero, qui nous restoit à l'O. N. O. un ½ rumb à l'ouest, à la distance d'environ dix-huit lieues ; mais nous n'appercevions point l'isle de Juan-Fernandès ; les nuages, qui obscurcissoient l'horizon du côté du nord, nous en déroboient la vue. Durant cette course, la variation de la boussole avoit graduellement passé de 22° à 9° 36′ E.

Nous gouvernâmes sur Masafuero : nous en étions à sept lieues au moment du coucher du

1765. soleil, & nous passâmes la nuit en panne. Le 27, dès la pointe du jour, nous remîmes le cap en route, & j'envoyai de chaque vaisseau un canot armé sous les ordres d'un officier, pour reconnoître les fonds de la côte orientale de l'isle. Vers le midi, le milieu de l'isle nous restoit à l'ouest, à la distance d'environ trois milles; mais comme je vis nos bateaux côtoyer le rivage sans pouvoir prendre terre, à cause d'une lame qui battoit toute cette côte, je gouvernai sur la partie septentrionale de l'isle, que je trouvai encore inaccessible: dans une étendue d'environ deux milles, elle est bordée d'un récif qui s'étend au large. Cette isle, dont les terres sont très-riantes, est en grande partie boisée; mais du côté du nord que nous prolongions, il y a quelques clarieres, qui présentent des pieces de verdure, où nous vîmes paître des chevres sauvages. Le coup-d'œil de cette partie de l'isle est réellement fort agréable. Nos bateaux de retour, l'officier qui les commandoit, m'informa qu'il avoit trouvé un banc du côté de l'est, qui touche à la pointe du sud, à une distance considérable du rivage, sur lequel nous pouvions jeter l'ancre, & que vis-à-vis ce mouillage il y avoit une très-belle cascade d'une eau excellente; mais que près de la pointe du nord il n'avoit découvert aucune place où l'on pût mouiller. Nos bateaux étoient revenus chargés d'une quantité de très-beaux poissons qu'ils

avoient pris à la ligne, tout près du rivage. Comme il étoit déjà tard, nous mîmes nos canots à bord, & nous gouvernâmes à l'ouest pendant la nuit. 1765.

Le 28, à sept heures du matin, nous mouillâmes notre ancre d'affourche sur le banc que les canots avoient découvert; nous y eûmes 24 brasses d'eau, fond de sable noir: les deux pointes les plus éloignées nous restoient, l'une au sud, & l'autre au N. O.; la cascade au S. S. O. à la distance d'un mille environ du vaisseau. Cette partie de l'isle gît nord & sud, & son étendue est de quatre milles à-peu-près. Les sondes, à deux encablures du rivage, furent régulièrement de 20 à 25 brasses.

Aussi-tôt que nous fûmes à l'ancre, j'envoyai les canots à terre, pour chercher une place propre à faire de l'eau & du bois; mais comme j'observai que la côte étoit remplie de rochers, & que des lames brisoient avec violence le long du rivage, j'ordonnai à tous ceux qui étoient dans les canots de prendre des corsets de liege, dont nous nous étions pourvus à notre départ, pour s'en servir en pareilles occasions. A l'aide de ces corsets, qui non-seulement donnent de l'aisance au nageur, mais l'empêchent encore de se briser contre les rochers, la descente se fit avec facilité, & nous nous procurâmes une bonne provision d'eau & de bois. Il y avoit néanmoins une autre espece de danger, contre lequel les corsets

de liege ne pouvoient nous défendre, c'étoit
1765. des poiſſons d'une énorme groſſeur, connus ſous le nom de goulus de mer, très-communs ſur cette côte. Nos gens échapperent heureuſement à ces poiſſons dangereux; mais ils furent pluſieurs fois ſur le point d'en être dévorés. Un de ces goulus, qui avoit plus de 20 pieds de long, s'approcha d'un bateau, & ſe ſaiſit, à la vue des matelots, d'un gros veau marin qu'il avala d'un ſeul trait. J'en ai moi-même vu un autre, d'une taille à-peu-près ſemblable, dévorer ainſi un veau marin ſous l'arriere de notre vaiſſeau. Nos gens tuerent quelques chevres, que nous trouvâmes d'un goût auſſi excellent que la meilleure venaiſon d'Angleterre. J'obſervai qu'une de ces chevres avoit déjà été priſe & marquée: ſon oreille droite étoit fendue d'une maniere qui annonçoit que cela n'étoit pas arrivé accidentellement. Le poiſſon étoit ſi abondant, qu'un canot pouvoit avec ſes lignes en prendre, en peu d'heures, pour nourrir l'équipage deux jours de ſuite. Ces poiſſons, de différente ſorte, étoient tous d'un très-bon goût, & quelques-uns peſoient de 20 à 30 livres.

Le ſoir, les lames étoient ſi groſſes, que le canonnier & un matelot, qui étoient à terre avec ceux qui rempliſſoient nos pieces à l'eau, n'oſerent s'expoſer à regagner le canot, qui revint à bord ſans les ramener.

Le jour ſuivant, 29, on découvrit, à un

mille & demi au nord du vaiſſeau, & à une diſtance preſqu'égale des pointes nord & ſud 1765. de l'iſle, une place beaucoup plus commode pour l'aiguade, en ce que la lame n'y briſoit point avec la même force ſur le rivage.

La marée ici verſe douze heures au nord, & reverſe enſuite douze heures au ſud; ce qui nous étoit très-favorable: le vent ſoufflant de la partie du ſud avec une très-groſſe mer, nos canots n'auroient jamais pu, ſans l'aide de la marée, revenir à bord avec les pieces à l'eau. Nous parvînmes à faire dans ce jour dix tonneaux d'eau à cette nouvelle aiguade; & dans l'après-midi j'envoyai un canot pour reprendre le canonnier & le matelot, qui avoient paſſé la nuit à terre; mais la lame étoit encore ſi groſſe que le matelot, qui ne ſavoit pas nager, craignit de s'expoſer au danger, & le canonnier demeura avec lui.

Je leur envoyai un canot, pour les informer que, d'après les apparences du tems, il étoit à craindre qu'il n'y eût dans la nuit quelque coup de vent qui chaſsât le vaiſſeau loin du banc, & qu'on ſeroit dans la néceſſité de les abandonner dans cette iſle. A ce dernier meſſage le canonnier ſe mit à la nage & parvint au canot; mais le matelot, quoiqu'il eût un corſet de liege, dit qu'il ſe noyeroit infailliblement, s'il tentoit d'y arriver; & préférant une mort naturelle, il ſe détermina à reſter dans l'iſle; il fit des adieux fort tendres à ſes

1765. camarades, & leur souhaita toute sorte de bonheur. Cependant un des quartier-maîtres, au moment où le canot alloit s'en retourner, prit avec lui le bout d'une corde, se jeta à travers les vagues, & nagea jusqu'au rivage, où le pauvre matelot déploroit sa destinée. Le quartier-maître commença par lui remontrer les tristes conséquences d'une si étrange résolution; & tout en lui parlant il lui passa adroitement autour du corps le bout de sa corde, à laquelle il avoit fait un nœud coulant, & cria en même tems à ses compagnons de tirer la corde dont ils tenoient l'autre bout; ce qui fut exécuté, & le matelot fut ainsi ramené à travers les vagues jusqu'au canot; mais il avoit avalé une si grande quantité d'eau, qu'en les retirant, il paroissoit être sans vie: on le suspendit par les pieds, il reprit bientôt ses sens, & le jour suivant il fut parfaitement rétabli.

Dans ce même jour, je nommai M. Mouat, qui commandoit la Tamar, capitaine du Dauphin sous mon commandement; & M. Cumming, mon premier lieutenant, le remplaça. M. Carteret, premier lieutenant de cette frégate, passa à mon bord à la place de M. Cumming, & je donnai à M. Kendal, un des contre-maîtres du Dauphin, une commission de second lieutenant à bord de la Tamar.

Le 30, à sept heures du matin, nous levâmes l'ancre & gouvernâmes au nord, en prolongeant

longeant la côte de l'isle qui s'étend à l'est & au N. E.; mais nous ne découvrîmes aucun endroit propre à l'aiguade. Nous poursuivîmes donc notre route, le vent étant au S. E., & le tems fort couvert. A midi le milieu de l'isle nous restoit au S. S. E. à la distance de huit lieues. 1765.

Je continuai, le lendemain premier mai, à gouverner N. 3^d O., & le jour suivant à midi je changeai la direction de ma route, & je portai à l'ouest, dans le dessein de reconnoître, s'il étoit possible, la Terre de Davis, que les géographes placent sur le parallele de 27° 30′ & environ à cent lieues à l'ouest de Copiapo au Chili; mais au bout de huit jours de recherche, je ne vis nulle apparence de découvrir cette isle à la latitude marquée sur les cartes, me trouvant à celle de 26° 46′ S. & par 94° 45′ de longitude O. Comme notre navigation devoit encore être longue, je me déterminai à faire prendre du N. O. à notre route, jusqu'à ce que j'eusse rencontré les vents alisés, pour gouverner ensuite à l'ouest, & chercher les isles Salomon, s'il est vrai qu'elles existent, ou faire de nouvelles découvertes.

Le 10, nous vîmes autour de notre vaisseau des bonnites & des dauphins, & le jour suivant nous apperçûmes des oiseaux connus des naturalistes sous le nom d'oiseaux solitaires : leur plumage brunâtre sur le dos & aux extrêmités des ailes, est blanc dans le reste du corps;

leur bec eſt court, ainſi que leur queue qui
1765. ſe termine en pointe. La déclinaiſon n'étoit plus alors que de 4° 45′ E.; notre latitude S. de 24° 30′, & la longitude de 97° 45′ O.

Le 14 nous rencontrâmes pluſieurs poiſſons d'une taille énorme, qu'on appelle grampuſes, & une ſi grande quantité d'oiſeaux, que je ne doutai pas que nous ne fuſſions dans le voiſinage de quelques terres; mais du plus haut des mâts rien ne ſe montroit ſur l'horizon. Notre latitude étoit de 23° 2′ S.; la longitude de 101° 28′ O.; & la variation du compas, meſurée par les azimuths, de 3° 20′ E.

Dans la matinée du 16, nous vîmes deux oiſeaux très-remarquables; ils étoient de la groſſeur des oies, & s'élevoient à une grande hauteur; leur plumage avoit la blancheur & l'éclat de la neige, & ils avoient les cuiſſes noires. Je commençai à croire que j'avois paſſé au ſud de quelque terre ou de quelques isles; car j'obſervai la nuit précédente, que la mer, qui de ce côté avoit été généralement houleuſe, devint calme & unie pendant quelques heures, après quoi la houle reparut.

Le 22, étant par les 20° 52′ S. & 115° 38′ de longitude O. & ayant une petite briſe de l'E. S. E.; les lames qui nous venoient du ſud étoient ſi groſſes, & ſe ſuccédoient ſi rapidement, que nous nous trouvâmes dans un continuel danger de perdre nos mâts: ce qui me détermina à gouverner plus au nord,

tant pour soulager le vaisseau, que pour trouver les vents alisés. Le scorbut commençoit à se manifester dans les équipages, & j'eus le chagrin d'en voir mes meilleurs matelots attaqués. Ce même jour, pour la premiere fois, nous prîmes deux bonnites, & nous apperçûmes plusieurs compagnies de ces oiseaux qu'on rencontre sous le tropique; ils nous parurent plus gros qu'aucun de ceux que nous eussions encore vus; leur plumage est d'un blanc vif, & la queue est composée de deux longues plumes. La variation de la boussole avoit changé sa direction, & elle étoit de 19° O. 1765.

Le 26, deux gros oiseaux voltigerent autour du vaisseau; ils avoient, avec un plumage noir, un collier de plumes blanches; leurs ailes étoient très-étendues, & leur queue étoit garnie de longues plumes; ils avoient le vol pesant, ce qui me fit croire qu'ils étoient d'une espece qui ne s'écarte pas loin des côtes. Je m'étois flatté que nous aurions les vents alisés au S. E. avant d'avoir couru six degrés au nord de Masafuero; mais les vents souffloient constamment du nord, quoique des lames d'une hauteur extraordinaire nous vinssent du S. O. Notre latitude étoit de 16° 45' sud, la longitude de 127° 55' ouest, & ici l'aiguille aimantée ne marquoit aucune variation.

Le 28, deux gros oiseaux d'une grande

beauté, volerent au-dessus du vaisseau : l'un
1765. avoit le plumage blanc nuancé de brun, celui de l'autre étoit noir tacheté de blanc ; ils se seroient posés sur nos vergues, si le roulis du vaisseau ne les eût pas effrayés.

Le 31, les vents varierent du N. $\frac{1}{4}$ N. O., au N. O. $\frac{1}{4}$ O. Alors les oiseaux furent en très-grand nombre autour du vaisseau. Cette circonstance & la disposition de ces énormes lames du sud, me firent juger que nous n'étions pas éloignés de la terre. Nous observions avec toute l'exactitude imaginable, car le scorbut faisoit journellement de nouveaux progrès.

Ce ne fut que le 7 juin, qu'étant par les 14° 5' S., & 144° 58' de longitude O., nous eûmes connoissance de la terre à une heure du matin. La variation de l'aiguille se trouvoit être de 4° 30' E. ; je serrai le vent à petites voiles jusqu'au jour, & nous vîmes alors dans l'O. S. O., à la distance d'environ deux lieues, une petite isle basse. Bientôt nous apperçûmes au vent à nous, une autre isle qui nous restoit E. S. E., entre trois & quatre lieues de distance ; elle paroissoit plus considérable que la premiere que nous avions vue, & dont nous avions été très-près dans la nuit.

Je gouvernai sur la petite isle, dont l'aspect, à mesure que nous en approchions, offroit une riante perspective ; tout autour régnoit une plage d'un beau sable blanc : l'intérieur est planté de grands arbres qui, en

étendant leurs branches touffues, portent au loin leurs ombres, & forment, sans arbrisseaux, les bosquets les plus délicieux qu'on puisse imaginer. Cette isle paroissoit avoir près de cinq lieues de circonférence; d'une pointe à l'autre s'étendoit une barre, sur laquelle la mer écumoit avec fureur; & de grosses lames qui battoient toute la côte, en défendoient l'accès de toutes parts. Nous nous apperçûmes bientôt que l'isle étoit habitée: plusieurs Indiens parurent sur la greve, armés de piques de seize pieds au moins de longueur; ils allumerent plusieurs feux, que nous supposâmes être des signaux, car l'instant d'après nous vîmes briller des feux sur l'autre isle qui étoit au vent à nous, ce qui nous confirma qu'elle avoit aussi des habitans. 1765.

J'envoyai un canot armé, sous les ordres d'un officier, pour chercher un mouillage; mais il revint avec la désagréable nouvelle qu'il avoit fait le tour de l'isle sans avoir trouvé de fond à une encablure du rivage, qui étoit bordé d'un rocher de corail très-escarpé. Le scorbut faisoit alors parmi nos équipages le plus cruel ravage; nous avions plusieurs matelots sur les cadres; ces pauvres malheureux, qui s'étoient traînés sur les gaillards, regardoient cette terre fertile, dont la nature du lieu leur défendoit l'entrée, avec des yeux où se peignoit la douleur; ils voyoient des cocotiers en abondance, chargés de fruits,

1765. dont le lait eſt peut-être le plus puiſſant antiſcorbutique qu'il y ait au monde : ils ſuppoſoient avec raiſon qu'il devoit y avoir des limons, des bananes & d'autres fruits qu'on trouve généralement entre les tropiques ; & pour comble de déſagrément, ils voyoient les écailles des tortues éparſes ſur le rivage. Tous ces rafraîchiſſemens qui les auroient rendus à la vie, n'étoient pas plus à leur portée que s'ils en euſſent été ſéparés par la moitié du globe ; mais en les voyant, ils ſentoient plus vivement le malheur d'en être privés. Il eſt bien vrai que leur ſituation n'étoit pas plus fâcheuſe que ſi la diſtance ſeule & non une chaîne de rochers les eût empêchés d'atteindre à ces biens ſi deſirables. Ces deux genres d'obſtacles étant également inſurmontables, des hommes ſoumis à l'empire de la raiſon n'auroient pas dû être plus affectés de l'un que de l'autre ; mais c'étoit une de ces ſituations critiques, où la raiſon ne peut garantir les hommes de la force que l'imagination exerce perpétuellement pour aggraver les calamités de la vie.

Informé de la profondeur des eaux, je ne pus m'empêcher de faire le tour de l'isle, quoique je ſuſſe qu'il fût impoſſible de ſe procurer aucun des fruits qu'elle produiſoit. Tandis que nous en prolongions les côtes, les naturels accoururent ſur la plage, en pouſſant des cris & en danſant ; ſouvent ils s'approchoient du rivage, agitoient leurs longues

piques d'un air menaçant, se jetoient ensuite à la renverse, & demeuroient quelques instans étendus sans mouvement & comme s'ils eussent été morts : ce qui signifioit sans doute qu'ils nous tueroient, si nous tentions la descente. Nous remarquâmes, en côtoyant le rivage, que les Indiens avoient planté deux piques dans le sable, au haut desquelles ils avoient attaché un morceau d'étoffe qui flottoit au gré du vent, & devant lequel plusieurs d'entr'eux se prosternoient à chaque instant, comme s'ils eussent invoqué le secours de quelqu'être invisible, pour les défendre contre nous. Durant cette navigation autour de l'isle, j'avois renvoyé nos bateaux pour sonder une seconde fois le long du rivage; mais lorsqu'ils voulurent s'en approcher, les sauvages jeterent des cris effroyables, maniant leurs lances avec fureur, & montrant avec des démonstrations de menaces, de grosses pierres qu'ils ramassoient sur la rive. Nos gens ne leur répondirent que par des signes d'amitié & de bienveillance, leur jeterent du pain & plusieurs bagatelles propres à leurs plaire, mais aucun d'eux ne daigna y toucher : ils retirerent à la hâte quelques pirogues qui étoient sur le bord de la mer, & les porterent dans le bois; ils s'avancerent ensuite dans l'eau, & paroissoient épier l'occasion de pouvoir saisir le canot pour le tirer sur le rivage. Les nôtres, qui se doutoient de leur dessein, & qui craignoient d'en être

1765.

1765. massacrés s'ils tomboient entre leurs mains, brûloient d'impatience de les prévenir en faisant feu sur eux ; mais l'officier qui les commandoit ne devant point commettre d'hostilités, les en empêcha. Ce n'est pas que je ne me fusse cru en droit d'obtenir par la force, des rafraîchissemens qui nous devenoient d'une nécessité indispensable pour nous conserver la vie, si nous eussions pu mettre à l'ancre, & que les sauvages se fussent obstinés à nous en refuser ; mais rien n'auroit pu justifier l'inhumanité de leur ôter la vie pour venger des injures imaginaires ou même d'intention, sans qu'il nous en revînt le plus léger avantage.

Ces Indiens, d'une couleur bronzée, sont bien proportionnés; ils paroissent joindre à un air de vigueur une grande agilité : je ne sache pas avoir jamais vu d'hommes si légers à la course. Cette isle est par les 14° 5′ S. & 145° 4′ de longitude O. Nos bateaux m'ayant rapporté une seconde fois qu'on ne découvroit aucun mouillage autour de cette isle, je me déterminai à aller visiter l'autre : ce qui nous occupa le reste du jour & de la nuit suivante.

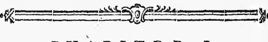
Le 8, à six heures du matin, nous nous étions approchés du côté occidental de cette seconde isle, à la distance de trois quarts de mille; mais nous ne trouvâmes point de fond avec une ligne de 140 brasses : nous apperçûmes alors plusieurs autres isles, ou, pour mieux dire, plusieurs péninsules, dont la plupart ne

ſont liées entr'elles que par des langues de terre très-étroites, & ſi baſſes, qu'elles ſont preſque au niveau de la ſurface de la mer, qui briſe deſſus avec violence. J'envoyai de chaque vaiſſeau un canot armé, ſous la conduite d'un officier, pour ſonder & tâcher de découvrir au vent des iſles un endroit propre au débarquement. En approchant de ces terres, la premiere choſe que nous diſtinguions, c'étoit les cocotiers, qui élevent leurs rameaux épais & chargés de fruits, au-deſſus des autres arbres. 1765.

Auſſi-tôt que les Indiens virent partir nos canots, ils accoururent en foule ſur le rivage, armés de lances & de maſſues; ils ſuivirent nos canots qui ſondoient le long de la côte, & leur faiſoient des geſtes menaçans pour les empêcher d'aborder. Je fis tirer par-deſſus leurs têtes une piece de huit livres de balle; ils prirent précipitamment la fuite, & ſe cacherent dans le bois. A dix heures nos bateaux étoient de retour, mais ils n'avoient point trouvé de fond à la plus grande proximité du rivage, ſur lequel la mer briſoit avec un bruit horrible. Le milieu de ce grouppe d'iſles gît par les 14° 10′ de latitude S., & 144° 52′ de longitude O. La variation du compas y fut de 4° 3′ E.

A dix heures & demie, nous quittâmes ces iſles, & cinglâmes à l'oueſt; l'impoſſibilité de pouvoir en tirer aucune eſpece de rafraîchiſſement pour nos malades, dont la ſituation

1765. devenoit à chaque heure plus déplorable, nous fit donner à ces isles le nom d'isles de *Disappointment*.



CHAPITRE IX.

Découverte des isles du Roi George. *Description de ces isles. Détail de ce qui s'y est passé.*

LE 9, à cinq heures après midi, nous eûmes connoissance d'une autre terre qui nous restoit à l'O. S. O, à la distance de six ou sept lieues. Nous mîmes à la cape pendant la nuit; lorsque le jour parut, nous étions à trois lieues de cette isle; elle est longue, basse; le rivage est une belle plage de sable blanc, bordée d'un rocher de corail. La contrée, couverte de cocotiers & d'autres arbres, présente un coup-d'œil agréable. Nous en prolongeâmes le côté du N. E., à la distance d'un demi-mille du rivage; dès que les Indiens nous apperçurent, ils allumerent de grands feux, sans doute pour répandre l'alarme parmi les habitans les plus éloignés, & coururent au rivage, armés de la même maniere que les sauvages des isles de Disappointment.

De ce côté de l'isle on apperçoit au-delà des terres un grand lac d'eau salée, dont l'éten-

due apparente eſt de deux ou trois lieues, & qui du côté oppoſé n'eſt ſéparé de la mer que par une langue de terre très-étroite; dans ce lac eſt un iſlot diſtant de près d'une lieue de la pointe S. O., en travers de laquelle nous avions mis à la cape. Les inſulaires ont bâti en cet endroit un village que les ombrages d'un bois de cocotiers garantiſſent des rayons brûlans du ſoleil. J'envoyai auſſi-tôt deux bateaux armés, commandés chacun par un officier, pour reconnoître les ſondes & la place la plus favorable à l'ancrage; mais ils trouverent la côte bordée par-tout d'un rocher auſſi eſcarpé qu'un mur, à l'exception de l'ouverture qui découvroit l'iſlot, & dont la largeur eſt à peine d'une longueur de navire; & là même on trouvoit 13 braſſes d'eau, ſur un fond de corail. Nous mîmes en travers vis-à-vis de cette entrée, & nous vîmes quelques centaines d'Indiens rangés en bon ordre, qui s'avancerent dans l'eau juſqu'à la ceinture; ils avoient les mêmes armes que les Indiens des autres iſles, & l'un d'eux portoit une longue perche, au haut de laquelle étoit attachée une piece de nattes, ce que nous prîmes pour un drapeau. Ils firent des cris affreux & continuels, & le moment d'après, pluſieurs grandes pirogues deſcendirent le lac pour ſe joindre à eux. Nos canots qui étoient en avant, leur faiſoient tous les ſignes poſſibles d'amitié, ſur quoi quelques pirogues doublerent l'iſlot

1765.

1765. pour s'en approcher. Je crus d'abord que c'étoit avec de bonnes intentions, & qu'il s'établiroit entre nous un commerce d'amitié ; mais nous fûmes bientôt convaincus que les Indiens n'avoient d'autre dessein que d'échouer nos bateaux sur le rivage. Dans le même tems plusieurs Indiens s'élancerent des rochers dans la mer, & nagerent vers nos canots ; l'un d'eux sauta dans le bateau de la Tamar, où en un clin d'œil il se saisit de la veste d'un matelot, se rejeta à la nage entre deux eaux, & ne reparut que près du rivage, où il rejoignit ses compagnons. Un autre mit la main sur la corne du chapeau d'un quartier-maître ; mais ne sachant comment s'en emparer, il le tira à lui au lieu de le lever, ce qui donna le tems au quartier-maître d'empêcher qu'on ne le lui enlevât ; sans cela il auroit sans doute disparu avec la même promptitude que la veste. Nos gens souffroient cela avec patience, & les insulaires triomphoient dans leur impunité.

N'ayant pu réussir à trouver un mouillage en cet endroit, vers midi nous continuâmes de prolonger la côte pour gagner la pointe la plus occidentale de l'isle. Nos bateaux nous suivirent & sonderent le long du rivage, mais sans trouver de fond. Lorsque nous eûmes amené cette pointe, nous vîmes une autre isle qui nous restoit au S. O. $\frac{1}{4}$ O., distante d'environ quatre lieues. Alors nous avions dépassé de près d'une lieue l'isle où nous avions

laissé les insulaires ; mais ils n'étoient pas satisfaits de s'être tirés tranquillement d'avec nous : j'apperçus deux doubles pirogues très-grandes , qui venoient à la voile sur nous. Dans chacune de ces pirogues étoient trente Indiens, tous armés à la maniere du pays. Nos canots se trouvoient assez loin sous le vent à nous ; & les pirogues, passant entre le vaisseau & le rivage, paroissoient très-empressées d'aller les attaquer. Je fis signal à nos canots de leur donner la chasse ; & à l'instant ils coururent sur les pirogues. Les Indiens les voyant venir à leur rencontre, prirent l'épouvante ; ils amenerent à l'instant leur voile , & ramerent vers la terre avec une vîtesse surprenante. Arrivés près du rivage , ils passerent à travers la houle qui y brisoit avec force, & aussi-tôt les Indiens échouerent leurs pirogues. Nos bateaux les suivirent ; & les insulaires, craignant une invasion sur leur côte, se présenterent armés de pierres & de bâtons pour empêcher la descente ; cette résistance força nos gens à faire feu sur eux, & ils en tuerent deux ou trois. L'un d'eux, qui avoit reçu trois balles à travers le corps , eut encore le courage de lever une grosse pierre, & mourut en la lançant sur ses ennemis. Cet homme vint tomber tout près de nos bateaux ; les sauvages n'eurent pas la hardiesse de l'enlever ; & emportant avec eux les autres morts , ils se retirerent sur l'islot, où étoient leurs com-

1765.

1765. pagnons. Nos bateaux revinrent avec les deux pirogues qu'ils avoient pourſuivies : l'une avoit trente-deux pieds de longueur, l'autre un peu moins ; mais toutes les deux étoient d'une conſtruction très-curieuſe, qui leur avoit coûté des ſoins infinis ; elles étoient faites de planches parfaitement bien travaillées, & ornées de ſculpture en pluſieurs endroits : ces planches étoient proprement couſues enſemble, & ſur chaque couture étoit une bande d'écaille de tortue artiſtement attachée, pour empêcher l'eau de pénétrer dans la pirogue, dont le fond étoit très-étroit ; ce qui les obligeoit de les accoupler, en les aſſujettiſſant l'une à côté de l'autre par des pieces de bois, de maniere cependant qu'elles laiſſoient entr'elles un eſpace de ſix ou huit pieds. Un mât étoit placé dans le milieu de chaque pirogue, & la voile étoit tendue entre les deux mâts. La voile, que j'ai conſervée, eſt faite de nattes ; elle eſt auſſi ingénieuſement travaillée qu'aucun ouvrage que j'aie jamais vu. Leurs pagayes n'étoient pas moins curieuſes, & leurs cordages, qui paroiſſoient être d'écorce de cocotiers, ont toute la force des nôtres. Quand ces pirogues ſont à la voile, pluſieurs perſonnes s'aſſeyent ſur les pieces de bois qui les tiennent unies.

La mer, qui briſoit le long du rivage avec une égale force, ne nous permettoit pas de nous procurer des rafraichiſſemens dans cette

partie de l'isle. Je serrai le vent & remontai l'islot, résolu d'y tenter une seconde fois la descente. 1765.

Nous regagnâmes, dans l'après-midi, le poste que nous avions déjà eu ; & je renvoyai les canots pour prendre encore une seconde fois les sondes autour de l'islot, mais ils revinrent me confirmer que le mouillage y étoit impraticable. Pendant l'absence de nos bateaux, j'observai un grand nombre d'insulaires sur la pointe voisine de l'endroit où nous les avions laissés le matin : ils paroissoient empressés à enlever plusieurs pirogues qui étoient sur le bord de la mer : craignant qu'ils ne fussent tentés de renouveller un combat qui ne pouvoit que leur être funeste, je leur fis tirer un coup de canon, dont les balles passant par-dessus leurs têtes, produisirent l'effet que j'en attendois ; tous en un moment disparurent.

Nos bateaux parvinrent encore à descendre à terre avant le coucher du soleil ; ils ramasserent quelques noix de cocos : mais ils n'apperçurent pas un seul habitant. Dans la nuit, de violentes raffales, accompagnées d'une très-forte pluie, nous obligerent de louvoyer jusqu'à sept heures du matin, que nous revînmes nous mettre en travers vis-à-vis l'islot. Nos bateaux partirent aussi-tôt pour nous procurer des rafraîchissements, & je fis mettre dans les bateaux tous ceux qui, attaqués du scorbut, n'étoient cependant pas assez malades

pour garder leur hamac. Je defcendis auffi
1765. à terre, où je paffai la journée. Nous vîmes plufieurs maifons que les infulaires avoient entiérement abandonnées : nous n'y trouvâmes que des chiens, qui ne cefferent d'aboyer tant que nous fûmes à terre. Leurs maifons, ou plutôt leurs cabanes, étoient d'une très-mince apparence, couvertes de branches de cocotier ; mais la fituation en étoit on ne peut pas plus agréable. On y refpiroit un air frais & délicieux, à l'ombre d'un beau bois planté de grands arbres d'efpeces différentes, & dont quelques-unes nous étoient inconnues. Les cocotiers leur fourniffent prefque tous les befoins de la vie ; leur nourriture, leurs voiles, leurs cordages, les bois de charpente & de conftruction. Il eft bien probable que ces peuples fixent toujours leur habitation dans les lieux où ces arbres croiffent en abondance. Nous obfervâmes que le rivage étoit couvert de corail, & de coquilles de groffes huîtres perlieres. Je ne douterois pas qu'on ne pût établir ici une pêcherie de perles, peut-être plus avantageufe qu'en aucun autre endroit du monde. Nous ne vîmes les habitans que dans l'éloignement. Les hommes étoient nuds ; mais les femmes portoient une efpece de tablier, qui les couvroit de la ceinture aux genoux.

Nos gens, en vifitant les cabanes des Indiens, trouverent la manivelle d'un gouvernail,

nail : cette piece, déjà rongée de vers, avoit visiblement appartenu à une chaloupe Hollandoise ; ils trouverent aussi un morceau de fer battu, un autre de cuivre, & quelques petits outils de fer, qu'autrefois les habitans de cette contrée avoient eus, sans doute, des Hollandois à qui étoit la chaloupe. Il seroit difficile de savoir si les Indiens parvinrent à se défaire des Hollandois, ou si leur vaisseau vint se briser sur leur côte ; mais on a lieu de croire que leur vaisseau ne retourna jamais en Europe, puisqu'il n'y a point de relation de son voyage, ni d'aucune découverte qu'il ait faite. Si ce vaisseau fit voile de cette isle, on ne devineroit pas trop pourquoi il y avoit laissé le gouvernail de sa chaloupe ; & s'il fût mis en pieces par les Indiens, il doit y avoir dans cette isle des restes plus considérables de ses ferremens, auxquels les sauvages attachent un très-grand prix ; mais nous n'eûmes pas le tems de faire de plus grandes recherches. J'emportai avec moi le fer battu, le cuivre & les outils de fer ; nous leur en laissâmes un exactement de la forme d'une hache de charpentier, & dont la lame étoit une coquille d'huître perlière. Il est possible qu'il ait été fait à l'imitation d'une hache : car parmi les outils que j'ai pris dans cet endroit, il y en avoit un qui paroissoit être le reste de cet instrument, quoiqu'il fût presqu'entiérement usé.

1765.

1765. A une très-petite diſtance des maiſons des inſulaires, nous vîmes des bâtimens d'une autre eſpece, & aſſez reſſemblans à des tombeaux: ce qui nous fit croire qu'ils avoient une grande vénération pour les morts. Ces bâtimens étoient ombragés par de grands arbres; les murs & le comble en étoient de pierre; & dans leur forme, ils avoient preſque l'apparence de ces tombeaux quarrés qu'on voit dans nos cimetieres de village. Nous trouvâmes pluſieurs caiſſes remplies d'os de morts, dans les environs de ces bâtimens; & ſur les arbres qui les ombrageoient, pendoient des têtes & des os de tortues, & une grande quantité de poiſſons de différentes eſpeces, renfermés dans une corbeille de roſeau. Nous prîmes de ces poiſſons, & il n'en reſtoit que la peau & les dents: ils paroiſſoient avoir été vuidés, & la chair en étoit deſſéchée.

Nos bateaux firent pluſieurs voyages à terre, pour en rapporter des noix de cocos & une grande quantité de plantes anti-ſcorbutiques, dont l'iſle eſt couverte. Ces rafraîchiſſemens nous furent d'un ſi grand ſecours, que bientôt il n'y eut plus perſonne atteint du ſcorbut.

L'eau douce qu'on trouve dans cette iſle eſt admirable, mais elle n'y eſt pas en abondance. Les puits, qui fourniſſent aux beſoins des inſulaires, ſont ſi petits, qu'on les aſſeche en y puiſant deux ou trois fois plein une coquille de cocos; mais, comme ils ne tardent guere

à se remplir, si l'on se donnoit la peine de les élargir, il n'y a point de navire qui ne pût aisément y faire de l'eau. 1765.

Nous n'apperçûmes ici aucun animal venimeux; mais les mouches y sont insupportables : elles nous couvroient de la tête aux pieds, & nous étions cruellement incommodés dans nos bâtimens. On y voit un grand nombre de perroquets & d'autres oiseaux qui nous étoient entiérement inconnus; des especes de colombes d'une rare beauté, fixerent particuliérement nos regards : elles étoient si douces, si familieres, qu'elles nous approchoient sans crainte, & nous suivoient souvent dans les cabanes des Indiens.

De toute cette journée, on ne vit point paroître les insulaires, qui se tinrent cachés; nous n'apperçûmes même aucune fumée dans l'isle; ils craignoient, sans doute, qu'elle ne nous découvrît le lieu de leur retraite. Le soir nous retournâmes à bord.

Cette partie de l'isle est située par les 14° 29′ de latitude S. & 148° 50′ de longitude O. De retour à bord, nous nous écartâmes un peu de la côte, me proposant de faire voile le lendemain pour reconnoître l'autre isle, que j'avois vue à l'ouest de celle où nous nous étions arrêtés, & qui est à soixante-neuf lieues des isles de Disappointment, dans la direction de l'ouest un demi-rumb au sud.

Le lendemain 12, à sept heures, nous cou-

rûmes sur cette isle. Lorsque nous en fûmes à
1765. portée, je gouvernai S. O. $\frac{1}{4}$ O., en serrant le côté du N. E.; mais nous n'y trouvâmes point de fond. Ce côté s'étend à environ six ou sept lieues; & l'isle se présente à-peu-près comme celle que nous venions de quitter. On y voit de même un grand lac dans l'intérieur. Dès que notre vaisseau fut apperçu des insulaires, ils accoururent en foule sur le rivage; ils étoient armés comme ceux des autres isles, & ils nous suivirent pendant plusieurs lieues, tandis que nous prolongions la côte. Comme la chaleur de ce climat est très-grande, ils paroissoient souffrir d'une course si longue; car quelquefois ils se plongeoient dans la mer, ou se jetoient tout étendus dans le sable qu'arrosent les lames qui se brisent sur le rivage, & ils recommençoient ensuite à courir.

Dans ce même tems, nos bâtimens à rames sondoient le long de la côte comme à l'ordinaire; mais j'avois expressément défendu aux officiers qui les commandoient, de ne faire aucune violence aux Indiens, à moins qu'ils n'y fussent forcés pour leur propre défense, & d'employer tous les moyens imaginables pour gagner leur amitié & leur bienveillance. Nos gens s'approcherent du rivage d'aussi près que les lames purent le leur permettre, & firent signe aux insulaires qu'ils avoient besoin d'eau. Les Indiens les comprirent d'abord, & leur firent entendre de s'a-

vancer plus loin le long du rivage. Nos canots continuerent de prolonger la côte, jusqu'à ce qu'ils arriverent à la vue d'un village conſtruit comme celui que nous avions vu dans la derniere isle. Les inſulaires les ſuivirent en cet endroit, & furent joints par pluſieurs autres. Nos bateaux rangerent le rivage d'auſſi près qu'il fut poſſible, & nous nous tînmes prêts à leur envoyer des ſecours, & à les ſoutenir de notre artillerie. Nous vîmes alors un vieillard deſcendre du village vers le bord de la mer. Il étoit ſuivi d'un jeune homme. Sa taille étoit haute & il paroiſſoit vigoureux; une barbe blanche, qui lui deſcendoit juſqu'à la ceinture, lui donnoit un air vénérable. Il ſembloit avoir l'autorité d'un chef ou d'un roi. Les Indiens, à un ſigne qu'il fit, ſe retirerent à une petite diſtance, & il s'avança ſur le bord du rivage. D'une main il tenoit un rameau verd, & de l'autre il preſſoit ſa barbe contre ſon ſein. Dans cette attitude, il fit un long diſcours; ſa prononciation cadencée pouvoit faire croire qu'il chantoit; & cette eſpece de chant n'avoit rien de déſagréable. Nous ne regrettions pas moins de ne pas l'entendre, que de n'en pouvoir pas être entendus nous-mêmes. Cependant, pour lui donner des marques de bienveillance, nous lui jetâmes quelques préſens de peu de valeur, lorſqu'il parloit encore; mais il n'y toucha point, & il ne voulut pas permettre aux ſiens de les ra- 1765.

maſſer avant qu'il eût achevé ſa harangue.
1765. Alors il s'avança dans la mer, jeta à nos gens ſon rameau verd, & prit enſuite les préſens qu'on lui avoit faits. Toutes les apparences nous faiſant bien augurer de ce peuple, nous leur fîmes ſigne de poſer bas leurs armes, & la plupart d'entr'eux les quitterent ſur le champ. Un de nos officiers de poupe, encouragé par ce témoignage d'amitié, ſauta du canot, nagea à travers les lames juſqu'au rivage. Les Indiens l'entourerent auſſi-tôt, & commencerent à examiner ſes habits avec beaucoup de curioſité : ils parurent ſur-tout admirer ſa veſte. L'officier de poupe eut la généroſité de l'ôter, & d'en faire un don à ſes nouveaux amis ; mais cette complaiſance produiſit un mauvais effet. Il n'eut pas plutôt donné ſa veſte, qu'un inſulaire lui dénoua ſa cravate, la lui arracha & prit la fuite. Notre homme ſentit qu'ils ne lui laiſſeroient rien ſur le corps ; il ſe retira comme il put, & regagna ſon canot à la nage. Cependant nous étions toujours en bonne intelligence avec eux. Pluſieurs nagerent juſqu'à nos bateaux ; quelques-uns apporterent des fruits, & d'autres de l'eau douce dans des coquilles de cocos. Mais le principal objet de ceux qui montoient les canots, étoit d'obtenir des perles de ces inſulaires ; & pour mieux le leur faire comprendre, ils leur montroient des écailles d'huîtres perlieres qu'ils avoient ramaſſées ſur la plage de l'iſle où nous étions deſ-

cendus : tous leurs efforts furent infructueux ; jamais ils ne parvinrent à se faire entendre. Nous aurions eu peut-être plus de succès, s'il nous avoit été possible de faire quelque séjour parmi eux ; mais malheureusement la côte ne fournissoit aucun mouillage pour nos vaisseaux. 1765.

La passion des Indiens pour les grains de verre, ne permet pas de supposer qu'ils ne fassent aucun cas des perles des huîtres qui se trouvent sur leurs côtes ; & il est bien vraisemblable que, si nous eussions pu avoir avec eux quelque commerce, ils n'auroient pas manqué de nous donner de ces perles précieuses en échange de clous, de haches ou de quelques verroteries, auxquels ils attachent avec raison un beaucoup plus grand prix. Nous apperçûmes dans le lac deux ou trois grandes pirogues, dont l'une avoit deux mâts tenus par des cordages.

Nous donnâmes à ces isles, dont nous venions de faire la découverte, le nom d'isles du Roi George. Cette derniere se trouve par les 14° 41′ de latitude S., & 149° 15′ de longitude O. ; l'aiguille aimantée y déclinoit 5° à l'est.



1765.

CHAPITRE X.

Navigation depuis les isles du Roi George *jusqu'aux isles de* Saypan, Tinian *& d'*Aguigan. *Description de plusieurs isles découvertes dans cette navigation.*

Le même jour 13, nous poursuivîmes notre route à l'ouest; & le lendemain, à trois heures après midi, nous eûmes connoissance de la terre qui nous restoit au S. S. O., distante d'environ six heures. Nous courûmes dessus, & nous trouvâmes que c'étoit une isle très-étroite, qui s'étend est & ouest: nous en prolongeâmes le côté du sud. La verdure, qui annonce la fertilité de cette terre, en rend l'aspect très-agréable; mais une houle brise sur toute cette côte avec un bruit horrible; le fond en est très-mauvais à une certaine distance, & se trouve semé d'écueils qui s'étendent à près de trois lieues au large. Cette isle, très-peuplée, autant que le coup-d'œil nous a permis d'en juger en la prolongeant, n'a guere moins de vingt lieues de longueur. Nous lui donnâmes le nom d'isle du Prince de Galles. Elle est par les 15° de latitude S., & 151° 53′ de longitude O. Sa distance des isles du Roi George, est d'environ quarante-huit lieues

dans la direction du sud 80° O. La déclinaison de l'aiguille aimantée y étoit de 5° 30′ vers l'est. 1765.

De la pointe occidentale de cette isle, nous dirigeâmes notre route au nord 82° O.; & le 16 à midi nous étions par les 14° 28′ de latitude S., & 156° 23′ de longitude O.; la déclinaison de l'aimant étant de 7° 40′ à l'est. Le vent étoit passé à l'est; & les lames du sud, qui avoient rendu notre navigation si pénible avant d'arriver à la hauteur des isles de Direction, & qui depuis ce tems-là avoient cessé, commencerent à reparoître. Mais au moment de les perdre, & quelques jours auparavant, nous vîmes de grandes compagnies d'oiseaux. J'observai journellement qu'avant le coucher du soleil, ces oiseaux dirigeoient leur vol vers le sud. J'en conjecturai qu'il devoit y avoir quelque grande terre de ce côté; je ne puis m'empêcher de croire que, si les vents m'eussent favorisé, je l'aurois rencontrée; & si nos équipages eussent joui d'une meilleure santé, j'aurois couru l'ouest, pour tenter cette découverte. La population de toutes ces isles basses, que nous avions vues, sembloit supposer l'existence d'un continent qui ne devoit pas en être éloigné; & sans cette supposition, il seroit difficile de rendre compte de la maniere dont cette longue chaîne d'isles s'est peuplée. Mais le mauvais état des équipages étoit un obstacle insurmontable à cette navigation.

Le jour suivant, 17, nous vîmes divers oi-
1765. seaux voltiger autour du vaisseau, & nous nous supposâmes dans le voisinage de quelqu'autre isle. Je continuai ma route, mais avec précaution; les isles, dans cette partie de l'Océan, rendent la navigation très-périlleuse: comme ce ne sont la plupart que des terres basses, un vaisseau peut se trouver dessus avant d'en avoir connoissance. Cependant nous n'apperçûmes rien les 18, 19 & 20, pendant lequel tems nous suivîmes la même route, quoique les oiseaux fussent toujours en grand nombre autour de nos vaisseaux. Nous étions parvenus à 12° 33′ de latitude S., & 167° 47′ de longitude O. Nous nous étions déjà éloignés de 313 lieues de l'isle du Prince de Galles, & la déclinaison de l'aiguille aimantée étoit de 9° 15′ à l'est.

Le lendemain 21, nous découvrîmes une chaîne de brisans qui s'alongeoient dans le S. S. O., & dont nous n'étions qu'à une lieue de distance. Environ une heure après, on apperçut la terre du haut des mâts, dans l'O. N. O., à la distance de près de huit lieues. Elle se montroit sous l'apparence de trois isles, dont les côtes, bordées de rochers, laissoient voir différentes coupures. Le côté S. E. de ces isles, court N. E. $\frac{1}{4}$ N., & S. O. $\frac{1}{4}$ O. D'une pointe à l'autre, distante d'environ trois lieues, regne un récif sur lequel la mer brise & s'éleve à une hauteur effrayante. Nous tournâmes la

pointe feptentrionale, & nous vîmes la côte du N. O. & celle de l'oueft défendues par d'innombrables écueils, qu'il eût été dangereux de vouloir ranger d'un peu près. Ces isles nous parurent plus fertiles, plus riches que celles que nous avions vifitées; & elles n'étoient pas moins peuplées, à en juger par les habitations qu'on appercevoit en grouppes le long du rivage. Une grande pirogue fe montra à quelque diftance des côtes; mais nous fûmes forcés, à notre grand regret, d'abandonner cette belle contrée, fans pouvoir en prendre une plus exacte connoiffance, à caufe des brifans qui, s'étendant au large dans toutes les directions, expofoient à beaucoup plus de rifques que la defcente ne pouvoit promettre d'avantages. Je crus d'abord que c'étoit une partie des isles Salomon, & j'efpérai en rencontrer quelques autres d'un plus facile accès. 1765.

La chaîne de rochers, que nous découvrîmes en approchant de ces ifles, fe trouve par les 10° 15′ de latitude auftrale, & 169° 28′ de longitude occidentale; elle eft au N. 76° 48′ O. de l'ifle du Prince de Galles, & à la diftance de 352 lieues. Les ifles font à l'O. N. O. de ce récif, dans un éloignement de neuf lieues. Je les nommai les ifles du Danger, & je m'en éloignai dans la direction du N. O ¼ O.

La vue de cette chaîne de brifans me fit craindre de fréquentes alarmes dans la nuit,

& j'en avertis mes officiers, qui la passerent
1765. sur le pont à observer. Cette précaution étoit d'autant plus nécessaire, que nous eûmes toute la nuit de violens coups de vent, accompagnés de pluie. Vers les neuf heures je rentrai dans ma chambre, & presqu'au même instant j'entendis un grand bruit au-dessus : j'en demandai la cause, & l'on m'informa que la Tamar, qui étoit de l'avant, avoit tiré un coup de canon, & que nos gens découvroient des brisans sous le vent à nous : je courus sur le pont, & je m'apperçus bientôt que ce qu'on avoit pris pour des brisans, n'étoit autre chose que les ondulations de la lune à son couchant, qui perçoient à travers un léger nuage. Nous courûmes sur la Tamar, mais nous ne l'apperçûmes qu'une heure après.

Il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'au 27, qu'à dix heures du matin nous apperçûmes une autre isle dans le S. S. O. distante de sept à huit lieues. Nous courûmes dessus. A mesure que nous en approchâmes, nous vîmes ses côtes s'abaisser jusqu'au niveau de la surface de la mer. La verdure & les cocotiers qui y croissent en abondance, en rendent l'aspect très-agréable, & un grand lac en baigne l'intérieur; en cela elle ressemble à l'isle du Roi George. Elle a près de trente milles de circonférence. Ses bords sont marécageux, & la mer brise d'une maniere terrible sur tout le rivage. Nous en prolongeâmes les côtes;

& arrivés au vent de l'isle, je fis mettre nos canots dehors, pour reconnoître les sondes & trouver un mouillage; & n'ayant point trouvé de fond, je les renvoyai, avec ordre de descendre à terre, s'il étoit possible, afin de nous procurer quelques rafraîchissemens pour les malades. Ils aborderent avec beaucoup de peine, & rapporterent près de 200 noix de cocos, qui, dans notre situation, nous parurent d'un prix inestimable. Ceux qui montoient les canots rapporterent qu'ils n'avoient rien vu dans l'isle, qui pût faire croire qu'elle eût jamais été habitée. Ils y trouverent des milliers d'oiseaux de mer. Ils étoient si peu ombrageux qu'ils se laissoient tuer sur leurs nids, qu'ils construisent au haut des arbres: mais on n'apperçut aucun quadrupede. Je fus d'abord tenté de croire que cette isle étoit la même que celle qu'on désigne dans le *Neptune François*, sous le nom de Maluita, placée à près d'un degré à l'est de la grande isle Sainte-Elisabeth, la principale des isles Salomon; mais ayant été depuis convaincu du contraire, je l'ai nommée l'isle du Duc d'Yorck. Je pense que cette isle n'avoit pas encore été reconnue. La position que les cartes françoises donnent aux isles Salomon, n'est fondée sur aucune autorité; Quiros est le seul qui prétende les avoir découvertes, & je doute qu'il ait laissé des détails qui puissent servir à les faire reconnoître par d'autres navigateurs. 1765.

1765. Je continuai de courir ſur le parallele de ces iſles juſqu'au 29, qu'étant par 10° à l'oueſt de la poſition qu'on leur aſſigne dans les cartes, je fis voile au nord, dans le deſſein de traverſer la ligne, & de diriger enſuite ma route ſur les iſles des Larrons, que j'eſpérai encore atteindre avant que nous manquaſſions abſolument d'eau. Nous nous trouvions alors par les 8° 13′ de latitude S., & 176° 20′ de longitude O. La déclinaiſon de l'aimant étoit de 10° 10′ à l'eſt.

Le 2 de juillet, nous vîmes de nouveau quantité d'oiſeaux voler autour de nous; & à quatre heures après midi, nous eûmes connoiſſance d'une isle qui nous reſtoit au nord, & à la diſtance d'environ ſix lieues. Nous courûmes deſſus juſqu'au crépuſcule du ſoir, qu'en étant encore à près de quatre lieues, nous louvoyâmes à petites bordées durant la nuit. Aux premiers rayons du jour, cette isle nous préſenta un coup-d'œil charmant; elle eſt baſſe & unie, couverte d'arbres, entre leſquels les cocotiers ſe font remarquer aiſément; mais des lames qu'on voyoit ſe briſer avec violence, & un rivage marécageux, paroiſſoient comme deſtinés à en defendre l'accès, & diminuoient le plaiſir que nous cauſoit la perſpective délicieuſe de cette isle. Nous vînmes attaquer la côte du S. O., qui court dans une étendue d'environ quatre lieues. Dès que nous en fûmes à portée, nous ne tardâmes pas

à nous appercevoir que la population y étoit très-nombreuse. Nous découvrîmes d'abord 1765. un millier d'insulaires assemblés sur la plage; & bientôt plus de soixante pirogues ou especes de pros, mirent en mer, & ramerent vers nos vaisseaux. Nous nous disposâmes à les recevoir, & en un moment ils se rangerent autour de nous. Leurs pirogues, d'une construction très-bien entendue, étoient si nettes, si propres, qu'elles paroissoient être neuves. Chacune d'elles contenoit au moins trois personnes, & six au plus.

Ces Indiens nous ayant considérés pendant quelques instans, l'un d'eux sauta dans l'eau, nagea vers le vaisseau, & y grimpa comme un chat. Dès qu'il fut monté sur le plat-bord, il s'y assit en faisant de violens éclats de rire; il parcourut ensuite tout le vaisseau, s'efforçant de dérober tout ce qui se trouvoit sous sa main; mais ce fut sans succès, parce qu'étant nud, il lui étoit impossible de rien cacher. Nos matelots lui mirent une veste & des culottes; ce qui nous divertit beaucoup, car il avoit tous les gestes & toutes les manieres d'un singe nouvellement dressé. Nous lui donnâmes du pain, qu'il mangea avec une sorte de voracité; & après avoir fait nombre de tours grotesques, il s'élanca du vaisseau par-dessus bord, avec sa veste & ses longues culottes, & regagna sa pirogue. Il ne fut pas plutôt de retour, que plusieurs autres, à son

1765. imitation, nagerent vers le vaiſſeau, monterent juſqu'aux ſabords, par où s'étant inſinués, ils ſe ſaiſirent de tout ce qui leur tomba ſous la main, & ſe replongeant incontinent dans la mer, nagerent à une très-grande diſtance, quoique quelques-uns d'eux, ayant les mains pleines, les tinſſent hors de l'eau, pour ne pas mouiller ce qu'ils emportoient.

Ces inſulaires ſont d'une taille très-avantageuſe, bien pris & proportionnés dans tous leurs membres. Leur teint eſt de couleur bronzée, mais claire. Les traits de leur viſage n'ont rien de déſagréable, & on y remarque un mêlange d'intrépidité & d'enjouement dont on eſt frappé. Leurs cheveux, qu'ils laiſſent croître, ſont noirs. Les uns les portent noués derriere la tête en une groſſe touffe, d'autres en font trois nœuds. On en voit avec de longues barbes, d'autres n'ont que des mouſtaches, & quelques-uns portent ſeulement un petit bouquet de barbe à la pointe du menton. Ils ſont entiérement nuds, à l'exception de leurs ornemens, qui conſiſtent en coquillages aſſez agréablement arrangés, dont ils font des colliers, des bracelets & des ceintures. Tous avoient les oreilles percées, mais ſans aucun ornement; nous jugeâmes cependant qu'ils y en portoient quelquefois de très-peſans; car quelques-uns avoient des oreilles qui deſcendoient juſques ſur leurs épaules; pluſieurs même les avoient entiérement découpées. Un de ces Indiens, qui paroiſſoit

paroiſſoit jouir de quelque conſidération, avoit pour ceinture un cordon garni de dents humaines. C'étoient vraiſemblablement les trophées de ſes exploits guerriers ; car il ne l'auroit pas échangé contre tout ce qu'on auroit pu lui offrir. Quelques-uns d'eux étoient ſans armes, & d'autres en avoient d'auſſi dangereuſes qu'on en puiſſe jamais voir : c'étoit une eſpece de lance, très-large par un bout, & garnie des deux côtés dans une longueur d'environ trois pieds, de dents de goulus de mer, auſſi tranchantes que des lancettes. Nous leur montrâmes des noix de cocos, en leur faiſant ſigne que nous en manquions ; mais loin de nous donner quelque eſpoir de nous en fournir, ils s'efforçoient d'enlever celles que nous avions. 1765.

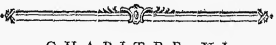
Nos canots, que j'avois envoyés pour reconnoître un lieu propre au mouillage, revinrent bientôt après avec la nouvelle qu'à deux encablures du rivage, ils avoient eu 30 braſſes d'eau ; mais que le fond étoit de corail, & dans une place trop voiſine des briſans pour y être en ſûreté à l'ancre. Je fus donc encore dans la néceſſité de faire voile ſans pouvoir procurer des rafraîchiſſemens à nos malades. Cette isle, à laquelle mes officiers voulurent donner mon nom, eſt ſituée par 1° 18′ de latitude S. & 173° 46′ de longitude O. La déclinaiſon de l'aiguille y étoit de 11° 15′ vers l'eſt.

Après être partis de l'isle Byron, nous vî-
1765. mes pendant plusieurs jours une quantité de poissons ; mais nous ne pûmes prendre que des goulus, qui furent servis sur ma table, & que le défaut d'autres mêts nous faisoit trouver excellens. La dysenterie commençoit à se faire sentir dans nos équipages; maladie que le chirurgien croyoit causée par une chaleur excessive & par la continuité des pluies.

Le 21, notre provision de noix de cocos se trouva consommée, & le scorbut commença à faire de nouveaux progrès. Les noix de cocos sont un remede d'une surprenante efficacité contre ce mal terrible. Ceux qui en étoient attaqués au point d'avoir les membres tout noirs, de ne pouvoir se remuer qu'à l'aide de deux hommes, & qui outre leur foiblesse souffroient encore les douleurs les plus aiguës, se rétablissoient très-promptement, quoique sur mer, en mangeant de ces noix ; & en très-peu de tems ils recouvroient leurs forces, reprenoient leur service, & montoient au haut des mâts aussi légérement qu'avant leur maladie. Nous n'eûmes pendant plusieurs jours que de très-foibles brises & une mer calme: en conséquence nous ne pouvions faire que bien peu de voile. La proximité où nous savions être des isles des Larrons, que nous devions regarder comme un séjour propre à nous procurer tous les rafraîchissemens dont nous avions un si pressant besoin, nous faisoit soupirer

après des vents frais. D'ailleurs, nous éprouvions des chaleurs suffocantes. Le thermometre, qui montoit souvent à 88°, fut long-tems sans descendre au-dessous de 81°. Cette navigation est assurément la plus brûlante, la plus longue & la plus dangereuse qu'on ait jamais faite. 1765.

Le 22, nous étions par les 13° 9′ de latitude S., & 158° 50′ de longitude O. Le 23, notre latitude étoit au 14° 25′ N., & la longitude au 153° 11′ à l'est. Dans cet intervalle, nous éprouvâmes un courant qui portoit au nord. Nous trouvant alors presqu'à la latitude de Tinian, je dirigeai ma route sur cette isle.



CHAPITRE XI.

Arrivée du Dauphin *& de la* Tamar *à Tinian. Description de l'état de cette isle. Détail de ce qui s'y est passé.*

Le 28, nous vîmes un grand nombre d'oiseaux qui continuerent de voler autour de nous jusqu'au 30, où à deux heures après-midi nous eûmes connoissance de la terre dans l'O. ½ rumb N. Nous reconnûmes que c'étoient les isles de Saypan, de Tinian & d'Aiguigan. Ces trois isles se montroient dans l'éloignement sous l'apparence d'une seule, qui, au

moment où le soleil passa sous l'horizon, s'é-
1765. tendoit du N. O. ½ rumb N., en passant par l'O. jusqu'au S. O. A sept heures, nous gouvernâmes au plus près du vent, & passâmes la nuit à louvoyer. Le 31, à six heures du matin, les extrêmités des isles, qui se présentoient toujours comme une seule, nous restoient depuis le N. O. ¼ N. jusqu'au S. O. ¼ S. à la distance de cinq lieues. Le côté oriental de ces isles gît N. E. ¼ N. & S. O. ¼ S. Saypan est la plus occidentale; & depuis la pointe N. E. de cette isle jusqu'à la pointe S. O. d'Aiguigan, la distance est d'environ dix-sept lieues: ces trois isles sont éloignées l'une de l'autre de deux & trois lieues. Saypan est celle qui est la plus grande, & Aiguigan, dont les terres sont élevées & d'une forme ronde, est la plus petite. Nous vînmes attaquer le côté oriental de ces isles; à midi, nous rangeâmes la pointe méridionale de Tinian, entre cette isle & Aiguigan, & nous vînmes jeter l'ancre à sa pointe S. O. par 16 brasses d'eau, fond de gros sable & de corail, en face d'une baie de sable blanc, environ à cinq-quarts de mille du rivage, & à près de trois quarts de mille d'une chaîne de rochers qui se trouve à une certaine distance de la côte, dans l'endroit même où le lord Anson avoit mouillé avec le Centurion. L'eau y étoit tellement transparente, qu'on en appercevoit distinctement le fond à la profondeur de 24 brasses, c'est-à-dire de 140 pieds.

Auffi-tôt que notre vaiffeau fut amarré, je defcendis à terre pour marquer l'endroit où il conviendroit de dreffer les tentes pour les malades, qui étoient en grand nombre. Nous n'avions pas un feul matelot qui n'eût reffenti les atteintes du fcorbut, & plufieurs en étoient à la derniere extrêmité. Nous trouvâmes plufieurs cabanes que les Efpagnols & les Indiens avoient quittées l'année précédente: car aucun d'eux n'y étoit encore venu de cette année, & il n'étoit pas probable qu'ils y arrivaffent de quelques mois: on y avoit le foleil prefqu'au zénith, & la faifon des pluies étoit commencée.

1765.

Après avoir marqué la place où l'on devoit dreffer les tentes, j'entrepris avec fix ou fept de mes officiers, de pénétrer dans les bois pour découvrir ces points de vue charmans, ces perfpectives enchantereffes, ces prairies dont la verdure n'eft interrompue que par l'émail des fleurs, & qu'animent de nombreux troupeaux qui y paiffent en liberté. Nous étions impatiens de jouir de la vue de cette délicieufe contrée, dont on trouve une defcription fi intéreffante dans le voyage du lord Anfon. Cependant l'objet le plus important étoit de nous procurer du bétail, qui nous devenoit de premiere néceffité; mais le bois étoit fi épais, fi embarraffé de brouffailles, que nous ne voyions pas à deux toifes devant nous, & que, pour ne pas nous perdre dans une forêt prefque

1765. impraticable, nous étions obligés de nous appeller les uns les autres. L'exceſſive chaleur nous avoit fait partir en chemiſe, ſans autres vêtemens que nos longues culottes & nos ſouliers, qui en un moment furent en lambeaux. Nous parvînmes néanmoins avec des peines infinies à traverſer ces bois ; mais, à notre grande ſurpriſe, la contrée s'offrit à nos regards ſous un aſpect bien différent du tableau qu'on nous en avoit fait. Les plaines étoient entiérement couvertes de roſeaux & de buiſſons qui s'élevoient, en pluſieurs endroits, plus haut que nous, & par-tout au moins juſqu'à la ceinture ; nos jambes, continuellement embarraſſées dans ces eſpeces de ronces, étoient toutes déchirées. Durant cette marche, nous étions couverts de mouches de la tête aux pieds ; ſi nous voulions parler, nous étions sûrs d'en avoir la bouche pleine, & pluſieurs nous entroient juſques dans la gorge. Après avoir marché ainſi l'eſpace de trois ou quatre milles, nous apperçûmes un taureau que nous tirâmes ; & un peu avant la nuit, nous revînmes à l'endroit de notre débarquement, auſſi mouillés que ſi nous nous fuſſions plongés dans l'eau, & ſi harraſſés que nous pouvions à peine nous ſoutenir. J'envoyai auſſi-tôt quelques hommes pour rapporter le taureau qu'on avoit tué. Nos gens, pendant notre abſence, s'étoient occupés à dreſſer des tentes & à tranſporter nos malades à terre.

Le lendemain premier août, fut employé à dresser de nouvelles tentes, à descendre sur le rivage nos pieces à l'eau, & à nettoyer le puits destiné à l'aiguade. Je pense que ce puits est le même où le Centurion fit son eau : c'étoit sans contredit le plus mauvais que nous eussions encore trouvé depuis que nous étions en mer : l'eau en étoit saumâtre & toute pleine de vers. La rade, où nous étions à l'ancre, étoit on ne peut pas plus dangereuse dans cette saison; il n'y avoit qu'un fond de sable qui couvre de grosses masses de corail; & comme l'ancre n'a point de tenue sur le sable, on est exposé continuellement au danger de voir ses cables coupés par des coraux durs & tranchans. Pour prévenir cet accident, autant qu'il étoit possible, je fis garnir les cables, & y attacher de distance en distance des tonneaux vuides, pour les faire flotter & empêcher leur frottement sur les coraux. J'usai encore d'une autre précaution, dont l'expérience m'avoit fait sentir l'utilité : j'avois d'abord affourché; mais observant que les cables étoient fort endommagés, je résolus de ne plus mouiller que sur une seule ancre, afin qu'en filant le cable ou en virant dessus, selon que les vents seroient plus ou moins forts, il ne fût jamais assez lâche pour porter sur le fond; & cet expédient réussit au gré de mon attente. 1765.

Dans les syzygies, la mer devient en cet endroit prodigieusement grosse : je n'avois pas

encore vu des vaiſſeaux à l'ancre éprouver des
1765. roulis de cette force. Nous fûmes un jour aſſaillis par des lames qui, chaſſées par un vent d'oueſt, étoient ſi terribles & briſoient avec une telle furie ſur le récif, que je fus forcé de remettre en mer & d'y reſter près de huit jours; car ſi notre cable s'étoit coupé dans la nuit, & que le vent fût venu du large, comme cela arrivoit ſouvent, rien n'auroit pu empêcher le vaiſſeau d'être jeté ſur les roches, & de s'y briſer.

Comme j'étois attaqué du ſcorbut, je fis dreſſer ma tente ſur le rivage, où je pris ma réſidence; j'y fis auſſi établir la forge de l'armurier, & l'on commença à réparer toutes les ferrures des deux vaiſſeaux. Nous fûmes bientôt convaincus que l'isle produiſoit des limons, des oranges ameres, des cocos, le fruit-à-pain (*a*), des goyaves & quelques autres fruits; mais il fut impoſſible d'y découvrir des melons d'eau, de l'oſeille, ni d'autres plantes anti-ſcorbutiques.

Durant notre navigation, il ne nous étoit pas mort un ſeul homme dans les deux équipages, malgré les cruelles fatigues que nous avions éprouvées, & la diverſité des climats que nous avions parcourus; mais deux matelots moururent à Tinian de la fievre, &

(*a*) On trouve dans le voyage du lord Anſon une deſcription de ce fruit, pag. 80, vol. II.

plusieurs autres furent attaqués de cette maladie, après être guéris du scorbut. Je ne puis 1765.
m'empêcher de croire que le climat de cette isle ne soit très-mal-sain, du moins pendant la saison où nous y sommes venus: les pluies y sont violentes & presque continuelles, & la chaleur y est suffocante. Le thermometre resté à bord fut généralement à 86°, ce qui n'est que 9° au-dessous de la chaleur du sang: & s'il eût été à terre, il auroit monté beaucoup plus haut. J'avois été sur les côtes de Guinée, aux Indes occidentales & dans l'isle Saint-Thomas qui est sous la ligne, & je n'avois jamais éprouvé une si vive chaleur. Mais un ciel brûlant n'est pas le seul désagrément qu'on rencontre dans cette isle; on y voit une quantité de mille-pieds, de scorpions & de grosses fourmis noires, dont les morsures sont également dangereuses; il s'y trouve encore une infinité d'insectes venimeux qui nous étoient entiérement inconnus, & qui nous furent très-incommodes; leurs piquures causoient des douleurs aiguës, & nous tremblions de nous mettre au lit: on n'en étoit pas plus exempt à bord que sur le rivage; ces insectes, qui y avoient été portés avec le bois, avoient pris possession de tous les recoins, & ne laissoient aucun repos aux matelots, en quelqu'endroit qu'ils se logeassent.

Aussi-tôt que nos tentes furent dressées & qu'on eut tout disposé pour le traitement des

1765. malades, j'envoyai du monde pour reconnoître les retraites du bétail : on parvint à en découvrir quelques-unes, mais à une grande distance de notre quartier, & les animaux étoient si ombrageux qu'il étoit très-difficile d'en approcher d'assez près pour les tirer. Quelques détachemens, envoyés pour en tuer lorsqu'on sût leurs retraites, furent quelquefois vingt-quatre heures à les poursuivre avant de pouvoir les atteindre ; & lorsqu'un de ces animaux avoit été traîné l'espace de sept ou huit milles à travers les bois, & les plaines hérissées de bruyeres, il étoit tout couvert de mouches, exhaloit une odeur fétide, & n'étoit plus bon à rien. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est que nos gens, exténués par ces pénibles courses, étoient bientôt attaqués de fievres dont ils avoient peine à se tirer.

Nous parvenions avec moins de peine à nous procurer de la volaille : les bois de cette isle sont peuplés d'une si grande quantité d'oiseaux de toutes les especes, qu'on pouvoit toujours en tirer aisément ; mais la chair en étoit généralement d'un mauvais goût, & la chaleur étoit telle, qu'une heure après qu'on les avoit tués, ce n'étoit plus que de la pourriture.

L'isle abonde en cochons sauvages, qui faisoient notre plus grande ressource pour la viande fraîche ; ils sont très-féroces, & si gros qu'ils pesent communément deux cents livres.

On pouvoit les tirer ſans beaucoup de difficulté ; mais un negre, qui étoit à bord de la Tamar, imagina une maniere de les prendre au piege, qui eut le plus grand ſuccès : c'étoit un grand avantage ; nous étions non-ſeulement aſſurés de manger chaque jour de la viande fraîche, mais nous pouvions encore en envoyer un bon nombre à bord, ce qui faiſoit une excellente proviſion. 1765.

Tandis que nous nous occupions des moyens de nous procurer du bœuf frais avec moins de fatigue, M. Gore, un de nos contre-maîtres, découvrit un endroit très-agréable, du côté du nord-oueſt de l'isle, qui étoit fort fréquenté par le bétail, & d'où l'on pouvoit l'amener par mer. J'y envoyai auſſi-tôt un détachement avec une tente, pour y reſter plus commodément, & chaque jour nos bateaux en rapportoient tout ce qu'on avoit tué ; mais quelquefois la mer briſoit avec tant de furie ſur le rivage, qu'il étoit impoſſible d'aborder, & le canot de la Tamar perdit trois hommes qui tenterent de franchir la lame.

Nous nous trouvions alors abondamment pourvus de toutes ſortes de proviſions fraîches. Chaque jour on faiſoit cuire du pain pour les malades, & les fatigues diminuant, les fievres furent moins fréquentes. Le poiſſon qu'on prend ſur cette côte eſt très-beau, mais très-mal-ſain ; il occaſionna de fâcheux accidens à ceux qui en mangerent. L'auteur du Journal

1765. du lord Anſon dit qu'à bord du Centurion on crut devoir abſolument s'abſtenir de poiſſon, parce que ceux qui en avoient mangé s'étoient trouvés très-incommodés. Mais nous avions mal interprété ce paſſage ; nous avions cru que ce poiſſon n'avoit été nuiſible aux gens du Centurion, que parce qu'ils en avoient mangé avec excès ; & que, dans ce cas, il n'y avoit pas de raiſon de s'en abſtenir totalement, mais qu'il étoit ſeulement néceſſaire d'en manger avec ſobriété. Nous acquîmes, par notre propre expérience, une connoiſſance qui auroit pu nous moins coûter ; & tous ceux qui mangerent de ce poiſſon, même ſobrement, furent très-dangereuſement malades, & coururent les riſques d'en perdre la vie.

Cette isle produit auſſi du coton & de l'indigo en abondance, & aſſurément elle ſeroit d'un grand revenu, ſi elle étoit ſituée aux Indes occidentales. Le chirurgien de la Tamar ſema différentes graines ſur un terrein qu'il avoit pris la peine d'enclorre, mais notre ſéjour ne fut pas aſſez long pour retirer aucun avantage de cette plantation.

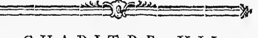
Tandis que nous étions en rade, j'envoyai la Tamar reconnoître l'iſle de Saypan, qui eſt plus conſidérable que Tinian par ſon étendue : & l'élévation de ſes terres la montre ſous un aſpect plus agréable. La Tamar alla mouiller au vent de cette isle, à la diſtance d'un mille du rivage, & par 10 braſſes d'eau, même

fond que celui que nous avions à Tinian. Ses gens defcendirent fur une très-belle plage fablonneufe, qui s'étend l'efpace de fix ou fept milles; ils fe promenerent dans les bois, où ils remarquerent plufieurs arbres qui feroient très-propres à faire des mâts de navires. Ils virent beaucoup de cochons fauvages & de guanaques, mais aucune trace d'autre bétail, ni aucun oifeau. Ils ne trouverent près de la plage aucune fource d'eau douce; mais ils apperçurent un grand étang dans le milieu des terres, dont ils n'approcherent pas. De grands tas d'écailles d'huîtres perlieres, amoncelées fur le bord du rivage, & plufieurs autres veftiges, leur firent juger qu'il n'y avoit pas bien long-tems qu'on étoit venu dans l'isle: il peut fe faire que les Efpagnols s'y rendent à de certaines faifons de l'année, pour y faire la pêche des perles. Ils virent auffi plufieurs de ces piliers de figure pyramidale, qui portent fur une bafe quarrée, & dont on peut voir la defcription dans le voyage du lord Anfon.

1765.

Le lundi 30 feptembre, nos malades fe trouvant parfaitement rétablis, j'ordonnai qu'on rembarquât les tentes, la forge, le four, & tout le bagage que nous avions à terre: & munis de tous les rafraîchiffemens que l'isle fournit, particuliérement d'environ deux mille noix de cocos, dont nous avions éprouvé toute l'efficacité contre le fcorbut, nous ap-

1765. pareillâmes le lendemain premier octobre, de la rade de Tinian, où nous avions fait un séjour de neuf semaines; & j'espérai trouver la mousson du N. E. avant d'arriver au méridien des isles de Bashée. Je côtoyai le rivage pour reprendre à bord ceux que nous avions envoyés à la chasse du bétail. Le vent fut tres-foible tout le jour jusqu'au lendemain 2 au soir, qu'il passa à l'ouest joli frais. Je fis alors route au nord; & le 3, dans la matinée, nous eûmes connoissance d'Anatacan, isle remarquable par l'élévation de ses terres, & qu'avoit reconnue le lord Anson avant de relâcher à Tinian.



CHAPITRE XII.

Navigation depuis Tinian *jusqu'à* Pulo Timoan. *Description de cette isle, de ses habitans & de ses productions. Route depuis* Pulo-Timoan *jusqu'à* Batavia.

Nous continuâmes de faire voile au nord jusqu'au 10, qu'étant par les 18° 33′ de latitude S., & 136° 50′ de longitude O., nous nous trouvâmes de vingt-deux milles plus au sud, que nous ne le croyions par notre estime; différence que nous attribuâmes à un fort courant qui portait dans cette direction. A cette

hauteur, l'aiguille aimantée déclinoit de 5° 10′ à l'est, & pendant quelque tems nous observâmes que sa déclinaison décroissoit régulièrement; de sorte qu'arrivés le 19 par 21° 10′ de latitude S., & 124° 17′ de longitude O., la direction de l'aiguille fut le plein nord. 1765.

Le 18, le vaisseau se trouva à dix-huit milles au nord de sa latitude estimée. Nous vîmes autour de notre vaisseau plusieurs oiseaux de terre qui paroissoient très-fatigués. Nous en prîmes un, dans l'instant qu'il se posait sur un de nos boute-dehors. Cet oiseau nous parut d'une espece rare; il étoit de la grosseur d'une oie: le bec & les cuisses d'un noir d'ébene relevoient l'éclat de son plumage plus blanc que la neige; son cou étoit d'environ un pied de longueur, aussi menu que celui d'une grue, & son bec recourbé étoit si long & si gros, qu'il n'étoit pas aisé de concevoir comment les muscles du cou pouvoient le supporter. Il vécut quatre mois de biscuit & d'eau; mais il dépérissoit chaque jour, & selon l'apparence il mourut faute d'une nourriture qui lui fût plus analogue. Il étoit devenu si maigre, que ce n'étoit plus qu'un squelette. Je ne pense pas que cet oiseau, différent de toutes les especes de Toucan, dont Edwards fait mention, ait jamais été décrit par les naturalistes. Ces oiseaux paroissoient s'être écartés de quelques isles, au nord desquelles nous avons passé, & qui ne sont point sur les cartes.

1765. L'aiguille aimantée resta plein nord jusqu'au 22, que l'isle de Grafton, la plus septentrionale des isles de Bashée, nous restoit au sud distante de six lieues. Ayant résolu de toucher à ces isles, je courus sur celle que nous appercevions; mais comme la navigation, depuis ces isles jusqu'au détroit de Banca, est très-périlleuse, & qu'un beau ciel & un vent frais nous permettoient de forcer de voiles, je crus qu'il étoit plus prudent de poursuivre notre route, & je remis le cap à l'ouest. Entre les isles de Bashée, on en compte cinq principales; & d'après notre observation, la position de l'isle de Grafton est par les 21° 81′ de latitude S., & 118° 14′ de longitude O. La déclinaison de l'aimant y étoit de 1° 20′ à l'ouest.

Le 24, étant par les 16° 59′ de latitude N., & 113° 1′ de latitude O., nous reconnûmes les triangles qui sont en dehors de la pointe de Prasil, & forment un des plus dangereux écueils. Le 30, nous vîmes plusieurs arbres flotter le long du vaisseau; la plupart étoient de gros bambous. La sonde alors nous rapporta 23 brasses d'eau, fond de sable brun-foncé & de coquilles brisées. Nous étions par les 7° 14′ de latitude N., & 104° 21′ de longitude O. La déclinaison de l'aimant étoit de 30′ à l'O. Le jour suivant, le vaisseau étoit treize milles au nord de la latitude estimée: ce que nous reconnûmes être l'effet d'un courant. Le

2

2 de novembre, il se trouvoit trente-huit milles au sud de notre estime. La latitude observée fut de 3° 54′ N. & la longitude estimée de 103° 20′ E. Nous eûmes 42 & 43 brasses d'eau, fond de vase. 1765.

A sept heures du matin du 3, nous vîmes l'isle de Timaon dans le S. O. ¼ O. à la distance d'environ douze lieues. Dampierre ayant fait mention de cette isle comme d'un lieu où l'on peut se procurer des rafraîchissemens, je fus tenté d'y relâcher. Nous ne vivions plus que de salaison, qui commençoit à se corrompre; mais les légeres brises, les calmes, les courans du sud, m'empêcherent d'arriver au mouillage avant le 5 au soir. Nous laissâmes tomber l'ancre par 18 brasses d'eau, à la distance d'environ deux milles du rivage, dans une baie du côté oriental de l'isle.

Le lendemain 6, nous allâmes à terre pour voir ce qu'il seroit possible d'obtenir. Les habitans, qui sont des malais, nous parurent un peuple insolent. Dès qu'ils nous virent approcher du rivage, ils accoururent en grand nombre sur le bord de la mer, ayant un grand couteau d'une main, de l'autre une pique armée d'une pointe de fer, & un cric, espece de poignard, à la ceinture. Nous débarquâmes malgré ces apparences menaçantes, & aussitôt nous commençâmes à traiter; mais tout ce qu'il fut possible de nous procurer, se réduisit à une douzaine de volailles, une chevre

& un chevreau. Nous offrîmes en échange, des 1765. couteaux, des haches & d'autres inſtrumens de cette eſpece ; mais ils les refuſerent d'un air mépriſant, & demanderent des roupies. N'en ayant pas, nous nous trouvions embarraſſés de payer l'acquiſition que nous avions faite; je ſongeai à leur offrir des mouchoirs, & par grace ils daignerent accepter les meilleurs.

Ces peuples ſont d'une ſtature au-deſſous de la médiocre, mais parfaitement bien pris dans leur taille. Leur teint eſt de couleur bronzée & preſque noire. Nous vîmes parmi eux un vieillard qui, à quelque différence près, étoit vêtu comme un Perſan ; mais les autres étoient nuds, à la réſerve d'un mouchoir qu'ils portent autour de leur tête en maniere de turban, & de quelques morceaux d'étoffe dont ils ſe ceignent les reins, & qu'ils attachent avec une agraffe d'argent. Il ne parut aucune femme, & probablement ils ont l'attention de ne pas les laiſſer voir aux étrangers. Leurs maiſons, bâties en bois de bambou, ſont propres & réguliérement conſtruites ; elles s'élevent ſur des poteaux, à huit pieds environ au-deſſus du ſol. Leurs canots ſont auſſi très-bien faits. Nous en vîmes quelques-uns d'aſſez conſidérables, & dont ils ſe ſervent probablement pour aller commercer à Malacca. Mais quand nous fûmes à terre, le pays nous parut très-agréable & couvert d'arbres.

L'isle eſt montueuſe, elle produit en abon-

dance le chou palmite & le cocotier; mais les habitans ne jugerent pas à propos de nous faire part de leurs fruits. Nous apperçûmes quelques risieres : les autres productions végétales de l'isle nous sont inconnues; un séjour de trente-six heures ne nous laissa pas le tems de visiter cette contrée vraisemblablement fertile. 1765.

Malgré l'agitation violente & continuelle des vagues dans la baie où nous étions à l'ancre, nous réussîmes à y faire une abondante pêche. Nous jetâmes notre seine avec le plus grand succès; mais il étoit facile de s'appercevoir que cela donnoit de l'ombrage aux insulaires, qui regardent comme une de leurs propriétés les poissons qui sont sur leurs côtes. Deux belles rivieres viennent se jeter dans la baie; l'eau en est parfaite, & nous la trouvâmes si supérieure à celle que nous avions à bord, que nous en remplîmes autant de pieces qu'on put en charger sur le canot, qui y retourna deux fois. Tandis que nous étions à l'ancre, quelques insulaires nous apporterent un animal qui avoit le corps d'un lievre & les jambes d'un daim; un de nos officiers l'acheta. Nous aurions voulu pouvoir le conserver vivant; mais il nous fut impossible de lui procurer l'espece de nourriture qui lui étoit propre; il fallut donc le tuer; la chair en étoit d'un très-bon goût. Le tems fut à l'orage durant notre séjour devant cette isle; les éclairs & la pluie, accompagnés des plus violens coups

de tonnerre, continuerent presque sans interruption.
1765.

Le 7, dans la matinée, voyant l'impossibilité de nous procurer de nouveaux rafraichissemens, nous appareillâmes pour profiter d'une bonne brise de terre; dans l'après-midi nous apperçûmes que les courans nous portoient dans le S. E. avec une vitesse qu'on peut estimer d'un mille par heure, La déclinaison de l'aiguille étoit de 38′ à l'ouest. Nous traversâmes ces parages dans la saison la moins favorable; car lorsque nous fûmes à la latitude de Pulo Condore, nous n'eûmes plus que de légeres brises & des calmes qui n'étoient interrompus que par des pluies violentes, des éclairs & du tonnerre.

Le 10, nous apperçûmes la pointe orientale de l'isle de Lingen, qui nous restoit S. O. $\frac{1}{4}$ O., distante de onze ou douze lieues. Le courant portoit E. S. E. avec une vitesse d'un mille par heure: à midi le vent calma, & nous mouillâmes un ancre à jet par 20 brasses d'eau; à une heure le tems s'étant éclairci, nous eûmes la vue d'une petite isle dans le S. O. 5° 30′ S. à la distance de dix ou onze lieues.

Le 11 à une heure après minuit, nous levâmes l'ancre & fimes de la voile: à six heures la petite isle nous restoit O. S. O., distante d'environ sept lieues; un grouppe d'autres très-petites isles, que nous prîmes pour les

isles Domines, dans l'O. 5° 30′ N. à la distance de sept ou huit lieues, & deux pointes remarquables sur l'isle de Lingen, nous restoient O. ¼ N. O., dans un éloignement de dix ou douze lieues. Notre latitude observée fut alors de 18′ S.; la latitude de la pointe orientale de Lingen de 10′ S., & la longitude orientale de 105° 15′. Pulo Taya en est presque au S. ¼ S. O., & distante d'environ douze lieues. 1765.

Le 12, à dix heures du matin, nous vîmes dans le N. E. une petite jonque chinoise: le lendemain à sept heures du matin; nous eûmes connoissance d'une petite isle appellée Pulo Toté, qui nous restoit S. E. ¼ E., à la distance d'environ douze lieues. Un peu au nord de de Pulo Taya, est une très-petite isle nommée Pulo Toupoa.

Le jour suivant 13, à quatre heures de l'après-midi, le vent ayant calmé, nous laissâmes tomber l'ancre par 14 brasses d'eau, fond mou; Pulo Taya nous restant au N. O., dans un éloignement de près de sept lieues. En cet endroit le courant portoit E. ¼ S. E., avec une vîtesse que nous estimâmes de deux nœuds & deux brasses par heure. A la distance de près de quatre milles nous vîmes un sloup à l'ancre, qui arbora pavillon Hollandois. Dans la nuit nous essuyâmes de violentes raffales, accompagnées de très-fortes pluies; dans un coup de vent le greslin que nous avions mouillé

rompit, ce qui nous obligea de laiſſer tom-
1765. ber notre ancre d'affourche. A huit heures du matin du 14, le vent, plus maniable, varia du N. N. O. à l'O. S.; nous mîmes dehors la chaloupe, levâmes notre ancre d'affourche, & à neuf heures nous fîmes voile; un fort courant nous entraînoit vers l'eſt: à deux heures nous remîmes le vaiſſeau à l'ancre ſur 15 braſſes; Pulo Taya nous reſtant N. O. $\frac{1}{4}$ N., entre ſept ou huit lieues de diſtance. Le ſloup que nous avions vu la veille, portant pavillon Hollandois, étoit reſté à l'ancre dans la même place. J'envoyai un canot avec un officier pour prendre de lui quelques informations. L'officier fut très-bien reçu, mais il fut fort ſurpris de ne pouvoir ſe faire entendre: il ne ſe trouvoit ſur ce vaiſſeau que des malais, ſans un ſeul blanc; ils préſenterent du thé à l'officier, & ſe conduiſirent, à ſon égard, de la maniere la plus honnête. Ce ſloup étoit d'une conſtruction ſinguliere; ſon pont étoit de bambou, & deux groſſes pieces de bois placées aux deux bouts du vaiſſeau, lui ſervoient de gouvernail.

Le lendemain 15, à ſix heures du matin, nous fûmes ſous voile; à deux heures, Monopin-Hill, qui nous reſtoit S. $\frac{1}{4}$ S. O., à la diſtance d'environ dix ou onze lieues, avoit l'apparence d'une petite iſle; il eſt au S. $\frac{1}{4}$ S. O. de ſept iſles, dont il eſt éloigné de près de douze lieues; ſa latitude eſt de 2° S. Arrivés

à la hauteur des sept isles, nous gouvernâmes S. O. $\frac{1}{4}$ S.; nos sondes furent régulieres depuis 1765.
12 jusqu'à 7 brasses, & bientôt après nous vîmes la côte de Sumatra, courant du O. S. O. à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. à la distance d'environ sept lieues. Vers le soir, nous laissâmes tomber l'ancre sur 7 brasses d'eau; & le lendemain 16, à quatre heures du matin, nous continuâmes notre route en gouvernant S. $\frac{1}{4}$ S. E., jusqu'à ce que la pointe de Monopin-Hill & celle de Batacarang, qui est sur la côte de Sumatra, nous resterent l'une à l'E., & l'autre au S. E., afin d'éviter Frédérick Hendrick, écueil dangereux, situé à mi-chemin entre Banca & Sumatra. Les sondes nous donnerent 13 & 14 brasses; alors nous gouvernâmes E. S. E., cherchant à tenir le milieu du canal, pour nous éloigner également d'une bature qui est à l'entrée de la riviere de Palambam & de celle qui est située à la hauteur de la pointe occidentale de Banca. Quand nous fûmes par le travers de la riviere de Palambam, nous trouvâmes que le fond s'élevoit régulièrement de 15 jusqu'à 7 brasses; & après l'avoir dépassée, les sondes rendirent 15 & 16 brasses. Nous continuâmes de gouverner E. S. E. entre la troisieme & la quatrieme pointe de Sumatra, distantes l'une de l'autre d'environ dix lieues. Les sondes, prises le long de la côte de Sumatra, donnerent depuis 11 jusqu'à 13 brasses; & la haute terre de Queda Banca, qu'on ap-

M iv

percevoit au-dessus de la troisieme pointe de
1765. Sumatra, nous restoit E. S. E. Depuis la troisieme pointe jusqu'à la deuxieme, distante d'environ onze ou douze lieues, la route est S. E. ¼ S. La haute terre de Queda Banca & la deuxieme pointe de Sumatra gisent entr'elles E. N. E. & O. S. O.; le canal a près de cinq lieues de large, & l'on a dans le milieu 24 brasses d'eau. A six heures du soir, nous mouillâmes par 13 brasses; Monopin-Hill nous restoit au N. ½ rumb. O., & la troisieme pointe de Sumatra au S. E. ¼ E. de deux à trois lieues de distance. Nous apperçûmes alors plusieurs vaisseaux, dont la plupart portoient pavillon Hollandois. Dans la nuit, nous eûmes des vents très-frais & par grains, avec du tonnerre, des éclairs & une grande pluie; mais comme la tenue étoit très-forte dans ce mouillage, la bonté de nos cables nous rassuroit sur le danger d'être jetés à la côte.

Le lendemain au matin, 17, le courant ou la marée portoit au S. E. avec une vitesse que j'estimai de trois nœuds par heure. Nous appareillâmes à cinq heures par un vent d'O. modéré & un tems brumeux. Dans la nuit, la direction de la marée changea, & reversa avec la même force dans le N. O.; ainsi la marée en cet endroit monte ou descend douze heures de suite.

Le 19, nous parlâmes à un senau Anglois de notre compagnie des Indes; il étoit parti

de Bencoolen pour se rendre à Malacca, & ensuite au Bengale; nous nous trouvions alors avec les premieres provisions du vaisseau, qui étoient entiérement corrompues; le bœuf & le porc exhaloient une odeur insupportable, & notre pain fourmilloit de vers. Le maître du senau n'eut pas plutôt appris notre situation, qu'il nous envoya un mouton, une douzaine de volailles & une tortue, ce qui étoit, je pense, la moitié de ses provisions; & il eut la générosité de ne vouloir rien accepter que nos remerciemens. C'est avec plaisir que je lui paie ce tribut de reconnoissance, & je suis bien fâché de ne pas me rappeller son nom, ni celui de son vaisseau. 1765.

Dans l'après-midi, nous rangeâmes la pointe de Sumatra, & les sondes, le long de la côte du nord, à la distance d'un mille & demi du rivage, furent de 14 brasses. A trois heures & demie, nous laissâmes tomber l'ancre, & j'envoyai un canot pour reconnoître les sondes, à cause des écueils qui s'étendent au nord de l'isle appellée Lucipara, qui nous restoit au S. E. $\frac{1}{4}$ E. à la distance d'environ six lieues. La brise trop foible, & le flot qui portoit fortement au nord, ne nous permirent pas de passer entre ces écueils & la côte de Sumatra, avant le 20 après-midi. Les sondes furent réguliérement de 9 & 10 brasses en prolongeant l'isle, & de 5 & 6 brasses en côtoyant Sumatra. Ce canal, continuellement fréquenté, est trop

bien connu pour que je doive inférer ici les
1765. particularités de notre paſſage. Je dirai ſeulement que le mercredi 17, à ſix heures du ſoir, nous paſsâmes entre les iſles Edam & Horn, & nous entrâmes dans la rade de Batavia. A huit heures, nous jetâmes l'ancre à quelque diſtance des vaiſſeaux, l'iſle d'Onruſt nous reſtant à l'O. N. O. à la diſtance de cinq ou ſix milles.



CHAPITRE XIII.

Séjour à Batavia, *& départ de ce port.*

LE lendemain, qui étoit le 28 de novembre conformément à notre journal, mais qui ſe trouvoit être le 29, ſelon la vraie date d'Europe, ſur laquelle nous avions perdu un jour en ſuivant le cours annuel du ſoleil, nous vînmes mouiller plus près de la ville, & nous ſaluâmes le fort d'onze coups de canon, qui nous furent rendus. Il y avoit dans cette rade plus de cent vaiſſeaux, grands ou petits, & dans ce nombre un gros vaiſſeau Anglois de Bombay, qui nous ſalua de treize coups de canon.

La compagnie Hollandoiſe entretient toujours ici un vaiſſeau amiral. Le commandant de cette patache, qui parmi ſes compatriotes

eft un perfonnage de conféquence, jugea à propos d'envoyer fon canot à mon bord. Le conducteur auffi mal vêtu qu'il avoit mauvaife mine, me demanda qui nous étions, d'où nous venions, quelle étoit notre deftination, & me fit plufieurs autres queftions non moins impertinentes; il fe difpofa en même tems à écrire mes réponfes; mais je lui épargnai cette peine; il fut prié de quitter fur le champ mon bord & de retourner dans fon canot, ce qu'il fit fans repliquer. 1765.

A notre arrivée à Batavia, nous n'avions pas un feul malade dans les deux équipages; mais fachant que l'air y eft plus mal-fain qu'en aucun endroit des Indes, dans la faifon des pluies qui étoit prochaine, & que l'arrack y eft très-commun, je réfolus d'en partir auffitôt que nous ferions prêts à remettre en mer. Je defcendis pour faire vifite au général; mais il étoit à fa maifon de campagne, qui eft à quatre milles environ de Batavia: je trouvai cependant un officier, qu'on nomme le Sabandar, & qui eft l'introducteur des étrangers. Il me propofa obligeamment de me conduire chez fon excellence, fi je l'aimois mieux que d'attendre fon retour. J'acceptai fes offres, & nous partîmes fans différer. Le général me fit le plus gracieux accueil, & me laiffa le choix de chercher un logement dans la ville, fi je ne voulois pas en prendre un à l'hôtel. Cet hôtel eft une grande & belle maifon, que le

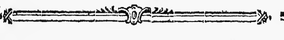
1765. général afferme à un particulier, avec le privilege exclusif de loger tous les étrangers, qui sont toujours en très-grand nombre. Un habitant qui oseroit donner un lit à un étranger, ne fût-ce que pour une seule nuit, paieroit une amende de 500 rixdales : ce qui fait près de 2500 livres monnoie de France. Il est peu de grands édifices à Batavia, mais les maisons joignent à la régularité de la construction tout ce qui peut en rendre l'intérieur agréable & commode. Les rues sont larges, bien percées, & la plupart traversées par des canaux bordés de grands arbres des deux côtés. Ces canaux, qui lui donnent l'apparence des villes de Hollande, sont sans doute commodes pour les négocians, qui peuvent faire conduire par eau les marchandises devant leurs portes; mais ils doivent aussi entretenir une humidité pernicieuse aux habitans. On conçoit que la ville étant bâtie sur un terrein marécageux, les canaux sont nécessaires pour l'écoulement des eaux; mais les arbres qui les embellissent, gênent la circulation de l'air, & s'opposent à la dispersion des vapeurs qui s'en élevent.

Il n'est guere de ville en Europe plus peuplée. Batavia semble être le centre de réunion de toutes les nations : les Hollandois, les Portugais, les Chinois, les Persans, les Maures, les Malais, les Javans habitent cette ville & composent la société. Les Chinois ont un

quartier séparé. Ce sont eux qui font le plus grand commerce : car il arrive annuellement dans cette rade dix ou douze grosses jonques de la Chine. C'est en grande partie à la richesse de ce commerce qu'est due l'opulence dont les Hollandois jouissent à Batavia. Si la variété des plaisirs, la bonne chere, & les productions de la terre les plus capables de flatter le goût, concourent à rendre ce séjour agréable, la jouissance en est troublée par une infinité d'insectes venimeux qui ne vous laissent aucun repos. Ses dehors approchent de la magnificence des environs de Londres. On y est sur-tout frappé de la beauté des chemins, embellis d'un côté par un canal, qu'ombragent des rangées de grands & superbes arbres ; & au-delà de ce canal, navigable pour de très-grosses barques, les maisons de campagne des habitans offrent un coup-d'œil enchanteur. Ils résident, autant que les affaires peuvent le leur permettre, dans ces belles maisons de plaisance, où ils respirent un air plus pur & plus salubre que dans la ville. Le luxe y est à un tel degré, que c'est presqu'un déshonneur que d'y être à pied. 1765.

Impatient de quitter Batavia, où nous étions arrivés le 28 novembre, je pressois notre expédition. Dès que nous eûmes embarqué les rafraîchissemens, une provision de riz & d'arrack pour le reste du voyage, nous appareillâmes, & le 10 décembre nous fîmes voile de

1765. cette rade. Le fort nous salua d'onze coups de canon, & le vaisseau amiral, de treize, qui furent rendus de mon bord. Nous reçûmes aussi le salut d'un vaisseau Anglois. Nous gouvernâmes sur l'isle du Prince, qui est dans le détroit de la Sonde, & le 14 nous y vînmes mouiller. Dans ce passage il nous vint de la côte de Java des canots chargés de tortues; ils nous en fournirent une si grande quantité, qu'on ne servoit rien autre chose aux deux équipages. Nous restâmes à l'ancre jusqu'au 19 devant l'isle du Prince, où nous ne vécûmes encore que de tortues, que les habitans de l'isle nous vendoient à très-bon compte. Après y avoir fait de l'eau & du bois, autant que nous pûmes en prendre, nous mîmes à la voile, & avant la nuit nous avions doublé la pointe de l'isle de Java. Ce fut alors qu'une fievre putride parut se développer avec fureur dans nos équipages; trois de mes matelots en moururent, & plusieurs autres furent si malades qu'on les jugeoit sans espérance. Cependant nous n'avions pas perdu un seul homme à Batavia; ce qui fut regardé, malgré la briéveté de notre séjour, comme un exemple extraordinaire de bonheur. Nous ne fûmes pas quinze jours en mer, que nous eûmes la consolation de voir tous nos malades parfaitement rétablis.



1766.

CHAPITRE XIV.

Arrivée au cap de Bonne-Espérance. *Retour en Angleterre.*

Nous continuâmes de faire voile pendant près de quarante-huit jours, sans qu'il nous arrivât rien de remarquable. Seulement, dans cet intervalle de tems, nous eûmes le malheur de perdre un de nos meilleurs canonniers. Il se laissa tomber du bord, & tous nos efforts ne purent le sauver. Le 10 février, nous eûmes la vue de la côte d'Afrique, dont nous n'étions plus qu'à sept lieues, & qui s'étendoit depuis le N. N. O. jusqu'au N. E. Elle paroissoit coupée en plusieurs hautes montagnes, entre lesquelles on voyoit la terre s'abaisser en pente douce & couverte de sable blanc. Sa latitude S. étoit de 34° 15′, & sa longitude O. de 21° 45′. L'aiguille aimantée déclinoit de 22° à l'ouest, & la sonde nous rendit 53 brasses, fond de gros sable brun.

Nous portâmes sur la terre, & lorsque nous en fûmes à deux lieues environ, nous vîmes une épaisse fumée qui s'élevoit d'une plage sablonneuse. J'imaginai que cette fumée étoit produite par les Hottentots, & j'étois surpris qu'ils choisissent pour leur résidence cette partie de la côte, qui ne paroît être compo-

fée que de dunes, où l'on n'apperçoit ni ar-
1766. brisseaux, ni verdure, & sur laquelle la mer brise avec une violence qui doit y rendre la pêche impraticable.

Le 12, à trois heures après-midi, nous doublâmes le cap Lagullas, d'où la côte court O. N. O. jusqu'au cap de Bonne-Espérance, qui en est éloigné de trente lieues. Le jour suivant 13, nous passâmes entre l'isle Pingoin & la Pointe Verte, & nous entrâmes dans la baie des Tables sous nos huniers tous les ris pris, les vents étant au S. S. E. grand frais & par grains violens. A trois heures après-midi, nous laissâmes tomber l'ancre, & nous saluâmes le fort, qui nous rendit le salut. Les Hollandois me dirent qu'aucun de leurs vaisseaux n'auroit osé entrer dans la baie avec un vent si désavantageux, & qu'ils nous avoient vu avec surprise entrer & manœuvrer avec plus de facilité & de promptitude qu'on ne le fait d'ordinaire par le vent le plus favorable.

Le lendemain 14, dans la matinée, je descendis à terre pour me rendre chez le gouverneur : sa voiture m'attendoit déjà sur le rivage. Je vis un homme avancé en âge, & très-populaire : il me reçut avec une extrême politesse : il eut l'honnêteté de m'offrir un appartement dans la maison de la compagnie durant mon séjour au Cap, & me pria de disposer de sa voiture comme si elle m'appartenoit. Etant un jour à dîner chez lui avec quelques

autres

autres personnes, j'eus occasion de parler de la fumée que j'avois vue sur une plage sablonneuse, en un endroit de la côte où tout annonçoit la stérilité de la terre; & j'ajoutai que cela m'avoit causé quelque étonnement. Il me dit qu'il n'y avoit pas long-tems qu'un autre vaisseau, qui s'étoit approché de cette partie de la côte, avoit vu comme moi cette grande fumée, quoique cette terre, qu'on supposoit être une isle, fût inhabitée. Il m'apprit à ce sujet, qu'il y avoit près de deux ans que deux vaisseaux de la compagnie des Indes avoient fait voile de Batavia pour le Cap, & que jamais on n'en avoit eu de nouvelles; il soupçonnoit que l'un de ces deux vaisseaux, ou même tous les deux, avoient fait naufrage sur cet endroit de la côte; & que les fumées qu'on avoit apperçues venoient de ces malheureux qui s'y étoient perdus. Il ajouta qu'on avoit déjà envoyé plusieurs fois des bateaux pour éclaircir ces conjectures, mais que la mer brisoit sur la côte avec tant de furie, qu'ils avoient été forcés de revenir sans oser y descendre. Je fus touché du récit d'une si triste aventure, & je regrettai de n'en avoir pas été informé auparavant; car j'aurois fait tous mes efforts pour trouver ces infortunés, & les tirer d'un lieu où ils doivent probablement périr de misere. 1766.

Le Cap est un excellent relâche pour les vaisseaux qui doivent doubler cette pointe méridionale de l'Afrique. Le climat en est très-

1766. frais, la campagne très-belle, & l'on y trouve en abondance des rafraîchiſſemens de toute eſpece. Le jardin de la compagnie eſt un endroit délicieux : à l'un des bouts de ce jardin, eſt une ménagerie qui appartient au gouverneur ; il n'épargne rien pour la remplir d'un grand nombre d'animaux curieux & rares ; j'y ai vu trois belles autruches & quatre zebres d'une taille extraordinaire. Nos gens, à qui je permettois d'aller à terre chacun à leur tour, profitoient de cette liberté, pour ſe régaler des vins du Cap, & ils ne revenoient guere à bord ſans en avoir bu avec excès. Tandis que nous étions dans cette rade, nous y vîmes arriver pluſieurs vaiſſeaux, les uns Hollandois, les autres François, quelques-uns Danois, mais il n'y en avoit point qui n'eût une deſtination ultérieure.

Après un ſéjour que j'avois prolongé juſqu'à trois ſemaines pour laiſſer aux équipages le tems de ſe remettre des fatigues qu'ils avoient eſſuyées, je pris congé du bon vieux gouverneur ; & muni de tous les rafraîchiſſemens néceſſaires, je fis voile le 7 mars de la baie des Tables, par un vent très-favorable du S. E.

Le 16, à ſix heures du matin, nous eûmes la vue de l'iſle de Sainte-Helene dans l'O $\frac{1}{4}$ N. O., diſtante d'environ ſeize lieues ; & ſur le midi, nous apperçûmes un gros vaiſſeau portant pavillon François. Nous continuâmes notre route, & quelques jours après,

comme nous faisions voile par un très-beau tems & un vent frais, à une distance considérable de la terre, le vaisseau reçut une secousse aussi rude que s'il eût donné sur un banc : la violence de ce mouvement nous alarma tous, & nous courûmes sur le pont ; nous vîmes la mer se teindre de sang dans une très-grande étendue ; ce qui dissipa nos craintes. Nous en conclûmes que nous avions touché sur une baleine ou sur un grampus, & que vraisemblablement notre vaisseau n'en avoit reçu aucun dommage ; ce qui étoit vrai. Dans ce même tems nous perdîmes le second maître charpentier, jeune homme industrieux & actif ; il avoit presque toujours été dans un état de langueur depuis notre départ de Batavia. *1766.*

Le 25, nous passâmes la ligne par 17° 10' de longitude O. Le lendemain au matin, le capitaine Cumming se rendit à mon bord, pour m'informer que trois pieces de la ferrure de son gouvernail étoient rompues, ce qui le mettoit hors de service. J'envoyai sur le champ le charpentier visiter ce gouvernail, qu'il trouva en plus mauvais état encore que ne l'avoit dit le capitaine. Les gonds & les rosettes étoient si usés qu'ils ne pouvoient absolument plus supporter le gouvernail. Le charpentier prit le parti d'en faire une machine pareille à celle qu'on avoit faite pour l'Ipswich, & qui avoit servi à le reconduire en

1766. Angleterre. Cette machine fut achevée en cinq jours environ. La Tamar s'en servit avec succès; mais craignant qu'elle ne fût hors d'état de se soutenir contre un vent violent qui la jeteroit à la côte, j'ordonnai à M. Cumming de faire voile pour Antigoa, où il pourroit échouer le vaisseau, & y faire réparer son gouvernail avec une nouvelle garniture de gonds & de rosettes qu'il avoit de rechange; car celle de la Tamar étant en fer, on ne devoit pas s'attendre qu'elle durât autant que celle du Dauphin, qui étoit de cuivre ainsi que son doublage.

La Tamar, conformément à ces nouveaux ordres, se sépara de nous le premier d'avril, & gouverna sur les isles Antilles. Lorsque nous arrivâmes par les 34° de latitude S., & 35° de longitude O., les vents grands frais & variables de l'O. S. O. à l'O. N. O., & une mer terrible qui brisa autour de nous durant six jours consécutifs, nous chasserent jusqu'à la hauteur de 48° N. par les 14° de longitude O. Le 7 mai, à sept heures du matin, nous eûmes connoissance des isles Sorlingues, neuf semaines après notre départ du cap de Bonne-Espérance, & un voyage de vingt-deux mois & quelques jours. Le 9, nous mouillâmes aux Dunes. Le même jour je descendis à Deal, & je partis pour me rendre à Londres.

Fin du voyage de Byron.

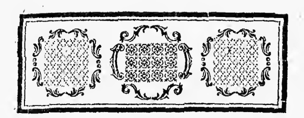
RELATION

D'UN VOYAGE

FAIT AUTOUR DU MONDE,

Dans les années 1766, 1767, 1768 & 1769,

PAR PHILIPPE CARTERET, écuyer, commandant du *Swallow*, ſloup de Sa Majeſté Britannique.



RELATION
D'UN VOYAGE
FAIT AUTOUR DU MONDE,

Dans les années 1766, 1767, 1768 & 1769.

Par Philippe CARTERET, écuyer, commandant du Swallow, *sloup de Sa Majesté Britannique.*



CHAPITRE PREMIER.

Traversée de Plymouth *à l'isle de* Madere, *& passage du détroit de* Magellan. *

BIENTÔT après mon retour d'un voyage autour du monde, fait avec le commodore By- 1766.

* La longitude dans ce voyage est calculée sur le méridien de Londres, en prenant d'abord 180 degrés à l'ouest, & ensuite à l'est.

ron, je fus nommé commandant du Swallow,
1766. floup de Sa Majefté Britannique, par une commiffion datée du premier juillet 1766. Le Swallow étoit alors à Chattam, & l'on m'ordonna de l'équiper avec toute la promptitude poffible. C'étoit un vieux vaiffeau de trente ans de fervice, & je ne le croyois pas en état de faire un long voyage. Il étoit légérement doublé à la quille, laquelle n'étoit pas même garnie de clous qui puffent fuppléer au défaut d'un doublage plus capable de le défendre des vers. On me fit entendre que je devois accompagner le Dauphin dans fon expédition; mais la différence de grandeur & d'équipement de ces deux bâtimens me donna lieu de penfer qu'ils n'avoient pas la même deftination. Le Dauphin avoit un doublage de cuivre, & étoit approvifionné de tout ce qui eft néceffaire à une navigation longue & dangereufe; le Swallow au contraire étoit mal pourvu des chofes les plus effentielles. Je me hafardai cependant à demander une forge, du fer, un petit efquif & plufieurs autres chofes que je favois par expérience devoir être très-importantes, fi l'on prétendoit que j'entrepriffe un fecond voyage autour du globe. On me répondit que le vaiffeau & fon équipement étoient très-propres pour l'ufage qu'on en vouloit faire, & l'on ne m'accorda rien de ce que je defirois. Cette réponfe me confirma dans l'opinion où j'étois que, fi le Dauphin s'embarquoit pour faire le

tour du monde, on ne m'enverroit pas plus loin que les isles de Falkland, où je ferois remplacé par le Jason, excellente frégate qui étoit, comme le Dauphin, doublée de cuivre, & amplement chargée de provisions. Comme je manquois de fil de carret, article absolument nécessaire dans tous les voyages, je tâchai de m'en procurer à Plymouth; mais on me dit qu'on en avoit mis à bord du Dauphin une quantité suffisante pour les deux vaisseaux. 1766.

Le 22 août 1766, l'équipage ayant reçu la veille deux mois de paie, je fis voile du goulet de Plymouth, conjointement avec le Dauphin, commandé par le capitaine Wallis & la flûte le Prince Fréderic, sous les ordres du lieutenant Jacques Brine. Nous marchâmes ensemble, sans qu'il nous arrivât rien de remarquable jusqu'au 7 de septembre, jour où nous mîmes à l'ancre dans la rade de Madere.

Pendant que j'étois à cet endroit, ne connoissant pas encore le lieu de ma destination, j'écrivis une lettre au capitaine Wallis, pour lui représenter que je manquois de fil de carret, & l'informer de la réponse qui m'avoit été faite lorsque j'en avois demandé au commissaire ordonnateur de Plymouth. Il m'en envoya cinq cents livres. Cette quantité n'étoit pas suffisante pour satisfaire mes besoins, & je fus forcé bientôt après de mettre en pieces quelques-uns des cables, afin de sauver mes agrês.

1766. Mon lieutenant m'avertit le 9, dès le grand matin, que neuf des meilleurs matelots s'étoient échappés du vaisseau pendant la nuit, & avoient gagné la côte à la nage, entiérement nus, & n'emportant rien que leur argent qu'ils avoient enveloppé dans un mouchoir attaché autour de leurs reins. Il ajouta que les déserteurs ne s'étoient pas encore quittés jusqu'à ce qu'ils fussent près de la houle qui brise avec violence sur le rivage, & qu'alors un d'eux, effrayé du bruit des vagues, s'en étoit revenu en nageant près du vaisseau, où il avoit été pris à bord, mais que les autres avoient eu le courage de se hasarder au milieu des flots. Comme la perte de ces hommes auroit eu pour nous des suites funestes, j'écrivis sur le champ au consul, pour le prier de m'aider à les recouvrer. Je n'avois pas encore fini ma lettre, lorsqu'il me fit dire qu'au grand étonnement des naturels du pays, on venoit de les trouver nus sur le rivage, qu'on les avoit mis en prison, & qu'on n'attendoit que mes ordres pour les renvoyer. Je dépêchai un bateau, & dès que j'appris qu'ils étoient arrivés, j'allai sur le pont. Je fus charmé de voir le repentir sur leurs visages, & je fus intérieurement porté à ne pas leur infliger une punition à laquelle ils sembloient disposés à se soumettre de bon cœur, pour expier leur faute. Je leur demandai ce qui avoit pu les porter à s'enfuir du vaisseau & quitter le fer-

vice de leur patrie, au risque d'être dévorés par les goulus, ou déchirés en pieces par la houle qui battoit sur la côte. Ils répondirent que, quoiqu'ils eussent couru tant de dangers en nageant vers la greve, ils n'avoient jamais eu intention de déserter le vaisseau qu'ils étoient résolus de ne pas quitter tant qu'il pourroit naviger, mais que sachant bien qu'ils entreprenoient un long voyage dont personne n'étoit assuré de revenir, ils avoient jugé qu'il seroit un peu dur de n'avoir pas une occasion de dépenser leur argent, & s'étoient déterminés à boire encore une bouteille d'eau-de-vie & revenir ensuite à bord, où ils espéroient arriver avant qu'on s'apperçût de leur départ. Je voulois leur pardonner, & je n'examinai pas trop sévérement leur apologie, que le reste de l'équipage qui les entouroit paroissoit beaucoup approuver. Je leur fis observer qu'après avoir bu une bouteille d'eau-de-vie, ils auroient été peu en état de traverser la houle à la nage, & je leur dis qu'espérant que désormais ils n'exposeroient leur vie que dans des occasions plus importantes & que je n'aurois point à me plaindre de leur conduite, je ne leur infligeois d'autre châtiment que la honte & le regret dont je les voyois pénétrés. Je pensai qu'ils avoient besoin de repos, je les avertis de remettre leurs habits & de se coucher. J'ajoutai que, si pendant notre voyage j'avois besoin de bons nageurs,

1766.

je connoiſſois avec plaiſir à qui je pourrois
1766. m'adreſſer. Ayant ainſi diſſipé la crainte de ces braves matelots, je fus très-ſatisfait de remarquer le murmure de contentement qui ſe fit entendre alors au milieu de tous les gens de l'équipage. Ma clémence fut bien payée par la ſuite; au milieu des peines & des dangers de notre voyage, ces déſerteurs nous rendirent toute ſorte de ſervices avec un zele & une ardeur qui leur fait honneur, & qui ſervit d'exemple aux autres.

Nous remîmes à la voile le 12, & le capitaine Wallis me donna une copie de ſes inſtructions, qui m'apprit l'objet de notre voyage. Il nomma le port Famine dans le détroit de Magellan, pour rendez-vous en cas que nous vinſſions à nous ſéparer.

J'étois convaincu que l'on m'envoyoit à une expédition que le Swallow & ſon équipement n'étoient pas en état d'accomplir; mais je réſolus à tout événement de faire mon devoir le mieux qu'il me ſeroit poſſible.

Nous continuâmes notre route, & il ne nous arriva rien de digne d'être rapporté, juſqu'à ce que nous mîmes à l'ancre à la hauteur du cap de la Vierge-Marie, où nous vîmes les Patagons, dont j'ai fait la deſcription dans une lettre au docteur Matty, publiée dans le ſoixantieme volume des Tranſactions Philoſophiques. Il ſeroit inutile de la répéter ici, d'autant plus qu'elle eſt conforme en général

à celle qu'ont donnée le commodore Byron & le capitaine Wallis. 1766.

Lorſque nous entrâmes dans le détroit, on m'ordonna de marcher en avant du Dauphin & de la flûte, afin de les piloter au milieu des bas-fonds ; mais mon bâtiment manœuvroit ſi mal, qu'il nous étoit très-rarement poſſible de le virer ſans le ſecours d'un bateau qui nous touât ; cependant, après bien des travaux & bien des dangers, nous mîmes à l'ancre dans le port Famine le 26 décembre. Nous démontâmes alors notre gouvernail, pour y ajouter une piece de bois : j'eſpérois qu'en le rendant plus large, le vaiſſeau s'en trouveroit mieux ; cette opération ne répondit pas à mon attente.

Après avoir eſſuyé de nouveaux périls & de nouvelles difficultés pour aborder dans la baie d'Iſland, nous y arrivâmes le 17 février. Avant de remettre à la voile, j'expoſai dans une lettre au capitaine Wallis la ſituation de 1767. mon vaiſſeau, & je le priai d'examiner ce qu'il étoit plus à propos de faire pour le ſervice de ſa majeſté ; s'il vouloit le renvoyer, ou s'il devoit continuer le voyage. Il me répondit que, puiſque les lords de l'amirauté l'avoient deſtiné à une expédition dont je connoiſſois bien l'objet, il ne croyoit pas être le maître de changer ſa deſtination.

Nous continuâmes donc à naviger enſemble dans le détroit pendant quelque tems ; &

comme je l'avois déjà paſſé une fois, on me dit
1767. de me tenir en avant & de ſervir de guide, en me donnant la liberté de mettre à l'ancre ou à la voile lorſque je le jugerois convenable. M'appercevant que le Swallow étoit très-mauvais voilier, qu'il retardoit beaucoup le Dauphin, & que probablement il lui feroit manquer la ſaiſon de gagner la mer du Sud, ce qui auroit renverſé le projet du voyage, je propoſai au capitaine Wallis de laiſſer le Swallow dans quelque anſe ou baie, & de monter moi-même ſes bateaux, pour l'accompagner & l'aider juſqu'à ce qu'il eût traverſé le détroit. Je lui remontrai que par là il acheveroit ſon paſſage, ſuivant toute apparence, beaucoup plutôt que ſi mon bâtiment lui faiſoit perdre du tems. Afin de lui faire agréer ce plan, je lui fis remarquer qu'il pourroit compléter ſes proviſions de bouche & de marine, & ſon équipage, avec ce qui étoit dans mon vaiſſeau, & le renvoyer en Angleterre avec ceux de ſes gens que la maladie rendoit incapables de le ſuivre. J'ajoutai qu'en m'en retournant dans la Grande-Bretagne, j'examinerois la côte orientale des Patagons, ou que j'entreprendrois de faire toutes les autres découvertes qu'il voudroit m'indiquer. Enfin je lui dis que, s'il croyoit avoir beſoin, pour faire réuſſir le voyage, des connoiſſances que j'avois acquiſes dans les mers du Sud, j'étois prêt d'aller avec lui à bord du Dauphin, &

d'abandonner le commandement du Swallow à son premier lieutenant, dont je remplirois 1767. la place, ou de faire le voyage moi seul avec le Dauphin, s'il vouloit remmener en Europe le Swallow; mais le capitaine Wallis persista toujours dans l'opinion que, d'après les ordres que nous avions reçus, les deux vaisseaux devoient continuer leur route sans se séparer.

Le Swallow étoit alors en si mauvais état, qu'en portant toutes ses voiles, il ne pouvoit pas faire autant de chemin que le Dauphin avec ses huniers à un seul ris. Nous marchâmes pourtant de conserve jusqu'au 10 avril, que nous apperçûmes l'entrée occidentale du détroit & la grande mer du Sud. Jusques-là, je m'étois tenu en avant, suivant les directions qu'on m'avoit données; mais alors le Dauphin se trouvant presque à notre travers, il envergua sa misaine qui lui fit bientôt gagner le pas; & sur les neuf heures du soir, comme il ne nous montroit point de signaux, nous le perdîmes de vue. Nous avions une jolie brise est, dont nous profitâmes le mieux qu'il nous fut possible pendant la nuit, portant toutes nos petites voiles, & même les boute-hors du grand perroquet, malgré le danger auquel nous nous exposions. Le lendemain, à la pointe du jour, nous voyions encore les huniers du Dauphin au-dessus de l'horizon, & nous apperçûmes qu'il portoit ses boute-hors. A neuf heures, nous le perdîmes

1767. entiérement de vue, & nous jugeâmes qu'il avoit débouqué le détroit; mais nous étions toujours au-dessous de la terre, & nous n'avions que des vents légers & variables. Je n'eus plus d'espoir alors de revoir le Dauphin ailleurs qu'en Angleterre, puisque nous n'avions point concerté de plan d'opération, ni nommé aucun rendez-vous, comme nous avions fait de Plymouth au détroit de Magellan. Cette séparation étoit d'autant plus malheureuse pour moi, que pendant les neuf mois que nous avions navigué ensemble, on n'avoit mis à bord du Swallow aucune des étoffes de laine, toiles, verroteries, couteaux, ciseaux & autres ouvrages de coutellerie, destinés à l'usage des deux vaisseaux, & qui étoient si nécessaires pour obtenir des rafraîchissemens des Indiens. Nous manquions d'ailleurs de forge & de fer, sans quoi nous ne pouvions peut-être pas conserver notre bâtiment. J'eus cependant la satisfaction de ne point appercevoir de marques d'abattement parmi l'équipage: j'encourageai mes gens, en leur disant que, quoique le Dauphin fût le meilleur des deux vaisseaux, j'espérois que ce désavantage seroit amplement compensé par leur courage, leur habileté & leur bonne conduite.

A midi de ce jour, nous étions en travers du cap Pillar, lorsqu'une brise s'élevant au S. O., nous fûmes obligés d'abattre nos petites voiles, de riser nos huniers & de ferrer le vent. Bientôt après elle fraîchit à l'O. S. O. en

soufflant

soufflant directement debout de la mer; & après avoir fait deux bordées, pour doubler la terre, nous eûmes le chagrin d'appercevoir que nous ne pouvions pas en venir à bout. Il étoit presque nuit, le vent augmenta & chassa devant lui une grosse houle, & il survint un brouillard avec une pluie violente. Nous rangeâmes de près la côte méridionale, & j'envoyai un bateau en avant pour découvrir la baie Tuesday, (Mardi) que sir Jean Narbourough dit être à quatre lieues du détroit, ou quelque autre endroit qui pût nous servir de mouillage. A cinq heures, nous ne pouvions pas voir terre, quoiqu'elle soit très-haute & que nous n'en fussions qu'à un demi-mille : à six heures, l'épaisseur de la brume avoit rendu la nuit si ténébreuse que nous ne voyions pas à la moitié de la longueur du vaisseau ; je mis à la cape pour attendre le bateau, dont j'avois beaucoup de raison d'être inquiet. Nous allumâmes des flambeaux, & nous fîmes de tems en tems des feux pour signal; mais étant toujours incertain si nos gens les appercevoient à travers le brouillard & la pluie, je fis tirer un coup de canon à toutes les demi-heures, & enfin j'eus la consolation de les reprendre à bord : ils n'avoient découvert ni la baie Tuesday, ni aucun autre mouillage. Nous fîmes voile le reste de la nuit, tâchant de nous tenir près de la côte méridionale, & de conserver, autant qu'il nous seroit possible, le chemin que nous

1767.

avions gagné à l'ouest. Le lendemain 12, à la
1767. pointe du jour, je dépêchai une seconde fois le maître dans le canot à la recherche d'un endroit où nous pussions mettre à l'ancre sur la côte sud. J'attendis son retour jusqu'à cinq heures de l'après-midi, dans la perplexité la plus accablante. Je craignois que nous ne fussions obligés de passer encore une nuit dans ce parage dangereux; mais je le vis sonder une baie, & sur le champ je tirai vers lui. Peu de tems après le maître revint à bord, & nous apprîmes avec une joie inexprimable, que nous pouvions y jeter l'ancre en toute sûreté. A l'aide de notre bateau, nous y mouillâmes sur les six heures, & j'allai dans ma chambre pour prendre quelque repos. J'étois à peine couché sur mon lit, que je fus alarmé par un cri & un tumulte universel; les gens de l'équipage qui étoient dans l'entre-pont couroient en hâte sur le tillac & joignoient leurs clameurs à celles des autres. Je me levai à l'instant, imaginant qu'un coup de vent avoit forcé le vaisseau sur son ancre, & le chassoit hors de la baie. En arrivant sur le tillac, j'entendis l'équipage s'écrier dans un transport de surprise & de joie, qui approchoit beaucoup de l'extravagance, le Dauphin! le Dauphin! Cependant quelques minutes après, nous fûmes convaincus que ce que nous prenions pour un vaisseau, n'étoit rien autre que des trombes d'eau élevées dans l'air par un des

coups de vent violens qui partoient sans interruption de la haute terre. La brume servoit à nous tromper. Cette erreur déconcerta d'abord l'équipage; mais avant de les quitter, j'eus le plaisir de voir nos gens reprendre leur courage & leur gaîté ordinaires. 1767.

La petite baie où nous étions à l'ancre, est située à environ trois lieues E. $\frac{1}{4}$ S. E. du cap Pillar. C'est la premiere plage qui ait quelque apparence de baie en-dedans de ce cap, qui gît au S. $\frac{1}{4}$ S. E., à environ quatre lieues de l'isle que sir Jean Narbourough a appellée Westminster-Hall, à cause de la ressemblance qu'elle a de loin avec ce bâtiment. La pointe occidentale de cette baie, qui est coupée perpendiculairement comme la muraille d'une maison, est facile à reconnoître. Il y a trois isles à deux encablures en-dedans de son entrée, & en-dedans de ces isles on trouve un très-bon havre, avec un mouillage par 25 & 30 brasses, fond de vase molle. Nous mîmes à l'ancre en-dehors de ces isles; le passage qui est entre elles n'a pas plus d'un quart d'encablure de largeur; nôtre petite baie avoit environ deux longueurs de cable de large; les pointes portent E. & O. de l'une à l'autre : la sonde donne 16 à 18 brasses dans l'intérieur, mais la mer est plus profonde à l'endroit où nous étions. Nous avions une ancre par 17 brasses & l'autre par 45, & entre les deux plusieurs brisans & des rochers. Un vent très-fort nous faisoit

1767. chaſſer ; & le fond étant très-dangereux, nous craignions à chaque inſtant que nos cables ne fuſſent coupés. Lorſque nous les relevâmes, nous fûmes fort ſurpris de voir qu'ils n'étoient endommagés par aucun endroit, quoique nous ne les puſſions dégager qu'avec peine d'entre les rochers. La terre eſt par-tout élevée autour de cette baie & du havre ; & comme un courant porte continuellement vers la côte, je ne doute pas qu'il n'y ait quelque autre communication avec la mer au ſud du cap Deſeado (Déſiré). Le maître nous dit qu'il s'étoit avancé à quatre milles dans un bateau, & qu'alors il n'étoit sûrement pas éloigné de plus de quatre milles de l'Océan occidental ; cependant je vis toujours une large entrée au S. O. Le débarquement eſt bon par-tout, on peut y faire facilement du bois & de l'eau, & il y a des moules & des oies ſauvages en abondance.

De la côte ſeptentrionale de l'extrêmité O. du détroit de Magellan, qui eſt ſituée à-peu-près au 52° ½ de latitude S. juſqu'au 48°, la terre, c'eſt-à-dire la côte oueſt du pays des Patagons, porte N. & S. Elle eſt entiérement compoſée d'iſles coupées par la mer, parmi leſquelles ſe trouvent celles que Sharp appelle iſles du Duc d'York. Il les a placées à une diſtance conſidérable de la côte ; mais s'il y avoit pluſieurs iſles dans cette ſituation, il eſt impoſſible que le Dauphin, la Tamar ou le Swallow ne les euſſent pas vues, puiſque nous

avons navigué les uns & les autres à-peu-près sur le méridien où on les suppose. Jusqu'à 1767. notre arrivée dans cette latitude, nous eûmes un assez bon tems, & nous ne rencontrâmes que peu ou point de courans; mais lorsque nous fûmes parvenus au nord du 48°, nous trouvâmes un courant fort, qui avoit sa direction vers le septentrion; de sorte que nous entrions probablement alors dans la grande baie qui a, dit-on, quatre-vingt-dix lieues de profondeur. Nous y eûmes une grande houle du N. O. & des vents qui souffloient en général du même rumb; cependant nous dérivions chaque jour de douze ou quinze milles au nord de notre estime.

Le 15, sur les quatre heures du matin, après avoir surmonté beaucoup de difficultés & de périls, nous gagnâmes le travers du cap Pillar avec une brise légere du S. E. & une grosse houle. Entre cinq & six heures, nous découvrîmes le cap Deseado, & dans ce même instant le vent sauta tout-à-coup au S. & S. $\frac{1}{4}$ S. O., & souffla si fort, que ce fut avec peine que nous portions nos huniers risés. Ce changement subit de vent & sa violence excessive rendirent la mer si prodigieusement grosse, que l'eau inondoit notre tillac, & nous courions le plus grand risque de couler à fond. Nous n'osâmes pas diminuer nos voiles, nous avions besoin de toutes celles que nous pouvions porter pour doubler les isles remplies

de rochers, auxquelles sir Jean Narborough a
1767. donné le nom d'isles de Direction; car il n'étoit pas possible de retourner dans le détroit, sans tomber au milieu des terres coupées & sans courir les dangers du voisinage de la côte septentrionale qui étoit au-dessous du vent. Cependant, malgré tous nos efforts, le vaisseau dérivoit beaucoup vers ces terres & vers la côte sous le vent. Dans cette conjoncture critique, nous fûmes obligés de défoncer toutes les pieces d'eau placées sur le tillac, d'alléger le bâtiment entre les ponts, & de forcer de voiles; enfin nous échappâmes heureusement au danger qui nous menaçoit. Après que nous fûmes dehors de ces isles, & que nous eûmes débouqué le détroit, les flots de la mer venoient plus réguliérement du S. O. Profitant bientôt après d'un vent qui souffloit du S. S. O. au S. S. E. à midi, nous avions gagné un assez grand espace au large, à environ neuf lieues du cap Victoire, qui est sur la côte septentrionale. Nous dépassâmes ainsi l'entrée occidentale du détroit de Magellan, qui, suivant moi, est très-dangereuse. Nous ne fûmes délivrés qu'au moment où nous allions périr: car immédiatement après, le vent sauta derechef au S. O.; & s'il avoit continué de souffler dans ce rumb, notre perte étoit inévitable.



1767.

CHAPITRE II.

Passage du cap Pillar, *situé à l'entrée ouest du détroit de* Magellan, *à* Masafuero. *Description de cette isle.*

JE pris mon point de départ du cap Pillar, situé au 52° 45′ de latitude S. & au 75° 10′ de longitude O. du méridien de Londres; & dès que j'eus débouqué le détroit, je gouvernai au nord le long de la côte du Chili. En examinant la quantité d'eau douce que nous avions à bord, je trouvai qu'elle montoit à vingt-quatre ou vingt-cinq tonnes, ce que je ne croyois pas suffisant pour la longueur du chemin que nous entreprenions. Je mis donc le cap au nord, dans le dessein d'aborder à l'isle de Juan Fernandès ou de Masafuero, & d'y augmenter nos provisions d'eau avant de faire voile à l'ouest.

Au milieu de la nuit du 16, nous eûmes d'abord un vent de S. S. E. & ensuite du S. E. Nous en profitâmes avec ardeur pour avancer au N. O. & N. N. O., espérant arriver dans peu de tems au milieu d'un climat plus tempéré. Nos espérances s'évanouirent bientôt; car le 18, le vent sauta au N. N. O. & souffla directement debout. Nous étions alors

1767. à environ cent lieues de l'embouchure du détroit, au 48° 39′ de latitude sud, & suivant notre estime, à 4° 33′ O. du cap Pillard ; mais depuis ce tems jusqu'au 8 de mai, nous eûmes toujours un vent contraire, une tempête continuelle, & des raffales précipitées qui s'accroissoient à chaque instant, avec beaucoup de pluie & de grêle, ou plutôt de glace à moitié fondue. Nous avions aussi par intervalles, du tonnerre & des éclairs plus effrayans que tout ce que nous avions déjà éprouvé, & une mer si grosse, que le bâtiment étoit souvent audessous de l'eau.

Depuis notre débouquement du détroit, & pendant notre passage le long de cette côte, nous vîmes un grand nombre d'oiseaux de mer, & en particulier des albatrofs, des mouettes, des coupeurs d'eau, & un oiseau paresseux de la grosseur d'un grand pigeon, que les marins appellent poule du cap de Bonne-Espérance ; il est d'un brun foncé, ou d'une couleur noirâtre, & on lui donne pour cela quelquefois le nom de mouette noire. Nous apperçûmes aussi beaucoup de pintades de la même grandeur, & qui sont joliment tâchetées de noir & de blanc : elles volent toujours, quoique souvent elles paroissent se promener sur l'eau, comme les péterels, que les marins Anglois appellent poulets de la mere Carey. Nous vîmes aussi plusieurs de ces derniers.

La soirée du 27 fut très-sombre. Comme

nous portions à l'ouest sous nos basses voiles & un hunier risé, une raffale très-forte fit tout-à-coup sauter le vent, qui prit le vaisseau droit en cap. La violence du vent dans les voiles manqua d'emporter les mâts & de faire sombrer le bâtiment. Le vent continuoit dans toute sa fureur, & les voiles étant extrêmement mouillées, elles se collerent si bien aux mâts & aux agrêts, qu'il étoit à peine possible de les hisser ou de les abattre. Cependant nos gens travaillerent avec tant d'ardeur & d'adresse, que nous hissâmes la grande voile, carguâmes le grand hunier, & virâmes le vaisseau sans recevoir beaucoup de dommage. Le vent souffla pendant plusieurs heures; mais avant l'aube du jour, il sauta derechef au N. O., & continua dans ce rumb jusqu'à l'après-midi du 29, tems où il s'appaisa, & nous eûmes calme tout plat l'espace de six heures. Nous n'étions pourtant pas hors de danger, une mer grosse chassoit les flots de tout côté en grande confusion, & en brisant contre le vaisseau, lui imprimoit un roulis si violent & si subit, que je m'attendois à chaque instant à perdre nos mâts. Enfin il s'éleva un bon vent de l'O. S. O., & nous forçâmes de voiles pour en profiter. Il fut très-fort dans cette direction, avec une grosse pluie, pendant quelques heures; mais à midi il retourna au N. O. son rumb ordinaire, & il fut si impétueux, que nous fûmes obligés de naviguer une seconde

1767.

1767. fois ſous nos baſſes voiles; il y avoit en même tems une houle prodigieuſe, qui rompoit ſouvent ſur nous.

Le lendemain au matin, premier mai, à cinq heures, comme nous marchions ſous la grande voile riſée & la voile d'artimon balancée (*a*), un grand coup de mer inonda le gaillard, où les rames du vaiſſeau étoient attachées, & en emporta ſix : elle rompit auſſi notre vergue d'artimon, à l'endroit où la voile étoit riſée, & un cap de mouton, & mit pendant quelques minutes tout le bâtiment ſous l'eau. Nous fûmes cependant aſſez heureux pour hiſſer la grande voile ſans la déchirer, quoique nous euſſions alors un ouragan, & qu'un déluge de pluie, ou plutôt de glace à moitié fondue, tombât ſur nous. Le vent bientôt après ſauta encore du N. O. au S. O, & il ſouffla

(*a*) Nous avons employé ſouvent cette expreſſion *une voile balancée.* Quelques officiers de marine nous ont dit que cette expreſſion n'étoit pas connue dans la marine Françoiſe; mais nous avons ſuivi le dictionnaire de Falconer, le meilleur de tous ceux qui exiſtent, & où l'on trouve ces mots anglois, *a ſail balanced*, traduits littéralement par *une voile balancée.* Il dit qu'on diſpoſe ainſi la voile, lorſque dans une tempête on la reſſerre en un petit eſpace, & qu'on en roule une partie par un coin; il ajoute qu'on emploie cette manœuvre par oppoſition à celle de *riſer*, qui eſt commune à toutes les principales voiles, au lieu qu'on n'en balance que quelques-unes, telles que la miſaine, &c.

l'espace d'une heure plus fortement que jamais : ce vent amena le cap du vaisseau directement contre la grosse mer que le vent N. O. avoit élevée, & à chaque pas qu'il faisoit, l'extrêmité du mât de beaupré se trouvoit sous l'eau ; les vagues rompoient sur le château-d'avant jusqu'au pied du grand mât, aussi fortement que si elles eussent brisé sur un rocher ; de sorte que nous avions tout lieu de craindre que le bâtiment ne coulât à fond : avec tous ses défauts, c'étoit certainement un bon navire, sans cela il eût été impossible qu'il résistât à la tempête. Nous éprouvâmes dans cette occasion, ainsi que dans plusieurs autres, combien il nous étoit avantageux d'avoir fait des cloisons sur l'avant du demi-pont & sur l'arriere du château-d'avant. 1767.

Le vent étoit bon, mais nous n'osâmes pas y mettre le cap du vaisseau : car si en virant, quelques-uns de ces énormes flots avoient brisé sur son côté, ils auroient sûrement emporté tout ce qui se seroit trouvé devant eux. Quelque tems après cependant la mer se calma, nous dressâmes nos vergues, & nous fîmes voile, gouvernant au N. $\frac{1}{4}$ N. O. Comme nos gens avoient été debout toute la nuit, & qu'ils étoient mouillés jusqu'aux os, je leur fis donner à boire.

Le lendemain au matin 2, le vent sauta encore au N. O. & N. N. O. Nous avions alors raccommodé, le mieux qu'il nous fut possible,

la vergue de notre voile d'artimon qui avoit
1767. été rompue : nous la remîmes en place, & y
enverguâmes la voile; mais nous ſentîmes vivement le beſoin d'une forge & de fer.

Ce beſoin nous fut encore plus ſenſible le 3 à la pointe du jour, quand nous apperçûmes que les penturcs du gouvernail étoient briſées. Nous les rechangeâmes comme nous pûmes; & le lendemain, le tems étant plus calme, quoique le vent fût toujours contraire, nous réparâmes les agrêts ; les charpentiers rattacherent un nouveau cap de mouton où l'ancien avoit été rompu, & les voiliers raccommoderent les voiles qui avoient été endommagées.

Le 5, un ouragan du N. $\frac{1}{4}$ N. O. & N. N. O. nous força encore à ne nous ſervir que de nos baſſes voiles, & le vaiſſeau fut ſi ballotté que nous ne pouvions pas le gouverner. Pendant cette tempête, deux de nos cadenes de haubans rompirent, & une mer groſſe & impétueuſe fit travailler le bâtiment juſqu'à minuit. Il s'éleva alors un petit vent du N. O. qui ſouffla bientôt avec beaucoup de force. Le 6, à deux heures du matin, des raffales d'oueſt violentes & précipitées nous reprirent encore en cap, ce qui jeta toutes nos voiles en arriere, & manqua de les emporter avant que nous puſſions virer le vaiſſeau. Nous portâmes au nord avec ce vent, & dans l'après-midi les charpentiers mirent de nouvelles cadenes aux

haubans du grand mât, & aux haubans d'avant, en place de celles qui avoient été brisées pendant la nuit. Ce fut une autre occasion pour nous de regretter de n'avoir ni forge, ni fer. 1767.

Le vent continua dans cette direction jusqu'à huit heures du matin du 7, quand il retourna au N. O. par un tems variable. Le 8 il sauta au S., & ce fut le premier beau jour que nous eûmes depuis que nous avions quitté le détroit de Magellan. Notre latitude à midi, étoit de 36° 39′ S., & nous étions à environ 5° à l'O. du cap Pillar. Le lendemain 19, nous vîmes l'isle de Masafuero, & le 10 celle de Juan Fernandès. Dans l'après-midi, nous rangeâmes de près la partie orientale de cette isle; & bientôt après avoir fait le tour de son extrêmité nord, nous découvrîmes la baie de Cumberland. Je ne savois pas que les Espagnols eussent fortifié cette isle: je fus très-surpris de voir un nombre considérable d'hommes aux environs du rivage, une maison & quatre pieces de canon aux bords de l'eau; & dans l'intérieur du pays, à trois cents verges de la côte, un fort construit sur le penchant d'une montagne, & portant pavillon Espagnol. Ce fort, qui est environné de murailles de pierre, a dix-huit ou vingt embrasures, & l'on apperçoit au-dedans un grand bâtiment qui, à ce que je crois, sert de baraques à la garnison. Il y a vingt-cinq ou trente maisons de différente espece, répandues autour

de cette forteresse. Nous vîmes beaucoup de
1767. bétail paissant sur le sommet des collines, qui nous parurent cultivées, puisque certains cantons sont séparés les uns des autres par des haies. Nous apperçûmes aussi deux grands bateaux amarrés sur le rivage. Les coups de vent qui soufflоient directement du côté de cette baie, m'empêcherent d'en approcher autant que j'aurois voulu; ils étoient si violens, que nous fûmes obligés plusieurs fois de larguer les écoutes de nos huniers, quoique les voiles fussent entiérement risées; & je crois qu'il est impossible de faire manœuvrer un vaisseau dans cette baie, lorsque le vent souffle fort du sud. Comme nous traversions la baie à l'ouest, un des bateaux partit de la côte & rama vers nous; mais il s'en alla, dès qu'il apperçut que les coups de vent & les raffales nous retenoient à une distance considérable de terre. Nous découvrîmes alors l'extremité ouest de la baie, sur la partie orientale de laquelle il y a au bord de la mer une petite maison que je pris pour un corps-de-garde, & deux pieces de canon montées sur leurs affûts, sans aucunes fortifications dans le voisinage. Nous virâmes vent arriere, & portâmes une seconde fois vers la baie de Cumberland; dès que nous commençâmes à y entrer, le bateau se détacha derechef & s'avança vers nous. Comme les coups de vent ne nous permettoient pas d'approcher de la terre plus près qu'auparavant, nous la

côtoyâmes à l'eſt. Le bateau nous ſuivit toujours juſqu'à ce qu'il fut en-dehors de la baie; 1767.
enfin la nuit nous ſurprit, & nous le perdîmes de vue, ſur quoi nous forçâmes de voiles en gouvernant à l'eſt.

Pendant tout ce tems je n'arborai point de pavillon, parce que je n'en avois pas d'autres à bord que des Anglois, que je ne jugeai pas à propos de montrer.

Comme je n'avois pas pu faire dans cet endroit les proviſions d'eau, de bois & d'autres rafraîchiſſemens dont nous avions très-grand beſoin, après les fatigues de notre paſſage du détroit, je me preſſai de gagner Maſafuero. Nous arrivâmes le 12 mai à la hauteur de la partie ſud, la plus orientale de cette iſle; mais le vent étant fort & la mer groſſe, nous n'oſâmes pas en approcher de ce côté; nous tirâmes donc vers la côte oueſt, où nous jetâmes l'ancre ſur une plage excellente, propre à contenir une flotte entiere, qui dans l'été peut y mouiller très-avantageuſement. J'envoyai les bateaux pour chercher de l'eau : il leur fut impoſſible de débarquer; le rivage eſt rempli de rochers, & la houle étoit ſi forte que les nageurs ne pouvoient pas traverſer les briſans. Nous en fûmes d'autant plus mortifiés, que nous voyions du vaiſſeau un beau courant d'eau douce, une grande quantité de bois à brûler, & beaucoup de chevres ſur les collines.

1767. Le lendemain au matin, 13, dès qu'il fut jour, j'envoyai les bateaux une seconde fois, pour chercher un endroit où ils puſſent débarquer. Ils rapporterent un petit nombre de pieces d'eau, qu'ils avoient remplies à un petit ruiſſeau, & ils nous dirent qu'un vent du S. E. ſouffloit avec tant de violence ſur le côté oriental de l'iſle, & élevoit une mer ſi groſſe, qu'ils n'avoient pas pu s'approcher de la côte.

Nous reſtâmes là juſqu'au 15 à la pointe du jour; le tems devenu plus calme, nous remîmes à la voile, & le ſoir au coucher du ſoleil, nous jetâmes l'ancre ſur le côté oriental de l'iſle, dans le même endroit où le commodore Byron avoit mouillé deux ans auparavant. Sans perdre de tems, j'envoyai remplir quinze pieces d'eau, & je dépêchai un certain nombre d'hommes à terre avec d'autres futailles, que je les chargeai de renvoyer le lendemain, & un détachement nombreux pour couper du bois. Il ſurvint, vers les deux heures du matin, un vent fort du N. O. & des raffales violentes du côté de la côte, qui nous chaſſerent hors de la plage où nous avions mouillé, quoique nous euſſions deux ancres en avant, qui furent en très-grand danger d'être perdues. Nous les rattrapâmes cependant avec beaucoup de peine, & mîmes à la voile, en manœuvrant ſous le vent de l'iſle, & nous tenant auſſi près de la côte qu'il étoit poſſible. Le tems

tems se calma bientôt, de maniere que nous portâmes nos huniers à double ris. Mais quoique la mer ne fût pas grosse, nous ne pouvions pas virer vent devant, & nous étions forcés de virer vent arriere toutes les fois que nous avions besoin de prendre une direction contraire. 1767.

Quoique nous fussions assez éloignés de la côte, j'envoyai, à la pointe du jour, chercher par le canot une charge d'eau, avant que la houle fût assez forte sur le rivage, pour empêcher le débarquement. Sur les dix heures le vent sauta au N. N. E., ce qui nous mit en état d'approcher à peu de distance de l'aiguade, & d'examiner le lieu de la plage où les raffales nous avoient fait chasser sur nos ancres; mais le tems avoit si mauvaise apparence, & le vent fraîchit si vîte, que nous ne crûmes pas qu'il fût prudent de nous y hasarder. Nous rangeâmes cependant la côte le plus près qu'il nous fut possible, afin de profiter de la mer calme qui nous donnoit des facilités pour décharger le canot qui revint bientôt après avec douze pieces d'eau. Dès que nous eûmes pris celles-ci à bord, je le renvoyai en chercher une autre charge; & comme nous étions à peu de distance de la terre, j'osai dépêcher notre grande chaloupe, bâtiment fort & pesant, avec des provisions pour ceux de nos gens qui étoient à terre. J'ordonnai aux matelots qui le montoient, de rapporter une charge d'eau, s'ils pou-

1767. voïent en venir à bout. Dès que ces bâtimens furent partis, nous fîmes des bordées afin de garder ce parage. A midi nous eûmes un vent fort, une grosse pluie & un brouillard épais. Nous apperçûmes à une heure les bateaux côtoyant le rivage, pour aborder à la partie sous le vent de l'isle, dont ce côté est ouvert au vent; nous les suivîmes & nous approchâmes de la côte le plus que nous pûmes, afin de favoriser leur descente à terre. Ils revinrent alors vers nous, & nous les reprîmes à bord; mais la mer étoit si haute, qu'ils furent fort endommagés par cette opération, & nous apprîmes bientôt qu'ils avoient trouvé la houle si grosse, qu'ils n'avoient pas même pu débarquer leurs futailles vuides. Nous capayâmes sous la voile d'artimon balancée, en travers de la partie sous le vent de l'isle, pendant l'après-midi; & quoique tout l'équipage eût été constamment occupé depuis que le vaisseau avoit chassé sur ses ancres, les charpentiers travaillerent toute la nuit à raccommoder les bateaux.

Le 17, à quatre heures du matin, l'isle nous restoit à l'ouest, à quatre lieues de distance, & précisément au vent: nous avions une bonne brise & une mer calme. Sur les dix heures, nous nous trouvâmes très-près de sa partie méridionale, & à l'aide du bateau, nous virâmes de bord. Il n'étoit pas probable qu'avec un vaisseau pareil au nôtre, nous pussions regagner l'endroit de notre mouillage. Comme

nous étions près de la côte, quoiqu'assez éloignés du lieu de l'aiguade, je profitai de la circonstance pour renvoyer le canot chercher une autre charge d'eau. Pendant ce tems-là, je louvoyai avec le vaisseau, & vers les quatre heures de l'après-midi, le canot revint chargé. Je demandai à mon lieutenant des nouvelles de nos gens qui étoient à terre; il me dit que la pluie, tombée pendant la nuit, avoit amené de si grands torrens dans l'endroit où ils avoient choisi leur station, qu'ils avoient manqué d'être noyés, & qu'après être échappé avec beaucoup de peine de ce danger, plusieurs des tonneaux s'étoient trouvés perdus. Il étoit trop tard pour que le bateau fît un autre voyage au lieu où jusqu'alors nous avions fait de l'eau; mais M. Erasme Gower mon lieutenant, dont je ne puis assez louer les soins & l'activité dans tous les périls que nous avons courus, ayant observé, en s'en revenant avec le canot, que la pluie de la nuit avoit formé plusieurs courans d'eau sur la partie de l'isle la plus voisine de nous, & sachant combien tous les délais m'impatientoient, m'offrit d'y aller avec le bateau, & de remplir autant de futailles qu'il en pourroit ramener J'acceptai cette proposition avec joie, M. Gower partit. En l'attendant, je fis une bordée au large avec le vaisseau : il s'étoit à peine écoulé une heure, que le tems devint nébuleux, le vent fraîchit, & un brouillard épais & noir couvrit l'isle de

1767.

manière qu'il cachoit le sommet des collines :
1767. bientôt après nous eûmes un tonnerre & des éclairs effrayans. Comme cet orage nous annonçoit un grand danger, je portai vers l'isle, dans l'espoir de rencontrer le bateau. Nous rangeâmes la côte le plus près qu'il nous fut possible, mais nous ne l'apperçûmes point. La nuit survint, & l'épaisseur du brouillard la rendit extrêmement sombre ; le vent augmenta, & la pluie commença à tomber avec beaucoup de violence. Dans cette situation je mis à la cape sous une voile d'artimon balancée ; je fis tirer des coups de canon & allumer des feux, afin de donner des signaux au bateau. Voyant qu'il ne revenoit point, sans pouvoir en expliquer la raison, je tombai dans l'inquiétude la plus accablante ; je n'avois que trop lieu de craindre qu'il n'eût fait naufrage. Il n'est pas possible d'exprimer la satisfaction que je ressentis lorsqu'il arriva sur les sept heures, sain & sauf : je m'appercevois depuis long-tems, qu'une tempête s'apprêtoit à fondre sur nous ; nous le remontâmes à bord avec toute la promptitude possible. Heureusement nous ne perdîmes point de tems ; car, quand il fut mis à sa place, nous essuyâmes des raffales qui, dans un instant, imprimerent au vaisseau un roulis extraordinaire, & rompirent la vergue de la voile d'artimon, précisément à l'endroit où cette voile étoit risée. Si nous avions tardé d'une minute à remonter le bateau,

il auroit infailliblement fait naufrage ; & toutes les personnes à bord auroient péri. Cette tempête continua jusqu'à minuit, lorsque le vent se calma un peu, de maniere que nous pûmes hisser nos basses voiles & nos huniers. Je demandai à M. Gower comment il avoit tardé si long-tems de revenir au vaisseau ; il me répondit qu'après être arrivé près de l'endroit où il vouloit remplir les futailles, trois de ses hommes les avoient traînées à la nage à terre pour cela ; mais que dans peu de minutes la houle monta si haut, & brisa avec tant de furie sur la côte, qu'il leur fut impossible de revenir au bateau ; que ne voulant pas les abandonner, parce qu'ils étoient entiérement nus, il les avoit attendus, dans l'espoir de trouver une occasion favorable pour les reprendre à bord ; & qu'intimidé par l'apparence du tems & l'extrême obscurité de la nuit, il avoit été enfin obligé, malgré toute sa répugnance, de s'en revenir sans eux. La situation de ces pauvres malheureux me fournissoit un nouveau sujet d'inquiétude & de chagrin ; ils étoient nus sur une isle déserte, fort éloignés du lieu de l'aiguade, où leurs compagnons avoient dressé une tente ; sans alimens, sans abri, au milieu de la nuit, accablés par une pluie violente & continuelle, & qui étoit accompagnée de tonnerre & d'éclairs plus terribles que ceux qu'on éprouve en Europe. Le soir du 19, cependant, j'eus la satis-

1767.

faction de les recevoir à bord, & d'entendre
1767. de leur propre bouche le récit de leurs aventures. Tant qu'il fut jour, ils s'étoient flattés, ainsi que ceux qu'ils avoient laissés dans le bateau, de pouvoir se rejoindre; mais lorsque l'épaisseur de la nuit ne fut dissipée que par la lueur des éclairs, & que la tempête devint à chaque instant plus furieuse, ils penserent que leur réunion étoit impossible, si le bateau restoit au même endroit, & que probablement les gens qu'ils y avoient laissés avoient pourvû à leur sûreté en retournant au vaisseau. Il étoit également au-dessus de leurs forces, au milieu des ténebres & de la tempête, de gagner la tente de leurs compagnons. Ils furent donc réduits à passer la nuit dans l'endroit où ils étoient, sans rien avoir pour les défendre de la pluie & du froid qu'ils commençoient à sentir dans toute leur rigueur. La nécessité est ingénieuse; ils trouverent une ressource passagere pour se réchauffer & se mettre à l'abri de la pluie, en se couchant l'un sur l'autre, & chacun à son tour au milieu. On peut bien croire que, dans cette situation, ils desirerent ardemment l'aube du jour. Dès qu'elle parut, ils se mirent en marche du côté de la tente. Ils furent obligés d'aller le long de la côte de la mer, car le chemin dans l'intérieur du pays étoit impraticable. Ce n'est pas là ce qui leur arriva de pis; ils étoient arrêtés souvent par de hautes pointes de rochers escarpés, ce qui

les forçoit de s'écarter dans la mer à une distance considérable, pour en faire le tour à la nage: s'ils n'avoient pas pris ce grand détour, ils auroient été mis en pieces contre les rochers par la houle, & ce parti-là même les exposoit à chaque instant au risque d'être dévorés par les goulus. Sur les dix heures du matin, cependant, ils arriverent à la tente, se mourant de faim & de froid; ils y furent reçus avec beaucoup de surprise & de joie par leurs compagnons, qui partagerent sur-le-champ avec eux les provisions & les habillemens qu'ils avoient. Lorsqu'ils vinrent à bord, je donnai ordre qu'on leur servît tous les rafraîchissemens qui leur seroient les plus salutaires, & je leur dis de passer toute la nuit dans leurs hamacs. Le lendemain ils furent aussi joyeux que s'il ne leur étoit rien arrivé, & ils ne souffrirent en aucune maniere des suites de leur accident. Ces trois hommes étoient du nombre des braves matelots qui s'étoient sauvés à la nage du vaisseau à Madere, pour boire quelques coups d'eau-de-vie. Je reviens à ma narration suivant l'ordre des tems. 1767.

Le 18, le tems fut calme, & le soir nous étions à un demi-mille du mouillage où la tempête nous avoit fait chasser sur nos ancres; mais nous ne pûmes pas l'atteindre, parce que le vent tomba tout-à-coup, & que nous eûmes un courant qui avoit sa direction contre nous. Comme nous étions près de la tente dressée par

ceux de nos gens qui étoient chargés de faire
1767. de l'eau, j'envoyai un bateau à terre, pour demander des nouvelles des trois hommes dont je viens de décrire les aventures; il les ramena à bord. Les charpentiers furent occupés pendant tout ce tems à réparer l'accident arrivé à notre vergue d'artimon, & en attendant nous nous servîmes de l'ancienne, en tenant la voile balancée. Nous eûmes calme tout plat pendant toute la nuit, & nous trouvâmes le 19 au matin, que le courant & la houle nous avoient fait dériver de neuf milles de terre. Le tems cependant étant alors très-bon, j'envoyai le canot chercher de l'eau, & il revint chargé au vaisseau vers une heure. Bientôt après il s'éleva une brise du N. N. O.; & comme nous étions tout près de terre, je dépêchai une seconde fois le bateau à terre, pour nous rapporter de l'eau. Avant de parvenir à l'ancien lieu de notre mouillage, le calme nous surprit, & le courant nous fit encore dériver. Sur ces entrefaites, le bateau, en côtoyant le rivage, pêcha à l'hameçon & à la ligne assez de poisson pour en servir à tout l'équipage, ce qui compensa un peu le désagrément de notre situation. Sur les huit heures du soir, le vent, accompagné de raffales subites, recommença à souffler avec force, de maniere que cette nuit fut encore pour nous fatigante & dangereuse. Nous eûmes le matin du 20, une brise forte du N. O., & nous forçâmes de voiles vers l'endroit du mouillage.

Nous le regagnâmes heureuſement ſur les quatre heures de l'après-midi ; nous y mîmes à l'ancre, à deux encablures du rivage, par dix-huit braſſes, fond de beau ſable, & nous amarrâmes à une petite ancre ſur la côte. Lorſque le vaiſſeau fut en ſûreté, il étoit trop tard pour aller au lieu de l'aiguade ; j'envoyai cependant la grande chaloupe à la pêche, le long de la côte. Un vent fort l'obligea de s'en revenir avant ſept heures ; elle rapporta pourtant aſſez de poiſſon pour en donner à tout l'équipage. Nous eûmes pendant la nuit un tems ſombre, des rafales violentes & beaucoup de pluie. Le vent, qui continuoit à ſouffler fortement le matin du 21 le long de la côte, nous faiſoit ſouvent chaſſer ſur nos ancres, quoique nous euſſions 200 braſſes de cable en avant, le rivage étant d'un ſable mobile & fin qui cede aiſément. La tempête cependant ne nous cauſa point de dommage ; mais la pluie étoit ſi violente & la mer ſi groſſe, que l'on ne pouvoit rien entreprendre avec les bateaux : ce qui étoit d'autant plus mortifiant, que dans la ſeule vue de completter nos proviſions d'eau, nous avions travaillé ſans relâche pendant cinq jours & cinq nuits pour regagner l'endroit où nous étions alors. Sur les huit heures du ſoir, le vent ſe calma ; il etoit trop tard pour aller chercher de l'eau, mais j'expédiai un bateau, & j'envoyai trois hommes à terre, vis-à-vis du vaiſſeau, pour tuer des veaux ma- 1767.

rins, & tirer de leur graiffe une huile qui
1767. pût nous fervir à la lampe & à d'autres ufages.

Le vent fut très-fort le lendemain au matin 22; mais comme il foufloit de l'O. N. O., c'eft-à-dire de la terre, nous dépêchâmes les bateaux dès qu'il fut jour, & ils revinrent fur les dix heures chargés d'eau & d'un grand nombre de pintades. Ils reçurent ces oifeaux de nos gens qui étoient à terre, & qui leur dirent que, lorfqu'il faifoit du vent la nuit, ces animaux fe précipitoient en fi grande quantité auprès de leur feu, qu'ils avoient beaucoup de peine à les en écarter; de maniere que pendant le vent de la nuit derniere, ils n'en avoient pas attrapé moins de fept cents. Les bateaux travaillerent tout le jour à conduire de l'eau à bord; la houle étoit cependant fi groffe, que plufieurs des futailles furent défoncées & perdues. Ils firent un autre voyage un peu avant la pointe du jour du lendemain 23, & à fept heures il s'en falloit peu que tous nos tonneaux ne fuffent remplis. Le tems nous menaçoit d'une tempête, & j'étois très-impatient de recevoir à bord nos gens, ainfi que le petit nombre de pieces d'eau qui étoient encore au lieu de l'aiguade. Dès que les bateaux furent déchargés, je les renvoyai, en leur ordonnant de ramener avec toute la promptitude poffible nos gens, la tente, & tout ce que nous avions à terre. Depuis ce tems, le vent augmenta très-promptement, & fur les

11 heures il fut si fort avec des raffales violentes de terre, que le vaiffeau commença à dériver de la côte; nous levâmes la petite ancre pour la rejeter en avant de l'autre. Le vent devenoit toujours plus fort; mais comme il souffloit directement de terre, je n'étois pas en peine du vaiffeau, qui continuoit toujours à chaffer, en tirant à travers le fable l'ancre & les deux cents braffes de cables que nous avions filées. Je ne pouvois pas lever l'ancre, parce que je voulois donner aux bateaux le tems de rapporter ce qu'ils étoient allés chercher fur la côte. A deux heures, l'ancre avoit entiérement perdu fond, & le vaiffeau étoit dans une eau profonde; nous fûmes donc obligés de virer le cable fur le cabeftan, & nous tirâmes l'ancre avec beaucoup de peine. Les coups de vent qui nous venoient de terre, étoient fi violens, que n'ofant pas hiffer de voiles, nous nous laiffâmes aller à mâts & à cordes; l'eau s'élevoit en tourbillons dans l'air, plus haut que la grande hune. Comme le vaifseau étoit chafsé fort vîte de la côte, & que la nuit approchoit, je commençai à être en peine des bateaux, qui avoient à bord vingt-huit de nos meilleurs hommes, outre mon lieutenant; mais fur la brune, j'apperçus l'un d'eux qui s'avançoit avec vîteffe vers le vaifseau; c'étoit la chaloupe, qui en dépit des efforts des matelots qu'elle portoit, avoit été forcée fur fes grappins & chaffée du rivage. Nous nous emprefsâmes de la 1767.

reprendre à bord; mais malgré notre diligence
1767. & nos soins, elle fut fort endommagée, lorsque nous la remontâmes dans le bâtiment. Elle portoit dix hommes, qui m'apprirent que, lorsqu'elle fut chassée de la côte, elle étoit chargée de quelques bois à brûler; mais qu'ils furent obligés, pour l'alléger, de les jeter à la mer, ainsi que plusieurs autres choses. Nous n'appercevions point le canot; j'avois lieu de craindre qu'il n'eût été également chassé de la côte, avec les tentes, les dix-huit hommes & mon lieutenant, que je regardai comme perdus. Je savois que, si la nuit qui commençoit les suprenoit au milieu de cette tempête, ils périroient infailliblement: il étoit cependant possible que les hommes fussent à terre, & qu'ils conservassent leur vie, tandis que le canot feroit naufrage; c'est pour cela que je résolus de regagner la côte le plutôt possible. A minuit, le tems fut calme; nous pouvions porter nos basses voiles & nos huniers, & le 24, à quatre heures du matin, nous fîmes autant de voiles que nous pûmes. A dix heures, nous étions très-près de la côte, nous fûmes très-mortifiés de ne point appercevoir le canot; cependant nous continuâmes à porter du côté du rivage jusqu'à midi, lorsque nous le découvrîmes heureusement amarré à un grappin tout près de terre. Nous courûmes sur le champ à nos lunettes, nous vîmes tous nos gens qui s'embarquoient, & sur les trois heures ils

arriverent sains & saufs ; ils étoient si épuisés de fatigue, qu'ils purent à peine gagner le côté du vaisseau. Le lieutenant me dit qu'il avoit entrepris de s'en revenir le soir auparavant, mais que dès qu'il fut en mer, une rafale subite avoit tellement rempli d'eau le bateau, qu'il fut sur le point d'être submergé ; que tous ses gens l'avoient heureusement vuidé, en pompant avec toute la diligence & l'activité imaginables ; qu'il retourna alors à terre, quoique difficilement ; & qu'après avoir laissé un nombre suffisant d'hommes à bord, pour avoir soin du bateau & le débarrasser de l'eau qui y entroit, il avoit débarqué sur la côte avec le reste des matelots. Il ajouta qu'ayant passé la nuit dans un état d'inquiétude & de perplexité qu'il n'est pas possible d'exprimer, ils avoient cherché des yeux le vaisseau dès la pointe du jour, & que ne le voyant point, ils conclurent qu'il avoit péri dans la tempête, qui surpassoit toutes celles qu'ils avoient éprouvées jusqu'alors. Ils ne tomberent pourtant pas dans l'indolence & l'affaissement du désespoir, ils se mirent à nettoyer le terrein près du rivage, des ronces & des épines qui le couvroient ; ils couperent plusieurs arbres, dont ils firent des rouleaux pour les aider à tirer le bateau à terre, & le mettre en sûreté. Comme ils n'espéroient pas de revoir jamais le vaisseau, ils prétendoient attendre jusqu'à l'été, & tâcher alors d'aborder à l'isle de Juan-Fernandès. Ils 1767.

oublierent, en nous rejoignant, tous les dangers qu'ils avoient courus, & le ſentiment de la joie diſſipa celui de la triſteſſe.

1767.

Depuis le 16, jour où la tempête nous fit chaſſer ſur nos ancres au lieu du mouillage, nous avions eſſuyé juſqu'alors une ſuite continuelle de périls, de fatigues & de malheurs. Le vaiſſeau avoit beaucoup ſouffert & marchoit très-mal; le tems ſombre & orageux, étoit accompagné de tonnerre, d'éclairs & de pluie; & les bateaux que j'étois obligé, même lorſque nous étions ſous voile, de tenir toujours occupés, pour nous procurer de l'eau, étoient dans un continuel danger de faire naufrage. Ils étoient aſſaillis de tout côté par des vents forts, qui ne ceſſoient de ſouffler, & par des raffales ſubites, qui fondoient ſur nous avec une violence qu'il eſt difficile de concevoir. Ces accidens étoient d'autant plus cruels, que je m'y attendois moins; j'avois éprouvé deux ans auparavant avec le commodore Byron, un tems très-différent dans ces parages. On a cru communément que les vents ſoufflent toujours ſur cette côte du S. au S. O., quoique Fréſier diſe qu'il y a rencontré des vents forts, & des groſſes mers du N. N. O. & du N. O.; malheureuſement j'ai fait la même expérience.

Dès que j'eus repris à bord nos gens & nos bateaux, je fis voile pour m'éloigner de ce climat orageux, & je me crus heureux de ne rien laiſſer derriere moi, que le bois que les

matelots avoient coupés pour notre chauffage.

L'isle de Mafafuero eft fituée au 33° 45' de latitude S., & au 80° 46' de longitude O. du méridien de Londres. Elle gît à l'oueft de celle de Juan-Fernandès, dont elle eft éloignée d'environ trente-une lieues; elles font toutes deux à-peu-près dans la même latitude. Elle eft très-élevée & remplie de montagnes, & de loin elle ne paroît former qu'une montagne ou qu'un rocher; fa forme eft triangulaire, & elle a environ fept ou huit lieues de circonférence. La partie méridionale que nous vîmes, lorfque nous nous approchâmes pour la premiere fois de l'isle à la diftance de vingt-trois lieues, eft la plus haute; il y a fur l'extrêmité feptentrionale, plufieurs cantons fans brouffailles, qui peut-être pourroient être cultivés. 1767.

L'auteur du voyage de l'amiral Anfon, ne parle que d'un endroit de cette isle, capable de procurer un mouillage: il dit qu'il fe trouve fur le côté nord, & dans une eau profonde; mais nous n'avons point vu de place où l'on ne pût mettre à l'ancre. Sur le côté occidental en particulier, il y a un mouillage à environ un mille de la côte, par 20 braffes, & à environ deux milles & demi par quarante & quarante-cinq fond de beau fable noir. Cet auteur ajoute auffi, " qu'il y a un récif de rochers à la hauteur de la pointe orientale de „ l'isle; qu'il eft à-peu-près de deux milles

1767. „ de longueur, & qu'on peut le reconnoître „ au moyen de la mer qui brise sur lui. „ Mais il s'est trompé, il n'y a ni récif de rochers, ni banc de sable à la hauteur de la pointe orientale; mais on en trouve un de rochers, & un banc de sable, à la hauteur du côté ouest, & près de son extrêmité méridionale. Il s'est aussi trompé dans la distance & la situation de cette isle, relativement à celle de Juan-Fernandès : il assure que sa distance est de vingt-deux lieues, & sa situation O. $\frac{1}{2}$ S. O. Nous avons reconnu que la distance est plus grande d'un tiers, & que la situation est directement à l'ouest; car, comme je l'ai déjà observé, la latitude des deux isles est à-peu-près la même. Nous avons trouvé dans une égale abondance les chevres dont il parle, & il nous fut aussi facile qu'à lui d'en attraper.

Il y a sur la pointe S. O. de l'isle, un rocher avec une ouverture au milieu, qu'il est aisé de reconnoître; c'est une bonne balise, dont on peut se servir pour mettre à l'ancre sur le côté occidental, où l'on rencontre le meilleur mouillage qui soit dans les environs. À environ un mille & demi au nord de cette ouverture, il y a une pointe basse de terre, & c'est là que commence le récif dont je viens de faire mention; il s'étend à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. à la distance d'environ trois quarts de mille, & la mer brise continuellement sur lui. Pour mettre à l'ancre dans ce mouillage, il faut s'avancer

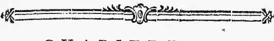
vancer jufqu'à ce qu'on n'apperçoive plus l'ouverture du rocher, c'eft-à-dire, à environ une encablure, fur cette pointe baffe de terre, enfuite porter au S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ E.; on peut alors jeter l'ancre par vingt ou vingt-deux braffes, fond de beau fable noir & de coquilles. Il y a encore des mouillages dans plufieurs endroits fur les autres côtés de l'isle, & en particulier à la hauteur de la pointe feptentrionale, par 14 & 15 braffes, fond de beau fable. 1767.

On trouve de l'eau & du bois en abondance tout autour de l'isle, mais on ne peut pas en faire fans beaucoup de difficulté; une grande quantité de pierres & de larges fragmens de rochers détachés de la haute terre embarraffent par-tout le rivage, & une houle fi forte brife par-deffus, qu'il eft impoffible à un bateau d'approcher en fûreté à plus d'une encablure de la côte. Pour y débarquer, il faut néceffairement aller à la nage à terre, y amarrer le bateau en-dehors des rochers; & pour s'y procurer de l'eau & du bois, il n'y a pas d'autre méthode que de tirer l'un & l'autre à bord avec des cordes. Il y a pourtant plufieurs endroits où il feroit aifé de débarquer commodément, en conftruifant un quai: ce que devroit faire un feul vaiffeau, s'il avoit quelque tems à féjourner dans l'isle.

Cette partie de Mafafuero eft une très-bonne relâche pour des rafraîchiffemens, fur-tout en été. Nous avons parlé des chevres qu'on y

trouve, & il y a dans les environs de l'isle un
1767. si grand nombre de poissons, qu'un bateau peut, avec trois lignes & autant d'hameçons, en attraper assez pour en servir à cent personnes. Nous prîmes entr'autres d'excellens merlans noirs, des cavallies, de la mourue, des plies & des écrevisses. Nous prîmes aussi un martin-pêcheur qui pesoit 87 livres & qui avoit cinq pieds & demi de long. Les goulus y sont si voraces, qu'en sondant, un de ces animaux mordit au plomb. Nous le tirâmes au-dessus de l'eau; mais nous le perdîmes, parce qu'il rendit le plomb qu'il avoit dans sa gueule. Les veaux marins y sont si nombreux, que je crois sincérement que, si on en prenoit plusieurs milliers dans une nuit, on ne s'en appercevroit pas le lendemain. Nous fûmes obligés d'en tuer une grande quantité, parce qu'en côtoyant le rivage, ils couroient continuellement contre nous, en faisant un bruit épouvantable. Ces poissons donnent une huile excellente; leur cœur & leur fressure sont très-bons à manger; ils ont une saveur qui approche de celle du cochon, & leurs peaux forment la plus belle fourrure de cette espece, que j'aie jamais vue. On y trouve aussi plusieurs oiseaux, & entr'autres de très-gros faucons. J'ai observé plus haut que nos gens ne prirent pas moins de sept cents pintades dans une nuit. Nous n'avons pas eu beaucoup d'occasions d'examiner les productions végétales de cette isle,

mais nous y avons vu plusieurs feuilles du chou de montagnes, ce qui est une preuve que l'arbre qui le porte y croît. 1767.



CHAPITRE III.

Passage de Masafuero *aux isles de la* Reine Charlotte. *Plusieurs erreurs corrigées sur le gisement de la terre de* Davis. *Description de quelques petites isles que nous supposons être celles qui furent vues par Quiros.*

LORSQUE nous partîmes de Masafuero, nous avions une grosse mer du N. O., & une houle de S. considérable; le vent qui souffloit du S. O. à l'O. N. O. m'obligea de porter au nord, dans l'espoir de rencontrer le vent alisé S. E.; car le vaisseau étoit si mauvais voilier, qu'il ne pouvoit marcher sans un vent fort qui nous fût favorable. Ayant ainsi couru au nord plus loin que je ne le projetois d'abord, & trouvant que je n'étois pas éloigné de la latitude déterminée pour les deux isles appellées Saint-Ambroise & Saint-Félix ou Saint-Paul, je crus rendre service aux navigateurs, en examinant si les vaisseaux pouvoient y rafraîchir; d'autant plus que les Espagnols ayant fortifié Juan-Fernandès, elles pourroient être

utiles à la Grande-Bretagne, si par la suite elle
1767. entroit en guerre avec l'Espagne. Les cartes de M. Green, publiées en 1753, placent ces isles du 26° 20′ au 27° de latitude S. & depuis 1° ¼ à 2° ½ à l'ouest de Masafuero. Je mis donc le cap de maniere à me tenir dans cette latitude; mais consultant bientôt après les élémens de navigation de Robertson, je trouvai que l'isle Saint-Ambroise y est située au 25° 30′ de latitude S. & au 82° 20′ de longitude O. du méridien de Londres. Je crus que la situation d'isles d'une si petite étendue pouvoit être déterminée avec plus d'exactitude dans cet ouvrage que dans la carte, & je portai plus au nord pour gagner ce parallele. L'événement prouva cependant que je n'aurois pas dû avoir tant de confiance dans ces élémens de navigation; je manquai les isles. Comme je vis un grand nombre d'oiseaux & de poissons, signe certain qu'il y a terre dans le voisinage, j'ai les plus fortes raisons de conclure que j'avançai trop au nord. Je suis fâché de dire qu'en examinant plus soigneusement les tables des latitudes & longitudes de Robertson, j'ai reconnu qu'elles sont fautives en plusieurs points. Je me serois abstenu de cette censure, si je n'avois pas cru qu'il étoit nécessaire de prévenir pour la suite un inconvénient pareil à celui que j'éprouvai.

En réfléchissant sur la description donnée par Wafer, chirurgien à bord du vaisseau com-

mandé par le capitaine Davis, je pense qu'il est probable que ces deux isles sont la terre que rencontra Davis dans sa route au sud des isles de Galapagos, & que la terre placée dans toutes les cartes marines sous le nom de terre de Davis, n'existe point. Je n'ai point changé de sentiment en lisant ce qui est dit dans le voyage de Roggewin, fait en 1722, d'une terre qu'on appelle Isle Orientale: ce qui confirme la découverte de Davis, suivant quelques personnes qui imaginent que c'est la même terre que ce navigateur a appellée de son nom. 1767.

Il est clair, par la narration de Wafer, qu'excepté ce qui regarde la latitude, on doit ajouter peu de foi au journal tenu à bord du vaisseau de Davis, puisqu'il avoue que l'équipage manqua de périr pour avoir supposé la variation de l'aiguille à l'ouest, tandis qu'elle étoit à l'est. Il nous dit aussi qu'ils gouvernerent au S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ E. des isles de Galapagos, jusqu'à ce qu'ils découvrirent terre au 27° 20′ de latitude S. Or, il est évident qu'une pareille route les auroit portés, non pas à l'ouest, mais à l'est de Galapagos, & qu'ils se feroient trouvés à deux cents lieues de Copiapo, & non pas à cinq cents, comme le dit cet auteur: car la variation de l'aiguille n'y est pas à présent de plus d'une demi-pointe à l'est; elle devoit être encore moindre alors, puisque la déclinaison à l'est a toujours augmenté sur

1767. toute cette côte. Si la distance placée dans toutes nos cartes marines, entre les isles de Saint-Ambroise & Saint-Felix & les Galapagos, est exacte, Davis, en suivant la route qu'il décrit, auroit dû appercevoir les deux premieres. S'il y avoit une terre de Davis ou quelque autre pareille dans la situation qui lui est assignée dans nos cartes marines, il est sûr que je l'aurois rencontrée, ou du moins que je l'aurois vue, ainsi qu'il sera démontré dans le cours de cette narration. Je me tins entre le 25° 50′ & le 25° 30′ de latitude jusqu'à ce que j'eusse gagné cinq degrés à l'ouest de notre point de départ, cherchant les isles que j'avois dessein d'examiner. Ne voyant point de terre alors, & les oiseaux nous ayant quittés, je tirai plus au sud, & j'atteignis le 27° 20′ de latitude S.; j'y restai jusqu'à ce que nous fussions arrivés entre le 17 & le 18°, à l'ouest de notre point de départ. Nous eûmes dans ce parallele de petites fraîcheurs, un fort courant au nord, & d'autres raisons de conjecturer que nous étions près de cette terre de Davis, que nous recherchions avec grand soin; mais un bon vent s'élevant derechef, nous gouvernâmes O. ¼ S. O. & nous arrivâmes au 28° ½ de latitude S.; d'où il suit que si cette terre ou quelque chose de semblable existoit, je l'aurois infailliblement rencontrée, ou qu'au moins je l'aurois vue. Je me tins ensuite au 28° de latitude S. 40° à l'O. de mon point

de départ, & ſuivant mon eſtime à 121° O. de Londres. Le tems & le vent ne me permirent pas de gagner une latitude méridionale plus avancée ; mais je ſuis allé au ſud de la ſituation aſſignée à ce continent ſuppoſé, qu'on appelle dans toutes les cartes terre de Davis. 1767.

Nous continuâmes à chercher cette terre juſqu'au 17 juin, lorſqu'étant au 28° de latitude ſud, & au 112° de longitude oueſt, nous vîmes pluſieurs oiſeaux de mer qui voloient en troupes, & quelques algues : ce qui me fit conjecturer que nous approchions, ou que nous avions paſſé près de quelque terre. A ce tems, il ſouffla du nord un vent fort, qui rendit la mer groſſe ; nous avions cependant de longues lames qui venoient du ſud ; de ſorte que toutes les terres qui ſont dans cette plage ne peuvent être que des petites isles couvertes de rochers. Je ſuis porté à croire que, s'il y a quelque terre, elle eſt ſituée au nord ; & ce pourroit être l'Isle Orientale de Roggewin, que ce navigateur a placée au 27° de latitude S., & que quelques géographes ont ſuppoſée à la diſtance d'environ ſept cents lieues du continent de l'Amérique méridionale, ſi toutefois on peut ſe fier à ce que dit cet auteur.

C'étoit alors le milieu de l'hiver dans ces parages, & nous avions des vents forts & une groſſe mer qui nous obligeoient fréquemment de naviguer ſous nos baſſes voiles. Les vents

étoient variables ; & quoique nous fuſſions près
1767. du tropique, le tems étoit ſombre, brumeux & froid, accompagné ſouvent de tonnerre, d'éclairs, de pluie & de neige mêlées enſemble. Le ſoleil étoit dix heures au-deſſus de l'horizon ; mais nous paſſions ſouvent pluſieurs jours ſans le voir. Le brouillard étoit ſi épais, que lorſque cet aſtre étoit au-deſſous de l'horizon, les ténebres étoient effrayantes. L'obſcurité du tems étoit tout à la fois une circonſtance déſagréable & dangereuſe : nous reſtions quelquefois un tems aſſez long ſans pouvoir faire une obſervation ; cependant nous étions obligés de porter jour & nuit toutes nos voiles. Notre vaiſſeau étoit ſi mauvais voilier, & notre voyage ſi long, que cette précaution devint néceſſaire pour ne pas mourir de faim ; malheur qui autrement auroit été inévitable, eu égard à la ſituation où nous nous trouvions.

Nous continuâmes notre route à l'oueſt juſqu'au ſoir du 2 juillet, tems où nous découvrîmes une terre qui nous reſtoit au nord. En nous en approchant le lendemain, elle nous parut être un grand rocher qui s'élevoit hors de la mer ; elle n'avoit pas plus de cinq milles de circonférence, & ſembloit inhabitée ; elle étoit cependant couverte d'arbres, & nous apperçûmes un petit courant d'eau douce ſur l'un des côtés. J'avois envie d'y débarquer ; mais la houle qui dans cette ſaiſon briſe ſur la côte avec beaucoup de violence, rendit ce projet

impraticable. Je fondai fur le côté occidental de cette terre, à un peu moins d'un mille de 1767.
la côte; je trouvai 25 braffes fond de corail & de fable, & il eft probable que dans un beau tems d'été, l'abordage y feroit très-aifé. Nous vîmes un grand nombre d'oifeaux de mer voltiger autour de nous, à un mille du rivage, & il nous parut qu'il y avoit du poiffon dans cette partie de la mer. Cette terre eft fituée au 20° 2′ de latitude S., & au 133° 21′ de longitude O. à environ mille lieues à l'O. du continent de l'Amérique. Elle eft fi élevée, que nous la reconnûmes à plus de quinze lieues de diftance. Nous l'appellâmes isle de Pitcairn, parce qu'elle fut découverte par le fils de Pitcairn, major des foldats de marine, qui a péri malheureufement à bord de l'Aurore.

Pendant que nous étions dans le voifinage de cette isle, le tems fut extrêmement orageux, avec de longues lames venant du fud, plus groffes & plus élevées qu'aucunes de celles que nous avions vues auparavant. Les vents étoient variables; mais ils foufflolent principalement du S. S. O., de l'O. & de l'O. N. O. Nous eûmes très-rarement des vents d'eft; de forte que nous fûmes empêchés de gagner une latitude méridionale fort avancée, & que nous dérivions continuellement au nord.

Nous trouvâmes le 4, que le vaiffeau faifoit beaucoup d'eau; il avoit travaillé fi long-tems au milieu d'une mer groffe & dangereufe, qu'il

étoit très-endommagé. Nos voiles étant aussi
1767. fort usées, se déchiroient à chaque instant; & le voilier étoit toujours à l'ouvrage pour les raccommoder. L'équipage avoit joui jusqu'à présent d'une bonne santé, mais il commença à être attaqué du scorbut. Pendant notre séjour dans le détroit de Magellan, je fis faire un petit abri couvert d'une toile peinte qui servoit de tapis de pied dans ma chambre; nous nous procurâmes par ce moyen, sans beaucoup de peine & de travail, une assez grande quantité d'eau de pluie, pour que nos gens eussent toujours à discrétion de cette boisson importante. Cette espece de banne nous mettoit aussi à l'abri de l'inclémence du tems. Je pense que ce sont ces précautions qui nous préserverent si long-tems du scorbut, quoique peut-être ce bonheur soit dû en partie à l'esprit de vitriol qu'on mêloit dans l'eau de pluie ainsi conservée; notre chirurgien en mettoit toujours une petite dose dans chaque tonneau, lorsqu'on les remplissoit.

Nous découvrîmes le 11 une petite isle, basse & plate, qui sembloit presque être de niveau avec le bord de la mer, & qui étoit couverte d'arbres verds. Comme elle nous restoit au sud & directement au-dessus du vent, nous ne pûmes pas l'atteindre. Elle est située au 22° de latitude S. & au 141° 34′ de longitude O. Nous lui donnâmes le nom d'isle de

l'Evèque d'Ofnabrugh, en honneur du fecond fils de Sa Majefté (a). 1767.

Nous rencontràmes le 12, deux autre isles plus petites, qui étoient auffi couvertes d'arbres verds, mais qui nous parurent inhabitées. Nous étions tout près de la plus méridionale; c'étoit une bande de terre en forme de demi-lune, baffe, plate & fablonneufe. De l'extrêmité fud de cette isle, jufqu'à la diftance d'environ un demi-mille, il y a un récif fur lequel la mer brife avec beaucoup de fureur. Nous ne trouvâmes point de mouillage, mais le bateau débarqua. Elle eft d'un afpect agréable, fans avoir ni végétaux comeftibles, ni eau. Il y avoit cependant plufieurs oifeaux fi peu fauvages, qu'ils fe laiffoient prendre à la main. L'autre isle reffemble beaucoup à celle-ci, dont elle eft éloignée d'environ cinq à fix lieues. Elles gifent O. N. O. & E. S. E. l'une de l'autre. La premiere eft fituée au 20° 38′ de latitude S. & au 146° de longitude O.; & la feconde au 20° 34′ de latitude fud, & au 146° 15′ de longitude oueft. Nous les appellâmes isles du Duc de Glocefter; la variation de l'aiguille fut trouvée de 5° E. Ces isles font probablement la terre vue par Quiros, puifque la fituation eft à-peu-près la même. Si nous nous trompons dans cette conjecture, la terre qu'il ap-

(a) Parmi les isles découvertes par le capitaine Wallis, il y en a une autre qui porte le même nom.

1767. percut ne pouvoit pas être plus considérable. Quoi qu'il en soit, nous avançâmes au sud de ces isles; & les grandes lames que nous y eûmes, nous convainquirent qu'il n'y avoit point de terre près de nous dans cette direction. Le vent étant à l'est, je mis le cap au sud une seconde fois; & le soir du lendemain 13, comme nous gouvernions à l'O. S. O. nous observâmes que nous perdions les longues lames venant du côté du sud; mais nous les retrouvâmes à sept heures du jour suivant. Lorsque nous les perdîmes, nous étions au 21° 7′ de latitude S. & au 147° 4′ de longitude O.; & quand nous les retrouvâmes, nous étions au 21° 43′ de latitude S. & au 149° 48′ de longitude ouest; de sorte que j'imagine qu'il y avoit alors quelque terre au sud, qui n'étoit pas fort éloignée.

Depuis ce tems jusqu'au 16, les vents furent variables du N. E. $\frac{1}{4}$ N., au N. O. & au S. O. Ils soufflerent très-fort, avec un tems sombre, une pluie abondante & accompagnée de raffales violentes, dont l'une manqua de nous être fatale. Nous étions au 22° de latitude S., & au 70° 30′ O. du point de notre départ. Nous trouvâmes la variation de l'aiguille de 6° 30′ E. & les vents orageux étoient suivis d'un calme tout plat. Quelque tems après cependant, le vent s'éleva encore à l'O., & enfin il se fixa à l'O. S. O. ce qui nous chassa bientôt au nord; de façon que le 20, nous étions au 19° de latitude S. & au 75° 30′ de longitude O.

du point de notre départ. La déclinaison de l'aiguille étoit de 6° est. 1767.

Le 22, nous nous trouvâmes au 18° de latitude S. & au 161° de longitude ouest, c'est-à-dire, à environ dix-huit cents lieues à l'ouest du continent de l'Amérique, & dans toute cette route nous ne vîmes rien qui indiquât une grande terre. Nos gens commençoient à être très-malades du scorbut, qui avoit fait de grands progrès. Voyant que tous nos efforts pour gagner une latitude méridionale plus avancée, étoient inefficaces, & que le mauvais tems, le changement de vents, & par-dessus tout les défauts du vaisseau rendoient notre marche lente, je crus qu'il étoit absolument nécessaire de prendre la route dans laquelle le bâtiment & l'équipage seroient plus en sûreté. Au lieu donc d'entreprendre de m'en revenir par le S. E., projet qu'il auroit été presque impossible d'exécuter, eu égard à notre situation & à la saison de l'année, je portai au nord afin de gagner les vents alisés. Je me tins toujours dans les parages qui, sur la foi des cartes, devoient me conduire à quelque isle où je pourrois me procurer les rafraîchissemens dont nous avions si grand besoin. J'avois dessein, si le vaisseau pouvoit être réparé, de poursuivre mon voyage au sud, au retour de la saison convenable, pour faire de nouvelles découvertes dans cette partie du globe. Je projetois enfin, si je découvrois un continent &

que je pusse y trouver une quantité suffisante
1767. de provisions, de me maintenir le long de la côte au sud, jusqu'à ce que le soleil eût passé l'équateur, de gagner alors une latitude sud fort avancée, & de tirer à l'ouest vers le cap de Bonne-Espérance, ou de m'en revenir à l'est, & enfin après avoir touché aux isles Falkland, s'il étoit nécessaire, de partir promptement de là pour aborder en Europe.

Je ne rencontrai le véritable vent alisé que lorsque je fus au 16° de latitude S.; & en avançant au N. O. & au N., nous trouvâmes que la variation de l'aiguille augmentoit très-rapidement; car, lorsque nous eûmes gagné le 18° 15′ de latitude S. & le 80° $\frac{1}{4}$ de longitude O. de notre point de départ, elle étoit de 7° 30′ E. Nous eûmes un mauvais tems, des vents forts & une grosse mer jusqu'au 25. Etant alors au 12° 15′ de latitude S., nous vîmes un grand nombre d'oiseaux voler en troupes; & nous supposâmes que nous étions près de quelque terre, & en particulier de plusieurs isles placées dans les cartes, l'une desquelles fut apperçue en 1765 par le commodore Byron, qui l'appella l'isle du Danger; cependant nous n'en vîmes aucune. A ce tems, le vent souffloit si fort, que quoique nous l'eussions en poupe, nous fûmes obligés de riser nos huniers. Le tems étoit toujours très-sombre & pluvieux. Le lendemain étant au 10° de latitude S. & au 167° de longitude O., nous nous

tînmes à-peu-près dans le même parallele, espérant rencontrer quelques-unes des isles 1767. appellées isles de Salomon, dont la plus méridionale est située dans les cartes à cette latitude. Nous eûmes ici le vent alisé fort, avec des rafales violentes & beaucoup de pluie. En continuant cette route jusqu'au 3 août, nous nous trouvâmes à ce jour au 10° 18′ de latitude S. & suivant notre estime au 177° ½ de longitude E., à environ deux mille cent lieues de distance O. du continent de l'Amérique, & à 5° à l'O. de la situation qui est assignée à ces isles dans les cartes. Nous n'avions pourtant pas le bonheur de rencontrer aucune terre. Nous passâmes probablement près de quelqu'une que la brume nous empêcha de voir; car dans cette traversée, un grand nombre d'oiseaux de mer voltigerent souvent autour du vaisseau. Le commodore Byron, dans son dernier voyage, avoit dépassé les limites septentrionales de cette partie de l'Océan, dans laquelle on dit que les isles de Salomon sont situées; & comme j'ai été moi-même au-delà des limites sud sans les voir, j'ai de grandes raisons de conclure que, si ces isles existent, leur situation est mal déterminée dans toutes nos cartes.

Dès le 14° de latitude S. & le 163° 46′ de longitude O. nous eûmes un vent fort du S. E., ce qui faisoit une mer grosse à notre arriere. Depuis ce tems je n'observai pas les lon-

gues lames venant du ſud, juſqu'à ce que nous
1767. fûmes arrivés au 10° 18′ de latitude S. & au 177° 30′ de longitude E. Elles revinrent alors du S.O. & S.S.O. & nous trouvâmes un courant portant au nord, quoiqu'un courant contraire nous eût ſuivis preſque tout le chemin depuis notre départ du détroit de Magellan. Cette raiſon me fit conjecturer que le paſſage entre la Nouvelle Zélande & la Nouvelle Hollande commence là. La variation de l'aiguille y étoit de 11° 14′ E. Le 5, étant au 10° ½ de latitude S. & au 175° 44′ de longitude E., l'aiguille déclinoit de 11° 15′ E. Le 8, elle déclinoit de 11° ½ E., par le 11° de latitude S., & le 171° 14′ de longitude E.

Nous nous apperçûmes à ce tems, que notre proviſion de lignes de lock étoit ſur le point de finir, quoique nous euſſions déjà converti à cet uſage toutes les lignes qui nous ſervoient pour la pêche. Je fus quelque tems en grande peine pour inventer comment nous ſuppléerions à ce défaut; mais après des recherches ſoigneuſes, nous trouvâmes par haſard que nous avions un petit nombre de braſſes de cordage blanc: ce fut un tréſor ineſtimable dans la ſituation où nous étions. Je les fis détordre; mais les fils étant trop gros pour ce que nous voulions en faire, il fut néceſſaire de les mettre en étoupe. Après cette opération, il nous reſtoit encore la partie la plus difficile de l'ouvrage; car cette étoupe ne pouvoit pas être filée, ſans qu'au

qu'au moyen du peigne on l'eût convertie en filasse, son état primitif. Les matelots ne savoient pas faire cette besogne; & quand même ils l'auroient su, nous n'aurions pas été moins embarrassés, puisque nous n'avions point de peignes. Les difficultés s'accumuloient les unes sur les autres; & il falloit fabriquer un peigne avant d'essayer de convertir ces cordages en filasse. Nous ressentîmes encore combien c'étoit pour nous un grand inconvénient de manquer de forge; la nécessité cependant, la mere fertile de l'invention, nous suggéra un expédient. L'armurier se mit à limer des clous & fit une espece de peigne, & un des quartiers-maîtres se trouva assez habile dans l'usage de cet instrument, pour rendre l'étoupe assez fine pour être filée aussi bien que la grossiéreté de nos instrumens le permettoit. Nous eûmes par ce moyen des lignes de lock assez passables. Cette opération fut pourtant plus difficile pour nous que de faire des cordages avec nos vieux cables après qu'ils avoient été convertis en fil de carret; ressource que nous avions été forcés d'employer long-tems auparavant. Nous avions aussi déjà consumé tout notre fil retors à coudre des voiles : sachant que la quantité dont on avoit fourni mon vaisseau, ne seroit pas suffisante pour tout le voyage; si je n'avois pas pris sous ma garde tout celui qui étoit destiné à réparer la seine, ce défaut nous auroit été fatal.

1767.

1767.

CHAPITRE IV.

Histoire de la découverte des isles de la Reine Charlotte. *Description de ces isles & de leurs habitans. Ce qui nous arriva à l'isle d'*Egmont.

Le scorbut continuoit toujours à faire de grands progrès parmi l'équipage, & ceux de nos gens que la maladie ne rendoit pas inutiles, étoient épuisés par un travail excessif. Notre mauvais vaisseau, qui étoit depuis si longtems au milieu des tempêtes & des orages, ne vouloit plus manœuvrer. Le 10, notre situation devint plus malheureuse & plus alarmante; il fit une voie d'eau dans les épaules, qui étant sous l'eau, nous mirent dans l'impossibilité de l'arrêter pendant que nous étions en mer. Tel étoit notre état, lorsque le 12, à la pointe du jour, nous découvrîmes terre. Le transport subit d'espérance & de joie, que cet événement nous inspira, ne peut être comparé qu'à celui que ressent un criminel qui entend sur l'échafaud le cri de sa grace. Nous trouvâmes ensuite que la terre étoit un grouppe d'isles; j'en comptai sept, & je crois qu'il y en avoit un plus grand nombre. Nous portâmes vers deux de ces isles qui étoient droit à notre avant lorsque nous apperçûmes cette

terre la premiere fois, & qui paroissoient jointes ensemble. Le soir, nous mîmes à l'ancre sur le côté N. E. de la plus grande & de la plus élevée des deux, par 30 brasses bon fond, & à environ trois encablures de la côte. Nous vîmes bientôt après des naturels du pays qui étoient noirs, à tête laineuse & entiérement nus. Je dépêchai sur-le-champ le maître avec le bateau, pour chercher une aiguade & leur parler; mais ils disparurent avant qu'il pût aborder sur le rivage. Le maître me dit à son retour, qu'il y avoit un beau courant d'eau douce vis-à-vis le vaisseau & tout près de la côte; mais que tout le pays dans ce canton étant une forêt inpénétrable jusqu'au bord de l'eau, il seroit difficile & même dangereux d'y en puiser, si les insulaires vouloient nous opposer de la résistance : il ajouta qu'il n'y avoit point de végétaux comestibles pour rafraîchir les malades, & qu'il n'avoit point vu d'habitations dans tout ce qu'il avoit parcouru de l'isle, qui est sauvage, abandonnée & montagneuse. 1767.

Après avoir réfléchi sur ce rapport, & voyant qu'il seroit fatigant & incommode d'y faire de l'eau, à cause d'une houle qui avoit sa direction autour de la baie, sans parler des dangers qu'on avoit à redouter des naturels du pays, s'ils formoient contre nous une embuscade dans les bois, je résolus de rechercher si on ne pourroit pas trouver une aiguade plus convenable.

1767. Le lendemain au matin 13, étant alors ſous le vent de l'isle, dès qu'il fut jour, j'envoyai le maître avec quinze hommes dans le canot, bien armé & bien approviſionné, pour examiner la côte à l'oueſt, tâcher de découvrir un endroit où nous puſſions plus aiſément faire de l'eau & du bois, nous procurer quelques rafraîchiſſemens pour les malades, & mettre le vaiſſeau à la bande, afin de viſiter & d'arrêter la voie d'eau. Je lui donnai quelques verroteries, des rubans & d'autres quincailleries que j'avois par haſard à bord, afin qu'il pût, au moyen de ces préſens, gagner la bienveillance des inſulaires, s'il en rencontroit quelques-uns. Je lui ordonnai cependant de ne point s'expoſer, & ſur-tout de s'en revenir ſur-le-champ au vaiſſeau, s'il voyoit approcher un certain nombre de pirogues qui le menaçaſſent d'hoſtilités; & s'il trouvoit en mer, ou ſur la côte, des petites troupes d'Indiens, de les traiter avec toutes les bontés poſſibles, afin d'établir un commerce amical entr'eux & nous. Je le chargeai de ne jamais quitter le bateau lui-même pour aucune raiſon, & de ne pas envoyer plus de deux hommes à terre, pendant que le reſte ſe tiendroit tout prêt pour la défenſe. Je lui recommandai, dans les termes les plus forts, de s'occuper uniquement de l'objet de ſon voyage, parce qu'il étoit de la derniere importance pour nous de découvrir un endroit convenable pour réparer le bâ-

timent. Enfin je le conjurai de revenir le plus promptement qu'il lui feroit poſſible. 1767.

Peu de tems après que j'eus dépêché le canot pour cette expédition, j'envoyai à terre la chaloupe avec dix hommes à bord bien armés, & avant huit heures elle nous rapporta une tonne d'eau. Je la renvoyai ſur les neuf heures; mais voyant quelques naturels du pays s'avancer vers l'endroit de la côte où nos gens débarquoient, je leur fis ſignal de revenir. Je ne ſavois pas contre combien d'inſulaires ils ſeroient expoſés, & je n'avois point de bateau pour aller à leur ſecours, s'ils venoient à être attaqués.

Dès que nos hommes furent rentrés à bord, nous vîmes trois des naturels du pays s'aſſeoir ſous les arbres en travers du vaiſſeau. Comme ils continuerent à nous regarder juſqu'à l'après-midi, auſſi-tôt que j'apperçus le canot, je ne craignis plus de mettre en mer les deux bateaux à la fois, & j'envoyai mon lieutenant dans la chaloupe avec quelques verroteries, des rubans, &c. pour tâcher d'établir quelque commerce avec eux, &, par leur entremiſe, avec le reſte des habitans. Les trois inſulaires cependant quitterent leur place & s'avancerent le long du rivage, avant que la chaloupe pût aborder à terre. Les arbres les cacherent bientôt à mon lieutenant & à ſes gens, qui voguoient vers la côte; mais nous tînmes les yeux fixés ſur eux depuis le vaiſſeau, & nous

vîmes qu'ils rencontrerent trois autres insulaires.
1767. laires. Après avoir conversé entr'eux pendant quelque tems, les trois premiers s'en allerent, & ceux qui étoient venus à leur rencontre, marcherent à grands pas du côté de la chaloupe : sur quoi je fis signal à mon lieutenant de se tenir sur ses gardes. Il apperçut les Indiens ; & comme il remarqua qu'il n'y en avoit que trois, il approcha la chaloupe du rivage, & leur fit des signes d'amitié ; il leur tendit, comme présens, les verroteries & les rubans que je lui avois donnés, tandis que l'équipage avoit grand soin en même tems de cacher ses armes. Les Indiens, sans faire attention à ce qu'on leur offrit, s'avancerent hardiment à la portée du trait & décocherent alors leurs fleches, qui heureusement passerent au-dessus de la chaloupe sans faire aucun mal. Ils ne se préparerent pas à une seconde décharge, ils s'enfuirent sur-le-champ dans les bois ; nos gens tirerent quelques coups de fusils après eux, mais ils ne blesserent personne. Peu de tems après cet événement, le canot vint au côté du vaisseau, & la premiere personne que j'apperçus, fut le maître qui avoit trois coups de fleches dans le corps. Il ne falloit pas d'autre preuve pour le convaincre d'avoir transgressé mes ordres ; & il n'étoit plus possible d'en douter, en entendant le rapport qu'il me fit, quoiqu'il le rendît sans doute favorable à sa cause. Il dit, qu'ayant vu à quatorze

ou quinze milles à l'oueſt de l'endroit où étoit le vaiſſeau, quelques maiſons d'Indiens & ſeulement cinq ou ſix habitans, il avoit ſondé quelques baies, & qu'après avoir amarré ſon bateau à un grappin, il avoit débarqué avec quatre hommes armés de fuſils & de piſtolets; que les inſulaires furent d'abord effrayés & s'enfuirent; qu'ils revinrent bientôt, & qu'il leur donna quelques quincalleries & d'autres bagatelles qui parurent leur faire beaucoup de plaiſir; qu'il leur demanda par ſignes quelques noix de cocos qu'ils lui apporterent avec de grandes démonſtrations d'amitié & d'hoſpitalité, ainſi qu'un poiſſon grillé & des ignames bouillies; qu'il marcha alors avec ſon détachement vers les maiſons qui n'étoient pas éloignées de plus de quinze ou vingt verges du bord de l'eau; & qu'il vit bientôt après un grand nombre de pirogues, venant autour de la pointe oueſt de la baie, & pluſieurs Indiens parmi les arbres; que ce ſpectacle lui ayant cauſé de l'alarme, il quitta la maiſon où il avoit été reçu, & qu'il s'en retourna promptement avec ſes compagnons vers le bateau; mais qu'avant qu'il pût arriver à bord, les inſulaires avoient commencé l'attaque, de leurs pirogues & du rivage, contre lui & le reſte de nos gens qui étoient dans la chaloupe. Il dit qu'ils étoient au nombre de trois ou quatre cents; qu'ils avoient pour armes des arcs de ſix pieds cinq pouces de long, & des fleches 1767.

1767. de quatre pieds quatre pouces, qu'ils décochoient par pelotons, avec autant d'ordre que nos troupes d'Europe les mieux disciplinées; qu'obligé de se défendre, lui & ses gens avoient fait feu au milieu des Indiens pour pouvoir gagner le bateau, & qu'ils en avoient tué & blessé plusieurs; que les insulaires, loin d'être découragés, continuerent à s'avancer, en décochant toujours leurs fleches par pelotons, de façon que leur bordée étoit perpétuelle; que le grappin étant engagé dans des rochers, il n'avoit pu démarrer le bateau que fort lentement, & que pendant cet intervalle lui & la moitié de l'équipage avoient été blessés dangereusement; qu'enfin ils couperent la corde & s'enfuirent sous leur misaine, faisant feu avec leurs gros mousquetons chargés chacun de huit ou dix balles de pistolets; que les Indiens les poursuivirent avec leurs arcs, & que quelques-uns se mirent pour cela dans l'eau jusqu'à la poitrine; que quand ils se furent débarrassés de ceux-ci, les pirogues les poursuivirent avec beaucoup de courage & de vigueur, jusqu'à ce qu'une d'elles fût coulée à fond, ainsi que les hommes qu'elle avoit à bord; que le reste étant fort diminué par le feu de la mousqueterie, ils s'en retournerent enfin à terre.

C'est ainsi que l'histoire nous fut racontée par le maître, qui mourut quelque tems après avec trois de mes meilleurs matelots, des bles-

fures qu'ils avoient reçues. Quelque coupable qu'il fût par fa propre confeffion, il nous parut 1767. que le témoignage de ceux qui lui furvécurent, le rendoit encore plus criminel. Ils nous affurerent que les infulaires lui prodiguerent les plus grandes marques de confiance & d'amitié, jufqu'à ce qu'au fortir d'un repas qu'il venoit de recevoir d'eux, il leur donna une jufte caufe d'offenfe, en ordonnant à fes gens d'abattre un cocotier. Il infifta fur l'exécution de fon ordre, malgré le grand déplaifir que les infulaires exprimerent à cette occafion.

Dès que l'arbre fut à bas, ils s'en allerent tous, excepté un qui fembloit être une perfonne d'autorité. Un officier de poupe, membre du détachement qui étoit à terre, obferva qu'ils fe raffembloient en corps entre les arbres; il en avertit fur-le-champ le maître, & lui dit que probablement ils méditoient une attaque. Le maître profitant de cet avis, au lieu de retourner au bateau, comme je le lui avois prefcrit, tira un de fes piftolets. L'Indien qui jufqu'alors avoit refté avec eux, les quitta brufquement, & alla joindre fes compatriotes dans le bois. Même après ceci, le maître, par un entêtement qu'on ne peut pas expliquer, continua à perdre fon tems à terre, & il n'entreprit pas de regagner le bateau avant que l'attaque fût commencée.

En voulant chercher un meilleur endroit pour le vaiffeau, nous avions été fi malheu-

1767. reux, que je résolus d'essayer ce qu'on pourroit faire dans celui où nous étions. Le lendemain, 14, le bâtiment fut donc mis à la bande autant que cela nous étoit possible; & le charpentier, qui seul de l'équipage avoit une santé passable, calfata les épaules dans la partie de la quille qu'il put visiter. Quoiqu'il n'arrêtât pas entiérement la voie d'eau, il la diminua beaucoup. Un vent frais souffla directement dans la baie après midi, ce qui nous porta très-près de la côte. Nous observâmes un grand nombre de naturels du pays qui se cachoient dans les arbres, & qui attendoient vraisemblablement que le vent forçât le bâtiment sur le rivage.

Le jour suivant, 15, le vent étant beau, nous virâmes vent arriere tout près de la côte avec une croupiere sur notre cable, & nous disposâmes notre bordée de maniere qu'elle portoit sur le lieu de l'aiguade, & protégeoit les bateaux qui iroient y puiser. Comme nous avions raison de croire que les naturels du pays, apperçus parmi les arbres le soir de la veille, n'étoient pas fort éloignés, je fis tirer deux coups dans le bois avant d'envoyer nos gens à terre dans le bateau pour faire de l'eau. Le lieutenant partit aussi dans le canot bien armé & bien équipé. Je lui ordonnai, ainsi qu'aux hommes qu'il conduisoit, de se tenir à bord & tout près du rivage, afin de défendre le bateau tandis qu'il prendroit sa charge. Je

lui enjoignis en même tems de tirer des coups de carabine dans le bois, fur les flancs de l'endroit où nos gens feroient occupés à remplir les futailles. Ces ordres furent exécutés ponctuellement. Le rivage étoit efcarpé, de forte que les bateaux purent fe tenir près de nos travailleurs. Le lieutenant fit, du canot dans les bois, trois ou quatre décharges de moufqueterie avant que les matelots allaffent à terre; & aucun des naturels du pays ne paroiffant, ils débarquerent & fe mirent à l'ouvrage. Malgré toutes ces précautions, un quart-d'heure après leur débarquement, ils furent affaillis d'une volée de fleches, dont l'une bleffa dangeureufement à la poitrine un des matelots qui faifoient de l'eau, & une autre s'enfonça dans un tonneau fur lequel M. Pitcairn étoit affis. Le lieutenant à bord du canot, fit faire fur-le-champ plufieurs décharges de petites armes dans cette partie du bois d'où les fleches avoient été tirées. Je rappellai les bateaux, afin de pouvoir chaffer plus efficacement les Indiens de leurs embufcades, à coups de canons chargés à mitraille. Dès que nos bateaux & nos gens furent à bord, nous continuâmes à faire feu, & nous vîmes bientôt environ deux cents infulaires fortir des bois & s'enfuir le long du rivage en grande précipitation. Nous jugeâmes alors que la côte étoit entiérement balayée; mais peu de tems après nous en appercûmes un grand nombre qui fe raffem-

1767.

1767. bloient ſur la pointe la plus occidentale de la baie, où ils ſe croyoient probablement hors de notre portée Pour les convaincre du contraire, je fis tirer un canon à boulet. Le boulet effleurant la ſurface de l'eau, ſe releva & tomba au milieu d'eux: ſur quoi ils ſe diſperſerent avec beaucoup de tumulte & de confuſion, & nous n'en vîmes plus aucun. Nous fîmes enſuite de l'eau ſans être inquiétés de nouveau; mais tandis que nos bateaux étoient à terre, nous eûmes la précaution de tirer les canons du vaiſſeau dans les côtés du bois; & le canot, qui ſe tint près du rivage comme auparavant, faiſoit en même tems, par pelotons, une décharge continuelle de ſa mouſqueterie. Comme nous n'apperçûmes point de naturels du pays pendant tout ce feu, nous crûmes qu'ils n'oſoient pas s'avancer ſur les bords du bois; mais nos gens entendirent en pluſieurs endroits des gémiſſemens & des cris ſemblables à ceux des mourans.

Quoique j'euſſe été juſqu'ici attaqué d'une maladie bilieuſe & inflammatoire, j'avois cependant toujours pu tenir le tillac; mais les ſymptomes devinrent ſi menaçans, que je fus obligé le ſoir de me mettre au lit. Le maître ſe mouroit des bleſſures qu'il avoit reçues dans ſon combat avec les Indiens; mon lieutenant étoit auſſi très-mal; le canonnier & trente de nos gens étoient incapables de faire leur ſervice, & parmi ceux-ci il y en avoit ſept des plus vigoureux & de la meilleure ſanté, qui

avoient été bleſſés avec le maître. Nous n'avions point d'eſpoir de nous procurer en cet endroit les rafraîchiſſemens dont nous avions beſoin. Ces circonſtances affligeantes découragerent beaucoup l'équipage, & je perdis l'eſpérance de pouvoir continuer mon voyage vers le ſud. Excepté mon lieutenant, le maître & moi, il n'y avoit perſonne à bord qui fût en état de reconduire le vaiſſeau en Angleterre. Je voyois le maître aux portes du tombeau, & il étoit très-incertain ſi mon lieutenant & moi pourrions recouvrer la ſanté. J'aurois fait de nouveaux efforts pour trouver des rafraîchiſſemens, ſi j'avois eu des inſtrumens de fer, de la coutellerie & d'autres quincailleries, avec leſquelles je puſſe regagner l'amitié des naturels du pays, & acheter d'eux les proviſions qui croiſſent dans leur isle. Mais je manquois de tout cela ; & ma ſituation ne me permettant pas d'expoſer de nouveau la vie du petit nombre de nos gens qui pouvoient encore travailler, je levai l'ancre à la pointe du jour du 17, & je portai le long de la côte vers cette partie de l'isle où j'avois envoyé le canot. J'appellai cette isle, isle d'Egmont, en l'honneur du comte de ce nom. C'eſt certainement la même à laquelle les Eſpagnols ont donné le nom de Santa-Cruz, ainſi qu'on le voit par la deſcription qu'en ont faite leurs écrivains. J'appellai baie Swallow, l'endroit où nous mouillâmes. Il y a environ ſept

1767.

1767. milles à l'eſt depuis la pointe la plus orientale de cette baie que je nommai pointe Swallow, juſqu'à la pointe N. E. de l'isle, que j'appellai cap Byron; & depuis la pointe la plus occidentale de cette baie, que je nommai la pointe Hanway, juſqu'à ce même cap, il y a de diſtance dix ou onze milles. Entre la pointe Swallow & la pointe Hanway au fond de la baie, il y a une troiſieme pointe qui ne s'avance pas ſi loin que les deux premieres; & un peu à l'oueſt de cette pointe, on trouve un excellent mouillage; mais il faut prendre des précautions pour mettre à l'ancre, parce qu'il y a peu de fond. Lorſque nous étions à l'ancre dans cette baie, la pointe Swallow nous reſtoit E. $\frac{1}{4}$ N. E., & la pointe Hanway O. N. O. En dehors de cette pointe, eſt un récif ſur lequel la mer briſe à une très-grande hauteur; nous avions au N. O. $\frac{1}{4}$ O., la partie extérieure de ce récif; & une isle qui a l'apparence d'un volcan, étoit juſtement au-deſſus des briſans. Bientôt après que nous eûmes dépaſſé la pointe Hanway, nous vîmes un petit village ſitué ſur le rivage, & environné de cocotiers. Il eſt placé dans une baie, entre la pointe Hanway & une autre pointe, à laquelle je donnai le nom de pointe How. La pointe Hanway eſt éloignée de la pointe How d'environ quatre à cinq milles. Près de la côte, la ſonde donne 30 braſſes; mais en traverſant la baie à la diſtance d'environ deux

milles, nous n'avions point de fond. Après avoir paſſé la pointe How, nous découvrîmes une autre baie ou havre, qui paroiſſoit être un lagon profond; je l'appellai havre de Carliſle. Vis-à-vis l'entrée du havre de Carliſle, & au nord de la côte, nous trouvâmes une petite isle que j'appellai isle de Portland. Sur le côté occidental de cette isle, on trouve un récif qui s'avance dans la mer; l'entrée du havre eſt ſur le côté oriental, & elle ſe prolonge en-dedans & en-dehors E. N. E. & O. S. O. Elle a environ deux encablures de largeur, & à-peu-près 8 braſſes d'eau. Je crois que le havre y eſt bon, mais un vaiſſeau ſeroit obligé de ſe faire touer pour y entrer ou pour en ſortir; & d'ailleurs il courroit riſque d'être attaqué par les naturels du pays, qui ſont hardis juſqu'à la témérité, & qui combattent avec une opiniâtreté peu commune chez des ſauvages ſans diſcipline. Quand le vaiſſeau fut à un mille de la côte, nous n'avions point de fond à cinquante braſſes. A quatre ou cinq milles à l'oueſt de l'isle de Portland, on rencontre un beau havre, petit & rond, & qui eſt juſtement aſſez vaſte pour contenir trois vaiſſeaux; nous l'appellâmes le havre de Byron. Lorſque nous fûmes en travers de ſon entrée, il nous reſtoit S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ E., & l'isle du Volcan N. O. $\frac{1}{2}$ O. Notre bateau y entra & trouva deux courans, l'un d'eau douce & l'autre d'eau ſalée. Le courant d'eau ſalée nous fit conjec-

1767.

turer qu'il avoit une communication avec le
1767. havre de Carlisle. En avançant à environ trois lieues du havre, nous apperçûmes la baie où le canot avoit été attaqué par les Indiens, & je lui donnai pour cela le nom de baie de Sang (*Bloody Bay*). Il y a un petit ruiſſeau d'eau douce dans cette baie, & nous y vîmes pluſieurs maiſons réguliérement conſtruites. Au bord de l'eau, on en trouve une beaucoup plus longue que toutes les autres, bâtie & couverte de chaume; elle nous parut être une eſpece de maiſon d'aſſemblée. C'eſt dans celle-ci que le maître & nos gens furent reçus tandis qu'ils étoient à terre; ils me dirent que les deux côtés & le plancher étoient couverts d'une belle natte, & qu'on y avoit ſuſpendu un grand nombre de fleches en paquets, pour ſervir au beſoin. Ils ajouterent qu'il y avoit dans cet endroit pluſieurs jardins ou vergers enclos de murs, & plantés de cocotiers, de bananiers, de planes, d'ignames & d'autres végétaux. Nous apperçûmes du vaiſſeau un grand nombre de cocotiers parmi les maiſons du village. Environ à trois milles à l'oueſt de ce village, nous en découvrîmes un autre fort étendu, vis-à-vis duquel, près du bord de l'eau, il y avoit un parapet de pierre d'à-peu-près quatre pieds ſix pouces de hauteur, conſtruit, non en ligne droite, mais à angles, comme nos fortifications. Les armes de ces peuples & leur courage dans les combats, qui

eſt

est en grande partie l'effet de l'habitude, nous donnent beaucoup de raison de supposer qu'ils ont entr'eux des guerres fréquentes. En avançant à l'ouest de cet endroit, nous trouvâmes, à deux ou trois milles de distance, une petite anse formant une espece de baie, dans laquelle une riviere a son embouchure. Nous examinâmes de la grande hune cette riviere; il nous parut qu'elle couloit bien avant dans le pays, & qu'elle est navigable, au moins à son embouchure, pour de petits bâtimens; nous l'appellâmes riviere de Granville. Il y a à l'ouest une pointe, à laquelle nous donnâmes le nom de pointe Ferrers. Depuis cette pointe la terre forme une grande baie, & il y a dans les environs une ville fort étendue; les habitans sembloient y fourmiller, comme les abeilles dans une ruche. Lorsque le vaisseau passa en son travers, il en sortit une multitude incroyable d'Indiens, tenant dans leurs mains quelque chose qui ressembloit à un paquet d'herbes vertes, dont ils paroissoient se frapper les uns les autres, dansant en même tems ou courant en cercle. Environ à sept milles à l'ouest de la pointe Ferrers, on en rencontre une autre qui fut appellée pointe Carteret, & de laquelle un récif, qu'on apperçoit au-dessus de l'eau, se prolonge à la distance d'une encablure. Nous vîmes sur cette pointe une grande pirogue, avec un abri ou pavillon construit au milieu; & un peu à l'ouest, un 1767.

autre grand village défendu & probablement
1767. environné d'un parapet de pierre, comme celui dont nous venons de parler. Quand le vaisseau passa, les habitans accoururent aussi en foule sur le rivage, & exécuterent la même espece de danse en rond. Peu de tems après, ils lancerent en mer plusieurs pirogues, & dirigerent leur route vers nous ; sur quoi nous mîmes en panne, afin qu'ils eussent le tems de nous approcher. Nous espérions pouvoir les engager à venir à bord ; mais lorsqu'ils furent assez près pour nous appercevoir plus distinctement, ils cesserent de ramer, & nous contemplerent sans paroître disposés à avancer davantage ; c'est pourquoi nous fîmes voile & les laissâmes derriere nous. A environ un demi-mille de la pointe Carteret, nous avions 60 brasses, fond de sable & de corail. Depuis cette pointe la terre porte O. S. O. & S. O. Elle forme un lagon profond, à l'embouchure duquel est située une isle, & qui a deux entrées. Nous appellâmes l'isle, isle de Trevanion. Cette entrée a environ deux milles de largeur ; & s'il y a un mouillage dans le lagon, c'est sûrement un bon havre pour les vaisseaux. Après avoir traversé la premiere entrée, & lorsque nous fûmes à la hauteur de la partie N. O. de l'isle, à laquelle nous donnâmes le nom de cap Trevanion, nous vîmes un grand bouillonnement d'eau, & en conséquence nous dépêchâmes le bateau pour son-

der. Nous n'avions pourtant point de fond [redacted] par 50 brasses; la rencontre des marées étoit 1767. la seule cause du bouillonnement. En tirant autour du cap, nous trouvâmes que la terre portoit au sud; nous continuâmes à longer la côte, jusqu'à ce que nous découvrîmes l'entrée occidentale du lagon entre l'isle de Trevanion & celle d'Egmont. Ces deux isles sembloient former en cet endroit une ville continue, dont les habitans étoient innombrables. Le bateau alla examiner cette entrée ou passage, & il rapporta que le fond étoit de corail & de rochers, avec des sondes très-irrégulieres. Dès que les naturels du pays virent le bateau quitter le vaisseau, ils envoyèrent plusieurs pirogues armées pour l'attaquer. Quand la premiere fut à portée, elle décocha ses fleches sur les gens du bateau, qui, se tenant sur leurs gardes, tirerent une volée de coups de fusils qui tuerent un des Indiens & en blesserent un autre. Nous tirâmes en même tems parmi eux, du vaisseau, un gros canon chargé à mitraille; ils s'enfuirent tous alors à terre en grande précipitation, excepté la pirogue qui avoit commencé l'attaque, & qui fut saisie avec l'insulaire blessé, par le bateau qui les amena au vaisseau. Je fis sur le champ prendre l'Indien à bord, & j'ordonnai au chirurgien d'examiner ses blessures. Il parut qu'une balle lui avoit percé la tête, & qu'une seconde lui avoit cassé le bras. Le chi-

S ij

turgien penſant que la bleſſure de la tête étoit
1767. mortelle, je le fis remettre dans ſa pirogue, & malgré ſon état il rama vers la côte. C'étoit un jeune homme qui avoit la tête laineuſe comme celle des negres, & une petite barbe; il avoit les traits fort réguliers, & il n'étoit pas auſſi noir que les habitans de Guinée. Il étoit d'une taille moyenne & entiérement nu, ainſi que tous les autres naturels du pays que nous avons vus ſur cette isle. Sa pirogue, très-petite, & groſſiérement travaillée, n'étoit rien autre que la partie d'un tronc d'arbre creuſé; elle avoit pourtant un balancier. De toutes celles que nous avons apperçues, aucune ne portoit de voiles.

Cette place forme l'extrêmité oueſt de l'isle d'Egmont, ſur le côté ſeptentrional; elle eſt ſituée exactement dans la même latitude que l'extrêmité orientale qui eſt ſur le même côté. La diſtance entre ces deux extrêmités, eſt d'environ cinquante milles préciſément à l'eſt & à l'oueſt. Il y a un fort courant, qui a ſa direction à l'oueſt le long de la côte.

Je gardois toujours le lit, & ce fut avec un regret infini que j'abandonnai l'eſpoir d'obtenir des rafraîchiſſemens dans cet endroit, d'autant plus que nos gens me dirent avoir vu, lorſque nous faiſions voile le long de la côte, des cochons, des volailles en grande abondance, des cocotiers, des bananiers, des planes & beaucoup d'autres végétaux qui nous

auroient bientôt rendu la santé & la vigueur que nous avions perdues par les fatigues & les peines d'un long voyage; mais je ne pouvois plus m'attendre à établir amicalement un commerce avec les naturels du pays, & je n'étois pas en état de me procurer par la force ce dont j'avois besoin. J'étois dangereusement malade; la plus grande partie de mon équipage, comme je l'ai déjà observé, étoit infirme, & le reste découragé par les contretems & les travaux. Quand même mes gens auroient été bien portans & de bonne volonté, je n'avois point d'officiers pour les conduite ni les diriger dans une pareille entreprise, ni pour commander le service à bord du vaisseau. Les obstacles qui m'empêcherent de prendre des rafraîchissemens dans cette isle, furent cause aussi que je n'examinai pas les autres isles situées dans les environs. Le peu de forces que nous avions diminuoient à chaque instant. J'étois incapable de poursuivre le voyage au sud; & courant risque de manquer la mousson, je n'avois point de tems à perdre: j'ordonnai donc de gouverner au nord, dans l'espoir de relâcher & de nous rafraîchir dans le pays que Dampierre a appellé Nouvelle Bretagne. Je décrirai pourtant le mieux qu'il me sera possible, l'apparence & la situation des isles que je laissai derriere moi. 1767.

Je donnai le nom général d'isles de la Reine Charlotte, à tout le grouppe de ces isles, tant

1767. de celles que je vis, que des autres que je n'apperçus pas distinctement; & je donnai en outre des noms particuliers à plusieurs d'entr'elles, à mesure que j'en approchois.

Lorsque nous découvrîmes la terre pour la premiere fois, nous en apperçûmes deux qui nous restoient en face; j'appellai la plus méridionale, isle du lord How; & isle d'Egmont, l'autre dont j'ai déjà fait mention. L'isle du lord How est située par 11° 10′ de latitude S., & 164° 43′ de longitude E. Le cap Byron, qui est la pointe orientale de l'isle d'Egmont, gît au 10° 40′ de latitude S. & au 164° 49′ de longitude E. Les côtés à l'est de ces deux isles, qui sont exactement sur la même ligne, à-peu-près au N. $\frac{1}{4}$ N. O. & S. $\frac{1}{4}$ S. E. s'étendent à environ onze lieues, en y comprenant le passage qui à quatre milles de large. Elles forment un coup-d'œil agréable, & paroissent toutes deux fertiles & couvertes de grands arbres d'une très-belle verdure. L'isle du lord How, quoique plus plate & plus unie que l'autre, est cependant une terre élevée. A environ treize lieues du cap Byron, à l'O. N. O. $\frac{1}{4}$ N. du compas, il y a une isle d'une hauteur prodigieuse & d'une figure conique. Son sommet a la forme d'un entonnoir, dont nous vîmes sortir de la fumée, mais point de flammes; c'est sûrement un volcan, & je l'appellai pour cela isle du Volcan. Je donnai le nom d'isle de Keppel à une longue isle plate, qui nous

restoit au N. O. lorsque nous avions droit en face les isles d'How & d'Egmont. Elle est située au 10° 15′ de latitude S., & suivant notre estime, au 165° 4′ de longitude E. J'appellai isle du lord Edgcomb, la plus grande des deux autres qui gisent au S. E., & isle d'Ourry la plus petite. L'isle d'Edgcomb, située par 11° 10′ de latitude S. & 165° 14′ de longitude E., est d'un très-bel aspect. L'isle d'Ourry gît au 11° 10′ de latitude S. & au 165° 19′ de longitude E. Je n'ai pas donné de nom particulier à plusieurs autres isles qui avoisinnent celles-ci. 1767.

Les habitans de l'isle d'Egmont, dont j'ai décrit la figure, sont extrêmement agiles, vigoureux & actifs. Ils semblent aussi propres à vivre dans l'eau que sur la terre, car ils sautent de leurs pirogues dans la mer presqu'à toutes les minutes. Les pirogues qui s'avancerent contre nous de l'extrêmité occidentale de l'isle, ressembloient toutes à celle que nos gens amenerent à bord ; elles pouvoient dans l'occasion porter environ douze hommes, quoique trois ou quatre les conduisissent ordinairement avec une dextérité étonnante. Nous en vîmes cependant d'autres plus grandes sur le rivage, & qui avoient au milieu un abri ou pavillon.

Nous prîmes deux de leurs arcs & un paquet de leurs fleches dans la pirogue qui fut saisie avec l'homme blessé ; au moyen de ces armes

ils frappent un but à une distance incroyable.
1767. Une des fleches qu'ils tirerent traversa les planches du bateau, & blessa dangereusement un officier de poupe à la cuisse. Ces fleches ont une pointe de pierre, & nous ne vîmes parmi eux aucune apparence de métal. Le pays en général est couvert de bois & de montagnes, & entrecoupé d'un grand nombre de vallées ; plusieurs petites rivieres coulent de l'intérieur dans la mer, & il y a beaucoup de havres sur la côte. La déclinaison de l'aiguille y est d'environ 11° 15′ E.



CHAPITRE V.

*Départ de l'isle d'*Egmont, *& passage à la* Nouvelle Bretagne. *Description de plusieurs autres isles & de leurs habitans.*

Nous fîmes voile de cette isle le soir du 18 août, avec un vent alisé frais, soufflant de l'est, & de petites rafales par intervalles. Nous portâmes d'abord O. N. O. ; car avant de gagner la latitude de la Nouvelle Bretagne, je ne désespérois pas de rencontrer quelques autres isles où nous serions plus heureux que dans celles que nous venions de quitter.

Nous découvrîmes le 20, une petite isle basse & plate, & le soir nous nous trouvâmes

par son travers; elle est située au 7° 56′ de latitude S. & au 158° 56′ de longitude E. Je lui donnai le nom d'isle de Gower. Nous n'y rencontrâmes point de mouillage, à notre grand regret. En échange des clous & d'autres bagatelles que nous avions, nous ne pûmes nous procurer qu'un petit nombre de noix de cocos des habitans, qui ressemblent beaucoup à ceux que nous avions vus à l'isle d'Egmont. Ils promirent par signes de nous en apporter une plus grande quantité le lendemain, & nous louvoyâmes toute la nuit, qui fut très-sombre. Le jour suivant 21, à la pointe du jour, nous reconnûmes qu'un courant nous avoit fait dériver considérablement au sud de l'isle, & nous avoit conduits dans un endroit d'où nous pouvions en appercevoir deux autres. Elles sont situées à-peu-près à l'E. & à l'O. l'une de l'autre, & éloignées d'environ deux milles. Celle qui est à l'est, est beaucoup plus petite que sa voisine, & nous lui donnâmes le nom d'isle de Simpson. Nous appellâmes isle de Carteret la seconde, qui est élevée & d'une belle apparence. L'extrêmité orientale de celle-ci porte à-peu-près au sud de l'isle de Gower, dont elle est éloignée d'environ dix ou onze lieues. L'isle Carteret gît au 8° 26′ de latitude S. & au 159° 14′ de longitude E.; sa longueur de l'est à l'ouest est d'environ six lieues. Nous trouvâmes la variation de l'aiguille de 8° 30′ E. Ces deux isles

1767.

1767. nous restoient directement au vent, & nous portâmes sur l'isle de Gower. Elle a à-peu-près deux lieues & demie de long sur le côté occidental, qui est garni de baies; elle est partout couverte d'arbres, dont la plupart sont des cocotiers. Nous y trouvâmes un nombre considérable d'Indiens avec deux bateaux ou pirogues qui, à ce que nous supposâmes, appartenoient à l'isle Carteret, & qui n'y étoient venues que pour pêcher. Nous envoyâmes le bateau à terre, & les naturels du pays tenterent de massacrer nos gens. Les hostilités ayant ainsi commencé, nous saisîmes leurs pirogues, dans lesquelles il y avoit environ cent cocos que nous mangeâmes avec plaisir. Nous vîmes quelques tortues près du rivage; mais nous n'eûmes pas le bonheur d'en attraper. La pirogue que nous avions prise étoit assez grande pour porter huit ou dix hommes; elle étoit construite avec art, de planches très-bien jointes, & ornée de coquillages & de figures grossiérement peintes: les coutures étoient revêtues d'une substance assez ressemblante à notre mastic noir, mais elle me parut avoir plus de consistance. Les insulaires avoient pour armes, des arcs, des fleches & des piques; les pointes des piques & des fleches étoient de silex. Nous conjecturâmes, par quelques signes qu'ils firent en montrant nos fusils, qu'ils n'ignoroient pas entiérement l'usage des armes à feu. C'est la même race d'hommes que nous

avions vus à l'isle d'Egmont, & comme ceux-ci, ils étoient entiérement nus. Leurs pirogues sont d'une structure différente & beaucoup plus grandes, quoique nous n'en ayons apperçu aucune qui eût des voiles. Les cocos que nous y achetâmes, ainsi qu'à l'isle d'Egmont, furent d'un très-grand secours à nos malades. 1767.

Depuis notre départ de l'isle d'Egmont, nous avions observé un courant dont la direction étoit très-forte vers le sud, & nous reconnûmes que dans le voisinage de ces isles, son impétuosité augmentoit de beaucoup. En conséquence, lorsque je fis voile de l'isle de Gower, je gouvernai au N. O., dans la crainte qu'en prenant un autre parti, je ne trouvasse la terre trop loin vers le sud : car si nous étions entrés dans quelque golfe ou baie profonde, notre équipage étoit si malade, & le vaisseau en si mauvais état, qu'il nous auroit été impossible de nous en tirer.

Le 22, sur les huit heures du matin, comme nous continuions notre route avec un bon vent frais, Patrick Dwyer, un des soldats de marine, tomba par malheur du tillac dans la mer. Nous lançâmes sur-le-champ la pirogue que nous avions saisie à l'isle de Gower; nous mîmes le vaisseau à la cape, & nous détachâmes le canot avec toute la promptitude possible; mais le pauvre misérable, quoique très-fort & plein de santé, étoit allé au fond dès

le premier inſtant de ſa chûte, & nous ne le
1767. vîmes plus. Nous reprîmes la pirogue à bord; elle s'étoit ſi fort endommagée en frappant contre un des canons, lorſque nos gens la lancerent en mer, que nous fûmes obligés de la mettre en pieces.

La nuit du 24, nous rencontrâmes neuf isles, qui s'étendent à-peu-près au N. O. ¼ O. & S. E. ¼ E. dans un eſpace d'environ quinze lieues. Elles ſont ſituées par le 4° 36′ de latitude S. & le 154° 17′ de longitude E. ſuivant notre eſtime. Je penſe que ce ſont les isles appellées Ohang-Java, & qui furent découvertes par Taſman; car leur ſituation approche beaucoup de celle qui leur eſt aſſignée dans les cartes françoiſes, corrigées en 1756 pour les vaiſſeaux du roi. Je crois que les autres isles de Carteret, de Gower & de Simpſon, n'ont été apperçues avant moi par aucun navigateur Européen. Il y a sûrement dans cette partie de l'Océan beaucoup de terres qui ne ſont pas encore connues.

Une de ces isles eſt d'une étendue conſidérable; les huit autres ne ſont guere que de grands rochers; mais quoiqu'elles ſoient baſſes & plates, elles ſont bien couvertes de bois & remplies d'habitans. Les inſulaires ſont noirs & ont la tête laineuſe, comme les negres d'Afrique. Les arcs & les fleches ſont leurs armes. Ils ont de grandes pirogues qui portent une voile: l'une d'elles s'approcha de nous; mais elle n'oſa pas venir à bord.

Nous portâmes au nord de ces isles, & nous gouvernâmes O. ¼ S. O. avec un fort courant S. O. A onze heures du soir, nous rencontrâmes une autre isle fort grande, plate, verdoyante, & d'un coup-d'œil agréable. Nous n'apperçûmes point d'habitans ; mais par le grand nombre de feux que nous y vîmes la nuit, nous jugeâmes qu'elle étoit bien peuplée. Elle est située au 4° 50′ de latitude S. & quinze lieues à l'ouest de la plus septentrionale des neuf isles. Nous lui donnâmes le nom d'isle de sir Charles-Hardy. 1767.

Le lendemain 25, à la pointe du jour, nous découvrîmes une autre isle grande & haute, & qui s'élevant en trois montagnes considérables, avoit de loin l'apparence de trois isles. Nous l'appellâmes isle de Winchelsea. Elle est située à environ dix lieues au S. ¼ S. E. de l'isle de sir Charles-Hardy. Le vent soufsloit par raffales, avec un tems variable & un courant très-fort qui avoit sa direction à l'ouest.

Sur les dix heures du matin du 26, nous vîmes une grande isle au nord ; je supposai que c'étoit la même qui fut découverte par Schouten, & qu'il appella isle de Saint-Jean. Nous apperçûmes bientôt après une haute terre, que nous reconnûmes par la suite pour la Nouvelle Bretagne ; & comme nous en approchions, nous trouvâmes un très-fort courant S. S. O. qui ne faisoit pas moins de trente-deux milles par jour.

1767. Le lendemain 27, n'ayant que de petits vents, un courant N. O. nous porta dans une baie, ou golfe profond, à laquelle Dampierre a donné le nom de baie de Saint-George.

Le 28, nous mîmes à l'ancre dans une baie près d'une petite isle, située à environ trois lieues au N. O. du cap Saint-George, & qui a été appellée isle de Wallis. Je trouvai que ce cap gît à-peu-près au 5° de latitude S., & suivant notre estime, au 152° 19′ de longitude E., c'est-à-dire, à environ deux mille cinq cents lieues directement à l'ouest du continent de l'Amérique, & 1° ½ plus à l'est qu'il n'est placé dans la carte françoise dont nous avons parlé. L'après-midi j'envoyai le canot pour examiner la côte, & un bateau pour nous procurer quelques cocos, & pêcher à la seine. Les gens du bateau ne prirent point de poissons; mais ils rapporterent environ cent cinquante cocos, qui furent distribués à l'équipage à la discrétion du chirurgien. Nous avions vu des tortues en entrant dans la baie; & espérant que quelques-unes pourroient tirer pendant la nuit vers la côte de l'isle qui étoit sablonneuse, stérile & inhabitée, comme les endroits que ces animaux fréquentent plus volontiers, je dépêchai un petit nombre d'hommes à terre pour tâcher d'en prendre; mais ils revinrent le matin sans avoir réussi.

Nous jetâmes l'ancre seulement pour attendre que les bateaux eussent trouvé un mouil-

lage plus convenable ; ils découvrirent plusieurs bons havres dans le voisinage. Nous 1767.
tâchâmes alors de lever l'ancre ; mais, avec les forces réunies de tout l'équipage, nous ne pûmes pas en venir à bout : c'étoit une preuve alarmante de notre foiblesse ; & pleins de douleur, nous eûmes recours à de nouveaux moyens : avec ce secours, & en employant nos derniers efforts, nous dégageâmes l'ancre du fond ; mais le vaisseau étant porté sur la côte, elle reprit presqu'au même instant sur un fond de roches. Il fallut recommencer notre travail de nouveau ; tous ceux qui étoient en santé employerent le reste du jour toutes leurs forces, sans parvenir à la relever. Nous n'étions pas disposés à couper le cable, quoiqu'il fût fort usé : nous aurions souffert difficilement cette perte ; nous voulions en faire du fil de carret, dont nous avions grand besoin. Nous cessâmes avec répugnance notre entreprise pendant la nuit, & le lendemain, après avoir un peu réparé nos forces, nous fûmes plus heureux. Nous relevâmes enfin l'ancre ; mais nous la trouvâmes si endommagée, qu'elle étoit désormais inutile, une des pattes étant rompue.

De cet endroit nous fîmes voile à une petite anse éloignée d'environ trois ou quatre milles, à laquelle nous donnâmes le nom d'Anse Angloise. Nous y mîmes à l'ancre, & nous commençâmes à faire du bois & de l'eau que nous y trouvâmes en grande abondance, sans parler

du leſt. J'envoyai auſſi le bateau chaque jour
1767. pêcher à la ſeine; mais quoiqu'il y eût une grande quantité de poiſſons, il n'en prit que très-peu: il eut un ſi mauvais ſuccès, probablement parce que l'eau étoit claire & le rivage rempli de roches, & peut-être auſſi parce que nous n'étions pas aſſez habiles dans cet art. Quoique nous ne réuſſiſſions pas, nous continuâmes ce travail jour & nuit: nous eûmes recours à l'hameçon; mais pas un ſeul poiſſon ne voulut y mordre. Nous vîmes un petit nombre de tortues, & nous n'en prîmes aucune; nous étions condamnés au ſupplice de Tantale, voyant continuellement des objets que notre appétit deſiroit avec ardeur, & toujours malheureux, lorſque nous tâchions de les ſaiſir. Nous ramaſsâmes cependant à la marée baſſe, un petit nombre d'huîtres de rochers & de très-gros pétonclès, & nous nous procurâmes à terre quelques cocos & l'eſpece de chou qui croît au haut de l'arbre qui les produit. Ce chou eſt blanc, friſé, d'une ſubſtance remplie de ſuc; lorſqu'on le mange crud, il a une ſaveur reſſemblante à celle de la châtaigne; & quand il eſt bouilli, il eſt ſupérieur au meilleur panais. Nous le coupâmes en petites tranches dans du bouillon fait avec nos tablettes, & ce bouillon épaiſſi enſuite avec du gruau d'avoine, nous fournit un très-bon mêt. Nous fûmes obligés de couper autant d'arbres que nous emportâmes de ces choux; nous détruiſîmes

fîmes, avec beaucoup de regret, tant de fruits qui font peut-être les meilleurs anti-fcorbutiques du monde; mais la néceffité n'a point de loi. Ces végétaux frais, & fur-tout le lait ou plutôt l'eau de coco, rendirent très-promptement la fanté à nos malades. Ils fe trouverent auffi fort bien, de manger le fruit d'un grand arbre, qui reffemble à une prune, & en particulier à celle qu'on appelle dans les isles d'Amérique, prune de la Jamaïque. Nos gens lui donnerent le même nom. Elle a un goût aigrelet & agréable; mais elle n'a que peu de chair, probablement faute de culture. Ces prunes ne font pas abondantes; de forte qu'ayant les deux qualités d'un mèt délicat, la rareté & l'excellence, il n'eft pas étonnant qu'elles foient recherchées avec empreffement. 1767.

La côte dans les environs de cet endroit eft remplie de rochers, & le pays élevé & montagneux; mais il eft couvert d'arbres de différentes efpeces, dont quelques-uns font d'une grandeur énorme, & pourroient probablement fervir à plufieurs ufages. Entr'autres, nous trouvâmes les mufcadiers en grande abondance; je cueillis quelques mufcades, mais elles n'étoient pas mûres. Il eft vrai qu'elles ne me paroiffoient pas être de la meilleure qualité; peut-être cela provient-il en partie de ce qu'elles croiffent fans être cultivées, & en partie de ce qu'elles font trop à l'ombre fous les grands arbres. L'arbre qui donne la noix

1767. de coco eſt excellent, mais il n'y en a pas beaucoup. Je crois qu'il y a ici toutes les différentes eſpeces de palmiers, avec l'arbre qui produit la noix de bétel, diverſes ſortes d'aloës, des cannes à ſucre, des bambous, des rattans, & pluſieurs arbres, arbriſseaux & plantes que je ne connois pas. On n'y trouve aucun végétal comeſtible. Les bois ſont remplis de pigeons, de tourterelles, de freux, de perroquets & d'un grand oiſeau à noir plumage, qui fait un bruit aſſez reſſemblant à l'aboiement d'un chien, & de pluſieurs autres que je ne puis ni nommer ni décrire. Nos gens ne virent que deux petits quadrupedes qu'ils prirent pour des chiens. Le charpentier & un autre homme les apperçurent légérement en paſſant dans le bois, tandis qu'ils coupoient de petites ſolives à l'uſage du vaiſſeau; ils dirent qu'ils étoient très-ſauvages & qu'ils s'enfuirent fort vîte. Nous vîmes des mille-pieds, des ſcorpions, & un petit nombre de ſerpens de différentes eſpeces, mais point d'habitans. Nous rencontrâmes pourtant pluſieurs habitations abandonnées, & par les coquilles répandues dans les environs, & qui ſembloient ſorties récemment de l'eau, ainſi que par quelques morceaux de bois à moitié brûlés & qui étoient des reſtes de feu, nous avions lieu de croire que des hommes venoient de quitter cet endroit lorſque nous y arrivâmes. Si l'on peut juger de l'état d'un peuple par celui de

ses habitations, ces insulaires doivent être dans les derniers degrés de la vie sauvage, car ils avoient pour demeures les plus misérables huttes que nous ayions jamais vues. 1767.

Pendant notre séjour en ce lieu, nous nettoyâmes le vaisseau, & nous le mîmes à la bande pour visiter sa voie d'eau; que les charpentiers arrêterent le mieux qu'ils purent. Nous trouvâmes le doublage très-usé & la quille fort rongée par les vers. Nous l'enduisîmes dans tous les endroits que nous pûmes mettre hors de l'eau, avec de la poix & du goudron chauds mêlés ensemble. Le charpentier coupa plusieurs poutres pour des boute-hors, n'en ayant plus que peu de ceux que nous avions embarqués en Angleterre.

L'Anse Angloise est située au N. E. $\frac{1}{4}$ N. à trois ou quatre milles de l'isle Wallis. On trouve, à main droite en y allant, un petit banc de rochers qu'il sera aisé de reconnoître au moyen de la mer qui brise sur lui. La marée a son flux & son reflux une fois dans vingt-quatre heures: elle monta environ à neuf ou dix heures, & elle fut haute entre trois & quatre de l'après-midi; ensuite le jusant continua toute la nuit, & il y eut marée basse sur les six heures du matin. L'eau s'éleve & tombe entre huit ou neuf pieds, quelquefois plus, & d'autres fois moins. J'ignore si cette variation n'est pas plutôt l'effet des brises de terre & de mer que d'une marée réguliere. Nous

mouillâmes avec notre seconde ancre par 27
1767. brasses, fond de sable & de vase. Nous filâmes dans l'anse un cable & demi; nous amarrâmes la poupe & la proue avec la petite ancre, & nous l'attachâmes avec des hansieres sur chaque épaule. Le vaisseau mouilloit alors par 10 brasses au fond de la baie à une encablure de la côte; la pointe Wallis nous restant S. O. $\frac{1}{4}$ S. à environ trois ou quatre milles de distance. Il y a une quantité d'eau & de bois excellent, & on peut y faire du bon lest. La variation de l'aiguille étoit de 6° $\frac{1}{2}$ E.

Le 7 septembre, je levai l'ancre; mais avant de mettre à la voile, je pris possession de ce pays & de toutes ses isles, baies, ports & havres, au nom de Sa Majesté George III, roi de la Grande-Bretagne. Nous clouâmes à un grand arbre une planche couverte de plomb, sur laquelle étoient gravés les armes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, le nom du vaisseau & de son commandant, le nom de l'anse, le tems où nous y arrivâmes, & le jour auquel nous en partîmes. Pendant notre mouillage, j'envoyai le bateau examiner les havres situés sur la côte: il s'en revint chargé de cocos qu'il se procura dans un joli petit havre qui gît à environ quatre lieues O. N. O. de l'endroit où nous étions. L'officier qui commandoit le bateau, rapporta qu'il avoit cueilli les fruits sur les arbres, qui y croissent en grande abondance, mais qu'il avoit ob-

servé que plusieurs de ces arbres étoient marqués, & qu'il y avoit tout près plusieurs huttes des naturels du pays. Je ne crus pas devoir le faire partir pour une seconde expédition; cependant comme les rafraîchissemens qui s'offroient à nous étoient d'une grande importance pour les malades, je résolus de faire entrer le vaisseau dans le havre, & de le placer de maniere qu'il protégeât les hommes qui iroient abattre des arbres & couper des choux palmistes & leurs fruits. Dès le grand matin, nous fîmes voile de l'Anse Angloise avec une brise de terre; & le soir nous mîmes le vaisseau en travers du bois, où les noix de cocos avoient été recueillies, & à peu de distance de la côte. Nous nous procurâmes plus de mille noix de cocos, & autant de choux palmistes que nous pûmes en consommer pendant qu'ils étoient bons. J'y aurois resté assez long-tems pour donner à mes gens tous les rafraîchissemens dont ils avoient besoin; mais vu la saison de l'année, le plus petit délai auroit été dangereux. Nous avions de grandes raisons de supposer que, pour conserver une partie de notre équipage, il falloit gagner Batavia, pendant que la mousson continuoit à souffler de l'est. Il est vrai qu'elle devoit encore durer assez pour que tout autre vaisseau que le mien eût pu faire trois fois ce trajet; mais je savois que ce tems étoit à peine suffisant pour le Swallow, qui se trouvoit en très-mauvais état. Si nous

1767.

avions été obligés d'attendre ici une autre ſaiſon, il eût probablement été impoſſible de
1767. faire naviguer ce batiment, d'autant plus qu'il n'avoit qu'un ſimple doublage, & que ſa quille n'étant pas garnie de clous, elle auroit été entiérement rongée des vers. D'ailleurs nos proviſions ſe ſeroient épuiſées long-tems avant cette époque. Le 9, à la pointe du jour, je levai donc l'ancre avec une petite briſe de terre, & je quittai ce mouillage, qui étoit ſans contredit le meilleur de ceux que nous avions rencontrés depuis notre départ du détroit de Magellan.

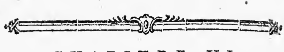
Nous donnâmes à cet endroit le nom de havre de Carteret. Il gît à environ quatre lieues à l'O. N. O. de l'Anſe Angloiſe, & il eſt formé par deux isles & par la côte de la Nouvelle Irlande. Nous appellâmes isle des Noix de Cocos, la plus grande qui eſt ſituée au N. O.; & isle de Leith, l'autre qui gît au S. E. Il y a un bas-fond entre ces deux isles, & entre chacune d'elles ſe trouve une entrée dans le havre; l'entrée S. E. ou ſur le vent, eſt formée par l'isle de Leigh, & on y trouve un rocher qui paroît au-deſſus de l'eau, & auquel nous donnâmes le nom de rocher de Booby. Le paſſage eſt entre le rocher & l'isle; le rocher n'eſt pas dangereux, parce que l'eau eſt très-profonde tout autour. L'entrée N. O. ou ſous le vent, eſt formée par l'isle des Cocos; c'eſt la meilleure des deux; on y a un

bon mouillage, au lieu que l'eau eſt trop profonde dans l'autre. Nous entrâmes dans le havre par le premier paſſage, & nous en ſortîmes par le ſecond. A l'extrêmité S. E. du havre, il y a une grande anſe qui eſt à l'abri de tous les vents, & propre à recevoir un vaiſſeau. L'anſe ſemble ſervir d'embouchure à une riviere, mais nos gens ne purent pas s'en aſſurer. On rencontre dans la partie N. O. du havre, une autre anſe que nos bateaux viſiterent & d'où ils nous rapporterent une très-bonne eau. On peut auſſi y conduire un vaiſſeau, & elle eſt très-convenable pour y faire de l'eau & du bois. On y mouilleroit de 5 à 30 braſſes, & par-tout ſur un fond de vaſe molle. Le havre porte à-peu-près au S. E. $\frac{1}{4}$ S. & N. O. $\frac{1}{4}$ N. Il a environ trois milles de long & quatre encablures de large. Nous mîmes à l'ancre par 30 braſſes près de l'entrée N. O. & en travers des arbres qui ſont ſur l'isle des Noix de Cocos.

1767.



1767.



CHAPITRE VI.

Découverte d'un détroit qui partage en deux isles la terre appellée Nouvelle Bretagne. *Description de la terre des deux côtés, & de plusieurs isles situées sur la route. Détails sur leurs habitans.*

LORSQU'APRÈS avoir quitté le havre dont nous venons de parler, nous eûmes avancé environ quatre lieues au large, nous rencontrâmes un gros vent de l'E. S. E., direction tout-à-fait contraire à celle qui auroit été favorable pour faire le tour de la terre & doubler le cap Sainte-Marie. Nous trouvâmes en même tems un fort courant qui nous portoit au N. O. dans une baie profonde ou golfe que Dampierre appelle baie de Saint-George, & qui est située entre le cap Saint-George & le cap Orford. Comme il étoit impossible de faire le tour de la terre contre le vent & le courant, & de suivre la route de Dampierre, je fus obligé de tenter un passage à l'ouest par ce golfe, & le courant me fit espérer que j'y réussirois. Quand j'eus gagné environ cinq milles au S. O. de l'isle des Cocos, je gouvernai au N. O. & au N. N. O., suivant la direction de la terre, & j'eus bientôt lieu de croire

que ce qui a été appellé baie Saint-George, & qu'on a regardé comme formé par deux pointes de la même isle, étoit véritablement un canal entre deux isles. L'événement justifia cette conjecture. 1767.

Nous reconnûmes avant la nuit, que ce canal est partagé par une isle assez grande, que j'appellai isle du Duc d'York, & par quelques isles plus petites répandues autour de celle-ci. Je laissai à cette terre son ancien nom de Nouvelle Bretagne. Sur son côté le plus méridional, ou sur celui de la plus grande des deux isles qui sont séparées par le canal ou détroit, on trouve quelques terres élevées & trois montagnes remarquables qui gisent l'une près de l'autre, & que j'appellai la Mere & les Filles (*Mother and Daughters*). La Mere est au milieu & la plus grande des trois; nous vîmes par-derriere une grosse colonne de fumée, de sorte que l'une de ces montagnes est probablement un volcan. On les apperçoit aisément, dans un tems clair, à vingt lieues de distance; & ceux qui ne les connoissent pas, les prendroient pour des isles. Elles paroissent fort larges, & la Mere porte à-peu-près à l'ouest de l'isle du Duc d'York. A l'est de ces montagnes, il y a une espece de cap que j'appellai cap Palliser; & un autre à l'ouest, que je nommai cap Stephens. Le cap Stephens est la partie la plus septentrionale de la Nouvelle Bretagne. Au nord de ce cap est une isle à laquelle je

donnai le nom d'isle de Man. Le cap Pallifer
1767. & le cap Stephens courent à-peu-près au N. O. & au S. E. l'un de l'autre. Entre les deux, il y a une baie ; la terre, près des bords de l'eau, eſt baſſe, unie & agréable au coup-d'œil ; & en ſe retirant vers la Mere & les Filles, elle ſe leve par degrés en montagnes très-hautes, qui ſont en général couvertes de grands bois, avec pluſieurs clarieres qui nous parurent des endroits cultivés. Nous vîmes un grand nombre de feux pendant la nuit ſur cette partie du pays, ce qui nous donna lieu de penſer qu'il étoit habité. L'isle du Duc d'York eſt ſituée entre les deux pointes appellées cap Palliſer & cap Stephens. Comme il n'étoit pas ſûr de tenter dans l'obſcurité l'un ou l'autre des deux paſſages que cette isle forme dans le détroit, nous mîmes à la cape pendant la nuit, & nous eûmes toujours la ſonde à la main ; mais il n'y avoit point de fond par 140 braſſes. Le détroit, y compris les deux paſſages, a environ quinze lieues de largeur. La terre du Duc d'York eſt unie & d'un aſpect agréable ; l'intérieur eſt couvert de grands bois ; les habitations des naturels du pays, aſſez voiſines l'une de l'autre, ſont rangées près des bords de l'eau parmi des bocages de cocotiers, de façon que le tout forme un coup-d'œil des plus beaux & des plus pittoreſques qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Nous apperçûmes pluſieurs de leurs pirogues qui ſont très-bien faites ; &

le matin du 10, quand je mis à la voile, quelques unes s'avancerent vers le vaisseau; mais comme nous avions alors un vent frais, nous ne pûmes pas nous arrêter pour les attendre. Cette isle est située au 4° 9′ de latitude S. & au 151° 20′ de longitude E., à vingt-cinq lieues du cap George. Comme je n'ai pas longé la côte de la Nouvelle Bretagne, mais la côte la plus septentrionale du détroit, je traversai le passage qui est formé par cette côte & le côté correspondant de l'isle du Duc d'York. Il a environ huit lieues de largeur, & peut être regardé comme le premier goulet du détroit. En gouvernant ensuite toute la nuit au N. O. $\frac{1}{4}$ O., nous trouvâmes le 11, à la pointe jour, que nous avions perdu de vue l'isle la plus méridionale, ou la Nouvelle Bretagne; & après nous être assuré que la baie supposée est un détroit, je l'appellai canal de Saint-George, & je donnai à l'isle septentrionale le nom de *Nova Hibernia*, ou Nouvelle Irlande. Le tems étant brumeux, avec un vent fort & des raffales subites, je continuai à porter le long de la côte de la Nouvelle Irlande, à la distance d'environ six lieues, jusqu'à ce que je fusse en travers de son extrêmité occidentale; & changeant alors de direction, je gouvernai O. N. O. Je remarquai clairement que nous étions poussés le long de la côte par un fort courant à l'ouest. A midi nous trouvâmes, par les observations, que nous avions

1767.

dérivé beaucoup au nord du lock ; mais comme
1767. il étoit impossible que le courant eût sa direction exactement au nord, puisque c'eût été précisément contre la terre, je fus obligé, pour corriger mon estime, de ne pas supposer moins de vingt-quatre milles, ce qui est à-peu-près l'étendue du gisement des terres le long de la côte. La variation de l'aiguille étoit à ce tems d'environ une demi-pointe à l'est. Nous découvrîmes sur le soir une belle isle, grande, & qui forme un détroit ou passage entr'elle & la Nouvelle Irlande. Le tems fut très-sombre, accompagné de raffales & de pluie; nous mîmes à la cape, ne sachant pas à quels dangers la navigation de ce détroit pouvoit nous exposer. La nuit fut orageuse, avec beaucoup de tonnerres & d'éclairs; mais le tems s'éclaircit vers les deux heures du matin. Le 12, les coups de vent se changerent en petite brise; & la lune répandant une clarté très-brillante, nous remîmes à la voile, & nous trouvâmes un fort courant qui nous portoit à l'ouest à travers le passage du second goulet qui a environ cinq lieues de largeur. L'isle est d'un aspect agréable, & très-peuplée; je l'appellai isle de Sandwich, en l'honneur du comte de ce nom, aujourd'hui premier lord de l'amirauté. Elle est plus grande que l'isle du Duc d'York, & il nous sembla qu'il y avoit quelques baies & havres très-bons sur la côte. On trouve sur sa partie septentrionale un pic

remarquable, en forme de pain de fucre, & il y en a un autre exactement femblable & 1767. oppofé à celui-ci, fur la côte de la Nouvelle Irlande. Ils font éloignés l'un de l'autre d'environ cinq lieues dans la direction du S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ E. & N. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ O. Pendant le tems que nous fûmes à la hauteur de cette isle, nous entendîmes la nuit un bruit continuel, femblable au fon d'un tambour. Le tems étant calme lorfque nous pafsâmes à travers le détroit, dix pirogues, portant environ cent cinquante hommes, partirent de la côte de la Nouvelle Irlande, & s'avancerent vers le vaiffeau. Elles s'approcherent affez pour que nous puffions leur donner quelques quincailleries que nous leur tendîmes au bout d'un grand bâton, mais aucun des Indiens ne voulut fe hafarder à monter à bord. Ils fembloient préférer le fer à toutes les autres chofes que nous leur donnions; quoique ce fer, fi l'on en excepte les clous, ne fût pas travaillé; car, comme je l'ai obfervé plus haut, nous n'avions point avec nous d'ouvrages de coutellerie. Les pirogues étoient très-longues & très-étroites, avec un balancier, & quelques-unes étoient bien faites. Une d'elles avoit au moins quatre-vingt-dix pieds de longueur, puifqu'elle étoit de très-peu plus courte que notre vaiffeau. Cependant elle étoit formée d'un feul arbre; elle avoit quelques ornemens en fculpture dans les côtés : trente-trois hommes la

faisoient marcher; nous n'y vîmes aucune ap-
1767. parence de voiles. Ces insulaires sont noirs & ont de la laine à la tète comme les negres, mais ils n'ont pas le nez plat & les levres grosses. Nous pensâmes que c'étoit la même race d'hommes que les habitans de l'isle d'Egmont. Comme eux ils sont entiérement nus, si l'on excepte quelques parures de coquillages qu'ils attachent à leurs bras & à leurs jambes. Ils ont pourtant adopté une pratique sans laquelle nos dames & nos petits-maîtres ne sont pas supposés être habillés complettement; les cheveux, ou plutôt la laine de leur tête, étoient chargés de poudre blanche; d'où il suit que la mode de se poudrer est probablement d'une plus haute antiquité & d'un usage plus étendu qu'on ne le croit communément. Il est vrai que ces peuples l'étendent plus loin qu'aucun des habitans de l'Europe, car ils poudrent non-seulement leurs cheveux, mais encore leurs barbes. Leurs têtes sont ornées de parures plus brillantes, & j'ai remarqué que la plupart attachoient au-dessus d'une de leurs oreilles, une plume qui sembloit avoir été tirée de la queue d'un coq; de sorte qu'ils ne manquent pas absolument de volailles pour leur table. Ils sont armés de piques & de grands bâtons en forme de massues; mais nous n'avons apperçu parmi eux ni arcs ni fleches. Peut-être en avoient-ils dans leurs pirogues, qu'ils jugerent à propos de nous cacher. De mon côté,

j'ordonnai à tous mes gens de se tenir dans leurs postes, tandis qu'ils rôdoient autour du vaisseau. J'observai qu'ils portoient un œil attentif sur nos canons, comme s'ils en eussent craint quelque danger : il est possible qu'ils n'ignorent pas entiérement l'usage des armes à feu. Ils avoient avec eux des filets, qui, ainsi que leurs cordages, sembloient être très-bien fabriqués. Après qu'ils eurent resté quelque tems près de nous, il s'éleva une brise, & ils s'en retournerent à la côte. 1767.

Le pic de l'isle de Sandwich est situé au 2° 53′ de latitude S. & au 149° 17′ de longitude E. Dès que les Indiens nous eurent quittés, nous gouvernâmes à-peu-près à l'ouest, & bientôt après nous découvrîmes une pointe de terre, que nous reconnûmes par la suite pour l'extrêmité S. O. de la Nouvelle Irlande, & à laquelle je donnai le nom de cap Byron. Il gît au 2° 30′ de latitude S. & au 149° 2′ de longitude E. vis-à-vis la côte de la Nouvelle Irlande. A l'ouest du cap Byron, il y a une isle grande & belle, que j'appellai la Nouvelle Hannovre. Entre cette isle & la Nouvelle Irlande, on trouve un détroit ou passage qui tourne au N. E. Il y a dans ce passage plusieurs petites isles, & sur l'une d'elles un pic remarquable. Je donnai à cette isle le nom d'isle Byron, & j'appellai le passage ou détroit, détroit de Byron. La terre de la Nouvelle Hannovre est élevée ; elle est couverte d'arbres,

parmi lesquels on distingue plusieurs planta-
1767. tions ; le tout forme une belle apparence. J'appellai (*Foreland*) promontoire de la Reine Charlotte, en l'honneur de Sa Majesté, la pointe S. O. de l'isle, qui est un mondrain élevé. On reconnoît cette pointe & la terre dans les environs, par un grand nombre de petites collines ; mais la nuit, accompagnée d'un tems sombre, de raffales violentes & de beaucoup de pluie, nous ayant surpris, nous n'avons pas pu les voir assez distinctement pour décrire leur apparence.

Nous gouvernâmes à l'ouest pendant toute la nuit, & le matin du 13, le tems étant toujours brumeux, nous n'appercevions plus la Nouvelle Hannovre que très-imparfaitement. Mais nous découvrîmes à environ huit lieues à l'ouest six ou sept petites isles que j'appellai isles du Duc de Portland, & dont deux sont assez larges. La grosseur de la mer me fit appercevoir alors que nous avions dépassé toutes les terres, & je trouvai qu'il étoit plus court & beaucoup plus sûr de passer par le canal Saint-George, en venant de l'est ou de l'ouest, que de tourner autour des terres & des isles qui sont au nord. L'accident qui me donna l'occasion de faire cette découverte, peut être d'un grand avantage aux navigateurs. Il est incontestable qu'on peut se procurer des rafraîchissemens de toute espece auprès des naturels du pays, qui habitent les deux côtes du canal,

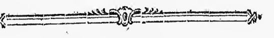
ou

où les isles qui sont situées dans les environs, pour des verroteries, des rubans, des miroirs, 1767. & sur-tout des instrumens de fer & des ouvrages de coutellerie, qu'ils aiment passionnément, & dont par malheur nous n'étions pas fournis.

Le promontoire de la Reine Charlotte, la partie S. O. de la Nouvelle Hannovre, est située au 2° 29′ de latitude S. & 148° 27′ de longitude E. Le milieu des isles de Portland gît au 2° 27′ de latitude S. & au 148° 3′ de longitude E. La longueur de ce détroit ou canal depuis le cap Saint-George au cap Byron, extrêmité S. O. de la Nouvelle Irlande, est de plus de quatre-vingt lieues. La distance du cap Byron au promontoire de la Reine Charlotte est d'environ douze, & il y en a à-peu-près huit depuis ce promontoire aux isles de Portland; de sorte que toute la longueur du canal Saint-George est d'environ cent lieues ou de trois cents milles.

Quoique nous eussions débouqué le détroit le matin du 13 septembre, nous ne pûmes point observer le soleil jusqu'au 15; ce contretems m'a causé d'autant plus de regret qu'il m'a empêché d'être aussi exact dans mes latitudes & longitudes qu'on auroit lieu de l'attendre. La description du pays, de ses productions & de ses habitans, auroit été beaucoup plus complette & plus détaillée, si je n'avois pas été tellement affoibli & épuisé par la maladie,

que je fuccombois prefque fous les fonctions
1767. qui retomboient fur moi faute d'officiers. Lorfque je pouvois à peine me traîner, j'étois obligé de faire quart fur quart, & de partager d'autres travaux avec mon lieutenant, dont la fanté étoit auffi en fort mauvais état.



CHAPITRE VII.

Traverfée du canal Saint-George *à l'isle de* Mindanao. *Defcription de plufieurs isles. Ce qui nous arriva dans la route.*

Dès que nous eûmes débouqué le canal Saint-George, nous gouvernâmes à l'oueft. Le lendemain 14, nous découvrîmes une terre qui nous reftoit à l'O. N. O. & nous courûmes deffus. Nous reconnûmes par la fuite que c'étoit une isle d'une étendue confidérable; & bientôt après nous en vimes une autre au N. E. de celle-ci, mais elle ne paroifsoit être qu'un grand rocher au-defsus de l'eau. Comme nous avions ici des courans forts, & que pendant plufieurs jours je ne fus pas en état de faire des obfervations fur le foleil, je ne pourrai pas déterminer la fituation de ces isles avec autant d'exactitude que je l'aurois fait fans ce contretems. En avançant à l'oueft, nous ap-

perçûmes une terre plus grande, composée de plusieurs isles qui sont situées au sud de la plus étendue des deux que nous avions d'abord découvertes. Comme les nuits étoient alors éclairées par la lune, nous portâmes dessus jusqu'à onze heures ; & mon lieutenant qui étoit de quart, s'appercevant que la route que nous suivions nous conduiroit au milieu de ces isles, & ne voulant pas m'éveiller avant l'heure de faire mon service, il tira au S. $\frac{1}{4}$ S. E. & S. S. E. en s'en éloignant. Je montai sur le tillac vers minuit, & voyant à une heure que nous les avions dépassées, je gouvernai de nouveau à l'ouest à petites voiles. Cependant nous étions près des isles, & sur les six heures un nombre considérable de pirogues, ayant plusieurs centaines d'Indiens à bord, s'avancerent & ramerent vers le vaisseau. Une d'entr'elles, qui portoit sept hommes, s'approcha assez près de nous pour nous héler : elle nous fit beaucoup de signes que nous ne pouvions pas entendre parfaitement ; mais nous les répétâmes le mieux qu'il nous fut possible, pour faire comprendre aux insulaires, que nous avions pour eux les mêmes dispositions qu'ils avoient à notre égard : afin de mieux gagner leur bienveillance & de les engager à venir à bord, nous leur tendimes quelques-unes des bagatelles que nous avions; sur quoi ils s'approcherent plus près du vaisseau, & je me flattois qu'ils alloient y monter ; mais au con- 1767.

traire, dès qu'ils furent à notre portée, ils lancerent avec force leurs javelines sur l'endroit
1767. du tillac où nous étions en plus grand nombre. Je crus qu'il valoit mieux prévenir que d'avoir à repousser une attaque générale, qui auroit été d'autant plus meurtriere que le nombre des combattans seroit plus grand. Ne doutant plus que les insulaires ne fussent nos ennemis, je fis tirer quelques coups de fusils & un des pierriers. Cette décharge ayant tué ou blessé quelques-uns d'entr'eux, ils se retirerent & joignirent les autres pirogues qui étoient au nombre de douze à quatorze. Je mis à la cape pour attendre la fin de cette attaque, & j'eus la satisfaction de voir qu'après avoir longtems consulté ensemble, ils reprirent le chemin de la côte. Afin de les intimider encore davantage & d'empêcher plus efficacement leur retour, je fis tirer une piece de six, chargée à boulet, de façon que le coup tombât dans l'eau au-delà des pirogues. Cet expédient parut avoir un bon effet; car non-seulement ils ramerent avec plus de promptitude, mais ils dresserent une voile pour arriver plutôt au rivage. Cependant plusieurs nouvelles pirogues se détacherent bientôt d'une autre partie de l'isle & s'avancerent vers nous. Elles s'arrêterent à la même distance que les premieres, & une d'elles vint aussi en avant de la même maniere. Nous fîmes aux Indiens qui montoient ce bâtiment, tous les signes d'amitié

que nous pûmes imaginer ; nous leur montrâmes toutes les choses que nous avions & que nous crûmes devoir leur faire plaisir ; nous leur ouvrîmes les bras pour les engager à monter à bord ; mais toute notre rhétorique fut inutile ; dès qu'ils furent à la portée du vaisseau, ils lancerent sur nous une grèle de dards & de javelines, qui ne nous firent cependant aucun mal. Nous répondîmes à leur attaque par quelques coups de fusils ; un d'entr'eux ayant été tué, le reste sauta précipitamment dans la mer, & dès qu'ils furent arrivés à la nage auprès des autres qui les attendoient à quelque distance, ils s'en retournerent tous au lieu d'où ils venoient. Lorsque nous apperçûmes que la pirogue étoit abandonnée, nous détachâmes notre bateau qui l'amena à bord. Elle avoit cinquante pieds de long, quoique ce fût une des plus petites qui eût été envoyée contre nous. Elle étoit grossiérement travaillée d'un seul arbre, mais elle avoit un balancier. Nous y trouvâmes six beaux poissons, une tortue, quelques ignames, une noix de coco & un sac rempli d'une petite espece de pommes ou de prunes d'un goût douceâtre & d'une substance farineuse. Ce fruit étoit un peu applati, & il étoit entiérement différent de ceux que nous avions vus auparavant, & des autres que nous avons rencontrés dans la suite. On pouvoit le manger crud, mais il étoit beaucoup meilleur bouilli ou rôti dans les cendres. Nous 1767.

y trouvâmes auſſi deux grands pots de terre
1767. qui avoient une forme aſſez reſſemblante à celle d'une cruche, avec une large bouche, mais ſans anſes, & une quantité conſidérable de nattes qui ſervent à ce peuple de voiles & de bannes, en les étendant ſur des baguettes courbées, à la façon de nos chariots couverts. Par ce que contenoit ce bâtiment, nous jugeâmes qu'il avoit été employé à la pêche. Nous remarquâmes que les Indiens avoient du feu à bord & un pot deſſus, dans lequel ils faiſoient cuire leurs alimens. Lorſque nous eûmes ſatisfait notre curioſité en examinant cette pirogue, nous la mîmes en pieces pour en faire du bois à brûler.

Ces inſulaires ſont la même race d'hommes que nous avions vus auparavant ſur la côte de la Nouvelle Irlande, & à l'iſle d'Egmont; ils ſont d'une couleur de cuivre foncé, preſque noirs, avec une tête laineuſe. Ils mâchent du bétel, & vont entiérement nus, ſi l'on en excepte des parures groſſieres de coquillages enfilés en cordon, qu'ils portent autour de leurs jambes & de leurs bras. Ils poudroient auſſi leurs cheveux, comme les derniers inſulaires que nous avions viſités; ils avoient en outre le viſage peint de raies blanches: je n'obſervai pas qu'ils euſſent de la barbe. La pointe de leurs lances étoit formée avec une eſpece de caillou bleuâtre.

Après avoir quitté ce peuple féroce & en-

nemi, nous continuâmes notre route le long des autres isles, qui font au nombre de vingt ou de trente, & d'une étendue considérable; une d'elles en particulier feroit seule un grand royaume. Je les appellai isles de l'Amirauté. J'aurois été bien aise de les examiner, si mon vaisseau avoit été en meilleur état, & si j'avois été pourvu de marchandises propres à commercer avec les Indiens, d'autant plus que l'aspect de la terre invite naturellement à y descendre. Elles sont couvertes de la plus belle verdure; les bois sont élevés & épais, entremêlés de clarieres qui ont été défrichées pour des plantations, de bocages de cocotiers, & des maisons des habitans, qui semblent être très-nombreuses. Il seroit facile d'établir avec ces insulaires un commerce amical, puisqu'ils sentiroient bientôt tous les avantages de ce trafic, & que notre supériorité rendroit leur résistance inutile. J'ai jugé que le milieu de la plus grande est située à trente-cinq lieues de distance à l'O. ½ N. du promontoire de la Reine Charlotte, dans la Nouvelle Hannovre. Sur le côté méridional de cette isle, il y en a une petite qui s'éleve en forme de cône, & qui se termine en un pic fort haut. Ce pic gît au 2° 27′ de latitude S., à cinq degrés & demi à l'ouest du cap Saint-George, dans la Nouvelle Irlande. En rangeant la côte méridionale de la grande isle, nous trouvâmes qu'elle a dix-huit lieues de long dans la direc-

1767.

1767. tion de l'eſt & de l'oueſt. Je ne ſais pas juſqu'où elle s'étend au nord ; mais d'après ſon apparence, j'ai des raiſons de ſuppoſer qu'elle ſe prolonge à une diſtance très-conſidérable. Je crois qu'il eſt extrêmement probable que ces isles produiſent pluſieurs articles précieux de commerce, & ſur-tout des épiceries, d'autant plus qu'elles ſont ſituées dans le même climat & à la même latitude que les Moluques, & que j'ai trouvé les muſcadiers dans la Nouvelle Irlande, ſur un ſol plus rocailleux & plus ſtérile que celui-ci.

Ayant dépaſſé ces isles, nous continuâmes notre chemin O. $\frac{1}{4}$ N. O. avec une belle briſe d'eſt & une mer tranquille. Le 16 au matin, nous trouvâmes, par un réſultat moyen de pluſieurs azimuths, que la variation de l'aiguille étoit de 6° 30′ E. & nous reconnûmes par des obſervations, que nous étions au 2° 19′ de latitude S. & au 145° 40′ de longitude E. Je fus ſurpris de voir que la déclinaiſon de la bouſſole diminuoit par degrés ſur ce côté de la terre de la Nouvelle Bretagne & de la Nouvelle Irlande, auſſi conſidérablement que pendant notre route au N. O. ; mais je me rappellai que deux ans auparavant j'avois trouvé, à peu de choſe près, la même variation dans ce méridien, aux environs de l'isle de Tinian.

Le ſoir du 19, nous découvrîmes deux petites isles qui étoient toutes deux une terre baſſe, unie & verdoyante. L'une d'elles ne

fut apperçue que du haut du mât du grand perroquet, & je l'appellai isle de Durour. Elle eſt ſituée à-peu-près à 1° 14′ ou 16′ de latitude S. & au 143° 21′ de longitude E. Nous côtoyâmes pendant la nuit l'autre isle, à laquelle je donnai le nom d'isle de Matty: nous vîmes les habitans courir en grand nombre avec des lumieres le long du rivage & vis-à-vis du vaiſſeau. Le côté que nous rangeâmes me parut être d'environ ſix milles de longueur, E. $\frac{1}{4}$ N. E. & O. $\frac{1}{4}$ S. O. Comme il étoit nuit, nous ne pûmes rien appercevoir de plus; & ayant une jolie briſe dont il nous étoit impoſſible de ne pas profiter, nous pourſuivîmes notre route. L'isle de Matty gît à-peu-près à 1° 45′ de latitude S. & au 143° 2′ de longitude E. La variation de l'aiguille étoit de 4° 40′ E., & nous y rencontrâmes un fort courant N. O. Nous avions alors des vents frais, des raffales & de la pluie; le vent ſouffla aſſez irréguliérement de l'E. S. E. à l'E. N. E. juſqu'au 22, qu'il devint tout-à-fait variable. Nous étions à ce tems à 53′ de latitude S. & au 140° 5′ de longitude E. La variation de l'aiguille étoit de 4° 40′ E. 1767.

Le 24, nous vîmes deux petites isles au S. O. Comme il faiſoit calme, avec de petites fraîcheurs & un fort courant oueſt, nous ne pûmes pas nous en approcher plus près de quatre ou cinq lieues; elles avoient un aſpect agréable, & elles étoient bien couvertes d'arbres; mais

j'ignore si elles sont inhabitées : elles courent
1767. à-peu-près au N. O. $\frac{1}{4}$ O., & au S. E. $\frac{1}{4}$ E. L'une d'elles a environ trois milles de longueur, & l'autre six ; le passage entre les deux paroît avoir deux milles de large. Elles gisent à 22′ de latitude S., & au 138° 39′ de longitude E., & je leur donnai le nom d'isles de Stephens. Nous continuâmes à gouverner N. O. $\frac{1}{4}$ O. avec un petit vent variable & un fort courant N. O.

Le 25, nous découvrîmes à l'avant une terre que nous reconnûmes par la suite être trois petites isles ; & avant la nuit nous en étions assez près. Plusieurs pirogues, remplies de naturels du pays, partirent bientôt de la côte ; & après nous avoir fait quelques signes de paix, ils vinrent à bord sans la moindre apparence de défiance ou de crainte. Ils n'avoient rien qu'un petit nombre de noix de cocos, qu'ils nous vendirent avec beaucoup de joie pour quelques morceaux d'un cercle de fer, Nous vîmes qu'ils connoissoient ce métal qu'ils appelloient *parram*, & ils nous firent entendre par signes, qu'un vaisseau comme le nôtre, avoit quelquefois touché sur leur isle pour s'y rafraîchir. Je donnai à l'un d'eux trois morceaux de ce vieux cercle, dont chacun avoit environ quatre pouces de long, ce qui le jeta dans un ravissement peu différent de l'extravagance. Je ne pus pas m'empêcher de prendre part à sa joie, & j'observai avec grand

plaisir le changement de visage & le désordre de gestes par lesquels il l'exprimoit. Ces peuples paroissent aimer le fer plus passionnément que tous ceux que nous avions vus jusqu'alors, & je suis sûr que pour des instrumens de ce métal, nous aurions acheté tout ce qui est dans leur isle, & que nous aurions pu emporter. Ce sont des Indiens couleur de cuivre, & les premiers de ce teint que nous ayons remarqués dans ces parages. Ils ont de beaux & grands cheveux noirs, & peu de barbe, car nous remarquâmes qu'ils s'arrachent constamment les poils du menton & de la levre supérieure. Leurs traits sont beaux & leurs dents d'une blancheur & d'un poli éclatans; ils sont d'une stature moyenne, mais extraordinairement alertes, vigoureux & actifs; ils montoient sur la grande hune beaucoup plus promptement que nos propres matelots. Leur caractere est franc & ouvert; ils mangeoient & buvoient tout ce qu'on leur donnoit; ils alloient sans hésiter, dans toutes les parties du vaisseau, & ils étoient aussi familiers & aussi gais avec l'équipage, que s'ils nous avoient connus depuis long-tems, & d'une maniere intime. Ils n'étoient pas entiérement nus, ainsi que les peuples de toutes les autres isles que nous avions visitées; cependant ils n'avoient qu'une légere couverture autour des reins, & qui étoit composée d'une piece étroite d'une belle natte. Leurs pirogues sont très-bien tra-

1767.

vaillées & avec beaucoup d'adreſſe ; un arbre
1767. creuſé en forme le fond ; les côtés ſont de planches, & elles ont une voile d'une natte fine & un balancier. Leurs cordages & leurs filets ne ſont pas moins bons. Ils nous preſſerent inſtamment d'aller à terre, en nous propoſant de laiſſer comme otages au vaiſſeau, un nombre de leurs gens égal à celui que nous voudrions y envoyer. J'y aurois conſenti volontiers, ſi je l'avois pu ; mais un fort courant oueſt nous entraîna à une ſi grande diſtance, que je n'eus pas occaſion de chercher un mouillage, & la nuit ſurvenant, nous continuâmes notre route. Lorſque les Indiens s'apperçurent que nous les quittions, un d'eux demanda ardemment de venir avec nous, & malgré tout ce que ſes compatriotes & moi, pûmes lui dire ou lui faire, il refuſa opiniâtrément de retourner à la côte. Comme je crus que cet homme pouvoit nous ſervir à faire quelques découvertes utiles, je ne le renvoyai pas à terre par force, & je lui accordai ce qu'il deſiroit. Nous apprîmes de lui qu'il y a d'autres isles au nord, dont les habitans, à ce qu'il nous dit, ont du fer. Il ajouta qu'ils s'en ſervoient pour tuer ſes compatriotes lorſqu'ils les attrapoient en mer. Je remarquai avec beaucoup de douleur que ce pauvre Indien, que j'appellai Joſeph Freewill (*de bonne volonté*), à cauſe de ſon empreſſement à venir avec nous, tomboit malade de jour en jour, après qu'il

eut séjourné quelque tems dans notre vaiſſeau ; il vécut juſqu'à mon arrivée à l'isle de Celebes, où il mourut. Comme les isles d'où je l'avois emmené étoient très-petites & très-baſſes, la plus grande n'ayant pas plus de cinq milles de circonférence, je fus ſurpris de voir combien il connoiſſoit de productions qui ſont aux Celebes : outre le cocotier & le palmier, il reconnut l'arbre qui porte le bétel & le citronnier, & à l'inſtant qu'il cueillit un fruit à pain, il alla auprès du feu & le grilla dans les cendres. Il nous fit entendre auſſi que dans ſon pays il y avoit du poiſſon en abondance & des tortues, ſuivant la ſaiſon. Il eſt cependant très-probable, malgré le grand nombre d'habitans qui vivent ſur ces isles, qu'ils n'ont point d'eau douce que celle de la pluie. Je n'ai pas eu occaſion d'apprendre comment ils la reçoivent & la conſervent ; mais je n'ai jamais rencontré une ſource dans un terrein ſi petit & ſi bas, & je ne crois pas qu'on puiſſe y en trouver. La plus grande de ces isles, que les naturels du pays appellent Pegan, & à laquelle je donnai le nom d'isle de Freewill, eſt ſituée à 50′ de latitude N. & au 137° 51′ de longitude E. Elles ſont toutes environnées par un récif de rochers. J'ai dreſſé la carte de ces isles d'après la deſcription des Indiens, qui en firent l'eſquiſſe avec de la craie ſur le tillac, & qui déterminerent la profondeur de l'eau, en ſe ſervant de la longueur de leurs bras pour déſigner une braſſe.

1767.

1767. Je gouvernai enfuite N. O. $\frac{1}{4}$ N. pour dépaffer la ligne ; nous eûmes des petits vents de l'E. S. E. avec lefquels tout autre vaiffeau que le Swallow auroit marché très vite ; mais malgré tous les avantages que nous pouvions defirer, il avançoit très-lentement. Nous trouvâmes alors que la variation de l'aiguille commençoit encore à diminuer, ainfi qu'on le verra par la table fuivante.

Latitude.	*Longitude mefurée depuis le promontoire de la* reine Charlotte.	*Variation de l'aiguille.*
° 40′ S.	8° 36′ O.	4° 40′ E.
Sous la ligne.	8 40 O.	4 17 E.
— 30 N.	10 30 O.	3 10 E.
2 — N.	11 40 O.	2 30 E.
2 50 N.	12 10 O.	2 — E.

Le 28, étant au 2° 53′ de latitude N. & au 136° 10′ de longitude E., nous rencontrâmes un bas-fond très-dangereux, d'à-peu-près onze ou douze milles de circuit, & environné de petites roches qui fe montrent juftement au-deffus de l'eau. Nous y trouvâmes un fort courant nord, mais je ne puis pas déterminer s'il

portoit à l'eſt ou à l'oueſt. Le ſoir, nous découvrîmes de la grande hune une autre isle à notre ſud; l'extrêmité orientale de cette isle ſembloit s'élever en pic, & avoit l'apparence d'une voile; nous n'en aprochâmes pas aſſez près pour y voir rien de plus de deſſus le tillac. J'eſtime que ſa latitude eſt d'environ 2° 50′ N. & ſa longitude de 136° 10′ E. du méridien de Londres. 1767.

Nous continuâmes d'avoir un courant au nord juſqu'au 5 octobre, jour où, étant au 4° 30′ de latitude N., je le trouvai venant du ſud & très-fort. Entr'autres choſes qui nous manquoient, je n'avois pas un petit bateau à bord; de ſorte que je ne pus point examiner les courans, malgré le grand deſir que j'en avois. Je penſe pourtant que, lorſque le courant portoit au ſud, il inclinoit à l'eſt, & que lorſqu'il portoit au nord, il inclinoit à l'oueſt.

Le 12, nous apperçûmes une petite isle, où nous vîmes des arbres, quoiqu'elle ne fût guere plus large qu'un rocher: je l'appellai *Current Island* (isle du Courant). Elle gît au 4° 40′ de latitude N. & au 14° 24′ de longitude O. du promontoire de la Reine Charlotte. Le lendemain, nous découvrimes deux autres petites isles, auxquelles je donnai le nom d'isles de Saint-André: elles ſont ſituées au 5° 18′ de latitude N. & au 14° 47′ de longitude O. du promontoire de la Reine Charlotte. J'ap-

1767. pellai la petite isle, isle du Courant, parce que nous avions un courant fud fi fort, qu'il nous faifoit dériver chaque jour de vingt-quatre à trente milles vers le midi, fans parler de la variation qu'il occafionnoit dans notre longitude. Le vent étoit alors variable, fouf-flant par intervalles de chaque rumb de la bouf-fole, avec beaucoup de pluie & de raffales vio-lentes. Le 22, étant au 8° de latitude nord, il fouffla avec tant de force, que nous fûmes obli-gés de refter en panne l'efpace de foixante-quatre heures. Je fuppofai que ce vent qui rendoit la mer très-groffe, étoit un des vents de la mouffon; & malgré le courant fud, il nous fit dériver pendant que nous étions en panne, jufqu'au 9° au nord.



CHAPITRE VIII.

Defcription de la côte de Mindanao *& des isles qui l'avoifinent. Erreurs de Dampierre corrigées.*

Nous découvrîmes encore terre le 26; mais étant hors d'état de faire des obfervations, nous ne pûmes déterminer notre latitude & notre longitude que par notre eftime; le len-demain 27 fut cependant plus favorable, & je trouvai que l'effet du courant avoit été fi grand,

grand, que je fus obligé d'ajouter à sa mesure
du lock 64 milles au S. O. $\frac{1}{4}$ S. pour les deux 1767.
derniers jours. Nous reconnûmes alors que la terre que nous avions vue, étoit la partie N. E. de l'isle de Mindanao. Comme j'avois plusieurs de mes gens malades & que j'étois dans un besoin très-pressant de rafraîchissemens, je résolus d'entreprendre de nous procurer quelques provisions dans une baie que Dampierre a décrite comme étant située à la partie S. E. de l'isle, & qui, à ce qu'il raconte, lui fournit une grande quantité de bêtes fauves qu'il tua dans une savanne. Je côtoyai donc cette partie de l'isle; & afin de ne pas manquer la baie, j'envoyai mon lieutenant en avant avec un bateau & un certain nombre d'hommes, pour qu'il se tînt au plus près de la côte. Ils ne trouverent point de baie pareille à celle dont parle le voyageur que nous venons de citer; mais ils apperçurent à la pointe la plus méridionale de l'isle, un petit enfoncement, au fond duquel étoient une ville & un fort. Dès que les gens qui étoient à terre virent notre bateau, ils tirerent un coup de canon, & détacherent trois canots ou pirogues remplies d'insulaires. Comme mon lieutenant n'avoit pas assez de forces pour s'opposer à cette attaque, il revint sur le champ au vaisseau. Les pirogues lui donnerent la chasse jusqu'à ce qu'elles furent à la vue de notre bâtiment: intimidées alors par notre grand nombre, elles

jugerent à propos de s'en retourner. Les ten-
1767. tatives que je fis pour chercher la baie & la prairie de Dampierre, ayant ainsi été sans succès, j'aurois mouillé à la hauteur de cette isle malgré l'attaque des habitans, si je n'avois pas été obligé de tirer de la calle quelques pieces d'artillerie, & de faire quelques réparations nécessaires dans les agrès. Cette circonstance me fit porter un peu à l'est, où le 2 novembre je mis à l'ancre par 7 brasses, fond de vase molle, à une encablure de la côte. La pointe la plus occidentale de la baie nous restoit O. S. O. à environ trois milles, & la pointe la plus orientale E. $\frac{1}{4}$ S. E. à-peu-près à un mille de distance. Nous avions au N. O. une riviere qui a son embouchure dans la baie, & au S. 7° E. à environ cinq lieues le pic d'une isle appellée *Hummock Island* (isle du Mondrain). Nos deux bateaux allerent à la riviere avant la nuit du même jour, & ils s'en revinrent chargés d'eau. Ils ne virent aucune trace d'habitans dans l'endroit où ils débarquerent; mais nous remarquâmes une pirogue qui s'avançoit autour de la pointe la plus occidentale de la baie, que nous supposâmes avoir été dépêchée de la ville, pour apprendre qui nous étions, ou au moins pour reconnoître ce que nous faisions. Dès que j'apperçus cette pirogue, j'arborai pavillon anglois. Je ne désespérois pas qu'elle vînt à bord; mais après nous avoir examinés quelque tems, elle s'en-

retourna. Comme nous n'avions vu aucuns vestiges d'habitans à l'endroit de l'aiguade, 1767.
j'avois dessein d'y remplir de nouvelles futailles le lendemain, & de tâcher aussi d'y faire du bois ; mais sur les neuf heures du soir, nous fûmes surpris d'entendre tout-à-coup un bruit fort sur cette partie de la côte qui étoit vis-à-vis le vaisseau. Ce bruit étoit produit par un grand nombre de voix d'hommes, & ressembloit beaucoup au cri de guerre que les sauvages d'Amérique poussent au moment de leurs combats, & qui, au rapport de tous ceux qui l'ont entendu, a quelque chose de si terrible & de si affreux, qu'on ne peut l'exprimer.

Je fus alors de plus en plus convaincu qu'il étoit nécessaire d'employer le peu qui nous restoit de forces du mieux qu'il nous seroit possible. Nous continuâmes le lendemain 3, à tirer les canons de la calle, & à raccommoder les agrès qui en avoient besoin. N'ayant apperçu aucun des insulaires qui s'étoient efforcés de nous effrayer par leurs cris pendant la nuit, j'envoyai à onze heures la chaloupe à terre pour y faire encore de l'eau. Comme je pensois que probablement ils s'étoient cachés dans le bois, je tins le canot armé & équipé avec le lieutenant à bord, tout prêt à donner du secours à nos gens, s'ils étoient menacés de quelque danger. Il parut bientôt que mes conjectures étoient fondées ; car nos gens n'eurent pas plutôt quitté la chaloupe,

qu'un grand nombre d'insulaires armés sortirent du bois ; l'un d'eux portoit à la main quelque chose de blanc que je pris pour un signe de paix. Je ressentis de nouveau dans cette occasion ce que j'avois déjà éprouvé plusieurs fois auparavant, combien le mauvais équipement du vaisseau étoit malheureux pour nous. Je n'avois point à bord de pavillon blanc ; & pour suppléer à ce défaut du mieux qu'il m'étoit possible, j'ordonnai à mon lieutenant, que j'envoyai à terre dans le canot, d'arborer une de mes nappes. Dès que l'officier eut débarqué, le porte-étendard & un autre insulaire s'approcherent de lui sans armes, & le reçurent avec de grandes démonstrations d'amitié. L'un d'eux lui adressa la parole en hollandois, langue qui n'étoit entendue d'aucun de nos gens. Il proféra ensuite quelques mots en langage espagnol, qu'un des hommes de notre canot savoit bien. L'Indien cependant parloit si mal, que ce fut avec beaucoup de peine, & par le secours de plusieurs signes, qu'il se fit entendre. Peut-être que si quelqu'un de notre équipage avoit su l'hollandois, il l'auroit trouvé aussi peu habile dans cette langue que dans l'autre. Il s'informa du capitaine qu'il appelloit *Skyper*, maître du navire, & il demanda si nous étions Hollandois, si notre bâtiment étoit un vaisseau de guerre ou un vaisseau marchand, combien il portoit d'hommes & de canons, & si nous allions à Batavia, ou bien

si nous en revenions. Lorsque nous eûmes répondu à toutes ces questions, il nous dit que nous devions aller à la ville, & qu'il nous introduiroit chez le gouverneur, à qui il donnoit le titre de *Rajah*. Le lieutenant lui répondit alors, que nous étions dans le dessein d'y aller effectivement, mais que nous avions un grand besoin d'eau, & qu'il demandoit la permission d'en remplir quelques tonnes. Il le pria aussi de faire écarter à une plus grande distance les insulaires qui étoient armés d'arcs & de fleches. L'Indien, qui sembloit être revêtu d'une autorité considérable, lui accorda ce qu'il desiroit; & comme il paroissoit faire une attention particuliere à un mouchoir de soie que mon lieutenant portoit autour de son col, celui-ci le lui présenta sur-le-champ. L'Indien, dont l'habillement ressembloit assez à celui des Hollandois, le pria d'accepter en retour une espece de cravate faite d'une toile de coton grossiere, qu'il portoit autour du sien. Après cet échange de cravates, il demanda à l'officier si le vaisseau avoit à bord quelques marchandises pour commercer. Il lui répondit que nous n'en avions que pour acheter des provisions: sur quoi le chef lui repliqua que nous aurions tout ce dont nous avions besoin. Après cette conférence, que je regardai comme un augure favorable des avantages que cette place pouvoit nous procurer, les bateaux revinrent à bord chargés d'eau, & nous reprîmes gaîment nos 1767.

occupations dans le vaisseau. Cependant il s'é-
1767. toit à peine écoulé deux heures, lorsque nous vîmes, avec autant de surprise que de douleur, plusieurs centaines d'hommes armés, qui se plaçoient vis-à-vis de notre bâtiment en différens endroits du rivage, parmi les arbres. Ils avoient pour armes des fusils, des arcs, des fleches, de grandes piques ou lances, de larges sabres, une espece de poignard appellé *cri*, & des boucliers. Nous observâmes aussi qu'ils retirerent dans les bois une pirogue qui étoit sur la côte sous un hangar. Ces apparences n'annonçoient pas des hommes pacifiques; elles furent suivies par d'autres qui nous firent connoître plus clairement leur mauvaise volonté; car ces insulaires passerent le reste du jour à entrer & sortir des bois, comme s'ils se fussent exercés à l'attaque d'un ennemi. Quelquefois ils jetoient leurs traits & lançoient leurs javelines dans la mer du côté du vaisseau; d'autres fois ils élevoient leurs boucliers & agitoient leurs sabres contre nous d'une maniere menaçante. Pendant tout ce tems-là, nous n'étions pas oisifs à bord; nous montâmes nos canons, nous raccommodâmes nos agrès, & nous mîmes tout en ordre avant le soir. Etant prêt alors à faire voile, je résolus, s'il étoit possible, d'avoir une autre entrevue avec les insulaires de la côte, & d'apprendre la raison d'un changement à notre égard si subit & si extraordinaire. Je dépêchai donc mon lieute-

nant ; & comme un témoignage de nos intentions pacifiques, il arbora une ſeconde fois 1767.
la nappe en ſigne de treve. J'eus la précaution cependant d'envoyer le bateau vers une partie du rivage où il n'y avoit point de bois, afin que nos gens ne fuſſent pas expoſés à être aſſaillis par des ennemis qu'ils ne verroient pas : j'ordonnai auſſi que perſonne n'iroit à terre. Lorſque les Indiens s'apperçurent que le bateau approchoit de la côte, & que perſonne ne débarquoit, un d'eux ſortit du bois avec un arc & des fleches, & lui fit ſigne d'aborder dans l'endroit où il étoit. L'officier eut la prudence de n'y pas conſentir, parce que nos gens auroient été à la portée du feu des inſulaires qui étoient peut-être placés en embuſcade. Il attendit quelque tems ; & voyant qu'il ne pouvoit pas obtenir une conférence à d'autres conditions, il revint au vaiſſeau. Il dépendoit certainement de moi de détruire un grand nombre de ce peuple ſi peu hoſpitalier, en tirant nos groſſes pieces d'artillerie dans le bois ; mais cet expédient n'auroit pas eu d'heureuſes ſuites. Nous n'aurions pas pu dans la ſuite nous procurer de l'eau & du bois, ſans riſquer la vie de nos gens : j'eſpérois toujours acheter des rafraîchiſſemens de bon accord à la ville, où j'étois réſolu de me rendre, étant alors en état de me défendre contre une attaque ſubite.

C'eſt pour cela que le lendemain au matin

1767. 4, à la pointe du jour, je fis voile avec une petite brise de terre, de cet endroit que j'appellai *Deceitful Bay* (la baie Trompeuse); & entre dix & onze heures nous sortîmes de la baie ou enfoncement, au fond duquel nos bateaux avoient découvert la ville & le fort. Il arriva que précisément à ce moment le tems devint sombre, avec une pluie forte, & la brise commença à souffler violemment d'un rumb qui mettoit la terre sous le vent. Je fus obligé de prendre le large, & n'ayant point de tems à perdre je portai à l'ouest, afin de pouvoir gagner Batavia avant que la saison fût passée.

Je décrirai d'une maniere particuliere notre navigation sur la mer qui lave les côtes de cette isle, d'autant plus que ce qu'en a dit Dampierre, est en plusieurs points rempli d'erreurs.

Ayant vu la partie N. E. de l'isle, le 26 d'octobre, sans savoir certainement si c'étoit Mindanao ou l'isle de Saint-Jean, nous nous en approchâmes plus pres le lendemain, & nous découvrîmes un endroit qui est la partie la plus S. E. de Mindanao, que nous connoissions sous le nom de Saint-Augustin, & qui s'éleve en petits mondrains qui se prolongent jusqu'à une pointe basse au bord de l'eau. Elle court N. 40° E., à vingt-deux lieues de distance d'une petite isle qui est distinguée, par une colline ou mondrain, des autres isles

situées à la hauteur de la pointe la plus méridionale de Mindanao, & que j'appellai pour 1767.
cela isle du Mondrain. Toute cette terre est fort élevée ; une chaîne de montagnes s'éleve par derriere une autre, de maniere qu'à une grande distance elle n'a pas l'apparence d'une seule isle, mais de plusieurs. Après que nous eûmes découvert l'isle pour la premiere fois, nous tournâmes le côté oriental depuis le nord jusqu'au cap Saint-Augustin, à-peu-près S. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ O., & N. $\frac{1}{4}$ N. E. $\frac{1}{2}$ E. dans l'espace d'environ vingt lieues. Le vent souffloit du sud le long de la côte ; & comme nous approchions de la terre, nous navigâmes vers une ouverture qui avoit l'apparence d'une bonne baie, dans laquelle nous avions dessein de mettre à l'ancre ; mais nous trouvâmes que l'eau y étoit trop profonde, & que quelques bas-fonds en rendoient l'entrée dangereuse. Je donnai le nom de *Disappointment Bay* à cette baie, qui gît à environ huit ou dix lieues N. $\frac{1}{4}$ N. E. du cap Saint-Augustin, extrêmité S. E. de l'isle. Pendant que nous étions au large portant vers cette baie, nous observâmes un grand mondrain qui sembloit être une isle, mais que je regarde comme une péninsule jointe à la grande terre par un isthme bas. Ce mondrain formoit la partie la plus septentrionale de l'entrée ; & une autre monticule d'une surface égale, qui lui est opposée, formoit la partie la plus méridionale. Entre

1767. ces deux pointes, il y a des bas-fonds, dont nous avons déjà parlé, & plusieurs petites isles dont on n'apperçoit qu'une seule, & même lorsqu'on est très-près. Nous ne vîmes aucune trace d'habitans sur la côte; la terre est d'une hauteur prodigieuse avec des montagnes entassées les unes sur les autres, & dont les sommets sont cachés dans les nues: c'est pour cela que, lorsqu'on est au large, il est presqu'impossible d'estimer sa distance: car ce qui paroît être de petites collines qui se montrent à peine au-dessus de la surface de l'eau, en comparaison des montagnes qu'on voit par-dessus, se grossit à mesure qu'on en approche, & on trouve que l'éloignement est trois fois plus grand qu'on ne l'imaginoit. Ceci expliquera peut-être pourquoi la terre est si mal placée, & son gisement si différent dans toutes nos cartes angloises. Nous rencontrâmes un fort courant qui portoit au sud le long de la côte, suivant la direction de la terre: la terre haute qui est au nord de Saint-Augustin, s'abaisse par degrés vers le cap, pointe basse & plate qui en fait l'extrêmité, & à la hauteur de laquelle deux grands rochers sont situés à très-peu de distance. Sa latitude est de 6° 15′ N. & sa longitude, suivant notre estime, de 127° 20′ E.

Depuis ce cap la terre court O. & O. $\frac{1}{4}$ S. O. dans un espace de six ou sept lieues; ensuite elle remonte au N. O, en faisant une

baie très-profonde, dont nous ne pûmes pas voir le fond, en la traversant du cap Saint-Augustin jusqu'à la hauteur qui est de l'autre côté : ce trajet n'est pas moins de douze lieues. La côte, sur le côté le plus éloigné de la baie en quittant le fond, court d'abord au S. & au S. S. O. & ensuite au S. O. ¼ O. vers l'extrêmité méridionale de l'isle. 1767.

A la hauteur de cette extrêmité méridionale, que Dampierre appelle par erreur l'extrêmité S. E. (la pointe S. E. étant le cap Saint-Augustin) on trouve dix à douze isles dans un espace de cinq, six & sept lieues, quoique le même auteur dise qu'il n'y en a que deux, & que prises ensemble elles ont seulement environ cinq lieues de circonférence. Les isles que j'apperçus ne pouvoient pas être renfermées dans un espace moindre de quinze lieues ; & par le nombre de pirogues que j'y vis, j'imagine qu'elles sont remplies d'habitans. La plus grande de ces isles est située au S. O. des autres, & fait un pic remarquable, de sorte qu'on la découvre d'abord en approchant de la terre, & même elle est visible à une très-grande distance : je juge que sa latitude est de 5° 24′ N. & sa longitude, suivant notre estime, de 126° 37′ E. Cette isle, que l'appellai *Hummock Island*, isle du Mondrain, porte à vingt ou vingt-deux lieues au S. ¼ O. O. de Saint-Augustin, & la partie la plus méridionale de l'isle de Mindanao gît au S. O. ¾ O. à vingt-un

1767. ou vingt-trois lieues du même cap. Cette extrêmité la plus méridionale est composée de trois ou quatre pointes qui courent E. & O. l'une de l'autre, dans un espace d'environ sept milles: elles sont situées au 5° 34′ de latitude N., & suivant mon estime, au 126° 25′ de longitude. La variation de l'aiguille étoit d'une pointe E.

Je passai entre ces isles & la grande terre, & je trouvai le passage bon, le courant ayant sa direction à l'ouest. Dampierre a placé sa baie & sa prairie à quatre lieues au N. O. de l'isle la plus orientale; je la cherchai dans ce parage, ainsi que sur toute la partie S. E. de l'isle, jusqu'à ce que nous arrivâmes dans une petite crique, qui se prolonge jusqu'à la ville.

Toute la partie méridionale de Mindanao est extrêmement agréable: on y voit plusieurs cantons qui ont été défrichés pour des plantations, & de grandes plaines d'une belle verdure. Cette partie de l'isle est bien peuplée, ainsi que les isles voisines. Je ne donnerai pas une description de la ville, parce que le tems fut si brumeux, que je ne pus pas la voir; je ne pus pas non plus distinguer suffisamment la terre pour en déterminer la situation: ce qui me fit beaucoup de peine.

Lorsque je découvris la terre à l'ouest de la pointe la plus méridionale, je reconnus qu'elle couroit à l'O. N. O. & au N. O. $\frac{1}{4}$ O.

de cette pointe, formant d'abord un cap à la distance d'environ sept ou huit lieues, & 1767.
ensuite une baie profonde qui se prolongeoit si loin au N. & au N. E. que je ne pus pas en appercevoir le fond. La pointe la plus occidentale de cette baie est basse; mais la terre se releve bientôt & s'étend au N. O. ¼ O. (ce qui semble être la direction de cette côte) de la pointe la plus méridionale de l'isle, vers la ville de Mindanao.

A l'ouest de cette profonde baie, la terre est toute plate, & elle est couverte de peu de bois en comparaison des autres parties de l'isle. Sur ce terrein applati on apperçoit un pic d'une hauteur prodigieuse, & qui s'éleve dans les nues comme une tour. Entre l'entrée de cette baie & la pointe sud de l'isle, il y a une autre montagne très-haute, dont le sommet a la forme de la bouche d'un volcan; mais je n'ai pas remarqué qu'elle vomît du feu ou de la fumée. Il est possible que cette baie profonde soit celle dont parle Dampierre, & qu'elle ait été mal placée par une faute d'impression: car, si au lieu de dire qu'elle court au N. O. à quatre lieues de la plus orientale des isles, il avoit dit qu'elle couroit au N. O. à quatorze lieues de la plus occidentale des isles, ce narré seroit d'accord avec sa description, & les gisemens se rencontreroient, puisque la terre est élevée sur le côté oriental, & basse sur le côté ouest. La latitude de ces isles qu'il

1767. détermine au 5° 10′ N. approche enfin beaucoup de la véritable : car probablement quelques parties de la plus méridionale sont situées dans cette latitude : mais comme je ne suis pas allé au sud de ces isles, ce n'est qu'une conjecture.

Entre l'isle du Mondraïn, qui est la plus grande & la plus occidentale de toutes, & les isles situées à son est, qui sont toutes plates & unies, il y a un passage qui porte N. & S. & qui ne paroît pas être embarrassé. Celle de ces isles qui est située plus avant au N. E. est petite, basse & plate, environnée d'une greve de sable blanc, avec beaucoup de grands arbres au milieu ; à l'est ou au N. E. de ces isles, il y a des bas-fonds & des brisans : je n'ai pas découvert dans ce parage d'autres apparences de danger. Je n'ai vu aucune des isles dont parle Dampierre, & qui sont placées dans toutes les cartes près de Mindanao au large ; elles sont peut-être à une distance plus éloignée qu'on ne le croit communément : car la hauteur de la terre, ainsi que je l'ai déjà observé, fera tomber les navigateurs dans de grandes erreurs sur cet article particulier, s'ils n'y font pas beaucoup d'attention. En côtoyant cette isle, je trouvai que le courant portoit très-fortement au sud le long de la côte, jusqu'à ce que j'arrivai à l'extrêmité méridionale, où je reconnus qu'il couroit au N. O. & N. O. $\frac{1}{4}$ O. : ce qui est à-peu-près la direction

du gisement de la terre. Nous avions communément les vents du S. O. au N. O. avec de petites fraîcheurs, des pluies fréquentes & un tems variable. 1767.

Nous quittâmes alors Mindanao, très-mortifiés de n'avoir pas obtenu les rafraîchissemens que les habitans nous promirent à la premiere entrevue avec tant d'empressement : nous soupçonnâmes qu'il y avoit dans la ville des Hollandois, ou au moins des partisans de cette nation ; & que, lorsqu'ils eurent découvert que nous étions Anglois, afin de nous empêcher d'avoir aucune communication avec les naturels du pays, ils avoient envoyé un détachement armé, qui arriva environ deux heures après notre conférence amicale avec les premiers insulaires, & dont les hommes qui nous déferent de la côte faisoient partie.



CHAPITRE IX.

Passage de Mindanao *à l'isle des* Celebes. *Description particuliere du détroit de* Macassar, *dans laquelle on corrige plusieurs erreurs.*

APRÈS avoir quitté Mindanao, je portai à l'ouest pour trouver le passage appellé détroit de Macassar, qui est entre les isles de

Borneo & des Celebes, & j'y entrai le 14.
1767. J'observai que pendant tout le tems de cette traversée, nous eûmes un fort courant N. O.; mais pendant que nous étions plus près de Mindanao que des Celebes, il avoit sa direction plutôt vers le nord que vers l'ouest; & au contraire, lorsque nous fûmes plus près des Celebes que de Mindanao, il couroit plutôt à l'ouest qu'au nord. La terre des Celebes sur l'extrèmité septentrionale de l'isle qui se prolonge jusqu'à l'entrée du passage, est très-élevée, & semble courir à-peu-près à l'O. ¼ S. O. jusqu'à une pointe remarquable dans le passage qui s'éleve en mondrain, & que nous prîmes d'abord pour une isle. Je pense que c'est la même qui est appellée dans les cartes françoises pointe de Stroomen, mais je lui donnai le nom d'*Hummock-Pointe* (Pointe du Mondrain). Sa latitude, suivant mon estime, est d'1° 20′ N. & sa longitude de 121° 39′ E. C'est une bonne balise, dont peuvent se servir pour reconnoître le passage, ceux qui rencontrent la terre en venant de l'est, & qui, s'il est possible, devroient toujours ranger ce côté du passage. Depuis la Pointe du Mondrain, la terre court plus au sud, à-peu-près au S. O. ¼ O. Il y a au sud de cette pointe une baie profonde, remplie d'isles & de rochers qui m'ont paru très-dangereux. Précisément à la hauteur de la pointe, on trouve deux rochers qui, quoiqu'ils soient au-dessus de l'eau, ne peuvent pas

pas être appercus d'un vaisseau avant qu'il soit tout près de la terre. A l'est de cette même pointe & près de la côte gisent deux isles ; dont l'une est très-plate, longue & unie, & dont l'autre s'éleve en collines. Ces deux isles, ainsi que le pays adjacent, sont couvertes de beaucoup de bois. Je rangeai de près une autre petite isle qui est à l'est de celle-ci, & je n'avois point de fond par 100 brasses à un demi-mille de la côte qui, à ce que je crois, est pleine de rochers. Un peu à l'ouest de ces isles, nous ne vîmes pas moins de soixante pirogues qui pêchoient sur quelques bas-fonds situés entre le lieu où elles étoient & la pointe du Mondrain. Cette partie de la côte me parut avoir un fond de roches, & je crois qu'on ne doit pas en approcher sans de grandes précautions. Je trouvai dans cet endroit, que les courans varioient, & n'avoient pas une direction déterminée ; quelquefois ils portoient au sud, d'autres fois au nord, & d'autres fois il n'y en avoit point du tout. Le tems étoit aussi très-variable, ainsi que le vent ; cependant il souffloit principalement du rumb S. & du S. O. ; mais nous avions quelquefois des raffales subites & violentes, & des travades du N. O. avec du tonnerre, des éclairs & de la pluie. Ces travades duroient ordinairement l'espace d'une heure, & elles étoient suivies par un calme tout plat ; un vent frais s'élevoit ensuite du S. O. ou du S. S. O. directement debout, & soufflois

1767.

1767. fortement. Ces apparences me firent conjecturer que la saison variable avoit commencé, & que nous aurions bientôt la mousson d'ouest. Le vaisseau marchoit si mal que nous faisions très-peu de chemin ; nous sondâmes souvent dans ce passage sans trouver de fond.

Le 21, comme nous portions vers Borneo, nous rencontrâmes deux petites isles que je jugeai être les mêmes que celles qu'on appelle isles de Taba dans les cartes françoises ; elles sont très-petites & couvertes d'arbres. Suivant mon estime, elles gisent à 1° 44' de latitude N. & au 7° 32' de longitude O. de l'extrêmité méridionale de Mindanao, à environ 50 lieues de la pointe du Mondrain ou de la pointe de Stroomen. Le tems qui étoit alors brumeux, s'éclaircissant tout-à-coup, nous apperçûmes un banc avec des brisans qui couroient du S. au N. O. à la distance d'environ cinq ou six lieues. A la hauteur de l'extrêmité septentrionale de ce banc, nous vîmes quatre mondrains joints ensemble, que nous prîmes pour des petites isles : nous en découvrîmes sept autres du S. ½ O. à l'O. ½ S. Je ne peux pas décider si ce sont véritablement des isles, ou quelques montagnes de l'isle de Borneo. Ce banc est sûrement très-dangereux ; mais on peut l'éviter en allant à l'ouest des isles de Taba, où le passage est large & sûr. On trouve deux bancs à l'est & un peu au nord de ces isles, dans la carte françoise de M. d'Après de Mannevillette, pu-

blée en 1745. L'un d'eux est appellé Vanloo- 1767.
rif; & l'autre, sur lequel sont placées deux isles, Harigs: mais ces bancs & ces isles n'existent certainement point, puisque j'ai tourné à travers cette partie du passage, depuis un côté jusqu'à l'autre, & que j'ai navigué dans l'endroit même où on suppose qu'est leur situation. On a aussi placé dans la même carte sept petites isles, à $\frac{1}{2}$° au nord de la ligne, & exactement au milieu de la partie la plus étroite de ce passage; les unes & les autres de ces isles n'existent point ailleurs que sur le papier, quoique je croie qu'il peut y en avoir quelques petites près de la grande terre de Borneo. Nous pensâmes en avoir vu deux que nous prîmes pour celles qui sont situées dans les cartes à la hauteur de Porto-Tubo, mais je ne suis pas sûr de ce fait. La partie la plus méridionale & la plus étroite de ce passage a environ dix-huit ou vingt lieues de largeur, avec des hautes terres de chaque côté. Nous y restâmes embarrassés jusqu'au 27, tems où nous passâmes la ligne; de sorte que nous employâmes quinze jours à faire vingt-huit lieues, à compter depuis l'entrée septentrionale du détroit, dans lequel nous arrivâmes le 14. Lorsque nous fûmes au sud de la ligne, nous trouvâmes un léger courant qui portoit contre nous au nord & qui augmentoit journellement. Le tems étoit toujours variable, avec beaucoup

de pluie ; les vents souffloient principalement
1767. du S. O. & de l'O. S. O. Ils sautoient rarement au nord plus loin que l'O. N. O. excepté dans les travades, qui devinrent plus fréquentes & plus violentes. Ils ne nous servirent de rien, & nous donnerent beaucoup de travail ; ils nous obligerent à ferler toutes nos voiles, ce que nous étions à peine en état de faire en employant toutes nos forces ; notre foiblesse augmentant chaque jour par la chûte du peu de nos gens qui étoient bien portans & la mort de quelques-uns de nos malades. Dans ces circonstances, nous fîmes tous nos efforts pour gagner terre sur le côté de l'isle de Borneo ; mais nous ne pûmes pas en venir à bout, & nous continuâmes à combattre contre nos malheurs jusqu'au 3 décembre, lorsque nous rencontrâmes les petites isles & les bancs de sable appellés les petits *Pater noster*. Le plus méridional, suivant mon estime, est situé au 2° 31′ de latitude S., & le plus septentrional au 2° 15′ S. ; je pense que la longitude de ce dernier est de 117° 12′ E. Ils courent à-peu-près au S. E. ¼ S. & au N. O. ¼ N. l'un de l'autre à huit lieues de distance. Entre ces deux, il y en a d'autres, & ils sont en tout au nombre de huit. Ils gisent très-près de l'isle des Celebes du côté du détroit ; & ne pouvant doubler ni l'un ni l'autre, ni gagner à leur ouest, nous fûmes obligés de diriger notre route entre eux & l'isle des Celebes. Nous

eûmes un tems orageux, des vents contraires & des raffales fubites & violentes ; comme nous n'avions pas affez de bras pour ferler nos voiles, ces coups de vents mirent fouvent en danger nos mâts & nos vergues, & endommagerent beaucoup nos voiles & nos agrès, furtout lorfque nous étions obligés de forcer de voiles pour ne pas tomber dans une profonde anfe fur la côte des Celebes. Les ravages du fcorbut étoient alors univerfels, il n'y avoit pas un feul homme dans tout l'équipage qui fût exempt de cette maladie ; les vents & les courans qui nous étoient contraires avoient tant de force, que nous ne pouvions avancer ni à l'oueft ni au fud pour trouver un lieu de relâche. Notre efprit partageoit les peines du corps, tous les vifages répandoient un découragement général, fur-tout parmi ceux qui n'étoient pas en état de venir fur le tillac. Nous reftâmes jufqu'au 10 dans cette fituation déplorable, & il n'eft peut-être pas aifé à l'imagination la plus fertile, de concevoir un malheur ni un danger plus grand que le nôtre. Cependant, étant malades, affoiblis, mourans, voyant des terres où nous ne pouvions pas arriver, expofés à des tempêtes qu'il nous étoit impoffible de furmonter, nous fûmes attaqués par un pirate ; & afin que cet accident inopiné nous accablât dans toute fa force, il furvint à minuit, lorfque les ténebres extraordinairement épaiffes ne pouvoient pas man-

1767.

quer d'augmenter la confusion & la terreur.
1767. Cette attaque subite, loin de nous abattre, excita notre courage ; & quoique notre ennemi entreprit de venir à l'abordage avant que nous soupçonnassions sa proximité, nous fîmes avorter son projet. Il fit alors un feu très-vif sur nous avec des armes que nous supposâmes être des pierriers & des fusils. Quoiqu'il eût pris les devants, nous répondîmes bientôt à son attaque, & si efficacement que peu de tems après le bâtiment coula à fond, & tous les misérables qui étoient à bord périrent. C'étoit un petit vaisseau, mais il nous fut impossible de connoître de quel pays il venoit, ni comment il étoit équipé. Le lieutenant & un de mes hommes furent blessés, mais non pas dangereusement; une partie de nos manœuvres courantes fut coupée, & nous essuyâmes quelques autres légers dommages. Nous savions que ce bâtiment étoit le même que nous avions apperçu à l'entrée de la nuit, & nous apprîmes ensuite qu'il appartenoit à un pirate qui avoit plus de trente bâtimens pareils sous son commandement. La petitesse de notre vaisseau, qu'il regardoit d'ailleurs comme un vaisseau marchand, l'encouragea à nous attaquer; & nos forces supérieures à ce qu'elles paroissoient annoncer, lui furent fatales.

Le 12, nous rencontrâmes les dangereux bancs de sable appellés les Spera-Mondes, & nous eûmes le chagrin de trouver que la mous-

son d'ouest avoit commencé, & que contre ces vents & le courant, il étoit impossible à tout vaisseau de gagner à l'ouest la hauteur de Batavia. Il étoit nécessaire alors d'attendre jusqu'au retour de la mousson est, & jusqu'à ce que le courant changeât de direction. Nous avions perdu treize personnes de notre équipage, & il n'y en avoit pas moins de trente qui étoient aux portes de la mort. Tous les officiers subalternes étoient malades; & le lieutenant & moi qui faisions tous les services, nous étions très-foibles. Dans ces conjonctures je ne pouvois pas tenir la mer, & il ne me restoit d'autres moyens, pour conserver la vie du reste de l'équipage; que de relâcher à quelque endroit où nous pussions trouver du repos & des rafraîchissemens. Comme nous étions fort avancés au sud, je résolus donc de profiter de cette circonstance, & de faire des efforts pour gagner Macassar, principal établissement des Hollandois dans l'isle des Celebes.

1767.

Le lendemain 13, nous rencontrâmes quelques isles qui ne sont pas éloignées de cet endroit, & nous vîmes ce que nous avions pris quelquefois pour des bancs de sable, & d'autres fois pour des bateaux avec des hommes à bord, mais que nous reconnûmes ensuite être des arbres & d'autres matieres flottantes sur l'eau, avec des oiseaux perchés dessus. Nous nous trouvâmes tout-à-coup vingt milles plus au sud que nous ne l'attendions; car le courant, qui

1767. nous avoit portés quelque tems au nord, nous avoit chassés au sud pendant la nuit. Nous tirâmes ensuite à l'E. & E. $\frac{1}{2}$ N. dans le dessein d'aller au nord d'un bas-fond qui n'a point de nom dans le *Pilote Anglois des Indes orientales*, mais que les Hollandois appellent le Thumb. A midi cependant, nous étions dessus, & notre eau diminua tout-à-coup à 4 brasses fond de roches. Nous gouvernâmes au S. O.; & tenant le bateau en avant pour sonder, nous fîmes le tour du côté occidental du bas-fond, par 10 & 12 brasses, notre eau devenant plus profonde lorsque nous portâmes à l'ouest, & diminuant, au contraire, lorsque nous mîmes le cap à l'est.

Quand nous étions sur le bas-fond, notre latitude, par observation, étoit de 5° 20′ S.; & la plus septentrionale des isles appellées les Trois-Freres, nous restoit au S. 1° E. à cinq ou six lieues de distance. Cette isle est appellée Don Dinanga dans la *Pilote Anglois*; mais les Hollandois le nomment le Frere septentrional.

Entre les Trois-Freres & la terre des Celebes, il y a une autre isle appellée isle de Tonikiky, qui est beaucoup plus grande qu'aucune de celles-ci; elles ne sont point habitées, quoiqu'il y ait sur toutes un petit nombre de huttes appartenantes à des pêcheurs. Le passage entre le bas-fond & cette isle, est sûr & bon par 10 à 13 brasses fond de sable. Les fondes

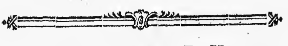
rapportent ordinairement sur le côté de l'isle, 12 braſſes, & jamais au-deſſous de 10. Il eſt cependant très-difficile & très-dangereux aux vaiſſeaux, de rencontrer la terre en prenant ce chemin ſans avoir un pilote à bord; car il y a un grand nombre de bancs de ſable & de rochers au-deſſus de l'eau. Je me ſuis ſervi, pour faire cette route, d'une carte qui eſt dans le *Pilote Anglois des Indes orientales*, & que j'ai trouvée généralement bonne; mais les noms des isles, pointes & baies, y ſont très-différens de ceux qu'on leur donne ordinairement. Quand nous approchâmes de la côte des Celebes, nous avions des briſes de terre & de mer: ce qui nous obligea de tenir la côte, quoique nos forces fuſſent tellement diminuées, que nous avions toutes les peines imaginables de manier la petite ancre.

1767.

Le ſoir du 15, nous mouillâmes à environ quatre milles de la ville de Macaſſar, qui, ſuivant mon eſtime, eſt ſituée au 5° 10 ou 12' de latitude S., & au 117° 28' de longitude E. Nous n'avions pas paſſé moins de trente-cinq ſemaines pour y arriver depuis le détroit de Magellan.

J'ai fait une deſcription très-détaillée de tout ce que j'ai apperçu depuis ce détroit, parce que toutes les cartes angloiſes & françoiſes que j'ai conſultées, ſont extrêmement défectueuſes & remplies d'erreurs, & que d'ailleurs une connoiſſance exacte de ces parages peut

1767. être d'une grande utilité à notre commerce de la Chine. Les vaisseaux qui font ce commerce, peuvent suivre cette route avec aussi peu de danger que la commune, qui est le long des bancs Prassels; & lorsqu'ils manquent leur passage à la Chine dans la mousson S. E. & qu'ils perdent la saison, ils peuvent compter qu'ils trouveront ici un canal sûr & de bons vents de l'O. S. O., de l'O. & des autres rumbs jusqu'à l'O. N. O. en novembre & décembre, & dans les quatre mois suivans. Je pense aussi que c'est un chemin plus court & meilleur d'aller au N. E., & à l'E. des isles Philippines, que de traverser les Moluques, ou côtoyer la Nouvelle Guinée; comme nos vaisseaux furent obligés de le faire, lorsque les François, pendant la derniere guerre, croisoient dans ces mers pour leur interdire le passage. Cette seconde route est remplie de bancs, de courans & d'une quantité innombrable d'autres dangers.



CHAPITRE X.

Ce qui nous arriva à la hauteur de Macassar, *& passage de là à* Bonthain.

Le soir même où nous avions mis à l'ancre, un Hollandois, dépêché par le gouver-

neur, vint à bord sur les onze heures, pour savoir qui nous étions. Lorsque je lui fis entendre que le Swallow étoit un vaisseau de guerre Anglois, il parut fort alarmé, parce qu'aucun vaisseau de roi de la Grande-Bretagne n'avoit été là auparavant. Je ne pouvois pas lui persuader de quitter le tillac & de descendre dans ma chambre; nous nous séparâmes cependant, suivant toute apparence, bons amis. 1767.

Le lendemain au matin 16, à la pointe du jour, j'envoyai mon lieutenant à la ville avec une lettre pour le gouverneur, dans laquelle je l'informois de la cause de mon arrivée, & lui demandois la liberté du port, afin d'acheter des rafraîchissemens pour mon équipage qui se mouroit. Je le priai aussi d'accorder à mon vaisseau un abri contre les tempêtes qui approchoient, & jusqu'au retour d'une saison convenable pour faire voile à l'ouest. J'ordonnai à mon lieutenant de remettre cette lettre au gouverneur lui-même, à moins qu'il n'eût de bonnes raisons de faire le contraire; mais lorsque mon officier arriva au quai de la ville, on ne lui permit pas de débarquer, non plus qu'à qui que ce fût du bateau. Il refusa alors de délivrer sa lettre à un messager; le gouverneur en fut instruit, & il envoya deux officiers appellés le Sabandar & le Fiscal; ils dirent à mon lieutenant qu'il ne pouvoit pas remettre lui-même la lettre au gouverneur,

parce qu'il étoit malade, & qu'ils venoient
1767. par son ordre exprès la chercher. M. Gower la leur donna enfin, & ils s'en allerent. Tandis qu'ils retournerent à la ville, mon officier & ses gens resterent à bord du bateau, exposés à la chaleur brûlante du soleil, qui étoit presque perpendiculaire à midi, & on ne souffrit pas qu'aucun des bateaux du pays approchât d'eux pour leur vendre des rafraîchissemens. Sur ces entrefaites nos hommes du bateau observerent beaucoup de tumulte & de bruit sur la côte; & tous les floupes & bâtimens propres à être armés en guerre, furent équipés avec toute la promptitude possible. Je crois pourtant que nous l'aurions emporté sur toutes leurs forces maritimes, si l'équipage avoit été bien portant. Alors je formai le dessein de m'avancer, & de mouiller tout près de la ville; mais le bateau étoit absent, & avec tous nos efforts réunis, nous ne pûmes pas lever l'ancre, quoique ce fût une des petites. Après que mon lieutenant eut attendu cinq heures dans son bateau, on lui dit que le gouverneur avoit dépêché deux officiers vers moi, & qu'ils portoient la réponse à ma lettre. A peine fut-il de retour, & nous eut-il fait ce rapport, que les deux envoyés arriverent à bord. Nous apprîmes ensuite que l'un d'eux, nommé M. le Cerf, étoit enseigne de la garnison; & l'autre, M. Douglass, écrivain de la compagnie Hollandoise. Ils me

remirent la lettre du gouverneur ; mais elle se trouva écrite en hollandois, langue qui n'étoit entendue d'aucun des hommes de l'équipage. Les deux officiers cependant qui me l'apporterent, parloient françois, & l'un d'eux la traduisit dans cette langue. Elle contenoit en substance, " que je devois partir à l'instant du port, sans approcher plus près de la „ ville ; que je ne devois mettre à l'ancre sur „ aucune partie de la côte, ni permettre à „ nos gens de débarquer dans aucun endroit „ soumis à sa jurisdiction „. Avant de faire réponse à cette lettre, je montrai aux envoyés qui me l'avoient apportée, le nombre de nos malades ; ils parurent fort affligés à la vue de tant d'hommes malheureux qui se mouroient de langueur & d'infirmités. Je leur représentai qu'ils étoient témoins de la nécessité pressante où nous étions de nous procurer des rafraîchissemens ; qu'il seroit injuste & cruel de refuser de nous en vendre ; que puisque nous étions sur un vaisseau de roi, on agiroit non-seulement contre les traités subsistans entre les deux nations, mais encore contre les loix de la nature. Ils sembloient convenir de la force de ce raisonnement : mais ils avoient une réponse courte & décisive toute prête ; ils disoient toujours " que des ordres „ absolus & indispensables de leurs maîtres, „ auxquels ils devoient obéir, ne leur permettoient pas de souffrir qu'aucun vaisseau,

1767.

1767. „ de quelque nature qu'il fût, séjournât dans „ ce port „. Je leur repliquai que des personnes qui étoient dans notre situation, n'avoient rien à craindre au-delà de ce qu'ils souffroient; que s'ils ne m'accordoient pas sur-le-champ la liberté du port pour acheter des rafraîchissemens & me procurer un abri, j'irois, dès que le vent le permettroit, affronter toutes leurs menaces & toutes leurs forces, & mouiller tout près de la ville; que si enfin je ne venois pas à bout de les intéresser à notre sort, je me ferois échouer sous leurs murailles, & qu'après avoir vendu nos vies aussi chérement que nous pourrions, je les couvrirois d'infamie, pour avoir réduit un ami & un allié à une si terrible extrêmité. Cette déclaration parut les alarmer d'autant plus, que notre situation suffisoit seule pour les convaincre que je tiendrois ma parole. Ils me presserent avec beaucoup d'émotion de rester où j'étois jusqu'à ce que j'eusse au moins reçu une seconde lettre du gouverneur. Après quelque altercation j'y consentis, à condition que le gouverneur me feroit part de sa résolution avant que la brise de mer commençât à souffler le lendemain.

Nous passâmes le reste du jour & toute la nuit, dans un état d'anxiété mêlée d'indignation, qui aggravoit encore l'horreur de notre état. Le lendemain 7, dès le grand matin, nous eûmes la douleur de voir un sloupe monté de

huit canons, & un des bâtimens du pays équipé en guerre, & ayant à bord un grand nombre de ſoldats, venir de la ville & mettre à l'ancre aux deux côtés de notre vaiſſeau. Je détachai ſur-le-champ mon bateau pour leur parler ; mais ils ne voulurent rien répondre à tout ce qu'on leur diſoit. Sur le midi la briſe de mer ſe leva, & n'ayant point reçu de nouvelles du gouverneur, je mis à la voile & m'avançai vers la ville, très-réſolu de repouſſer, autant qu'il me ſeroit poſſible, la force par la force, ſi nous étions attaqués par les bâtimens qui étoient venus mettre à l'ancre près de nous. Heureuſement pour eux & pour nous, ces deux bâtimens ſe contenterent de lever l'ancre & de ſuivre nos mouvemens. 1767.

Bientôt après que nous eûmes mis à la voile, un joli bâtiment qui portoit une bande de muſiciens & pluſieurs officiers, s'approcherent de nous & nous dirent qu'ils étoient envoyés par le gouverneur, mais qu'ils ne viendroient pas à bord ſi nous ne jetions l'ancre une ſeconde fois. Nous remîmes donc à l'ancre ſur-le-champ, & les officiers vinrent à bord ; c'étoient M. Blydenbrug le Fiſcal, M. Voll le Sabandar, un troiſieme appellé Licence-Maſter, maître du port, & M. Douglaſs l'écrivain, dont il a déjà été fait mention. Ils témoignérent quelque ſurpriſe de ce que j'avois appareillé, & ils me demanderent ce que je prétendois faire. Je leur répondis que mon unique

1767. dessein étoit de tenir la parole que je leur avois donnée la veille ; que, justifié par les droits communs du genre humain, qui l'emportent sur toutes les autres loix, je voulois, plutôt que de remettre en mer, où notre destruction par un naufrage, par la maladie, ou par la famine, étoit inévitable, venir sous leurs murailles, & les forcer à nous fournir ce dont nous avions besoin, ou faire échouer le vaisseau sur le rivage, puisqu'il valoit mieux périr tout d'un coup dans un juste combat, que de souffrir d'avance les douleurs accablantes de prévoir tous les jours une mort que nous ne pouvions pas éviter. Je leur fis remarquer aussi qu'aucun peuple civilisé n'avoit jamais laissé périr les prisonniers de guerre, faute de leur accorder les nécessités de la vie, & beaucoup moins les sujets des alliés, qui demandoient seulement la permission d'acheter des alimens pour leur argent. Ils convinrent volontiers de la vérité de tout ce que je leur disois, mais ils sembloient penser que je m'étois trop pressé ; & quand je leur dis que j'avois attendu tout le tems que j'avois fixé, ils me firent quelques excuses de n'être pas venus plutôt, ajoutant que, pour me prouver qu'on avoit accordé ce que je desirois, ils apportoient les provisions que fournit leur pays. Nous les prîmes sur-le-champ à bord ; elles consistoient en deux moutons, un élan fraîchement tué, un petit nombre de volailles, &

& quelques fruits ou végétaux. Ces provisions qui nous arrivoient fort à propos, furent partagées entre les gens de l'équipage, & on en fit un bouillon fort agréable & très-salutaire pour les malades. Ils me montrerent ensuite une autre lettre du gouverneur, qui, à mon grand étonnement, m'enjoignoit de nouveau de quitter le port, & qui, afin de justifier cet ordre, alléguoit qu'il ne pouvoit souffrir qu'aucun vaisseau, de quelque nation qu'il fût, séjournât ou commerçât dans le port, sans manquer à la convention qui a été faite par la compagnie Hollandoise avec les rois originaires & les gouverneurs du pays, qui avoient déjà témoigné quelque mécontentement à l'occasion de notre arrivée. Pour plus amples détails, il me renvoyoit aux officiers porteurs de sa lettre, qu'il appelloit ses commissaires. J'observai à ces messieurs, qu'aucune stipulation, relativement au commerce, ne pouvoit nous concerner, puisque nous étions un vaisseau de roi : je leur produisis en même tems ma commission, en leur disant qu'on ne pouvoit pas, sans abuser du langage & blesser le sens commun, appeller commerce la vente qu'on nous feroit des alimens & des rafraîchissemens que nous demandions pour notre argent. Ils me firent ensuite plusieurs propositions que je rejetai, parce qu'elles comprenoient toutes mon départ de cet endroit avant le retour de la saison. Je leur réitérai ma pre- 1767.

miere déclaration ; & afin de lui donner plus
1767. de force, je leur fis voir le cadavre d'un de mes hommes qui étoit mort le matin ; & dont la vie auroit probablement été sauvée, s'ils nous avoient vendu des rafraîchissemens lorsque nous mîmes à l'ancre pour la premiere fois sur leur côte. Ce spectacle les déconcerta : après avoir gardé quelque tems le silence, ils s'informerent avec empressement si j'avois été dans les isles à épiceries ; je leur répondis que non, & ils parurent convaincus que je disois vrai. Nous en vînmes à une espece d'arrangement : ils me dirent que, quoiqu'ils ne pussent pas, sans désobéir aux ordres les plus positifs & les plus exprès de la compagnie, nous permettre de rester là, cependant j'étois le maître d'aller dans une petite baie peu éloignée, où je trouverois un abri sûr contre la mousson dangereuse, & où je pourrois dresser un hôpital pour mes malades. Ils m'assurerent en même tems, que les provisions & les rafraîchissemens y seroient plus abondans qu'à Macassar, d'où l'on m'enverroit d'ailleurs tout ce dont j'aurois besoin : ils m'offrirent un bon pilote pour me conduire à ce mouillage. Je consentis volontiers à cette proposition, à condition que les offres qu'ils m'avoient faites seroient confirmées par le gouverneur & le conseil de Macassar, afin qu'on me regardât comme étant sous la protection de la nation Hollandoise, & qu'on ne fît aucune violence

aux gens de notre équipage. Les commiſſaires engagerent leurs paroles d'honneur que je ſerois content du gouverneur & du conſeil; ils promirent que le lendemain j'obtiendrois la ratification que je deſirois, & ils me prierent en attendant, de reſter où j'étois. Je leur demandai pourquoi on avoit fait mouiller en cet endroit les bâtimens qui étoient à l'ancre à nos côtés; ils repondirent que c'étoit uniquement pour empêcher les naturels du pays de nous faire des inſultes. Lorſque nos affaires furent ainſi arrangées, je témoignai du regret de ne pouvoir leur offrir qu'un verre de vin, de mauvaiſe viande ſalée & du pain moiſi; ſur quoi, ils me prierent poliment de permettre que leurs domeſtiques apportaſſent à notre bord les alimens qui avoient été apprêtés dans leur vaiſſeau. J'y conſentis de bon cœur, & on nous ſervit bientôt un dîner très-agréable, compoſé de poiſſons, de viandes, de légumes & de fruits. C'eſt avec le plus grand plaiſir que je ſaiſis cette occaſion de reconnoître les obligations que j'ai à ces officiers pour l'humanité & la politeſſe qu'ils exercerent à notre égard comme particuliers, & ſur-tout à M. Douglaſs, qui ſachant la langue françoiſe, devint notre interprete, & prit cette peine avec une honnêteté & une complaiſance qui donnoient un nouveau prix au ſervice qu'il nous rendoit. Nous nous ſéparâmes enſuite; & lorſqu'ils quitterent le vaiſſeau, je les ſaluai de neuf coups de canon. 1767.

1767. Le lendemain au matin 18, le Sabandar vint m'avertir que le gouverneur & le conseil avoient confirmé l'engagement de la veille, ainsi qu'on me l'avoit promis. J'étois très-content de l'arrangement, excepté seulement qu'il me falloit trouver de l'argent pour mes billets sur le gouvernement de la Grande-Bretagne: le Sabandar dit qu'il tâcheroit de faire cette affaire. A huit heures du soir il revint à bord, pour m'apprendre que personne de la ville n'avoit des remises à faire en Europe, & qu'il n'y avoit pas une rixdale dans la caisse de la compagnie. Je répondis que, puisqu'on ne me permettoit pas d'aller à terre pour négocier mes billets, j'espérois qu'on me feroit crédit en donnant des billets sur l'Angleterre pour toutes les dettes que je contracterois, ou des reconnoissances payables à Batavia. Le Sabandar répliqua que le résident de Bonthain, place où j'allois, recevroit des ordres pour me fournir tout ce dont j'aurois besoin; qu'il seroit charmé de prendre mes billets en retour, parce qu'il avoit des remises à faire, & qu'il alloit lui-même en Europe dans la saison suivante. Il me dit aussi que ce résident avoit des biens considérables en Angleterre, où il s'étoit fait naturaliser. « J'ai dans mes mains, ajouta le Sabandar, de l'argent qui lui appartient, je vous en acheterai à Macassar les marchandises dont vous aurez besoin, & je les ferai partir après vous ». Après lui avoir spécifié

tous les articles & la quantité & le prix, nous nous quittâmes. 1767.

Le lendemain 19, dans l'après-midi, je reçus une lettre signée par le gouverneur & le conseil de Macassar, qui contenoit les raisons pourquoi j'étois envoyé à Bonthain, & confirmoit la convention verbale qui subsistoit entre nous.

Bientôt après, l'enseigne, M. le Cerf, le secretaire du conseil & un pilote vinrent à bord pour nous accompagner à Bonthain. Le Cerf devoit commander les soldats qui étoient dans les bateaux de garde; & le secretaire, comme nous l'avons découvert dans la suite, étoit chargé de contrôler les opérations du résident, qui s'appelloit Swellingrabel. Le pere de ce dernier officier mourut vice-gouverneur du cap de Bonne-Espérance, où il épousa une dame Angloise nommée Fothergill. M. Swellingrabel, résident de Bonthain, avoit épousé la fille de Cornelius Sinkclaar, qui avoit été gouverneur de Macassar, & qui mourut il y a environ deux ans en Angleterre, où il étoit venu voir quelques parens de sa mere.



1767.

CHAPITRE XI.

Ce que nous fimes à Bonthain *tandis que le vaiſſeau attendoit un vent favorable pour gagner* Batavia. *Deſcription de* Bonthain, *de la ville de* Macaſſar, *& du pays adjacent.*

LE lendemain 20, à la pointe du jour, nous fîmes voile, & l'après-midi du jour ſuivant nous mîmes à l'ancre dans la rade de Bonthain avec nos deux bateaux de garde, qui avancerent tout près de la côte, pour empêcher les bâtimens du pays & les nôtres d'avoir aucune communication entr'eux. Dès que j'arrivai dans cet endroit, je changeai notre eſtime. J'avois perdu environ dix-huit heures en venant à Bonthain par l'oueſt; les Européens que nous y trouvâmes y étant arrivés par l'eſt, en avoient gagné environ ſix, de ſorte que la différence étoit juſtement d'un jour.

J'allai tout de ſuite rendre viſite au réſident M. Swellingrabel, qui parloit très-mal anglois; & après avoir arrangé avec lui toutes nos affaires relativement à l'argent & aux proviſions, il m'accorda une maiſon près des bords de la mer & d'un petit fort paliſſadé, garni de huit canons; c'étoit la ſeule qu'il y eût dans le canton. J'en fis un hôpital ſous la direction

du chirurgien. J'y envoyai tous ceux de nos malades que nous jugeâmes ne pouvoir pas se rétablir à bord, & je retins le reste pour la garde du vaisseau. Dès que nos gens furent à terre, on les mit sous une garde de trente-six hommes, de deux sergens & de deux caporaux commandés par M. le Cerf. On ne permit à aucun de nos malades de s'éloigner de plus de trente verges de l'hôpital, & on ne souffrit point que les naturels du pays s'approchassent de plus près d'eux pour leur vendre quoi que ce fût ; de sorte qu'ils n'achetoient rien que par l'entremise des soldats Hollandois, qui abusoient honteusement de leur pouvoir. Lorsqu'ils voyoient les habitans du pays apporter des provisions qu'ils pensoient devoir convenir à nos infirmes, ils les saisissoient d'abord, & demandoient ensuite le prix. Le soldat ne faisoit guere attention au prix du vendeur, il les payoit ce qu'il jugeoit à propos, c'est-à-dire une somme qui étoit à peine le quart de leur valeur. Si le pauvre campagnard s'avisoit de témoigner quelque mécontentement, il le satisfaisoit bientôt en tirant son grand sabre & en espadonnant par-dessus sa tête. Cet expédient suffisoit toujours pour appaiser les plaintes & renvoyer tranquillement l'offensé : ensuite le soldat vendoit ce qu'il avoit ainsi acquis, quelquefois à plus de mille pour cent de profit. Ces procédés étoient si cruels envers les naturels du pays, & si injurieux à 1767.

notre égard, que j'en fis des plaintes au ré-
1767. ſident, à le Cerf & au ſecretaire. Le réſident réprimanda les ſoldats d'une maniere convenable; mais ſa harangue produiſit ſi peu d'effet, que je ne pus m'empêcher de ſoupçonner que le Cerf connivoit à ces pratiques & en partageoit les avantages. Je le ſoupçonnois auſſi de vendre de l'arrack à mes gens; je m'en plaignis ſans obtenir de réparation. Je ſavois d'ailleurs que ſes eſclaves étoient occupés à acheter au marché des choſes que ſa femme nous vendoit enſuite deux fois plus qu'elles ne lui avoient coûté. Les ſoldats ſe rendirent coupables de pluſieurs autres délits : chacun d'eux, à ſon tour, devoit procurer des proviſions pour toute la garde, & il s'acquittoit ordinairement de cette fonction en allant dans la campagne avec ſon fuſil & un ſac. L'honnête pourvoyeur n'étoit pas toujours content de remplir ſon ſac; un d'eux prit, ſans autre cérémonie, un jeune buffle qui appartenoit à des payſans; ſes camarades n'ayant pas du bois tout prêt pour le faire cuire, ils abattirent pour cela quelques-unes des paliſſades du fort. Lorſqu'on me rapporta cette nouvelle, je la regardai comme ſi extraordinaire, que j'allai à terre pour voir la breche, & je trouvai les pauvres noirs occupés à la réparer.

Le 26, un ſloupe chargé de riz fut envoyé de Bonthain à Macaſſar pour y débarquer ſa cargaiſon; mais après avoir tenté le paſſage

inutilement pendant trois jours, il fut obligé de revenir. Le tems étoit alors extrêmement orageux, & toute espece de navigation de l'est à l'ouest fut impossible jusqu'au retour de la mousson d'est. Le même jour, deux grands floupes qui faisoient voile à l'est, mouillerent ici; & le lendemain au matin 27, un gros vaisseau, venant de Batavia, & qui avoit à bord des troupes pour les isles de Banda, y mit aussi à l'ancre; mais on ne permit à aucun des hommes de ces équipages de parler à nos gens : la garde nous empêcha de nous aborder mutuellement. Comme cette défense étoit très-dure, nous priâmes M. Swellingrabel de nous acheter du grand vaisseau quelques viandes salées, & il eut la bonté de nous procurer quatre tonneaux de viandes d'Europe, deux de porc & deux de bœuf. 1767.

Le 28, une flotte de plus de cent petits bateaux du pays, appellés *pros*, mouillerent dans cette rade. Leur port est de douze à dix-huit & vingt tonneaux, & ils ont de seize à vingt hommes à bord. On me dit qu'ils faisoient une expédition autour de l'isle pour la pêche; qu'ils partoient avec une mousson & s'en revenoient avec l'autre, de maniere à se tenir toujours sous le vent de terre. Ils envoyoient leur poisson au marché chinois, & j'observai que tous ces *pros* portoient pavillon hollandois.

Il ne nous arriva rien jusqu'au 18 de jan-

vier, qui soit digne d'être rapporté. J'appris
1768. alors par une lettre de Macassar, que le Dauphin avoit été à Batavia. Le 28, le secretaire du conseil, qui avoit été envoyé ici avec le Cerf, & que nous supposâmes être chargé de contrôler les opérations du résident, fut rappellé à Macassar. Notre charpentier ayant à ce tems recouvré une partie de sa santé, examina l'état de notre vaisseau : à notre grand regret, il vit qu'il avoit un grand nombre de voies d'eau; il trouva en outre que notre grande vergue étoit fendue, pourrie & hors de service. Nous l'abattîmes & la racommodâmes aussi bien que nous pûmes, sans avoir ni forge ni fer. Nous espérions qu'elle nous serviroit jusqu'à Batavia, car nous ne pouvions pas nous procurer ici du bois pour en faire une nouvelle. On ne put arrêter que très-peu de nos voies d'eau, & nous fûmes par conséquent réduits à compter entiérement sur nos pompes.

Le 19 février, le Cerf, officier militaire, commandant les soldats qui avoient débarqué avec nous*, fut rappellé afin d'entreprendre, à ce qu'on disoit, une expédition pour l'isle de Bally. Le 7 mars, le plus grand de nos bateaux de garde, un sloupe d'environ quarante-cinq tonneaux, reçut ordre de retourner à Macassar avec une partie des soldats; & le 9, M. Swellingrabel le résident, reçut une lettre du gouverneur de cette place, qui s'in-

formoit quand je mettrois à la voile pour Batavia. Je dois avouer que je fus ſurpris du rappel de l'officier & du bateau de garde; mais je le fus bien davantage, en apprenant ce que contenoit la lettre du gouverneur, puiſqu'il ſavoit que la mouſſon d'eſt ne commençant qu'au mois de mai, il m'étoit impoſſible d'appareiller avant ce tems. Toutes les affaires reſterent cependant dans le même état juſques vers la fin du mois, quand quelques-uns de nos gens remarquerent que depuis peu un petit canot étoit venu rôder pluſieurs fois autour de nous à différentes heures de la nuit, & qu'il s'étoit enfui dès que les gens qu'il portoit à bord s'appercevoient que quelqu'un remuoit dans notre vaiſſeau. Le 29, tandis que cette matiere étoit l'objet de nos ſpéculations, un de nos officiers me rapporta de terre une lettre qui, à ce qu'il me dit, lui avoit été remiſe par un noir. Elle étoit adreſſée: " au commandant du vaiſſeau anglois à Bonthain ". Afin que le lecteur puiſſe entendre le ſens de cette lettre, il eſt néceſſaire de lui apprendre que l'isle des Celebes eſt partagée en pluſieurs diſtricts qui ſont autant de ſouverainetés ſéparées, appartenantes aux princes naturels du pays. La ville de Macaſſar eſt ſituée dans un diſtrict qui porte le même nom, ou celui de *Bony*. Le roi de ce canton eſt allié des Hollandois qui ont été repouſſés pluſieurs fois dans leurs entrepriſes pour ſubjuguer les autres par-

1768.

ties de l'isle, dont l'une est habitée par un
1768. peuple appellé *Bugguejes*, & dont une autre se nomme *Waggs* ou *Tofora*. La ville de Tofora est fortifiée avec du canon; car les naturels avoient des armes à feu d'Europe, longtems avant que les Hollandois s'établissent à Macassar en place des Portugais.

La lettre m'avertissoit que les Hollandois, conjointement avec le roi de Bony, avoient formé le projet de nous massacrer; que les Hollandois cependant ne paroîtroient point dans l'attaque; que le complot seroit exécuté par un fils du roi de Bony, qui, outre une somme qu'il recevoit d'eux, devoit avoir le pillage de notre vaisseau pour sa récompense; qu'il étoit alors à Bonthain avec huit cents hommes pour cette entreprise. La lettre ajoutoit que la liaison que j'avois formée avec les Bugguefes & les autres peuples du pays qui étoient ennemis des Hollandois, & qui s'efforçoient de les chasser de l'isle, avoit excité la jalousie & attiré sur moi ce danger; qu'on craignoit d'ailleurs qu'arrivé en Angleterre, mes compatriotes ne conçussent quelque projet contre la compagnie, d'après les instructions que je devois leur donner, puisqu'on ne connoissoit, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut, aucun vaisseau de guerre Anglois qui eût visité l'isle auparavant.

Cette lettre fut pour nous un nouveau sujet de surprise & de réflexions. Elle étoit extrême-

ment mal écrite par rapport au ſtyle & à la forme épiſtolaire : cependant elle n'en méritoit pas moins d'attention. Je ne pouvois pas décider abſolument juſqu'où l'avis qu'elle me donnoit étoit vrai ou faux. Il étoit poſſible que l'écrivain ſe fût trompé ; peut-être auſſi vouloit-il me tromper moi-même. Le menſonge pouvoit lui procurer quelque petite récompenſe pour l'amitié & le zele avec leſquels il me l'annonçoit, ou enfin lui donner une importance qui ſatisferoit du moins ſa vanité. Il convenoit que je priſſe les mêmes meſures que ſi j'avois été ſûr de la réalité du projet. Je dois avouer que je n'étois pas trop tranquille, lorſque je conſidérois qu'on avoit rappellé le ſecretaire du grand-conſeil, le Cerf, le grand ſloupe & une partie des ſoldats qui, à ce qu'on diſoit, n'avoient été envoyés à Bonthain que pour nous mettre à l'abri des inſultes des naturels du pays. Mon inquiétude augmenta quand je penſai aux troupes qui s'aſſembloient à Macaſſar pour une expédition à Bally, au petit canot qu'on avoit vu rôder autour de nous pendant la nuit, & enfin à la lettre du gouverneur qui s'informoit du tems où je quitterois l'iſle. Soit que la nouvelle & nos conjectures fuſſent véritables ou fauſſes, nous nous mîmes ſur-le-champ à l'ouvrage, nous funâmes le vaiſſeau, nous changeâmes les voiles, nous démarrâmes, nous mîmes des croupieres ſur nos cables, nous chargeâmes tous nos canons,

1768.

& nous baſtinguâmes le pont. Chacun paſſa la
1768. nuit ſous les armes ; & le lendemain nous fîmes touer le vaiſſeau vers la côte orientale, en nous éloignant un peu du fond de la baie, afin d'avoir plus de place ; nous portâmes ſix pierriers ſur l'avant du tillac, & nous prîmes toutes les autres meſures néceſſaires pour nous défendre.

Le réſident, M. Swellingrabel, étoit alors à vingt milles dans l'intérieur du pays, pour les affaires de la compagnie ; mais il m'avoit dit qu'il viendroit ſûrement le premier d'avril. J'attendois ce jour avec d'autant plus d'impatience, qu'un vieil ivrogne de ſergent étoit la perſonne la plus reſpectable du fort. Le ſoir du 31, il arriva un paquet de lettres pour lui, ce que je regardai comme un bon augure, & un gage de ſon retour au tems fixé. Je conçus des ſentimens bien différens, lorſque j'appris qu'on les lui avoit envoyées. Je ne ſoupçonnois point qu'il fût complice du projet qu'on m'avoit annoncé dans la lettre ; mais je ne pouvois m'empêcher de douter ſi on ne le retenoit point dans la campagne, afin qu'il fût abſent lors de l'exécution du complot. Dans cet état d'incertitude & de ſoupçon, j'envoyai un meſſage au fort, afin de faire partir un exprès auprès de M. le réſident, pour l'avertir que je deſirois le voir promptement & lui communiquer une affaire de grande importance & qui n'admettoit point de délai. Je ne peux pas

dire s'il reçut ou non mon message ; mais après avoir attendu jusqu'au 4 avril sans le voir & sans recevoir aucune réponse, je lui écrivis une lettre, par laquelle je lui demandois, dans les termes les plus pressans, une conférence, & le lendemain il vint à bord. Quelques minutes de conversation me persuaderent qu'il ignoroit entiérement le projet dont on m'avoit fait redouter les effets ; & même il pensoit que ce complot étoit une fable. Il dit, il est vrai, qu'un Tomilaly, un conseiller ou ministre du roi de Bony, lui avoit derniérement rendu visite, & ne lui avoit pas trop bien expliqué pourquoi il étoit dans cette partie de l'isle ; & à ma priere, il entreprit de bon cœur de faire de nouvelles recherches sur le Tomilaly & sur ses gens. Le résident & les personnes de sa suite remarquerent que le vaisseau étoit dans un état de défense, & que tout étoit prêt en cas d'attaque ; il nous dit que les hommes qui étoient à terre l'avoient instruit avant qu'il vînt à bord, de notre vigilance & de notre activité, & en particulier de l'exercice aux petites armes, que nous avions fait faire chaque jour à l'équipage. Je l'informai qu'à tout événement nous continuerions de nous tenir sur nos gardes, ce qu'il parut fort approuver, & nous nous quittâmes avec des protestations mutuelles d'amitié & de bonne-foi. Quelques jours après, il m'écrivit qu'ayant recherché avec beaucoup de soin si quelques 1768.

autres personnes dépendantes du roi de Bony
1768. étoient venues à Bonthain, il avoit appris, à ne pouvoir en douter, qu'un des princes de ce royaume y étoit arrivé sous un déguisement ; mais qu'il n'avoit rien découvert sur les huit cents hommes qu'on disoit être avec lui. J'étois donc sûr qu'ils ne pouvoient pas être dans ce canton, à moins qu'ils ne formassent une armée déguisée, comme les troupes du roi de Brentford.

Le 16 au matin, le résident me fit dire que M. le Cerf étoit revenu de Macassar avec un autre officier ; qu'ils viendroient à bord & qu'ils dîneroient avec moi. Lorsque le dîner fut fini, je demandai à M. le Cerf, en parlant de choses & d'autres, ce qu'étoit devenue son expédition à Bally ; il me répondit seulement qu'on l'avoit abandonnée, sans rien dire de plus. Le 23, il retourna par mer à Macassar ; & l'autre officier, qui étoit aussi un enseigne, resta pour prendre le commandement des soldats qu'on laissoit toujours à Bonthain.

La saison de naviguer à l'ouest approchoit alors, ce qui nous fit beaucoup de plaisir ; d'autant plus que les maladies putrides commençoient à se déclarer parmi nous, & qu'une fievre putride avoit enlevé un de nos hommes.

Le 7 mai, le résident me remit une longue lettre du gouverneur de Macassar, écrite en hollandois, & qu'il me traduisit le mieux qu'il

qu'il put. Elle contenoit en ſubſtance, qu'il avoit entendu parler d'une lettre que j'avois reçue, qui l'accuſoit, conjointement avec le roi de Bony, d'avoir formé le complot de nous maſſacrer; il ſe récrioit ſur la fauſſeté de cette imputation, & ſe diſculpoit lui-même avec les proteſtations les plus ſolemnelles; il me prioit de lui délivrer la lettre, afin de punir, comme il le méritoit, celui qui l'avoit écrite. Il n'eſt pas néceſſaire de dire que je ne la lâchai point, parce que l'auteur auroit été puni avec une égale ſévérité, ſoit qu'il m'eût mandé des choſes véritables ou fauſſes. Je fis au gouverneur une réponſe polie, par laquelle je juſtifiois les meſures que j'avois priſes, ſans le charger ni lui ni ſes alliés d'aucun mauvais deſſein contre nous; & certainement j'ai les plus grandes raiſons de croire que l'accuſation énoncée dans la lettre n'étoit pas aſſez fondée, quoiqu'il ne ſoit pas auſſi probable que l'auteur fût convaincu de la fauſſeté du complot en me l'annonçant. 1768.

Le 22, à la pointe du jour, je fis voile de Bonthain; je dirai peu de choſe de cette place, ainſi que de la ville de Macaſſar & du pays adjacent, parce qu'il y a déjà pluſieurs deſcriptions de l'isle de Celebes & de ſes habitans. La ville eſt bâtie ſur une eſpece de pointe de terre, & elle eſt arroſée par une riviere ou deux, qui la traverſent ou qui coulent dans ſon voiſinage. Cette riviere paroît grande, & un

vaisseau peut la remonter jusqu'à une demi-
1768. portée de canon des murailles de la ville. Le terrein dans les environs est uni & d'une très-belle apparence; il y a beaucoup de plantations & de bois de cocotiers, entremêlés d'un grand nombre de maisons qui font juger que le pays est bien peuplé. Le terrein, en s'éloignant de la côte, s'éleve en collines fort hautes & devient hérissé & montueux. La ville est située au 5° 10 ou 12′ de latitude S. & suivant notre estime au 117° 28′ de longitude E. de Londres.

Bonthain est une grande baie où les vaisseaux peuvent mouiller en toute sûreté pendant les deux moussons; les sondes y sont bonnes & régulieres, & le fond de vase molle; en entrant, il n'y a d'autre danger à craindre qu'une bande de rochers qu'on voit au-dessus de l'eau, & qui sont une excellente balise pour mettre à l'ancre. La plus haute terre qu'on apperçoive, est appellée la montagne Bonthain; & lorsqu'un vaisseau est au large à deux ou trois milles de distance de la terre, il doit porter jusqu'à ce que cette colline lui reste N. ou N. ½ O. & ensuite courir dans la baie & mouiller. Nous mîmes à l'ancre au-dessous de cette colline, à environ un mille de distance de la côte. Il y a dans cette baie plusieurs petites villes: celle qu'on nomme Bonthain est située dans la partie N. E., & c'est là que se trouve le fort palissadé dont nous avons déjà fait

mention, & sur lequel sont montés huit canons de huit. Cette forteresse suffit seulement pour contenir dans la soumission le peuple du pays; elle n'a pas été construite à d'autre dessein; elle est bâtie sur le côté oriental d'une petite riviere dans laquelle un vaisseau peut naviguer jusqu'au pied du fort. Le résident Hollandois a le commandement de la place, ainsi que de Bullocomba, autre ville située à environ vingt milles plus loin à l'est, & où il y a aussi un fort & un petit nombre de soldats, qui dans la saison sont occupés à recueillir le riz que le peuple paie aux Hollandois en forme d'impôt. 1768.

On peut s'y procurer de l'eau & du bois en grande abondance; nous coupâmes notre bois près de la riviere, au-dessous de la montagne Bonthain; nous tirâmes notre eau en partie de cette riviere & en partie d'une autre. Lorsque cette derniere nous servoit d'aiguade, notre bateau alloit au-dessus du fort avec les futailles qui devoient être remplies, & où il y a un bon chemin pour les décharger; mais comme la riviere est petite & qu'elle a une barre, le bateau chargé ne pouvoit s'en revenir qu'à la marée haute. Il y a dans la baie plusieurs autres petites rivieres, qui peuvent au besoin fournir de l'eau douce.

Pendant tout le tems que nous fûmes à Bonthain, nous y achetâmes à un prix raisonnable, une grande quantité de provisions

fraîches ; le bœuf eſt excellent, mais il feroit
1768. difficile d'y en trouver aſſez pour une eſcadre. On peut s'y procurer autant de riz, de volailles & de fruits qu'on le deſirera ; il y a auſſi dans les bois une grande abondance de cochons ſauvages, qu'il eſt facile d'avoir à bon marché, parce que les naturels du pays, qui ſont mahométans, n'en mangent jamais. On peut y prendre du poiſſon à la ſeine, & les habitans de l'isle nous fournirent des tortues dans la ſaiſon ; car la tortue, ainſi que le porc, eſt pour eux un aliment qu'ils ne mangent dans aucun tems.

Celebes eſt la clef des Moluques ou des isles à épiceries, qui ſont néceſſairement ſous la domination du peuple qui eſt maître de cette isle. La plupart des vaiſſeaux qui font voile aux Moluques ou à Banda, y touchent, & dirigent toujours leur route entre cette isle & celle de Solayer. Les petits bœufs de Celebes ſont de la race de ceux qui ont une boſſe ſur le dos ; & outre ces animaux, l'isle produit des chevaux, des buffles, des chevres, des moutons & des daims. L'arrack & le ſucre qu'on y conſomme ſont apportés de Batavia.

La montagne de Bonthain eſt ſituée au 5° 30′ de latitude S., & ſuivant notre eſtime, au 117° 53′ de longitude E. La variation de l'aiguille pendant que nous y ſéjournâmes, étoit de 1° 16′ O. Les marées ſont très-irrégulieres ; ordinairement la marée ne monte &

baiſſe qu'une fois dans vingt-quatre heures, & il eſt rare qu'il y ait ſix pieds de différence de l'une à l'autre. 1768.



CHAPITRE XII.

Traverſée de la baie de Bonthain *dans l'isle de* Celebes, *à* Batavia. *Ce que nous fîmes à* Batavia. *Paſſage de cette ville en Angleterre, en faiſant le tour du cap de* Bonne-Eſpérance.

LORSQUE nous quittâmes la baie de Bonthain, nous nous tînmes le long de la côte juſqu'au ſoir, à la diſtance de deux ou trois milles; & alors nous jetâmes l'ancre pendant la nuit, par ſept braſſes & demie, fond de vaſe molle, dans le paſſage qui eſt entre les deux isles de Celebes & de Tonikaky. Le lendemain au matin 23, nous remîmes à la voile & nous partîmes de Tonikaky, qui, ſuivant mon eſtime, eſt ſitué au 5° 31′ de latitude S. & au 117° 17′ de longitude E. La variation de l'aiguille étoit d'1° O. Nous allâmes enſuite au ſud de Tonikaky, & nous portâmes à l'oueſt. Sur les trois heures de l'après-midi, nous étions en travers de la plus orientale des isles appellées isles de Tonyn dans les cartes hollandoiſes. Cette isle nous reſtoit à-peu-

près au N. $\frac{1}{4}$ N. O. à quatre milles de distance,
1768. & nous appercevions les deux qui sont les plus occidentales. Ces trois isles forment entr'elles une espece de triangle rectangle ; la plus orientale est éloignée de la plus occidentale d'environ onze milles, & elles gisent presque à l'est & à l'ouest l'une de l'autre. La distance entre les deux plus occidentales est également d'environ onze milles ; & leur gisement relatif est S. $\frac{1}{4}$ S. E. & N. $\frac{1}{4}$ N. O. Sur les six heures, en retirant la sonde sans rencontrer de fond, nous nous trouvâmes tout-à-coup sur un banc de sable fin, où il n'y avoit pas 3 brasses de profondeur ; & l'eau étant claire & limpide, nous appercevions à notre fond de grandes pointes de rocher de corail. Sur-le-champ nous coëffâmes toutes les voiles, & heureusement nous gagnâmes le large sans être endommagés. Nous avions passé justement sur le bord le plus oriental de ce rocher qui est aussi escarpé qu'une muraille ; car nous avions à peine reculé de deux encablures, que la sonde ne rapporta plus de fond. Les deux plus occidentales des isles de Tonyn nous restoient alors au N $\frac{1}{4}$ N. O. à la distance d'un peu plus de quatre milles de celle qui étoit la plus proche de nous. Ce bas-fond est très-dangereux, & il n'est marqué dans aucune des cartes que j'ai vues ; il semble s'étendre au sud & à l'ouest tout autour des deux plus occidentales de ces trois isles dans un espace

d'environ six milles ; mais il ne paroît pas y avoir de danger autour de l'isle la plus orientale. Il y a aussi un passage sûr entre cette isle & les deux autres. La latitude de la plus orientale & de la plus occidentale de ces isles est de 5° 31′ S. La plus orientale est éloignée de trente-quatre milles précisément à l'ouest de Tonikaky, & la plus occidentale gît dix milles plus loin. 1768.

L'après-midi du 25, nous nous apperçûmes que l'eau changeoit beaucoup de couleur ; sur quoi nous sondâmes & nous eûmes 35 brasses, fond de vase molle. Bientôt après nous passâmes sur la partie la plus septentrionale d'un bas-fond, & nous ne trouvâmes plus que 10 brasses même fond. L'eau étoit très-sale dans cet endroit, où nous découvrîmes qu'elle avoit moins de profondeur ; elle sembloit être plus basse au sud, mais à notre nord elle paroissoit claire. Nous ne fîmes point à ce jour d'observation pour déterminer la latitude ; mais je crois que nous étions sur la partie la plus septentrionale des bas-fonds qui gisent à l'est de l'isle de Madura, & qui sont appellés dans le *Pilote Anglois des Indes orientales*, bancs de *Bralleron*, les mêmes que ceux qu'on nomme *Kalcain's Eylandens* dans les cartes hollandoises. Suivant mon estime, la partie sur laquelle nous naviguâmes, gît au 5° 50′ ou 52′ S., & 3° 36′ à l'ouest de l'isle de Tonikaky, ou S. 84° 27′ O. à la distance de

1768. soixante-neuf lieues. A onze heures du soir du même jour, nous apperçûmes au nord la plus méridionale des isles Salombo. J'estime qu'elle est située au 5° 33′ de latitude S., & au 4° 4′ de longitude O. de Tonikaky, à la distance d'environ quatre-vingt-deux ou quatre-vingt-trois lieues. Elle gît au N. O. ¼ O. ¾ O. du dernier bas-fond, à-peu-près à quatorze lieues. Il faut remarquer qu'aux environs de la hauteur de l'isle de Madura, les vents des moussons commencent ordinairement à souffler un mois plus tard qu'à Celebes. La variation de l'aiguille n'étoit pas de plus d'un demi degré à l'ouest, & nous trouvâmes que le courant, qui portoit auparavant au sud, avoit alors sa direction au N. O.

Dans l'après-midi du 26, nous découvrîmes de la grande hune l'isle de Luback; & nous avions des sondes de 35 à 40 brasses, fond d'argille bleuâtre. Cette isle est située au 5° 43′ de latitude S., & au 5° 36′ de longitude O. de Tonikaky, dont elle est éloignée d'environ cent & douze lieues. Sa distance à l'ouest des isles de Salombo, est de trente & une lieues. Nous allâmes au nord de cette isle, & nous trouvâmes un courant qui portoit à l'O. N. O.

Le soir du 29, nous vîmes le grouppe des petites isles appellées Carimon-Java. La plus orientale, qui est aussi la plus grande, gît au 5° 48′ de latitude S., & au 7° 52′ de longi-

tude O. de Tonikaky. Elle eſt éloignée de cette isle d'environ 158 lieues, & de 45 de celle de Luback. 1768.

Le 2 juin, nous rencontrâmes la terre de Java; nous reconnûmes enſuite que c'étoit la partie de l'isle qui forme la pointe la plus orientale de la baie de Batavia, appellée pointe de Carawawang. Lorſque nous apperçûmes la terre pour la premiere fois, nos ſondes avoient diminué par degrés de 40 à 28 braſſes, fond de vaſe bleuâtre. Comme nous gouvernions le long de la côte vers Batavia, elles diminuerent encore davantage juſqu'à 13 braſſes. La nuit ſurvenant, nous mîmes à l'ancre par cette profondeur, près des deux petites isles appellées Leyden & Alkmar à la vue de Batavia; & l'après-midi du lendemain 3, nous mouillâmes dans la rade, qui eſt ſi bonne qu'on peut la regarder comme un havre. Nous avions alors de grandes raiſons de nous féliciter ſur notre état; car pendant toute notre traverſée depuis les Celebes, le vaiſſeau faiſoit tant d'eau par ſes voies, que nous eûmes beaucoup de peine de l'empêcher de couler à fond, en employant continuellement deux pompes.

Nous trouvâmes à Batavia onze grands vaiſſeaux hollandois, outre pluſieurs petits, un bâtiment eſpagnol, un ſenaut portugais & pluſieurs jonques chinoiſes. Le lendemain au matin 4, nous ſaluâmes la ville d'onze coups, & on nous répondit par un égal nombre.

1768. Comme c'étoit le jour de la naiſſance de Sa Majeſté Britannique notre ſouverain, nous tirâmes enſuite vingt & une pieces de canon pour célébrer cette fête. Nous reconnûmes que la variation de l'aiguille étoit de moins d'un demi-degré à l'oueſt.

L'après-midi, je rendis viſite au gouverneur, & l'informai de l'état du Swallow, en le priant de m'accorder la liberté de le radouber, à quoi il me repliqua que je devois pour cet article m'adreſſer au conſeil.

Le 6, qui étoit jour d'aſſemblée, j'écrivis donc au gouverneur & au conſeil. J'expoſois plus en détail la ſituation du vaiſſeau; & après avoir demandé permiſſion de faire les réparations dont il avoit beſoin, j'ajoutai que j'eſpérois qu'ils m'accorderoient l'uſage des chantiers & magaſins qui ſeroient néceſſaires pour cela. L'après-midi du lendemain 7, le Sabandar, accompagné de M. Garriſon marchand de la ville, qui lui ſervoit d'interprete, & d'une autre perſonne, vint chez moi. Après les premiers complimens, le Sabandar me dit qu'il étoit envoyé vers moi par le gouverneur & le conſeil, au ſujet d'une lettre que j'avois reçue lorſque j'étois à Bonthain, & qui m'avertiſſoit d'un complot formé pour maſſacrer notre équipage; que l'auteur de cette lettre m'avoit inſulté, ainſi que ſa nation, dans la perſonne du gouverneur de la place, & qu'il devoit être puni. J'avouai franchement que

j'avois reçu cette nouvelle, mais je répondis que je n'avois dit à perſonne que ce fût par 1768.
une lettre. Le Sabandar me demanda alors ſi je voulois affirmer par ſerment que je n'avois point reçu la lettre ſur laquelle il étoit chargé de prendre des informations. Je lui répliquai que cette queſtion me ſurprenoit, & que ſi le conſeil avoit à me faire des requiſitions ſi extraordinaires, je ſouhaitois qu'elles me fuſſent adreſſées par écrit, & qu'alors j'y donnerois la réponſe que je jugerois la plus convenable. Après une mûre délibération, je le priai de me dire ce qu'il avoit à répondre à ma lettre concernant le radoub de notre vaiſſeau. Sur quoi il m'apprit que le conſeil étoit choqué de ce que j'avois employé le mot d'*eſpérer*, & de ce qu'elle n'étoit pas écrite en ſtyle de requête, employé par tous les marchands dans de pareilles occaſions. Je lui répondis que je n'avois pas eu deſſein de l'offenſer, & que je m'étois ſervi des premiers mots qui s'étoient préſentés à moi pour exprimer mon idée. Nous nous ſéparâmes ainſi, & je n'entendis plus parler de rien juſqu'au 9 dans l'après-midi, lorſque le Sabandar, ſuivi des mêmes perſonnes, vint me voir une ſeconde fois. Il me dit qu'il étoit chargé de la part du conſeil de demander un écrit ſigné de ma main, déclarant que je croyois le rapport d'un projet formé dans l'isle des Celebes, de maſſacrer notre équipage, faux & malicieu,

sement controuvé : il se flattoit, ajouta-t-il, 1768. que j'avois trop bonne opinion de la nation hollandoise, pour supposer qu'elle fût capable de souffrir sous son gouvernement un forfait si exécrable. M. Garrison me lut alors un certificat qui avoit été dressé par ordre du conseil, afin que je le signasse. Quel que fût mon sentiment sur cette matiere, je ne crus pas devoir signer cet acte, d'autant plus qu'on paroissoit l'exiger comme une condition sans laquelle on différeroit de m'accorder ce que je demandois. Je dis au Sabandar de me donner des marques de l'autorité en vertu de laquelle il m'adressoit cette requête. Il me repliqua qu'il ne pouvoit alléguer d'autre preuve que son titre connu d'officier public, & l'assertion des deux personnes de sa suite, qui confirmoient qu'il agissoit en ceci par ordre exprès du conseil. Je lui répétai alors que le conseil me fît remettre par écrit ce qu'il demandoit de moi, afin que le sens en fût déterminé & certain, & que je pusse avoir du tems pour examiner la réponse que j'aurois à y faire ; mais il me fit entendre qu'il ne pouvoit pas souscrire à ma demande sans un ordre du conseil. Je refusai alors absolument de signer le certificat ; en même tems je lui demandai encore une fois une réponse à ma lettre ; & comme il n'étoit pas préparé à me la donner, nous nous séparâmes assez mécontens l'un de l'autre.

J'attendis inutilement leur résolution jusqu'au 15, quand les mêmes personnes revinrent pour la troisieme fois, & me dirent qu'elles étoient envoyées pour m'informer que le conseil avoit protesté contre ma conduite à Macassar, & contre le refus de signer le certificat qu'on m'avoit présenté : ce qu'il regardoit comme une insulte que je lui faisois, & un acte d'injustice envers sa nation. Je repliquai que je me rendois le témoignage de n'avoir agi dans aucun cas contre les traités qui subsistent entre les deux puissances, & que je n'avois manqué en rien à mon caractere d'officier honoré d'une commission de Sa Majesté Britannique, ni à la confiance qu'on attendoit de moi, quoique je ne pensasse pas avoir été traité par le gouverneur de Macassar comme le sujet d'une nation alliée & amie; que s'ils avoient quelque chose à alléguer contre moi, ils devoient le faire par écrit devant le roi mon maître, à qui seul je me croyois responsable de mes actions. Ils partirent avec cette réponse; & le lendemain 16, n'ayant point reçu celle de ma lettre, j'en écrivis une seconde de la même teneur que la premiere, & dans laquelle je représentois que les voies d'eau du vaisseau augmentoient chaque jour. Je priois encore le conseil, dans les termes les plus forts, de permettre que je pusse radouber mon bâtiment, & de me servir des formes & des magasins de Batavia dont j'aurois besoin.

1768.

1768. Le 18, le Sabandar vint me revoir, & m'avertir que le conseil avoit donné des ordres pour le radoub du Swallow à Onrust; & comme il n'y avoit point de magasin vuide, qu'il avoit nommé un des vaisseaux de la compagnie pour m'accompagner & prendre à bord mon équipement. Je lui demandai s'il n'y avoit point de réponse par écrit à ma lettre; il me dit que non, en ajoutant que ce n'étoit pas l'usage, & qu'on avoit toujours regardé comme suffisant un message fait par lui ou par quelqu'autre officier.

On me fournit ensuite pour mon argent, sans aucune nouvelle difficulté, celles des provisions de la compagnie que je pouvois desirer.

On chargea un pilote de me conduire, & le 22 nous mîmes à l'ancre à Onrust, où, après avoir déchargé le Swallow & mis son équipement à bord du vaisseau de la compagnie, nous trouvâmes que son mât de beaupré & son chouquet, ainsi que la grande vergue, étoient pourris & entiérement incapables de servir. Le doublage étoit par-tout rongé des vers, & les planches de la fausse quille étoient si endommagées & si usées, qu'il étoit nécessaire de mettre le bâtiment à la bande avant qu'on pût le radouber suffisamment pour faire voile en Europe; mais comme il y avoit déjà d'autres vaisseaux en carene à Onrust, & que les formes étoient occupées, les charpentiers ne pu-

rent commencer leur travail que le 24 juillet.

Le Swallow resta entre les mains de ces ouvriers jusqu'au 16 août. Lorsqu'ils examinerent sa quille, ils virent qu'elle étoit si mauvaise qu'ils penserent unanimement qu'il falloit en faire une nouvelle. Je m'y opposai fortement; je savois que c'étoit un vieux bâtiment, & je craignois qu'en ouvrant la cale, on ne la trouvât plus mauvaise encore qu'on ne le croyoit, peut-être même qu'il ne fût si gâté qu'on le condamnât ainsi que le Falmouth. Je demandai donc qu'on lui fît seulement un nouveau doublage par-dessus l'ancien; mais le *Bawse*, ou maître charpentier, ne voulût pas y consentir, à moins que je ne certifiasse par écrit que le radoub du Swallow, tel que je le proposois, avoit été exécuté suivant ma volonté, & non pas la sienne. Il dit que cela étoit nécessaire pour sa justification, si après l'avoir carené de la maniere que je le desirois, il étoit hors d'état d'arriver à sa destination. Je crus que cette proposition étoit raisonnable, & j'y souscrivis volontiers; mais comme je répondois alors du sort du vaisseau, je le visitai soigneusement avec mon charpentier, son aide & les officiers de l'équipage. Les abouts des planches qui sont jointes à la poupe étoient si larguées, que la main d'un homme pouvoit y passer; sept cadenes de haubans étoient rompues & usées; la ferrure en général étoit dans un très-mauvais état; plu- 1768.

ſieurs des courbes étoient relâchées, & quel-
1768. ques-unes briſées.

Pendant mon ſéjour à Onruſt, deux vaiſſeaux de notre compagnie des Indes aborderent dans ce port, & nous y trouvâmes entr'autres vaiſſeaux particuliers de l'Inde, un de Bengale, appellé le Dudly, ſi rempli de voies d'eau, qu'il étoit impoſſible de le remettre à la mer. On s'étoit adreſſé au gouverneur & au conſeil pour demander permiſſion de le carener, & ils l'avoient accordée ; mais les formes avoient toujours été remplies, & il s'étoit écoulé plus de quatre mois ſans qu'il lui eût été poſſible d'entrer dans le chantier. Le capitaine appréhendoit avec raiſon qu'on ne le rétînt juſqu'à ce que les vers euſſent rongé la quille de ſon bâtiment ; & ſachant que j'avois reçu des politeſſes particulieres de l'amiral Houting, il me pria d'intercéder en ſa faveur : ce que j'eus le bonheur de faire avec tant de ſuccès, qu'on lui accorda ſur-le-champ l'uſage d'une forme. M. Houting eſt un vieillard, amiral au ſervice des états-généraux, avec le titre de commandant en chef de la marine & des vaiſſeaux appartenans à la compagnie hollandoiſe des Indes orientales. Il a puiſé ſes premieres connoiſſances de la marine, à bord d'un vaiſſeau de guerre anglois. Il parle parfaitement bien anglois & françois, & il fait honneur au ſervice par ſes talens & ſa politeſſe. Il eut la bonté de m'offrir ſa table tous

les

les jours ; en conséquence je fus souvent avec lui, & c'est avec plaisir que je saisis cette occasion de lui faire publiquement mes remercîemens, & de rendre ce témoignage à son mérite, tant comme homme en place, que comme homme privé. Il est vrai que c'est le seul officier de la compagnie dont j'aie reçu quelque honnêteté, ou avec qui j'aie eu la moindre communication : car j'ai trouvé les Hollandois de ce pays, une espece d'hommes graves & réservés. Le gouverneur, quoiqu'au service d'une république, a un état plus imposant à certains égards, qu'un souverain de l'Europe. Lorsqu'il sort, il est suivi par un détachement de gardes à cheval, & son carrosse est précédé par deux noirs qui lui servent de coureurs, & qui portent chacun à la main un grand bâton, avec lequel ils n'ouvrent pas seulement un passage, mais frappent encore durement tous les naturels du pays & les étrangers qui ne rendent pas à son excellence l'hommage qu'on attend des personnes de tous les rangs. Presque tous les habitans de Batavia entretiennent une voiture ressemblante à nos carrosses, mais ouverte par-devant, traînée par deux chevaux & conduite par un homme assis sur un siege : quiconque se trouvant en voiture, rencontre le gouverneur à la ville ou sur une route, doit se tirer de côté, descendre, & faire un très-profond salut pendant que celle de son excellence passe. Toutes 1768.

les voitures qui le fuivent, ne peuvent jamais, dans aucun cas, dépaffer la fienne; elles
1768. font obligées de fe tenir par-derriere, quelque preffées qu'elles foient d'ailleurs. Les membres du confeil, appellés *Edele Heeren*, exigent auffi un autre hommage de la même efpece, très-mortifiant : quiconque rencontre leur carroffe, eft forcé d'arrêter le fien; & quoiqu'il n'en defcende pas, il doit s'y tenir debout & faire la révérence. Ces *Edele Heeren* font précédés par un noir avec un bâton, & perfonne ne peut paffer devant leur voiture, non plus que devant celle du gouverneur. Les capitaines des vaiffeaux de l'Inde & des autres bâtimens marchands font foumis à ces cérémonies; mais comme j'étois honoré d'une commiffion de Sa Majefté, je ne crus pas être le maître de rendre à un gouverneur Hollandois un hommage qu'on ne rend pas à mon propre fouverain. Cependant on l'exige conftamment des officiers du roi; & deux ou trois jours après mon arrivée à Batavia, le propriétaire de l'hôtel où j'étois logé me dit que le Sabandar lui avoit ordonné de me faire favoir que ma voiture, ainfi que les autres, devoit s'arrêter fi je rencontrois le gouverneur ou quelque membre du confeil. Je le priai d'avertir le Sabandar que je ne m'affujettirois point à une fbumiffion pareille. Il m'infinua alors quelques mots fur les noirs & leurs bâtons; mais je lui répondis que, fi l'on me faifoit des

insultes, je savois me défendre, & que j'aurois soin de me tenir sur mes gardes; je lui montrai en même tems mes pistolets qui étoient alors par hasard sur la table: sur quoi il s'en alla, & il revint environ trois heures après me dire qu'il avoit ordre du gouverneur de m'avertir que je pouvois faire ce qui me plairoit. L'hôtel où je fis ma résidence, est autorisé par le gouverneur & le conseil, & tous les étrangers sont obligés d'y prendre leur demeure; il faut en excepter les officiers au service de Sa Majesté, à qui on accorde des logemens particuliers, dont cependant je ne voulus pas profiter. 1768.

Je demeurai à Batavia trois ou quatre mois, & pendant tout ce tems je n'eus que deux fois l'honneur de voir le gouverneur; la premiere lors de mon arrivée, quand je lui rendis visite à une de ses maisons, située un peu dans l'intérieur du pays; & la seconde à la ville, où se promenant un jour devant son hôtel, je m'adressai à lui dans une circonstance particuliere. Bientôt après, les nouvelles du mariage du prince d'Orange étant arrivées, il donna une fête publique, à laquelle j'eus l'honneur d'être invité; mais j'appris que le commodore Tinker, dans une occasion pareille, trouvant qu'il devoit être placé au-dessous des membres du conseil hollandois, quitta brusquement l'assemblée, & qu'il fut suivi par tous les capitaines de son escadre. Comme je vou-

1768. lois éviter l'alternative désagréable de m'asseoir au-dessous du conseil, ou de suivre l'exemple du commodore, je m'adressai au gouverneur avant d'accepter son invitation, pour connoître la place qui m'étoit destinée; & voyant qu'on ne vouloit pas me permettre de prendre celle des conseillers, je refusai d'assister à la fête. Dans ces deux occasions, je parlai à son excellence par un marchand Anglois qui me servit d'interprete. La premiere fois il n'eut pas la politesse de m'offrir le moindre rafraîchissement, & la seconde il ne m'invita pas même d'aller dans son hôtel.

Le Swallow fut enfin radoubé, à ma grande satisfaction, & je crus qu'il pouvoit en sûreté retourner en Europe, quoique les charpentiers Hollandois fussent d'un sentiment différent. La saison de mettre à la voile n'étoit pas encore arrivée, & mon digne ami, l'amiral Houting, me représenta que si je m'embarquois avant le tems convenable, je trouverois à la hauteur du cap de Bonne-Espérance d'assez mauvais tems pour m'en faire repentir; mais ma santé étant très-mauvaise, & l'équipage malade, je pensai qu'il valoit mieux courir les risques de quelques gros vents à la hauteur du Cap, que de rester plus long-tems dans cette place mal-saine, d'autant mieux que la mousson d'ouest commençoit, & que pendant qu'elle dure, la mortalité y est plus grande que dans les autres mois de l'année.

Le 15 de feptembre, nous fîmes voile d'Onruft, où le vaiffeau avoit été radoubé, fans retourner, comme il eft d'ufage, dans la rade de Batavia ; & comme je n'étois pas bien portant, j'envoyai mon lieutenant prendre congé du gouverneur, & lui offrir mes fervices s'il avoit quelques dépêches pour l'Europe. Heureufement pour moi, je me procurai un fupplément de matelots Anglois ; autrement je n'aurois pas pu reconduire le Swallow dans la Grande-Bretagne : car j'en avois perdu vingt-quatre de ceux que j'avois amenés d'Europe, & vingt-quatre autres étoient fi malades, que fept de ces derniers moururent dans notre paffage au Cap. 1768.

Le 20, nous mîmes à l'ancre fur la côte S. E. de l'isle du Prince dans le détroit de la Sonde, & le lendemain au matin j'envoyai les bâteaux faire de l'eau & du bois. Nous ne pûmes pas cependant trouver une quantité d'eau fuffifante pour compléter notre provifion ; car il n'avoit point encore affez plu pour remplir les fontaines, la mouffon pluvieufe ne faifant que commencer. Nous eûmes alors une brife S. E. qui mit cette partie de l'isle fous le vent, & qui fut fi fraîche que nous ne pûmes pas faire voile avant le 25, jour où devenant plus modérée, nous levâmes l'ancre & portâmes vers la côte de Java. Le foir, nous mouillâmes dans une baie appellée par quelques-uns Nouvelle-Baie, par d'autres baie de

Canty, & qui est formée par une isle de même
1768. nom. Nous avions quatorze brasses d'eau, fond de sable fin. Le pic de l'isle du Prince nous restoit N. 13° O., & la pointe la plus occidentale de New-Island S. 82° O., & nous avions au N. E. la pointe la plus orientale de Java que nous appercevions. Nous étions éloignés de la côte de Java d'environ un mille & un quart; & d'un mille & demi du lieu de l'aiguade. La Nouvelle-Baie est le meilleur endroit de ces parages pour y faire du bois & de l'eau. L'eau est si pure & si bonne, que pour y former notre provision, je fis vuider toute celle que nous avions prise à Batavia & à l'isle du Prince. On la trouve sur la côte de Java, dans un gros courant qui coule de la terre dans la mer. Au moyen d'un manche-à-eau, on peut en charger les bateaux & remplir les futailles sans les débarquer; ce qui rend le travail prompt & facile. Il y a un petit récif de rochers, en-dedans duquel les bateaux naviguent, & où ils sont dans une eau aussi tranquille & aussi bien à l'abri de la houle que s'ils étoient dans l'étang d'un moulin. Le récif ne s'étend pas assez loin pour être dangereux aux navigateurs, quoiqu'on assure le contraire dans *le Directoire d'Herbert.* Si un vent qui souffle sur la côte faisoit chasser un vaisseau sur ses ancres pendant qu'il mouille ici, il pourroit très-aisément remonter le passage entre New-Island & Java, où l'eau est

assez profonde pour offrir un ancrage au plus gros bâtiment, & où il y a un havre qui, enfermé par la terre, est parfaitement sûr. On peut faire du bois par-tout, ou sur la côte de Java, ou sur New-Island : ces deux isles ne sont pas habitées dans ces parties. 1768.

Après avoir complété dans peu de jours nos provisions d'eau & de bois, nous levâmes l'ancre & sortîmes du détroit de la Sonde avec une belle brise fraîche du S. E. qui ne nous quitta pas jusqu'à ce que l'isle de Java nous restât par-derriere à sept cents lieues.

Le 23 novembre, nous découvrîmes la côte d'Afrique ; le 28 à la pointe du jour, nous apperçûmes la baie de la Table au cap de Bonne-Espérance, & le même soir nous mîmes à l'ancre. Nous n'y trouvâmes qu'un vaisseau hollandois d'Europe, & un senaut appartenant à la colonie, qui étoit pourtant au service de la compagnie, car on ne permet pas aux habitans d'avoir aucun vaisseau.

La baie de la Table est un bon havre dans l'été, mais non pas dans l'hiver ; de maniere que les Hollandois ne souffrent point que leurs vaisseaux y restent au-delà du 15 mai qui répond à notre mois de novembre. Après ce tems, tous les bâtimens vont à False-Baye qui est bien à l'abri des vents N. O. qui y soufflent avec beaucoup de violence.

Nous respirâmes en cet endroit un air pur, nous eûmes une nourriture saine, & nous al-

1768. lâmes librement dans la campagne qui est très agréable ; de façon que je me crus déjà en Europe. Les habitans furent à notre égard francs, hospitaliers & polis. J'ai reçu quelques honnêtetés de presque tous les officiers & les riches habitans de la place ; & je mériterois mal les bontés qu'ils ont eues pour moi, si je ne faisois pas ici une mention particuliere du gouverneur, du vice-gouverneur & du fiscal.

1769. Afin de laisser aux gens de mon équipage le tems de recouvrer leur santé, je fus obligé d'y rester jusqu'au 6 janvier 1769 ; le soir de ce jour je mis à la voile, & avant la nuit nous dépassâmes la terre.

Le 20, après un bon passage, nous arrivâmes à l'isle Sainte-Helene, & nous remîmes à la voile le matin du 24. Le 30 à minuit, nous étions près de la partie N. E. de l'isle de l'Ascension, & nous mîmes à la cape jusqu'à la pointe du jour, quand nous courûmes dessus la côte. J'envoyai un bateau pour découvrir le mouillage appellé baie de Cross-Hill, tandis que nous nous tînmes le long du côté N. E. & N. de l'isle, jusqu'à ce que nous fûmes arrivés à son extrêmité N. O. ; & l'après-midi, nous mîmes à l'ancre dans la baie que nous cherchions. Pour trouver d'abord cette baie, il faut arriver de façon que la plus grande & la plus remarquable des montagnes de l'isle reste au S. E. ; lorsque le vaisseau est dans cette position, la baie s'ouvre au milieu de deux

autres montagnes, dont la plus occidentale est appellée Crofs-Hill, & donne le nom à la baie. Sur cette montagne, il y a un bâton de pavillon; si le vaisseau amene de maniere que ce bâton reste S. S. E. $\frac{1}{2}$ E. ou S. E. $\frac{3}{4}$ E. & qu'ensuite il entre dans la baie jusqu'à ce qu'il ait dix brasses d'eau, il sera alors dans le meilleur endroit pour mouiller. En longeant le côté N. E. de l'isle, je remarquai plusieurs autres petites baies sablonneuses, dans quelques-unes desquelles mon bateau vit une grande quantité de tortues & trouva un bon ancrage, quoiqu'il ne fût pas aussi convenable que celui où nous étions & où il y avoit aussi beaucoup de tortues. Le rivage est d'un fin sable blanc; le lieu du débarquement se rencontre au pied de quelques rochers qui gisent vers le milieu de la baie, & qu'on peut reconnoître au moyen d'une échelle de cordes qui pend depuis le sommet en-bas, & qui sert à monter au-dessus. Le soir, je fis débarquer un petit nombre d'hommes pour retourner les tortues qui viendroient sur la côte pendant la nuit, & le matin ils n'en avoient pas pris moins de dix-huit, qui pesant quatre à six cents livres chacune, remplissoient toute l'étendue du tillac. Comme cette isle n'est point habitée, les vaisseaux qui y touchent ont coutume de laisser dans une bouteille une lettre qui renferme leur nom, leur destination, la date de leur arrivée, & quelques autres détails.

1769.

Nous nous conformâmes à cet ufage, & le
1769. foir premier février nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile.

Le 19, nous découvrîmes à une diftance confidérable, fous le vent dans le rumb S. O., un vaiffeau qui portoit pavillon françois; nous le vîmes pendant tout le jour, & le lendemain au matin nous nous apperçûmes qu'il nous avoit devancés de beaucoup pendant la nuit. Il fit cependant une bordée, afin de gagner plus loin au-deffus du vent; & comme les vaiffeaux n'ont pas coutume de tourner au-deffus du vent dans ces parages, il étoit évident qu'il avoit viré de bord afin de nous parler. A midi il étoit affez près de nous pour nous faluer, & à ma grande furprife il prononça mon nom & celui de mon bâtiment, en s'informant de ma fanté, & me difant qu'après le retour du Dauphin en Angleterre, on avoit cru que nous avions fait naufrage dans le détroit de Magellan, & qu'on avoit envoyé deux vaiffeaux nous chercher. Je demandai à mon tour quel étoit le bâtiment qui me connoiffoit fi bien ainfi que mon vaiffeau, & qui étoit inftruit des idées qu'on avoit formées en Europe fur notre compte, après le retour de notre compagnon de voyage, & comment il avoit acquis ces inftructions. On répondit que le vaiffeau qui nous heloit étoit au fervice de la compagnie françoife des Indes orientales, & commandé par M. de Bougainville; qu'il retournoit en Eu-

rope depuis l'isle de France ; qu'il avoit appris par la gazette de France au cap de Bonne-Espérance, ce qu'on pensoit du Swallow en Angleterre, & qu'il nous reconnoissoit pour ce vaisseau par la lettre qui avoit été trouvée dans la bouteille à l'isle de l'Ascension, peu de jours après notre départ de cette place. M. de Bougainville m'offrit ensuite des rafraîchissemens si j'en avois besoin, & de porter nos lettres en Europe, si nous voulions y en envoyer quelques-unes. Je lui fis mes remerciemens pour l'offre de ses rafraîchissemens, qui n'étoit pourtant qu'une politesse verbale, puisqu'il savoit que depuis peu j'avois mis à la voile de l'endroit où il s'en étoit fourni lui-même ; mais j'ajoutai que quelques François m'avoient donné au Cap des lettres pour leur patrie, & que s'il vouloit envoyer son bateau à bord, je les remettrois à son messager. J'avois des raisons de croire que M. de Bougainville, en nous parlant, avoit pour principal objet de venir à bord ; je lui en fournis ainsi l'occasion, & il envoya sur-le-champ un bateau monté par un jeune officier habillé en matelot. Je ne déciderai pas s'il étoit ainsi vêtu à dessein ; mais je m'apperçus bientôt que son rang étoit fort supérieur à son habillement. Il monta dans ma chambre, & après les complimens ordinaires, je lui demandai comment il arrivoit que le vaisseau françois retournât en France lorsque la saison étoit si peu avan- 1769.

1769. cée. Il me répondit qu'il y avoit eu quelque démêlé entre le gouverneur & les habitans de l'isle de France, & qu'on l'envoyoit en hâte dans sa patrie avec des dépêches. Cette histoire étoit d'autant plus plausible que j'avois entendu parler de la dispute survenue entre le gouverneur & les habitans de l'isle de France, par un François qui étoit arrivé de là au Cap. Cependant je n'étois pas parfaitement satisfait; car en supposant que M. de Bougainville fût envoyé à la hâte avec des dépêches, je ne pouvois pas expliquer pourquoi il perdoit son tems à me parler. J'observai donc à l'officier, que, quoiqu'il m'eût donné la raison de son départ de l'isle de France avant le tems accoutumé, il ne m'avoit pas fait voir pourquoi il revenoit de l'Inde dans une saison différente de celles que choisissent les autres navigateurs. Il me répondit sans hésiter, qu'ils n'avoient fait qu'un voyage de commerce très-court sur la côte occidentale de Sumatra. Je lui demandai alors quelles marchandises ils en rapportoient; il me répondit, de l'huile de noix de cocos & des rattans. Je lui fis remarquer qu'on n'a pas coutume de porter ces marchandises en Europe; il me répondit: cette observation est vraie, mais nous avons laissé ces marchandises à l'isle de France, l'huile pour l'usage de l'isle, & les rattans pour les vaisseaux qui y toucheront dans leur voyage pour la Chine, & nous avons pris une autre cargaison pour

l'Europe. Je penſai que la cargaiſon dont il me parloit étoit compoſée de poivre ; & tout ſon conte étant au moins poſſible, je ne lui fis plus de queſtion. Il me dit alors qu'il avoit appris au Cap que j'avois été avec le commodore Byron aux isles Falklands ; &, ajouta-t-il, j'étois à bord du vaiſſeau françois que vous rencontrâtes dans le détroit de Magellan. Ce fait doit être vrai, car il rapporta pluſieurs circonſtances que, ſuivant toute apparence, il n'auroit pas pu apprendre autrement : il fit mention en particulier de la Flûte qui échoua, & de pluſieurs des obſtacles que nous eſſuyâmes dans cette partie du détroit que nous paſsâmes enſemble. Il trouva moyen pendant cette converſation, de me faire pluſieurs queſtions ſur la partie occidentale du détroit, le tems qu'il me fallut pour la traverſer, & les difficultés de la navigation ; mais s'appercevant que j'éludois de lui expliquer toutes ces particularités, il changea de ſujet. Il dit avoir appris que nous avions perdu un officier & quelques ſoldats dans un combat avec les Indiens ; & remarquant que mon vaiſſeau étoit petit & mauvais, il inſinua que nous devions avoir beaucoup ſouffert dans un ſi long voyage. On croit cependant, continua-t-il, qu'il eſt plus ſûr & plus agréable de faire voile dans la mer du Sud que par-tout ailleurs. Comme je m'apperçus qu'il attendoit une réponſe, je lui dis que le grand Océan appellé la mer 1769.

du Sud, s'étendoit presque d'un pole à l'autre;
1769. que, quoique la partie de cette mer située entre les tropiques, puisse justement être appellée Pacifique, à cause des vents alisés qui y soufflent toute l'année; cependant hors des tropiques de l'un & de l'autre côté, les vents sont variables & la mer très-grosse. Il souscrivit à tout ce que je lui disois; & trouvant qu'il ne pouvoit pas adroitement dans la conversation rien tirer de moi pour satisfaire sa curiosité, il commença à me proposer ses questions en termes plus directs, & il desira savoir de quel côté de l'équateur j'avois traversé les mers du Sud. Comme je ne jugeois pas à propos de répondre à cette question, & que je voulois en prévenir d'autres de la même espece, je me levai assez brusquement, & à ce que je pense, avec quelques marques de déplaisir. Il parut alors un peu déconcerté, & je crois qu'il se préparoit à faire l'apologie de sa curiosité; mais je le prévins en le priant de faire mes complimens à son capitaine, à qui j'envoyois, en retour de ses obligeantes civilités, une des fleches qui avoient blessé mes gens, & sur-le-champ je l'allai chercher dans ma chambre à coucher. Il me suivit en regardant autour de lui avec beaucoup d'attention, comme il avoit fait depuis le moment de son arrivée à bord; & après avoir reçu la fleche, il prit congé de moi.

Après qu'il fut parti, & que nous eûmes

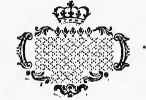
fait voile, j'allai sur lè tillac, où mon lieutenant me demanda si l'officier qui venoit 1769. de me rendre visite, m'avoit raconté l'histoire de son voyage. Ceci me conduisit à lui faire un exposé général de notre conversation, sur quoi il m'assura que le conte que j'avois entendu étoit une fable; car, ajoutoit-il, l'équipage du bateau n'a pas pu garder le secret, aussi bien que l'officier. Après avoir parlé quelque tems à un de nos gens qui étoit né à Québec, & qui parloit françois, il me dit que M. de Bougainville avoit fait le voyage autour du monde aussi-bien que nous. Cette nouvelle excita dans notre équipage une curiosité générale, & nous apprîmes, avec très-peu de peine, qu'ils avoient fait voile d'Europe, accompagnés d'un autre vaisseau qui, ayant besoin de quelque radoub, avoit été laissé à l'isle de France; qu'ils avoient entrepris de passer le détroit de Magellan le premier été; mais que ne pouvant pas en venir à bout, ils avoient reculé en arriere, & qu'ils avoient passé l'hiver sur la riviere de la Plata, & que l'été suivant ils avoient été plus heureux & avoient traversé le détroit, & qu'ils resterent ensuite deux mois à Juan-Fernandès. Mon lieutenant ajouta enfin qu'un mousse du bateau françois dit avoir été deux ans dans cette isle, & que pendant ce tems une frégate angloise étoit entrée dans la rade sans mettre à l'ancre; qu'il fit mention de l'époque autant qu'il put s'en

souvenir, d'où il paroît que cette frégate étoit
1769. le Swallow. Lorsqu'on demanda au mousse comment il avoit resté si long-tems sur l'isle de Juan-Fernandès, il répondit qu'il avoit été pris dans un vaisseau interlope, sur les côtes d'Espagne, dans les isles de l'Amérique, & que les Espagnols l'avoient envoyé là; mais que le bâtiment françois, dans le bateau duquel il étoit à bord, ayant touché à Juan-Fernandès, il avoit recouvré sa liberté. Après que mon lieutenant m'eut instruit de tous ces faits, il me fut facile d'expliquer pourquoi M. de Bougainville avoit attendu pour me parler, ainsi que la conversation & la conduite de l'officier qui me rendit visite : mais alors les questions que ce dernier m'avoit faites, me causerent encore plus de déplaisir qu'auparavant; car s'il ne croyoit pas devoir me raconter l'histoire de son voyage, j'avois également des raisons pour ne lui pas faire l'histoire du mien, & je pensai qu'il étoit contre l'honnêteté & la justice, d'employer de l'artifice pour m'arracher des aveux qui m'auroient fait transgresser l'obligation où j'étois de garder le secret, tandis qu'il m'en imposoit pour ne pas violer le sien. Comme ce que raconta l'équipage du bateau à mes gens, differe en plusieurs points de la relation imprimée du voyage de M. de Bougainville, je ne prétends pas déterminer jusqu'où les faits qu'il annonce sont vrais; je fus très-fâché que mon lieutenant

lieutenant ne m'eût pas communiqué ces particularités pendant que l'officier François étoit à bord; j'avois grande envie de lui parler une seconde fois, mais cela étoit impossible : car, malgré que le vaisseau françois fût fatigué des suites d'un long voyage, & que nous vinssions d'être réparés, il marchoit beaucoup plus vîte que nous, quoique nous eussions un bon vent frais, & que nous forçassions de voiles.

Le 7 de mars nous arrivâmes aux isles Hébrides, & nous passâmes entre Saint-Michel & Tercere; nous trouvâmes alors que la variation de l'aiguille étoit de 16° 36′ O. & les vents commencerent à souffler du S. O. Le vent augmenta à mesure que nous avançions à l'ouest; & le 11 ayant gagné l'O. N. O., il souffla très-fort avec une grosse mer. Nous marchâmes devant lui avec la misaine seulement, dont la ralingue s'étant rompue tout-à-coup, la voile fut déchirée en pieces avant que nous pussions abattre la vergue, quoique nous fîmes cette opération dans un instant. Cet événement nous obligea de mettre à la cape; mais après avoir envergué une nouvelle misaine & redressé la vergue, nous continuâmes notre route : ce fut le dernier accident qui nous arriva pendant le voyage. Le 16, étant au 49° 15′ de latitude N., nous trouvâmes fond. Le 18, je reconnus par la profondeur de l'eau, que nous étions dans le canal; mais le vent étant au nord, nous ne pûmes pas

1769. arriver à terre avant le lendemain, quand nous vîmes la pointe de Start; & le 20, à notre grande joie, nous mîmes à l'ancre à Spithead après un très-bon paſſage & un bon vent pendant toute la traverſée depuis le cap de Bonne-Eſpérance.





TABLE

De la variation de l'aiguille, ainsi qu'elle a été observée à bord du Swallow, *dans son voyage autour du monde, dans les années* 1766, 1767, 1768 & 1769.

N. B. Les jours du mois ne sont pas énoncés dans cette table suivant le calcul des marins, comme c'est la coutume; mais on les a réduits au calcul ordinaire, pour la commodité de ceux qui n'entendent pas le premier. A. M. (*Ante meridiem*) dénote que l'observation a été faite dans la matinée, & P. M. (*Post meridiem*) dans l'après-dîner de ce jour, au midi duquel on a pris la latitude & la longitude du vaisseau.

Tems.	*Latit.*	*Long.*	*Var. de l'aig.*	
	Nord.	Ouest.	Est.	
1766 Août.	Can. de la *Man.*		22° 30'	
30 P. M.	45° 22'	13° 17'	20 25	Des *Dunes* à l'isle de *Madere.*
Sep. 3 P. M.	38 36	13 40	19 4	
4 A. M.	37 27	14 12	20 17	
Isle de *Mad.*	32 34	16 35	16 0	
17 A. M.	24 33	19 22	13 0	L'isle de *Sall* en vue au S. ¼ S. O. à 10 lieues.
21 A. M.	17 19	22 19	11 14	

Tems.	Latit.	Long.	Var. de l'aig.	Remarques.
1766.	Nord	Oueſt.	Oueſt.	
22 P. M.	16 34	22 29	8 20	Nous étions alors entre l'isle de *Sall* & l'isle de *May*.
PortoPraya	15 0	23 0	8 0	Isle de *Saint-Jago*.
Oc. 10 P. M.	6 34	21 41	5 36	Dans le paſſage de l'isle *Saint-Jago* aux détroits de *Magellan*
11 P. M.	6 45	21 35	6 0	
	Sud.			
22 A. M.	0 6	25 3	6 24	
25 P. M.	4 14	27 23	4 30	
27 A. M.	7 3	28 49	3 52	
28 P. M.	8 46	29 14	1 50	
30 P. M.	10 57	30 9	0 30	
31 A. M.	12 30	30 30	Point de variation	
			Eſt.	
31 P. M.	12 56	30 46	1 24	Côte des *Patagons*.
Nov. 2 P. M.	17 22	32 9	1 40	
7 A. M.	23 54	38 10	4 56	
P. M.	— —	— —	5 56	
8 P. M.	25 49	39 21	6 45	
11 A. M.	29 57	42 27	8 50	
15 A. M.	34 12	46 41	12 0	
16 A. M.	34 35	47 58	12 36	
17 A. M.	34 46	48 28	13 3	
P. M.	— —	— —	14 30	

Tems.	*Latit.*	*Long.*	*Var. de l'aig.*	*Remarques.*
1766.	Sud.	Ouest.	Est.	
18 A. M.	35 37	49 49	14 30	Les sondes donnoient 54 brasses d'eau, fond de beau sable noir & un peu vaseux.
P. M.	— —	— —	15 45	Même profondeur & même fond.
20 P. M.	36 57	51 48	15 33	Même profondeur, fond de beau sable, mais pas si noir, & de petites coquilles.
21 A. M.	37 40	51 5	15 52	Nous n'avions point de fond par 80 brasses.
	38 53	53 12	— —	Sondes de 70 brasses.
	40 34	53 47	— —	Point de fond à 90 brasses
	41 34	55 39	— —	45 brasses, fond de sable brun foncé.
	41 57	56 6	— —	42 brasses, fond de sable fin gris.
	41 6	57 18	— —	46 brasses, fond de beau sable brun foncé.
28 A. M.	41 14	56 43	19 0	30 brasses même fond. Nous prîmes ici de très-bons poissons à l'hameçon & à la ligne.
29 A. M.	42 8	58 41	19 2	32 brasses même fond.
P. M.	— —	— —	19 45	33 brasses.
	43 18	58 56	— —	45 brasses même fond. Nous eûmes ici calme & nous pêchâmes du bon poisson.
	44 4	58 53	— —	52 brasses même fond.

Tems.	Latit.	Long.	Var. de l'aig.	Remarques.
1766.	Sud.	Oueſt.	Eſt.	
	45° 0'	59° 34'	——	53 braſſes, fond de ſable fin d'un brun léger.
Dé. 4 P.M.	47 0	60 51	20°20'	60 braſſes, ſable fin brun.
	47 15	61 10	——	
5 A. M.	48 1	61 28	20 40	56 braſſes même fond, & mêlé de grains de ſable brillant.
6 A. M.	47 35	62 50	20 34	45 braſſes d'eau, fond de ſable noir & de petites pierres; en allant à l'O. à environ dix milles, nous eûmes 52 braſſes, fond de vaſe molle.
	47 30	63 8	——	
7 A. M.	47 14	63 37	19 40	54 braſſes, fond de vaſe molle & de petites pierres. A ce tems nous voyions terre depuis la grande hune aux environs du *Càp Blanc.*
8 P. M.	48 54	64 14	20 30	
9 A. M.	49 12	65 31	20 35	
	51 15	66 2	——	53 braſſes, fond de ſable gris-brun & de petites pierres.
17 . .	Cap *de la Vierge Marie.*			
	Entrée la plus orientale du détroit.			
Magellan.	52 23	68 2	22 50	Dans le détroit de *Magellan.*
	Isle *d'Elizab.*		22 36	
	Port Famine.		22 22	

Tems.	*Latit.*	*Long.*	*Var. de l'aig.*	*Remarques.*
1766.	Sud.	Oueſt.	Eſt.	
A la haut. du cap *Froward.*			22 10	Dans le détroit de *Magellan.*
Rade d'*York.*			même var.	
Havre du *Swallow.*			22 0	
A la hauteur du cap *Notch.*				
A la haut. du cap *Upright.*				
1767.				
A la haut. du Cap *Pillar.*	52 45	75 10	21 50	Entrée la plus occidentale du détroit.
Av. 18 P.M.	49 18	79 6	17 36	Côte du *Chili* dans la mer du Sud.
20 A. M.	48 4	80 56	17 20	
26 P. M.	45 57	81 22	16 17	
28 P. M.	44 27	81 24	15 10	
Mai. . .	33 40	78 52	11 0	Extrêmité orientale de *Juan-Fernandès.*
	33 45	80 46	10 24	Iſle de *Maſafuero.*
28 P.M.	29 45	79 50	9 40	En traverſant la mer du Sud.
31 P.M.	26 26	82 15	8 10	
Juin. 1 P.M.	25 51	84 23	8 8	
7 P.M.	27 23	97 16	5 45	
8 A.M.	27 20	97 51	5 45	
10 A.M.	26 30	98 25	5 40	
12 P.M.	26 53	100 21	4 13	
16 P.M.	28 11	111 15	2 0	

Tems.	Latit.	Long.	Var. de l'aig.	Remarques.
1767.	Sud.	Oueſt.	Eſt.	
27 A. M.	28 4	112 37	1 51	En traverſant la mer du Sud.
18 P. M.	28 7	113 55	2 0	
20 A. M.	28 4	116 29	2 9	
30 P. M.	26 0	130 55	2 32	
Juin. 2 P. M.	25 0	133 38	2 46	A la hauteur de l'iſle de *Pitcairn*,
3 . . .	25 0	136 16	2 30	Traverſant la mer du Sud.
4 A. M.	25 24	137 18	3 43	
5 A. M.	24 56	137 23	5 24	
6 A. M.	24 3	138 31	4 16	
7 A. M.	24 10	139 55	5 12	
P. M.	— —	— —	4 2	
8 A. M.	23 46	139 55	5 56	
10 P. M.	21 38	141 36	4 20	
12 A. M.	20 36	145 39	4 40	
	20 38	146 0	5 0	
13 P. M.	21 7	147 44	5 46	
15 A. M.	21 46	150 50	6 23	
16 P. M.	22 2	151 9	6 34	
19 P. M.	19 50	153 59	6 8	
20 P. M.	19 8	156 15	7 9	
21 P. M.	18 43	158 27	7 38	
23 P. M.	16 22	162 32	6 5	

Tems.	*Latit.*	*Long.*	*Var. de l'aig.*	*Remarques.*
1767.	Sud.	Ouest.	Est.	
24 P. M.	14 19	163 34	6 29	Traversant la mer du Sud.
25 A. M.	12 13	164 50	9 30	
P. M.	— —	— —	9 40	
26 A. M.	10 1	166 52	9 0	
28 A. M.	9 50	171 26	9 4	
30 A. M.	9 50	175 38	9 32	
P. M.	— —	— —	9 0	
Ao. 1 A. M.	9 53	179 33	10 4	
		Est.		
2 A. M.	10 9	178 58	10 30	
4 A. M.	10 22	177 10	10 54	
5 A. M.	10 35	175 50	11 14	
P. M.	— —	— —	10 52	
7 P. M.	10 52	172 23	11 17	
8 P. M.	11 2	171 15	10 27	
9 A. M.	10 56	171 0	10 2	
11 P. M.	10 49	167 0	10 38	
Cap *Byron*	10 40	164 49	11 0	Extrémité N. E. de l'isle d'*Egmont*, une des isles de la *Reine Charlotte*.
18 P. M.	9 58	162 57	8 30	
19 P. M.	8 52	160 41	8 30	
20 A. M.	7 53	158 56	8 31	A la hauteur des isles de *Carteret* & de *Gower*.
		158 56	8 20	

Tems.	Latit.	Long.	Var. de l'aig.	Remarques.
1767.	Sud,	Oueſt.	Eſt.	
22 P. M.	6 24	157 32	7 42	
24 P. M.	5 [illegible]	155 8	6 25	
26 P. M.	4 46	153 17	7 14	
A la vue, & au côté oueſt de la *Nouvelle-Bretagne.*			6 30	
Cap *Saint-George.*	5 0	152 19	5 20	*Nouvelle-Irlande.*
Dans le canal *Saint-George*			4 40	*Nouvelle-Bretagne.* Ici la terre parut affecter l'aiguille de la bouſſole.
Se. 16 A. M.	2 19	145 31	6 30	A la hauteur des isles de l'*Amirauté.*
19 A. M.	1 57	143 28	5 26	Des isles de l'*Amirauté* à l'isle de *Mindanao.*
	1 45	143 2	4 40	
20 P. M.	1 33	142 22	4 40	
21 A. M.	1 20	141 29	4 54	
22 P. M.	0 52	139 56	4 30	
23 P. M.	0 5	138 56	4 17	
	Nord.			
24 P. M.	0 5	138 41	3 8	
27 A. M.	2 13	136 41	2 30	
P. M.	—	—	2 9	
	2 50	136 17	2 0	
30 A. M.	4 25	134 37	1 41	
Oc. 3 A. M.	4 41	132 51	3 9	

Tems.	Latit.	Long.	Var. de l'aig.	
1767.	Nord.	Eft.	Eft.	
P. M.	— —	— —	3 14	Des isles de l'*Amirauté* à l'isle de *Mindanao.*
5 P. M.	4 31	132 39	3 10	
6 A. M.	4 21	132 45	3 33	
8 A. M.	3 53	134 13	3 38	
9 A. M.	4 3	134 4	3 11	
12 P. M.	4 49	133 42	2 19	
13 P. M.	5 12	133 27	2 20	
16 A. M.	5 54	133 10	2 34	
27 P. M.	6 35	127 56	2 10	
Cap *Saint-Auguftin.*	6 15	127 20	1 45	Isle de *Mindanao.*
Extrémité méridion.	5 34	126 25	1 20	A la hauteur de l'isle de *Mindanao.*
No. 6 A. M.	5 34	125 40	0 48	De l'isle de *Mindanao* au détroit de Macaffar.
P. M.	— —	— —	0 49	
7 P. M.	5 37	125 23	0 39	
8 P. M.	5 30	124 41	0 50	
14 A. M.	1 57	122 4	0 6	
			Oueft.	
26 P. M.	0 4	118 15	0 19	
	Sud.			
27 A. M.	0 14	117 45	0 12	
Déc. 7 . .	3 26	116 45	0 27	
Bonthain.	5 30	117 53	1 16	A l'isle de *Celebes.*

Tems.	*Latit.*	*Long.*	*Var. de l'aig.*	*Remarques.*
1767.	Sud.	Est.	Ouest.	
Isle de *Tonikaky.*	5 31	117 17	1 0	A la hauteur de l'extrémité S. E, de l'isle de *Celebes.*
1768.				
Mai 29 P.M	5 29	110 23	0 56	
	A la hauteur de *Madura.*		0 30	Sur la partie N. E. de l'isle de *Java.*
	Batavia.		0 25	
Sep. 30 P.M.	7 41	101 36	0 51	Du détroit de *la Sonde* au cap de *Bonne-Espérance.*
Oc. 2 P.M.	10 37	97 19	2 6	
4 P.M	12 13	93 56	3 12	
12 P.M.	19 50	76 40	3 30	
14 P. M.	21 47	72 47	6 26	
15 P. M.	22 53	70 47	8 9	
17 A. M.	24 23	68 2	9 36	
P. M.	— —	— —	11 20	
18 P.M.	25 8	67 21	11 50	
19 P.M.	25 8	67 8	12 49	
20 A.M	24 59	66 35	12 54	
P. M.	— —	— —	11 48	
24 A.M.	23 21	64 31	12 54	
25 P. M	23 23	63 35	12 39	
26 A. M.	23 32	62 43	13 42	
28 P. M	24 52	60 14	16 10	
30 P. M.	25 40	56 50	18 18	
31 P. M.	26 31	54 49	18 24	

Tems.	Latit.	Longit.	Var. de l'aig.	Remarques.
1768.	Sud.	Eſt.	Oueſt.	
Nov. 1 A. M.	27 5	52 57	20 12	
P. M.	— —	— —	20 20	
3 A. M.	27 40	50 55	20 58	
P. M	— —	— —	21 23	
4 P. M.	27 42	50 10	21 15	
5 P. M.	27 44	49 1	21 9	
6 P. M.	28 58	46 23	22 38	
7 A. M.	29 59	43 55	24 40	
P. M.	— —	— —	24 55	
8 P. M.	30 12	42 51	25 39	
9 A. M.	30 19	41 37	25 50	Du détroit de *la*
10 P. M.	30 37	40 48	25 32	*Sonde* au cap de
11 A. M.	32 2	38 47	25 8	*Bonne-Eſpérance.*
12 P. M.	32 39	37 17	25 2	
13 P. M.	33 21	35 27	25 5	
19 A. M.	35 17	28 38	22 32	
20 P. M.	35 42	17 22	22 46	
21 P. M.	35 46	27 0	22 18	
22 P. M.	35 4	26 29	22 50	
23 P. M.	34 57	25 46	21 39	
24 P. M.	34 52	25	21 44	
Cap de *Bonne-Eſpérance.*	34 24	18 30	19 30	

Tems.	*Latit.*	*Long.*	*Var. de l'aig.*	*Remarques.*
1769.	Sud.	Oueſt.	Oueſt.	
Ja. 9 P. M.	30 37	13 8	19 20	Du Cap à l'isle *Sainte-Helene.*
14 P. M.	22 16	4 52	16 19	
15 P. M.	21 4	3 54	16 31	
18 P. M.	17 5	0 10	14 38	
		Oueſt.		
19 P. M.	16 6	1 38	13 46	
25 P. M.	14 22	7 4	12 30	De l'isle *Sainte-Helene* à l'isle de l'*Aſcenſion.*
26 P. M.	12 54	8 5	11 47	
27 P. M.	11 36	9 25	11 40	
28 P. M.	10 26	10 36	10 46	
Fé. 2 P. M.	6 45	14 42	9 34	De l'isle de l'*Aſcenſion* en *Angleterre.*
3 P. M.	5 4	15 45	9 4	
4 A. M.	3 26	16 49	9 10	
5 P. M.	2 1	17 34	8 58	
6 P. M.	0 20	18 27	8 32	
	Nord.			
7 P. M.	0 58	19 24	8 37	
8 A. M.	1 56	20 16	8 25	
10 P. M.	2 39	28 58	7 2	
15 P. M.	6 38	32 40	4 35	
16 P. M.	8 3	24 18	6 9	
19 P. M.	12 6	24 34	6 48	
21 P. M.	14 39	27 15	6 12	

Tems.	*Latit.*	*Long.*	*Var. de l'aig.*	*Remarques.*
1769.	Nord.	Oueſt.	Oueſt.	
26 A. M.	23 54	28 15	6 0	De l'isle de l'*Aſcenſion* en *Angleterre.*
Mars 3 P. M.	32 33	23 35	13 26	
4 A. M.	34 2	22 32	13 43	
5 P. M.	35 30	21 56	14 53	
6 A. M.	36 46	21 23	15 15	
P. M.	— —	— —	14 58	
Entre les isles *Tercere* & *Saint-Michel.*			13 36	
28 P. M.	39 9	19 2	16 46	Depuis ce jour juſqu'à mon arrivée en *Angleterre*, le tems fut ſi mauvais, que nous n'avons pas eu occaſion de faire aucune obſervation ſur la variation de l'aiguille.

N. B. *Le* Swallow *étoit ſi mauvais voilier, que je n'ai pas pu me procurer un nombre ſuffiſant de ſondes pour en faire une table ſéparée.*

Fin du voyage du Capitaine Carteret, & du premier volume.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce premier volume.

VOYAGE DU CAPITAINE BYRON.

CHAP.

VOYAGE DU CAPITAINE CARTERET.

Fin de la table des chapitres.